PRÉPAS SCIENTIFIQUES

ÉPREUVE DE
FRANÇAIS-PHILOSOPHIE

CONCOURS
2025
2026

Claire Augé • Glen Grainger • Aurélie Palud •
Anne-Bérengère Poirey • Pierre Prodromidès •
Laurent Russo • Claire Sani

Expériences de la nature

Verne • Haushofer • Canguilhem

TOUT-EN-UN

COURS • MÉTHODE • ENTRAÎNEMENTS • CORRIGÉS

- **Repères essentiels** sur le thème
- **Résumé** et **analyse** des œuvres
- **Étude transversale** du thème dans les œuvres
- **Méthode** et **conseils** pour l'écrit et l'oral
- **12 sujets corrigés :** dissertations et résumés
- **60 citations** incontournables

Vuibert

PRÉPAS SCIENTIFIQUES

ÉPREUVE DE FRANÇAIS-PHILOSOPHIE

CONCOURS 2025 2026

Expériences de la nature

Tout-en-un

Verne – Haushofer – Canguilhem

Claire Augé, agrégée de lettres modernes et docteure en didactique de la littérature, enseigne en CPGE au lycée Champollion à Grenoble.

Glen Grainger, agrégé de lettres modernes, enseigne en CPGE au lycée Thuillier à Amiens.

Aurélie Palud, agrégée de lettres modernes et docteure en littérature comparée, enseigne en CPGE scientifiques, économiques et littéraires à Toulouse.

Anne-Bérengère Poirey, agrégée de philosophie, enseigne en CPGE au lycée Montesquieu au Mans.

Pierre Prodromidès, agrégé de philosophie, enseigne à Sorbonne Université à Paris.

Laurent Russo, agrégé de lettres modernes, enseigne en CPGE au lycée Mistral à Avignon.

Claire Sani, agrégée de lettres modernes, enseigne au lycée Yourcenar et intervient en CPGE au lycée Montesquieu au Mans.

Vuibert

Sommaire

PARTIE 1. REPÈRES SUR LE THÈME

Introduction
1. Vivre et habiter
2. Croire et savoir
3. Produire et échanger
4. Agir et lutter
5. Estimer et apprécier

PARTIE 2. RÉSUMÉ ET ANALYSE DES ŒUVRES AU PROGRAMME

■***Vingt Mille Lieues sous les mers*(1869-1870)**
1. L'auteur et son œuvre dans leur contexte historique et littéraire
2. Focus sur l'œuvre : résumé et analyse
3. Expériences de la nature dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*

Bibliographie succincte

■***Le Mur invisible* (1963)**

Introduction
1. *Le Mur invisible*, histoire d'une œuvre, fiction d'une époque, destinée d'une femme
2. Focus sur l'œuvre : résumé et analyse
3. Expériences de la nature dans *Le Mur invisible*

Bibliographie et filmographie succinctes

■***La Connaissance de la vie* (1965)**
1. L'auteur et son œuvre dans leur contexte historique et littéraire
2. Focus sur l'œuvre : résumé et analyse
3. Expériences de la nature dans *La Connaissance de la vie*

Bibliographie succincte

■**Lexique des noms**

PARTIE 3. ÉTUDE TRANSVERSALE DU THÈME DANS LES ŒUVRES

1. La nature et le vivant sous la loupe de l'expérience scripturale
2. La nature et la grande famille du vivant : une expérience impossible pour l'homme ?
3. La nature et l'homme : des expériences variées
4. La nature expérimentée : un objet de connaissance

PARTIE 4. MÉTHODE ET CONSEILS

■**Le résumé**
1. Qu'est-ce qu'un résumé ?
2. Comment résumer efficacement un texte ?
3. Comment améliorer l'expression de son résumé ?
4. Comment obtenir une bonne note au résumé ?

■**La dissertation**

1. Qu'est-ce qu'une dissertation ?
2. Comment construire le plan de la dissertation ?
3. Comment rédiger le devoir ?
4. Comment obtenir une bonne note à la dissertation ?

■**La synthèse de textes**
1. Nature de l'exercice
2. Le travail préparatoire
3. Rédiger l'introduction
4. Rédiger le développement
5. Rédiger la conclusion
6. Quelques conseils de rédaction

■**L'oral**
1. Qu'est-ce qu'un oral de français-philosophie ?
2. Les épreuves orales X, Mines-Ponts, ESM, Mines-Telecom
3. L'épreuve de l'entretien seul
4. Les écueils à éviter à l'oral
5. Des conseils de langue
6. Qu'est-ce qui est attendu, valorisé et pénalisé à l'oral ?

PARTIE 5. SUJETS ET CORRIGÉS

■**Sujets de résumé**
Sujet 1 : résumé CCNIP en 100 mots (± 10 %)
Sujet 2 : résumé Centrale en 200 mots (± 10 %)
Sujet 3 : résumé Centrale en 200 mots (± 10 %)

■**Corrigés des résumés**
Sujet 1
Sujet 2
Sujet 3

■**Sujets de dissertation**
Sujets avec corrigé entièrement rédigé
Sujets avec plans détaillés
Sujets avec plans simples

■**Corrigés des dissertations**
Dissertations rédigées
Plans détaillés
Plans simples

PARTIE 6. CITATIONS

20 citations – *Vingt Mille Lieues sous les mers* – Jules Verne
20 citations – *Le Mur invisible* – Marlen Haushofer
20 citations – *La Connaissance de la vie* – Georges Canguilhem

PARTIE 1

Repères sur le thème

Introduction

> *« Quand toutes ces ombres de Dieu ne nous troubleront-elles plus ? Quand aurons-nous entièrement dépouillé la nature de ses attributs divins ? Quand aurons-nous le droit, nous autres hommes, de nous rendre naturels, avec la nature pure, nouvellement trouvée, nouvellement délivrée ? »*
>
> Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 109, 1882 (trad. P. Wotling)

Le 19 février 1985, alors qu'une pluie torrentielle s'abat sur la terre d'Arnhem au nord de l'Australie, la philosophe Val Plumwood fait avancer son canoë rouge sur les eaux de l'estuaire de l'East Alligator River. La terre qui l'entoure abrite des cultures parmi les plus anciennes des sociétés humaines, le peuple yolngu l'habite depuis plus de 40 000 ans, les rives fertiles du fleuve ont bien nourri ces populations depuis lors, quoique celles-ci aient dû cohabiter avec des forces naturelles, le vent, l'eau, qui sculptent parfois violemment ce pays de pierre, et avec un grand nombre d'espèces non humaines qui prétendent aussi peupler cette terre comme elles l'entendent. Val fait glisser son canoë rouge sur ces eaux, mais elle se sent observée. Elle ne se laisse pas décourager par ce sentiment étrange dans ce lieu où elle se croit seule, et elle continue d'avancer sur le fleuve. Alors que le courant l'entraîne vers un morceau de bois flottant quelques mètres en aval, un grand œil doré à trois paupières se dessine sur le bois ; et la queue puissante du crocodile marin renverse le canoë. Val tombe à l'eau, tente de se raccrocher à quelques branches qui pendent au-dessus d'elle, mais les mâchoires du crocodile se referment sur ses jambes et, par trois fois, celui-ci la secoue vigoureusement puis la relâche. Elle réussit à se traîner sur la rive et le crocodile finit par se désintéresser d'elle.

Val Plumwood a survécu à cette rencontre avec le crocodile, l'expérience lui a coûté physiquement, elle a passé un mois en soins intensifs et a reçu de multiples greffes de peau, mais l'expérience l'a transformée, ce qu'elle raconte dans son ouvrage posthume : *Dans l'œil du crocodile* (2012, trad. Wildproject, 2021). Les crocodiles marins habitent la terre d'Arnhem depuis bien plus longtemps que les humains, pour Plumwood, leur œil porte un regard situé sur une autre temporalité

que la nôtre, une temporalité historique-évolutionnaire qui, si on l'adopte, nous fait nous voir nous-mêmes en des termes écologiques. La rencontre avec le crocodile fut, pour Plumwood, **l'expérience d'être proie**, de n'être rien de plus qu'une viande à déchirer pour des mâchoires puissantes. L'expérience est transformatrice car elle enseigne à Plumwood une manière de se rapporter au monde autre que celle que la raison occidentale lui a apprise, cette raison pour laquelle l'action du crocodile est un scandale, un outrage à une espèce qui prétend être bien autre chose que de la nourriture. Mais, comme l'écrit Plumwood, l'expérience d'être proie lui rappelle que : *« Toutes les créatures vivantes sont de la nourriture, et toutes sont aussi bien plus que de la nourriture. Une bonne vie humaine doit gagner sa nourriture d'une telle manière qu'elle reconnaît sa parenté avec ceux dont elle fait sa nourriture, qu'elle n'oublie pas que ceux-là aussi sont autre chose que de la nourriture, et qu'elle se positionne réciproquement comme de la nourriture pour d'autres. »* **Par ce récit d'une expérience de la nature, Plumwood nous invite à une reconceptualisation de nous-mêmes en termes écologiques** : nous devons nous penser d'abord vis-à-vis de notre utilité pour d'autres éléments de nos écosystèmes, et pourquoi pas, humblement, comme le plat préféré d'autres êtres vivants.

Dans cette histoire, on décèle certains traits essentiels du concept philosophique d'expérience, et on repère également pourquoi, pour la pensée occidentale, l'idée d'expériences de la nature pose problème. Faire l'expérience de quelque chose, c'est avant tout pour un sujet rencontrer un objet de telle manière que l'objet lui résiste, que le sujet ne peut l'assimiler entièrement. Il ne s'agit pas simplement de percevoir, pas non plus d'utiliser, car dans ces cas-là, l'objet n'est que tel qu'il *apparaît* au sujet, ou tel que le sujet *voudrait qu'il soit*. **L'expérience de quelque chose est toujours pour le sujet une épreuve de l'altérité.** Or, la nature, dans nos représentations, est précisément marquée du sceau de l'altérité. Elle est ce qui n'est pas humain, ce qui n'est pas la société, ce qui n'est pas la culture, ce que les mains humaines n'ont pas encore touché. L'altérité de la nature par rapport à l'humain se construit à plusieurs niveaux : du point de vue ontologique : elle n'a, par elle-même, aucune dimension spirituelle. Du point de vue épistémologique, on distingue les sciences de la nature des sciences humaines, et du point

de vue du temps : l'histoire de la nature est placée sur une histoire de temps incommensurable avec celle de l'histoire des sociétés.

On pourrait alors penser que la nature est précisément le lieu des vraies expériences, c'est-à-dire le lieu où l'altérité se fait sentir de la manière la plus aiguë, le lieu de toutes les épreuves. Néanmoins, les travaux des anthropologues et des philosophes ont montré que **cette idée que la nature constitue l'autre de l'homme est historiquement et culturellement située.** Dans son ouvrage de 2005, *Par-delà nature et culture*, l'anthropologue français Philippe Descola a qualifié de « **naturalisme** » ce point de vue caractéristique de la pensée occidentale : là où il y a une continuité physique entre les humains et non-humains, ils sont bien faits de la même matière, il y a une discontinuité ontologique profonde du point de vue de leur intériorité. De ce point de vue sera donc nommé nature tout ce qui n'a pas la même intériorité que les humains, tout ce qui n'a pas de raison, d'esprit ou d'âme. On voit ainsi **l'ambiguïté logée au cœur de l'altérité qui caractérise la nature** : celle-ci est à la fois ce grand Autre dont nous faisons parfois l'expérience, au point que ces expériences nous transforment, mais aussi ce que nous avons nous-mêmes, dans les sociétés occidentales, rejeté comme autre, niant au passage notre propre naturalité, c'est-à-dire tous les échanges que nous avons avec ces êtres non humains, et les dimensions de notre expérience dans lesquelles notre propre naturalité, notre corps notamment, est inéliminable. En ce sens, il importe de remarquer qu'il n'y a des « expériences de la nature », à strictement parler, que pour les Occidentaux : d'autres sociétés ont des expériences des forêts, de la mer, de l'esprit des animaux, mais parler d'expériences de *la nature* paraît imposer ce point de vue situé qui est le nôtre.

Repenser notre rapport à ce que nous nommons « nature » est d'autant plus important que ce « naturalisme » des sociétés occidentales peut être en partie tenu pour responsable des dégâts environnementaux massifs que les scientifiques documentent depuis maintenant bien longtemps. Les sociétés occidentales n'ont pas seulement appelé « nature » tout ce qui n'était pas elles-mêmes, **elles se sont approprié et ont détruit ces espèces non humaines** : les humains et leur bétail représentent aujourd'hui 97 % du poids total des vertébrés, et 200 espèces non humaines disparaissent par jour. Pis encore, les

conditions mêmes de la vie sur terre paraissent menacées. Toute réflexion contemporaine sur la nature, et plus encore sur le rapport expérientiel que nous pouvons entretenir avec ce que nous qualifions de naturel, doit prendre la mesure de ces bouleversements. Car ils sont majeurs et inédits, tant pour les humains que pour les non-humains. Comme le rappelle Christophe Bonneuil : *« De mémoire de montagne, on n'avait jamais vu une espèce remuer ainsi ciel et terre et s'approprier une si gigantesque part des fruits de la Terre sans en assurer les conditions de renouvellement : force géologique, les activités humaines charrient aujourd'hui plus de terre, de roches et de sédiments que les eaux et les vents réunis, et 90 % de la photosynthèse continentale se fait dans des espaces gérés par des humains »* (« Anthropocène », in *La Société qui vient*, dir. Didier Fassin). Néanmoins, voir dans ces bouleversements un combat aux dimensions mythologiques – celui de l'homme contre la nature – ne ferait que reconduire le dualisme nature/culture qui est en partie responsable de la destruction de l'environnement et des espèces qui l'habitent. **Les environnements naturels sont traversés de problèmes sociaux, comme les environnements sociaux ont des dimensions naturelles.** Les paysages naturels que nous admirons en promenade sont les produits aussi bien de changements géologiques sur le temps long que de modifications causées par les activités humaines sur le temps court. Quant à la ville, lieu social par excellence, grouillante de l'activité des voitures et camions de livraison, elle n'a été possible que parce qu'on s'est servi de ressources naturelles fossiles patiemment produites par la dégradation lente d'organismes vivants.

En ce sens, le concept d'expérience, rencontre d'un sujet et d'un objet, épreuve pour le sujet de l'altérité de l'objet au point que les deux en sont transformés, paraît tout à fait pertinent pour interroger notre rapport contemporain à la nature, puisque celle-ci est à la fois en nous et hors de nous, éloignée et proche de nos vies. Encore faut-il que nous prenions ce concept d'expérience dans toutes ses applications, c'est-à-dire que nous interrogions la place de la nature dans toutes les dimensions expérientielles de la vie humaine.

1. Vivre et habiter

Les rapports des humains à leurs environnements naturels sont d'abord déterminés par cela que les humains, comme tous les autres êtres vivants de la planète, trouvent dans ces environnements les conditions de leur survie. Les actions des êtres vivants visant à se nourrir et à se reproduire doivent se situer par rapport à une nature plus ou moins proche qui forme les limites possibles de leur expérience. Le biologiste allemand Jacob von Uexküll est célèbre pour avoir introduit le concept de ***« monde propre »*** (*Umwelt*) pour caractériser ce repère expérientiel naturel dans lequel l'être vivant place son action. Von Uexküll prend l'exemple de la tique qui se rapporte à son monde propre à l'aide de trois types de stimuli, toutes visant à assurer le cycle nourriture-reproduction. D'abord, un stimulant olfactif lui permet de décider si elle se laisse tomber de la branche sur laquelle elle a grimpé pour se mettre sur le corps d'un mammifère passant en dessous ; ensuite, un stimulant tactile la guide vers un endroit où la peau du mammifère est dénuée de poils, puis la température lui permet de réguler la manière dont elle peut se remplir de sang avant de se laisser tomber pour pondre ses œufs et mourir. Le monde propre de la tique, un environnement naturel déterminé par les odeurs et la peau d'autres animaux, configure les possibilités d'expérience qui lui sont ouvertes (cf. la reprise par Canguilhem de cet exemple dans « Le vivant et son milieu », p. 181). Lorsque nous comparons nos expériences à celle de la tique, il est tentant de se dire que nos possibilités sont tellement plus nombreuses que notre monde propre est absolument incomparable. La pensée de l'exceptionnalité humaine voudrait pouvoir montrer que l'être humain est le seul vivant dont le **monde propre n'est pas naturel**. Pour le philosophe allemand Martin Heidegger, cela se traduit par l'idée que là où l'animal est **pauvre en monde** – c'est-à-dire que c'est l'environnement naturel qui détermine pour l'animal les frontières de son expérience possible –, l'être humain est **configurateur de mondes** – c'est-à-dire que c'est son expérience à lui, son existence, qui est la condition de possibilités d'ouverture des mondes auxquels il se rapporte. Face aux bouleversements de la nature que nous connaissons, faut-il maintenir cette exceptionnalité humaine, l'idée que nos mondes propres ne seraient pas naturels ?

A. Survie et alimentation

Comme tous les vivants, l'être humain doit se nourrir, et cette nourriture est faite d'autres vivants. Il convient donc de se demander si l'alimentation constitue pour les humains une expérience de la nature. Chercher sa nourriture, lutter avec ses congénères pour cette nourriture, en manquer, tout cela paraît être des expériences dont l'humain a pu se détacher : relativement peu de notre temps est consacré à l'alimentation. Néanmoins, ce serait gommer trop rapidement les différences entre les êtres humains : tous n'ont pas également accès à une nourriture abondante et de qualité. Selon Oxfam, une personne sur onze souffre sévèrement de la faim, et presque une sur deux est en situation d'insécurité alimentaire. **La faim est une expérience de la nature à double titre : elle est une expérience des fonctions naturelles du corps, et de ce que le corps requiert de la nature pour assumer ces fonctions.** Pourtant, l'inégal accès aux ressources alimentaires n'est pas une donnée naturelle, mais est produite par les inégalités économiques et sociales, ce n'est pas d'un manque de la nature que provient la faim, mais bien des inégalités d'accès aux ressources : la disponibilité alimentaire mondiale moyenne est estimée à 2 950 kilocalories par personne et par jour pour la période 2018-2020, ce qui est largement suffisant pour nourrir tout le monde.

Le rapport à la nature qui se joue dans l'alimentation n'est pas néanmoins restreint à la disponibilité de la nourriture, mais également au type d'aliments. La question de la transformation des aliments est ancienne et n'est pas exclusivement humaine. On peut néanmoins insister sur l'importance de la **domestication du feu**, il y a au moins 400 000 ans, qui a permis de cuire les aliments. La cuisson favorise la digestion et surtout élimine les parasites, ce qui modifie grandement le rapport de l'humain avec les autres êtres vivants. D'autant que le feu sert aussi à la protection contre des prédateurs. Néanmoins, il convient de se défaire des fausses représentations, la domestication du feu n'a pas servi à faire des barbecues sur lesquels cuire des grosses pièces de viande d'animaux fraîchement chassés. L'essentiel de l'alimentation humaine a toujours été végétal. L'idée que la chasse et la consommation de viande nous rapprocheraient d'une expérience de la nature originelle est fausse, elle témoigne de ce que notre idée de ce qui est naturel est déterminée par des réalités sociales, ici par l'affirmation d'une domination sur les autres animaux. En ce sens, le **végétarianisme** est une pratique

par laquelle on peut interroger notre rapport à la nature par l'expérience de l'alimentation. Les pratiques végétariennes existent partout dans le monde. Trois types de justification sont en général avancées : la santé du corps, l'alimentation carnée étant souvent vue comme trop riche pour un corps en bonne santé, le refus éthique de la violence envers les animaux, et plus récemment la volonté de réduire l'impact de son alimentation sur l'environnement.

Dans la philosophie indienne, l'« ***ahimsa*** », que l'on peut traduire par « bienveillance », ou « respect de la vie », désigne l'effort de ne pas causer de souffrance ou de dommage aux êtres vivants. L'*ahimsa* configure normativement le type d'expériences de la nature permise, et le végétarianisme en est une modalité essentielle. Pour le grand écrivain bengali Rabindranath Tagore (1861-1941), le végétarianisme traduit une certaine expérience de la nature dont la visée fondamentale est **l'union de l'humain avec la nature au moyen d'une *« sympathie universelle pour tout ce qui vit ».*** C'est précisément parce qu'il peut choisir de ne pas causer de souffrance aux animaux que l'humain s'assure une forme d'exceptionnalité dans le règne vivant. Mais cette exceptionnalité ne le place pas au-dessus des autres vivants mais *au-dedans*. Il n'est pas le chasseur, le super-prédateur qui veut se placer tout en haut de la chaîne alimentaire, mais celui qui par l'*ahimsa* se lie à tous les vivants.

Texte-clé

« Il n'est pas vrai que l'Inde ait voulu refuser d'admettre l'inégalité des valeurs entre différents objets ; elle sait que cela rendrait la vie impossible. Sa pensée n'ignore pas la supériorité de l'homme dans l'échelle de la création, mais elle a sa propre opinion sur ce qu'est en réalité cette supériorité. Celle-ci ne consiste pas en une faculté de possession, mais en une faculté d'union. C'est pourquoi l'Inde a choisi comme buts de pèlerinage des lieux où la nature présentait une beauté, une splendeur particulières, afin que la pensée pût y sortir de son horizon de nécessités étroites et sentir quelle est sa place dans l'infini. Pour cette raison, dans l'Inde, un peuple entier qui jadis se nourrissait de viande renonça à toute nourriture animale afin de cultiver un sentiment de sympathie universelle pour tout ce qui vit – événement unique dans l'histoire de l'humanité. »

Rabindranath Tagore, *Sâdhanâ : la réalisation de la vie* (1913),
trad. Jean Herbert, Albin Michel, 1996.

B. Habiter la nature et habitabilité de l'environnement

Dans la préface qu'il rédige en 1966 à un ouvrage sur l'habitat pavillonnaire, le philosophe français Henri Lefebvre pose la question suivante : *« Que veulent les êtres humains, par essence être sociaux, dans l'habiter ? Ils veulent un espace souple, appropriable, aussi bien à l'échelle de la vie privée qu'à celle de la vie publique, de l'agglomération au paysage. Une telle appropriation fait partie de l'espace social, comme du temps social. »* **Habiter est une modalité fondamentale de l'expérience humaine**, il ne s'agit pas seulement de se loger, comme un contenant dans un contenu qui lui resterait extérieur, mais de modifier, construire, s'approprier un environnement, en même temps que par les pratiques des lieux qu'on habite, on se construit nous-mêmes. La nature a longtemps été vue comme l'obstacle à l'habiter humain, elle pose des contraintes matérielles que l'être social qu'est l'homme doit surpasser pour s'approprier l'environnement qui l'habite. L'opposition mythique structurante de nos représentations est celle de Caïn et d'Abel. Caïn est le **cultivateur sédentaire**, qui par le travail de la terre modifie la nature pour créer les conditions d'un habitat dans lequel il demeure. Abel est le **pasteur nomade**, pour qui la nature est un lieu de passage que lui et ses bêtes empruntent mais qu'il ne possède jamais. Le meurtre d'Abel représente la décision en faveur d'une certaine modalité de l'habiter qui entraîne un rapport expérientiel à la nature passant par la maîtrise et la transformation. Le mythe de la fondation de Rome ne dit pas autre chose : il a fallu tuer Rémus qui avait franchi par défi les limites de la ville tracées par Romulus : la ville comme édification d'un habitat antinaturel n'admet pas la transgression de ses murailles ; le nomade, voué à l'errance hors des murs de la ville, devient un symbole ce cette manière d'habiter la nature qui ne convient pas aux êtres par essence sociaux que sont les hommes.

Bien sûr, ce n'est pas en érigeant des murailles qu'on se défait si facilement des contraintes que la nature fait peser sur l'habiter humain. En effet, les bouleversements écologiques entraînent une **crise de l'habitabilité**. L'habitabilité désigne la capacité pour un environnement de soutenir la vie de toutes les espèces vivantes qui le peuplent. En ce sens, le problème est que les transformations de la nature qui permettent

les modalités de l'habiter humain dans les sociétés capitalistes contemporaines rendent les environnements inhabitables non seulement pour les humains, mais aussi pour d'autres espèces. Il faut donc se demander quelles manières d'habiter le monde pourraient rendre les environnements à nouveau habitables. Les problèmes d'habitabilité doivent être pensés à plusieurs échelles, des îlots de chaleur dans les quartiers des villes aux modifications globales de la composition de l'atmosphère par les émissions de gaz à effet de serre. De plus, il faut être attentif au fait que même si les bouleversements écologiques frappent l'ensemble du **système Terre**, leurs conséquences sur l'habitabilité des différents territoires ne frappent pas de manière indifférenciée ; on sait ainsi que les pays moins développés qui ont pourtant moins contribué à causer ces bouleversements sont les plus touchés par ces conséquences. Pour la philosophe Corinne Pelluchon qui s'interroge sur la manière de rendre le monde habitable dans son ouvrage *Réparons le monde* (Payot, 2020), l'expérience éthique fondamentale qui doit nous guider est celle de notre **vulnérabilité**. Là où l'habiter humain consistait à transformer la nature, le destin commun de vulnérabilité que nous partageons avec les autres vivants doit nous donner le souci de nous transformer nous-mêmes pour rendre la terre habitable.

C. Saisons et climat

L'une des expériences de la nature les plus anciennes est celle du **passage des saisons**. La cycle des saisons permet à la fois la mesure du temps qui passe, mais aussi une forme d'assurance que, du fait de ce caractère cyclique, ce qui est perdu avec le temps se retrouvera à la prochaine saison, que les douleurs et les privations de l'hiver ne durent qu'un temps, et que comme après tout hiver vient un printemps, la continuation sans limite de notre existence est assurée par le cycle de la nature. Le fameux dicton *« Il n'y a plus de saison »* traduit l'inquiétude de perdre cette sérénité météorologique. Néanmoins, il faut distinguer ce sentiment subjectif atemporel de l'inquiétude objective issue de l'observation non de la météo mais du **climat**. Les historiens Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher ont montré, dans *Les Révoltes du ciel – Une histoire du changement climatique* (Seuil, 2020), que cette inquiétude climatique a une histoire longue, indissociable de l'histoire

politique et scientifique des États occidentaux. En faisant l'histoire des *« réflexivités environnementales »*, les auteurs montrent que les sociétés européennes avaient dès le XVI^e^ siècle la profonde conscience qu'un *agir climatique humain* engageait des changements à grande échelle sur les environnements. Ces questions que les scientifiques de l'époque n'ignoraient pas étaient d'autant plus importantes que les sociétés agraires connaissaient leurs dépendances aux environnements naturels. L'importance du bois comme source d'énergie et matériau de construction donnait aux forêts un rôle central dans l'expérience politique d'une nature sur laquelle il convenait d'agir, et surtout de *bien* agir. Pour les auteurs, c'est à la fin du XIX^e^ siècle, lorsque les sociétés européennes deviennent plus résilientes face aux aléas du ciel et que la forêt perd sa centralité politique qu'elles **se rendent insensibles à cette expérience du climat et des modifications qu'il subit en raison de l'agir humain**. La disparition de cette modalité du rapport expérientiel à la nature transforme le climat en *« décor parfois changeant »* de l'histoire humaine ; l'histoire politique et l'histoire climatique s'en trouvent séparées.

2. Croire et savoir

Pour les êtres humains, la nature est un enjeu d'expérience car elle est l'objet de croyances et de savoirs. Un grand nombre d'animaux sont sentients, ils se rapportent à leur environnement au moyen de la sensation, et par elle, ils forment des représentations de l'environnement, ont des préférences, des émotions, des douleurs. D'autres êtres vivants, comme les végétaux, peuvent être dits « sensibles » dans la mesure où le rapport qu'ils entretiennent à leur environnement ne les conduit pas à en former une représentation, quoiqu'ils y réagissent et qu'ils en fassent pleinement partie. Néanmoins, il semble que seuls les êtres humains aient **l'explication de leur environnement comme l'une des dimensions fondamentales de leur expérience**. En ce sens, les phénomènes naturels sont un enjeu pour nous car nous voulons savoir pourquoi ils adviennent, et particulièrement lorsqu'ils favorisent ou au contraire nuisent à nos possibilités de vie et d'action.

A. L'explication des phénomènes naturels : mythe ou science ?

Les croyances mythiques et religieuses ont fourni un immense réservoir d'explications des phénomènes naturels par **analogie avec l'expérience humaine**. Le déchaînement du ciel est expliqué par les actions d'un dieu dont la colère le rend, comme tous les hommes, violent. La tristesse de Déméter, dont la fille est gardée aux enfers une partie de l'année, explique la rudesse de l'hiver, car comme nous qui délaissons nos occupations lorsque nous sommes attristés, la déesse néglige la terre dont elle a la charge. Cette pensée analogique qui explique les phénomènes naturels par des intentions ou des émotions modelées sur l'expérience humaine s'oppose à l'explication scientifique qui passe par des **causes naturelles**, c'est-à-dire appropriées à leurs objets et non analogiques. Dans son poème scientifique *De la nature* (I^er^ siècle av J.-C.), le philosophe latin Lucrèce fait l'éloge du Grec Épicure en ce qu'il aurait été le premier à substituer à ces explications mythiques des explications scientifiques. Là où les croyances religieuses ne permettent qu'une expérience de la nature dans laquelle les humains se trouvent soumis à celle-ci par le biais des intentions capricieuses des dieux, l'explication scientifique élève les êtres humains en *« forçant les portes étroitement closes de la nature »*. La connaissance scientifique comme expérience de la nature est ainsi vue comme une victoire sur la religion qui remet la nature et les dieux à leur place. L'expérience scientifique de la nature s'oppose à tout **miracle**. En effet, le miracle est l'irruption dans le monde du surnaturel, et par conséquent de ce qui défie l'explication scientifique. L'événement miraculeux est surnaturel car son principe est hors de lui-même, par exemple dans l'intention d'une déesse. Au contraire, pour les philosophes grecs, dont la pensée a façonné notre concept de nature au moins jusqu'au XVII^e^ siècle, **ce qui est naturel, c'est ce qui a en lui-même son propre mouvement**, et par conséquent qui est susceptible d'être expliqué de manière scientifique, c'est-à-dire par des causes qui lui correspondent et non pas par des causes externes ou des explications analogiques.

Texte-clé

« Alors qu'aux yeux de tous l'humanité traînait sur terre une vie abjecte, écrasée sous le poids d'une religion dont le visage, se montrant du haut des régions célestes, menaçait les mortels de son aspect horrible, le premier un Grec, un homme, osa lever ses yeux mortels contre elle et contre elle se dresser. Loin de l'arrêter, les fables divines, la foudre, les grondements menaçants du ciel ne firent qu'exciter davantage l'ardeur de son courage, et **son désir de forcer le premier les portes étroitement closes de la nature**. Aussi l'effort vigoureux de son esprit a fini par triompher ; il s'est avancé loin au-delà des barrières enflammées de notre univers ; de l'esprit et de la pensée il a parcouru le tout immense pour en revenir victorieux nous enseigner ce qui peut naître, ce qui ne le peut, enfin les lois qui délimitent le pouvoir de chaque chose suivant des bornes inébranlables. Ainsi la religion est à son tour renversée et foulée aux pieds, et nous, la victoire nous élève jusqu'au ciel. »

Lucrèce, *De la nature*, livre 1, trad. A. Ernout, Gallimard, « Tel », p. 23-24.

B. Expérience du savoir, expérience de l'ignorance

L'ambition de « forcer les portes de la nature » et de l'expliquer entièrement semble néanmoins se heurter à cela que tout accroissement de nos connaissances scientifique paraît toujours en même temps nous montrer combien de choses nous ignorons encore. En ce sens, la nature se joue de nous, et en se laissant connaître un peu nous remet à notre place en nous faisant apercevoir tout ce que nous ne connaissons pas, comme si chaque porte que nous « forçons » donnait sur une autre porte. Ainsi l'expérience de la nature que nous apporte la science est **à la fois l'expérience du savoir et celle de l'ignorance**. Dans un texte célèbre appelé le « Fragment des deux infinis », Pascal travaille cette expérience duale qui témoigne de la *« disproportion de l'homme »*. Celui-ci en effet n'est pas à la mesure de l'infinité de la nature, qui se remarque à la fois en grandeur dans l'immensité de ciel, et en petitesse dans les infinies divisions du vivant et de la matière. Pour Pascal, confronté à ces deux infinis que la science lui fait connaître, l'homme fait l'expérience de son ignorance absolue, car il faudrait qu'il soit lui-même infini, et donc lui-même divin, pour pouvoir les épuiser. Pour Pascal, le savant qui prétend tout connaître à la manière de Lucrèce témoigne d'une *« infinie présomption* », et la contemplation des deux véritables infinis l'humilie et le remet à sa place. En ce sens, pour Pascal, le savoir scientifique n'est pas une fin en soi, mais le moyen de parvenir à un savoir plus essentiel

et intime, celui par lequel l'être humain fait l'expérience de sa place dans la nature : ce « milieu entre deux extrêmes » qui est notre **condition humaine**. L'expérience scientifique de la nature, parce qu'elle conduit à une ignorance assumée et comprise, révèle la dialectique fondamentale de la condition humaine, la grandeur et la misère. L'homme est grand par les prétentions qu'il a à connaître et maîtriser la nature, mais l'infinité de celle-ci le renvoie toujours à sa misère et à sa disproportion, mais enfin parce qu'alors il connaît sa propre misère, l'homme parvient à saisir sa condition et à faire l'expérience authentique de sa grandeur.

Texte-clé

« Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. La fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc sinon d'apercevoir [quelque] apparence du milieu des choses dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature comme s'ils avaient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que, la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité.

[…]

Connaissons donc notre portée. Nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout. »

Pascal, « Disproportion de l'homme » (*Pensées*).

C. Le plaisir de connaître la nature

« Tous les humains désirent naturellement savoir », écrit Aristote au début de sa *Métaphysique*. Aristote repère ce désir naturel de savoir au plaisir que prennent les êtres humains à la sensation. Néanmoins, plaisir plus grand est pris à l'*explication* des phénomènes naturels, c'est-à-dire à l'identification des causes, et particulièrement des causes finales. Pour Aristote en effet, **la nature est organisée de manière finaliste,** c'est-à-dire que les différents objets naturels ont des fonctions qui les définissent et qu'ils s'efforcent d'accomplir. Le finalisme aristotélicien n'est pas global, c'est-à-dire que la nature dans son ensemble n'a pas de fin, ou d'harmonie comme le *cosmos* stoïcien, par exemple. Néanmoins chaque être naturel, et tout particulièrement chaque être vivant, existe d'une telle manière, par exemple par l'organisation de ses organes, à accomplir la fin qui est la sienne : la sensation pour les animaux, la nutrition pour les végétaux et l'intelligence pour les animaux humains. L'explication scientifique qui fait voir ces causes finales est donc l'expérience d'un ordre de la nature, mais cet ordre n'est pas un ordre divin comme celui de l'explication mythique, il s'agit d'un ordre interne aux êtres naturels. Dans un texte célèbre d'un de ses ouvrages de zoologie, le chapitre 5 du premier livre du traité des *Parties des animaux*, Aristote compare l'étude astronomique et l'étude biologique, et montre que le plaisir pris à l'étude des animaux n'est pas moins noble que le plaisir pris à l'étude des astres. En effet, dans les animaux aussi on repère la finalité du corps organisé : ce *« quelque chose de merveilleux »* qui motive le savant. De tous les scientifiques et philosophes grecs, Aristote est peut-être celui qui a le plus insisté sur ce **plaisir de connaître la nature**. Nul doute que sa propre expérience de **zoologiste**, avec ses inépuisables enquêtes et descriptions d'un nombre immense d'animaux en tout genre, a déterminé le type de rapport expérientiel à la nature qui se joue pour lui dans les sciences.

Texte-clé

« Car même quand il s'agit d'animaux qui ne sont pas agréables à percevoir, en ce qui concerne la connaissance théorique, la nature artiste procure de la même manière d'extraordinaires plaisirs à ceux qui sont capables d'en connaître les causes, c'est-à-dire à ceux qui sont philosophes par nature. Il serait, en effet, déraisonnable et étrange que, prenant plaisir à étudier les images de ces êtres (parce que nous étudions en même temps l'art qui les fait,

par exemple le dessin ou la sculpture), nous n'aimions pas mieux l'étude de ceux qui sont constitués par nature, du moins quand nous pouvons en apercevoir les causes.

C'est pourquoi il faut éviter un dégoût puéril en considérant les animaux les plus ignobles. Car dans tous les êtres naturels il y a quelque chose de merveilleux, et […] il faut aborder la recherche sur chacun des animaux sans répugnance car chez absolument tous il y a quelque chose de naturel, c'est-à-dire de beau.

Car dans les œuvres de la nature, ce n'est pas le hasard qui est présent, mais le "en vue de quelque chose", et on le trouve avant tout là. Et la fin en vue de laquelle un être a été constitué ou est venu à l'être tient la place du beau. »

Aristote, *Parties des animaux*, I, 5 (trad. P. Pellegrin, GF, p. 131).

D. « Comme maître et possesseur de la nature »

À l'opposé de la science antique, la science moderne qui se construit au XVI^e^ et surtout au XVII^e^ siècle refuse les explications finalistes au profit d'une vision mécaniste de la nature. La figure centrale est ici Descartes, et deux de ses thèses les plus controversées : celle des ***« animaux-machines »*** (cf. analyse de Canguilhem p. 141) et l'idée selon laquelle la science vise à nous rendre ***« comme maître et possesseur de la nature »***. Il importe de bien comprendre la position de Descartes pour ne pas la caricaturer outre mesure. En effet, lorsqu'il compare les animaux à des machines, il précise bien que ce n'est pas pour gommer toute différence entre le vivant et les machines articulées qui commencent à voir le jour à l'époque et il *« ne refuse pas aux animaux le sentiment autant qu'il dépend des organes du corps »*. L'idée fondamentale de Descartes est que l'**explication du comportement des animaux doit reposer sur la causalité mécaniste et non finaliste**. La thèse est donc plutôt **épistémologique**, elle dit quelque chose sur la manière dont nous devons expliquer la nature, tout en maintenant une différence entre le vivant et l'inerte. Quant à l'idée que la science peut nous rendre *« comme maître et possesseur de la nature »*, il importe de noter la modalisation introduite par le *« comme »*, et surtout de bien voir que lorsqu'il expose cette thèse dans le *Discours de la méthode*, c'est avant tout pour opposer la science moderne aux spéculations philosophiques médiévales scolastiques, lesquelles paraissent à Descartes hors sol et dénuées d'application concrète. Autrement dit, pour lui, l'expérience de la nature qui se joue dans la science ne doit pas être le seul plaisir de la

contemplation, mais bien la modification et l'amélioration des conditions de l'existence humaine, l'exemple privilégié de Descartes est en ce sens la médecine.

E. De la maîtrise à la domination de la nature

Là où Descartes entendait par maîtrise celle qu'un bon artisan a de son outil de travail, on peut se demander si ne se loge pas plutôt dans ce terme et dans l'expérience de la nature qu'il recouvre quelque chose comme le rapport du maître à l'esclave ou de l'homme à la femme dans une société patriarcale : on peut se demander si la maîtrise de la nature conduit à la **domination de la nature**. Dans son ouvrage de 1980 *La Mort de la nature*, la philosophe américaine Carolyn Merchant traque, dans les images et les métaphores utilisées pour parler du rapport homme/nature à partir du XVII^{e} siècle, le vocabulaire et les représentations associées à la domination patriarcale. L'autrice repère que l'abandon d'une conception organique de la nature symbolisée par la métaphore Terre/Mère au profit d'une nature vue comme inerte ouvre la voie à la double domination de la nature et des femmes. La marginalisation des savoirs féminins particulièrement dans les domaines de l'agriculture et de la médecine tend à les exclure de cette expérience scientifique nouvelle de la nature : la domination et l'utilisation d'une nature inerte qui n'a pas d'autre signification pour nous que d'être une ressource dont nous pouvons disposer à volonté. Ainsi, les modalités expérientielles par lesquelles nous savons ou expliquons quelque chose de la nature ne sont pas neutres : la science est pleinement traversée de questions sociales et de représentations qui rejoignent les mécanismes de domination qui traversent nos sociétés. Cette perspective **écoféministe** a renouvelé en profondeur l'histoire et la philosophie des sciences de la nature. La philosophe et primatologue américaine Donna Haraway parle ainsi de **« *savoirs situés* »** : tout savoir provient d'une certaine position historique, sociale et culturelle, et la position neutre d'objectivité à laquelle vise les sciences modernes n'est pas moins située que des perspectives à visée plus partielles. Pour Donna Haraway, il n'y a pas de point de vue innocent, et par conséquent l'expérience scientifique de la nature est un enjeu profondément politique.

3. Produire et échanger

Une dimension essentielle de l'expérience humaine est celle de la fabrication et de l'échange. L'exceptionnalité humaine a pu être placée précisément dans sa capacité technique à produire des objets qui sans lui n'existeraient pas. Le mythe de Prométhée dans le *Protagoras* de Platon raconte que le feu et la technique furent donnés par Prométhée aux hommes pour rétablir l'équilibre avec les autres animaux qui avaient reçu tous les autres dons : griffes, agilité, force. Évidemment, ce cadeau fait aux hommes se heurte à cela qu'ils ne créent pas les matériaux et les conditions de leur production, ils dépendent de la nature et de ses ressources. La mondialisation de la production et des échanges donne à cette figure du Prométhée et aux conséquences de son action la dimension globale du système Terre. Le philosophe allemand Hans Jonas lie cette figure de Prométhée au destin écologique des humains et des non-humains pour appeler à une nouvelle éthique qui soit à la mesure de la puissance technique des hommes : *« Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui »* (Hans Jonas, *Le Principe responsabilité*, trad. J. Greisch, 1979). Il nous faut donc interroger les expériences de la nature qui se joue sous la catégorie de la production et des échanges.

A. De la *Nature produisante* à la *Nature ressource*

Dans un texte intitulé « L'Homme et la coquille » paru en 1944, le poète et philosophe français Paul Valéry s'emploie à méditer à partir de l'observation d'une coquille. Il se demande comment un homme aurait pu produire cette coquille, il décrit ainsi patiemment les mouvements, les matériaux et les inventions qui lui auraient été nécessaires. Cette expérience d'imagination par laquelle le poète remplace la nature conduit à une tripartition ontologique des objets en fonction de qui les a produits : l'homme, la nature ou le hasard. *« Que si je me suis arrêté assez longuement sur l'acte de l'homme qui s'appliquerait à faire une coquille, c'est qu'il ne faut jamais, à mon avis, laisser perdre une occasion qui se présente de comparer avec quelque précision notre mode de fabriquer au travail de ce que nomme* Nature. Nature, *c'est-à-dire : la* Produisante,

ou la Productrice. *C'est à elle que nous donnons à produire tout ce que nous ne savons pas* faire, *et qui, pourtant, nous semble* fait. […] *Tout le reste, – tout ce que nous ne pouvons assigner ni à l'homme pensant, ni à cette Puissance génératrice, – nous l'offrons au "hasard". »* Cette expérience d'une nature produisante, comparable dans son *faire* à la fabrication humaine, est précisément ce que le mythe prométhéen cherche à nier. La nature offerte à la puissance prométhéenne n'est pas la « produisante » mais la nature inerte qui n'est jamais rien d'autre qu'une ressource. Dans son ouvrage *La Dialectique de la nature* (1883), le philosophe allemand Friedrich Engels étudie le rapport productiviste du capitalisme moderne à la nature et à l'extraction de ses ressources. Pour Engels, la dimension fondamentale de l'expérience proprement humaine est le **travail**. Or tout travail implique une ressource naturelle qui est modifiée au moyen d'une technique, mais si les animaux utilisent la nature et la modifient, cela ne constitue pas néanmoins un travail car ils ne se séparent pas de la nature qu'ils modifient. Le travail des humains à l'inverse soumet les ressources naturelles aux fins non naturelles de ces humains. En ce sens, pour Engels, l'expérience d'usage des ressources naturelles est profondément différente chez les humains de chez les autres animaux, car seulement pour eux elle implique une **séparation d'avec la nature**. Néanmoins, et c'est le point essentiel, cette séparation n'est qu'illusion, et la nature le rappelle cruellement à l'homme quand les ressources viennent à manquer en raison des actions humaines.

L'enjeu d'un rapport à la nature comme ressource rejoint les discussions contemporaines sur les **biens communs**, c'est-à-dire des ressources qui sont partagées par une communauté politique sans qu'elles soient appropriées ni par des individus ni par la puissance publique : l'air qu'on respire, les poissons qu'on pêche, les nappes phréatiques. Dans un article important de 1968, le biologiste Garett Hardin discute ce qu'il appelle la ***« tragédie des biens communs »***. L'usage d'une ressource commune étant libre, chaque individu a intérêt à maximiser le profit qu'il peut tirer de la ressource, mais ce raisonnement individuel conduit à l'épuisement de la ressource si tout le monde fait de même. Les individus jouent ici un dilemme du prisonnier contre l'ensemble de la communauté : ils ont intérêt à prendre le plus possible de la ressource pour maximiser leur gain, mais si chacun suit cette stratégie dominante, la ressource s'épuise et le résultat collectif est le

pire possible. L'économiste et Prix Nobel Elinor Ostrom a réfléchi à quel type d'expérience politique des ressources naturelles pourrait permettre d'éviter la tragédie des biens communs. Pour elle, la ressource naturelle ne doit pas être appropriée par un État qui en assurerait la gestion, il faut plutôt que des institutions non étatiques de gestion collective se mettent en place pour que les individus participent aux décisions concernant la gestion de la ressource. Ostrom prend l'exemple des pêcheurs d'Alanya, en Turquie, qui ont créé des coopératives qui décidaient de règles de pêche que chacun respectait parce que chacun se sentait partie intégrante d'une communauté appuyée sur une ressource gérée en commun. On voit donc comment **l'expérience de communauté politique peut se fonder sur un rapport partagé et conscient à une ressource naturelle**.

Texte-clé

Bref, l'animal *utilise* seulement la nature extérieure et provoque en elle des modifications par sa seule présence ; par les changements qu'il y apporte, l'homme l'amène à servir à ses fins, il la *domine*. Et c'est en cela que consiste la dernière différence essentielle entre l'homme et le reste des animaux, et cette différence, c'est encore une fois au travail que l'homme la doit.

Cependant, ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. Chaque victoire a certes en premier lieu les conséquences que nous avons escomptées, mais, en second et en troisième lieu, elle a des effets tout différents, imprévus, qui ne détruisent que trop souvent ces premières conséquences. Les gens qui, en Mésopotamie, en Grèce, en Asie Mineure et autres lieux essartaient les forêts pour gagner de la terre arable, étaient loin de s'attendre à jeter par là les bases de l'actuelle désolation de ces pays, en détruisant avec les forêts les centres d'accumulation et de conservation de l'humidité. Sur le versant sud des Alpes, les montagnards italiens qui saccageaient les forêts de sapins, conservées avec tant de sollicitude sur le versant nord, n'avaient pas idée qu'ils sapaient par là l'élevage de haute montagne sur leur territoire ; ils soupçonnaient moins encore que, par cette pratique, ils privaient d'eau leurs sources de montagne pendant la plus grande partie de l'année et que celles-ci, à la saison des pluies, allaient déverser sur la plaine des torrents d'autant plus furieux. […] Et ainsi les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein

et que toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement.

Friedrich Engels, *La Dialectique de la nature*, 1883, trad. Émile Bottigelli.

B. Travailler la nature : des différentes formes d'agriculture

Une dimension essentielle du travail humain de la nature est la **domestication d'espèces naturelles** en vue de la production de nourriture. Il y a 10 000 ans, les sociétés néolithiques ont commencé à cultiver le blé, l'orge, le lin et d'autres espèces. La domestication implique que ces espèces ont perdu les attributs qui leur permettaient de se reproduire dans la nature sans l'action humaine. Le travail de sélection artificielle sur lequel repose l'agriculture brouille donc d'emblée les cartes entre ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas, car le blé qu'on cultive aujourd'hui n'est pas moins dépendant de l'histoire humaine que les humains ne l'ont été de lui. Le mythe de l'invention de l'agriculture symbolise dans nos représentations le passage de sociétés de chasseurs-cueilleurs proches de la nature aux premières civilisations. Néanmoins, il convient de démystifier la fameuse « révolution néolithique ». D'abord, les archéobotanistes estiment que, depuis les premières cultures d'espèces sauvages dans l'actuelle Syrie 10 000 ans avant notre ère, il a fallu plus de 3 000 ans pour parvenir à la pleine domestication des espèces cultivées. Parler de « révolution » est donc pour le moins douteux. De plus, il faut bien voir que la culture de céréales domestiquées est un travail pénible qui demande beaucoup plus de temps et d'efforts que d'autres formes de cultures parfaitement adaptées à la production de nourriture, comme l'agriculture de décrue, qui se sert des mouvements naturels de l'eau d'un fleuve ou de marécages pour labourer la terre et préparer les sols, ou bien le jardinage qui met côte à côte un grand nombre d'espèces différentes sans se soucier de maximiser le rendement du lopin de terre qu'on cultive.

Penser l'expérience de la nature qui se joue dans l'agriculture, c'est avant tout se rendre compte que **l'agriculture productiviste** que nous connaissons, tournée vers un rendement maximal à tirer d'espèces domestiquées aux caractéristiques maîtrisées et choisies en fonction de

leur utilité, est loin d'avoir été la seule modalité agricole de l'histoire humaine. Les **agricultures de décrue**, par exemple, utilisaient une partie de l'année les sols labourés naturellement par les eaux pour cultiver un certain nombre d'espèces non complètement domestiquées ; ainsi, l'usage du sol est saisonnier, et le rapport à la nature consiste non pas à la soumettre par l'irrigation et la domestication d'une seule espèce ou d'un très petit nombre, mais plutôt à se rendre attentifs aux mouvements propres de l'environnement et à régler ses pratiques par rapport à lui. Loin du mythe rousseauiste d'une invention nécessairement concomitante de l'agriculture et de la propriété privée des terres, les premières formes d'agriculture des sociétés de Çatal Höyük en Anatolie au VII^{e} millénaire avant notre ère n'avaient pas besoin de s'approprier la terre qu'ils ne cultivaient que quand les eaux des fleuves la rendaient propre à un labeur facile et sans effort. Et cette agriculture était particulièrement efficace, comme le montre l'accroissement continu de la population de ces sociétés, tout en n'occupant qu'une petite partie du temps des hommes et des femmes, qui pouvaient se consacrer à la construction de villes, aux sciences et aux arts dont on a trouvé un très grand nombre de traces.

De plus, le nombre des représentations féminines dans les traces archéologiques de ces sociétés témoigne de la place importante des femmes dans la vie sociale. Les études archéologiques montrent que les usages des plantes, production d'aliments, de médicaments, de textiles à partir des fibres végétales, ont été étroitement associés aux savoirs et aux pratiques des femmes. Il existe un lien fort entre ces savoirs et pratiques et les agricultures que pratiquaient les sociétés du Néolithique pendant ces 3 000 ans d'expérimentations de la culture de la nature. Au contraire, la domination de la nature qui se joue dans l'expérience de domestication et d'appropriation a fait disparaître ces savoirs et pratiques et en ce sens le lien entre domination de la nature et domination des femmes s'est joué aussi dans l'institution d'un type d'agriculture aux dépens d'autres formes de travail de la nature.

C. Échanger la nature : exotisme et colonialisme

L'histoire humaine est marquée par d'intenses échanges d'animaux pour satisfaire la curiosité des hommes. Dès l'Antiquité, le commerce d'animaux exotiques et leur mise en spectacle est un élément

déterminant de la vie culturelle. Les mosaïques romaines de la villa du Casale en Sicile montrent un bestiaire d'animaux tout à fait impressionnant. L'expérience de la nature qui se joue ici est celle d'un **exotisme spectaculaire** : on se plaît à mettre en scène les animaux découverts à l'occasion des conquêtes militaires. Ainsi, le lien entre commerce des animaux, exotisme et impérialisme est très étroit dès la Rome antique. À partir de la Renaissance, le commerce des animaux exotiques prend un tour scientifique, il ne s'agit plus seulement d'objets de divertissement et d'affirmation de la puissance internationale du souverain, mais de constituer des collections et des ménageries à des fins de conservation. La nature doit alors être **inventoriée** ; le commerce international des animaux devient une nécessité scientifique. Au fur et à mesure de la création des cabinets de curiosités et des musées, notamment celle, en 1793, du Muséum d'histoire naturelle de Paris, la **volonté de conservation** s'ajoute à l'inventaire de la nature. Aux yeux des savants de l'époque, cette ambition scientifique d'inventaire et de conservation justifie moralement le commerce et la prédation des animaux sur les territoires colonisés. Plus récemment, la création des grands parcs nationaux dans les anciennes colonies africaines des États-nations européens s'est souvent faite au prix de l'éviction des populations locales. L'historien Guillaume Blanc parle alors de **colonialisme vert** pour décrire ces pratiques de conservation de la nature qui cherchent à préserver les animaux africains des Africains eux-mêmes. La mise en parc de territoires africains entre 1850 et 1960 par les colons européens se fait au nom d'un fantasme de la nature africaine comme d'un Éden vierge à préserver des actions des populations locales. Les politiques de conservation des grandes institutions internationales (Unesco, WWF) après les décolonisations ont contribué à maintenir ce rapport colonialiste à la nature et aux sociétés africaines : là où les populations des parcs européens et américains voyaient leurs traditions culturelles protégées, celles des populations africaines étaient ignorées car la nature était vue comme vierge de toute influence humaine.

Alors que le colonialisme vert repose sur cette expérience fantasmagorique de la nature comme d'un Éden vierge que les pratiques indigènes mettent en danger, la réalité est que ce sont les colons qui introduisent le plus souvent les bouleversements qui mettent en danger

la nature et les conditions de vie des populations locales. L'historien américain Alfred Crosby invente en 1972 le terme d'**échange colombien** pour décrire un des événements les plus importants de l'histoire écologique : l'arrivée des Européens en Amérique. L'échange colombien met en contact des lignées évolutives séparées depuis des millions d'années. Les transferts d'espèces domestiquées, végétaux et animaux, sont massifs et modifient considérablement les écosystèmes américains. Les échanges de micro-organismes ont été responsables de l'effondrement catastrophique des populations américaines. Par la suite, le besoin de main-d'œuvre conduit à la mise en place du commerce esclavagiste : entre le XVI^e^ et le XIX^e^ siècle, 12 à 20 millions d'Africains sont envoyés en Amérique, ce qui constitue la plus grande migration forcée de l'histoire humaine. On voit donc à quel point l'échange colombien a reconfiguré sur trois continents les expériences possibles de la nature pour toutes ces populations. On voit surtout combien les enjeux d'échanges d'espèces naturelles, que ce soit pour le commerce, le divertissement, sont indissociablement liés aux problèmes politiques et sociaux issus de la longue histoire du colonialisme.

4. Agir et lutter

La nature est un objet d'expériences politiques. Non seulement parce qu'elle est une ressource dont se servent les sociétés et pose par conséquent des questions d'égalité d'accès, mais aussi et surtout parce qu'elle est l'objet de luttes politiques qui sont décisives pour la survie des sociétés humaines. Le problème est que la théorie politique classique ne laisse que peu de place aux expériences politiques de la nature, dans la mesure où **l'état social est vu comme l'antithèse de l'état de nature**.

A. De l'état de nature au mythe du « bon sauvage » et autres animalisations

L'état de nature est un outil conceptuel central de la philosophie politique classique. Il s'agit d'une **expérience de pensée** qui consiste à imaginer des êtres humains qui ne seraient pas organisés en société, qui ne seraient pas soumis à un pouvoir souverain. Les philosophes qui discutent l'état de nature ne prétendent jamais à une vérité historique, il s'agit toujours d'une fiction théorique. Chez Hobbes, l'état de nature est

celui de la guerre de tous contre tous où l'homme est un loup pour l'homme. Comme chacun a un droit naturel à préserver sa vie, les conflits n'étant pas régulés par l'état civil, les hommes lutteront les uns contre les autres. L'expérience de pensée hobbesienne, on le voit, porte moins sur la nature que sur l'insuffisance du droit naturel et la nécessité de l'état civil. Au contraire, la fiction de l'état de nature chez Rousseau a beaucoup plus à voir avec une expérience de pensée ayant la nature pour objet. La nature sauvage qu'imagine Rousseau est fertile et riche, elle fournit à tous les animaux tout ce dont ils ont besoin. Mais la **bonté naturelle** n'a rien de juste, il ne s'agit pas de bonté au sens moral : la nature est entièrement neutre. Tant que les hommes ne sont pas entrés dans l'état social, il n'y a pas de justice ou d'injustice. L'homme sauvage n'est ni bon ni mauvais, il existe tout simplement. Et ce n'est que dans les rares moments de contemplations de la nature que Rousseau décrit, dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, que l'homme social peut partiellement retrouver ce pur sentiment de l'existence. Néanmoins, pour Rousseau, l'état de nature n'est pas un âge d'or auquel il faudrait revenir, l'entrée dans l'état social n'est pas un moment historique où le destin humain aurait basculé : la fiction théorique n'est jamais qu'un moyen de **faire, en pensée, l'expérience de l'absence de politique**, c'est-à-dire l'expérience de la nature. De cette expérience Rousseau veut fonder une théorie normative du contrat social, qui dit comment l'état civil doit être organisé pour parvenir à l'analogue politique de la bonté naturelle : la justice civile.

Néanmoins, la figure de l'homme sauvage a eu depuis le XVI^e^ siècle une autre fonction que la figure théorique qu'on trouve chez Rousseau : elle sert **à naturaliser les sociétés non européennes**. La rencontre entre les sociétés européennes et les sociétés américaines a profondément marqué les réflexions politiques d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. Là où les Européens étaient divisés quant à savoir si le mode de vie des sociétés amérindiennes convenait à la nature humaine ou était plus proche de l'animalité, les Amérindiens qui vinrent en Europe et eurent affaire avec les sociétés hautement hiérarchisées de l'époque étaient unanimes pour dire que des pratiques politiques où la liberté était si complètement absente étaient proprement inhumaines. Il ne fait aucun doute que **la critique indigène aiguisa la conscience politique européenne** ; ainsi le baron de Lahontan rapporte dans ses *Dialogues*

avec un sauvage (1703) les conversations qu'il a eues avec le chef wendat Kondiaronk. Celui-ci relève toutes les contradictions des sociétés qu'il a connues au cours de ses voyages en Europe ; c'est en particulier l'injustice et l'absence de liberté qui lui paraissent scandaleuses : *« Car je vois la différence de ma condition à la tienne. Je suis maître de mon corps, je dispose de moi-même, je fais ce que je veux, je suis le premier & le dernier de ma Nation ; je ne crains personne, & ne dépens uniquement que du grand Esprit. Au lieu que ton corps & ta vie dépend de ton grand Capitaine ; son Viceroy dispose de toi, tu ne fais pas ce que tu veux, tu crains voleurs, faux témoins, assassins & c. Tu dépens de mille gens que les Emplois ont mis au-dessus de toi. […] Ha ! mon cher frère, tu vois bien que j'ai raison ; cependant tu aimes encore mieux être Esclave François, que libre Huron ; O le bel homme qu'un François avec ses belles Lois, qui croyant être bien sage est assurément bien fou ! puis qu'il demeure dans l'esclavage & dans la dépendance, pendant que les Animaux mêmes jouissant de cette adorable Liberté, ne craignent, comme nous, que des ennemis étrangers. »*

Alors que la pensée politique moderne européenne s'est construite au contact des pensées politiques non européennes, la figure du « bon sauvage » a été réemployée à partir du XIX^{e} siècle pour **animaliser** les hommes non européens. L'historien Ter Ellington (*The Myth of the Noble Savage*, 2001) a montré que, dans les années 1850, la société ethnologique britannique popularise l'expression « bon sauvage » comme une sorte d'oxymore (les animaux ne peuvent être ni bons ni mauvais) servant à la promotion d'une vision raciste établissant la supériorité des Européens ; certains membres de la société cherchant parfois à donner une assise pseudo-scientifique à des projets génocidaires : là où il y a quelques bons sauvages à sauver, les autres peuvent bien être exterminés. Ce qui se joue ici est un enjeu politique majeur pour la question de la nature : la manière dont on se sert d'une prétendue proximité avec la nature pour justifier des oppressions. Dans un livre récent, *Ainsi l'animal et nous* (Actes Sud, 2024) l'écrivaine Kaoutar Harchi traque l'histoire de ces animalisations que subissent notamment les femmes et les personnes racisées. L'oppression des animaux est solidaire de l'oppression de certaines catégories d'êtres humains, et en ce sens l'expérience de la nature peut être une expérience imposée par les structures sociales de domination. Si la

nature a été construite comme l'autre de la politique, naturaliser, animaliser, revient à exclure du domaine social.

Texte-clé

« La terre, abandonnée à sa fertilité naturelle, et couverte de forêts immenses que la cognée ne mutila jamais, offre à chaque pas des magasins et des retraites aux animaux de toute espèce. Les hommes, dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, et s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes ; avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, et que l'homme, n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit également de la plupart des aliments divers que les autres animaux se partagent, et trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux.

Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air et à la rigueur des saisons, exercés à la fatigue, et forcés de défendre nus et sans armes leur vie et leur proie contre les autres bêtes féroces, ou de leur échapper à la course, les hommes se forment un tempérament robuste et presque inaltérable ; les enfants, apportant au monde l'excellente constitution de leurs pères et la fortifiant par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. […]

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connaisse, il l'emploie à divers usages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres sont incapables, et c'est notre industrie qui nous ôte la force et l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avait eu une hache, son poignet romprait-il de si fortes branches ? S'il avait eu une fronde, lancerait-il de la main une pierre avec tant de roideur ? S'il avait eu une échelle, grimperait-il si légèrement sur un arbre ? S'il avait eu un cheval, serait-il si vite à la course ? Laissez à l'homme civilisé le temps de rassembler toutes ses machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage : mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nus et désarmés vis-à-vis l'un de l'autre, et vous reconnaîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout événement, et de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi. »

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, première partie, 1755.

B. La nature objet de luttes politiques

Contre l'histoire politique dominante qui a fait de la nature l'autre de la politique, il faut retracer les théories sociales alternatives et les luttes

politiques qui ont fait de la nature un enjeu d'expériences politiques. C'est, par exemple, le projet du philosophe contemporain Pierre Charbonnier qui, dans *Abondance et liberté* (La Découverte, 2020), cherche à écrire *« l'histoire longue et pleine de ruptures des rapports entre la pensée politique et les formes de subsistance, de territorialité et de connaissance écologique »*. Du côté des luttes, on consultera avec profit l'ouvrage de A.-C. Ambroise-Rendu, S. Hagimont, C.-F. Mathis, et A. Vrignon : *Une histoire des luttes pour l'environnement* (Textuel, 2021) qui retrace trois siècles de luttes plus ou moins oubliées qui mettaient les environnements naturels au centre des préoccupations sociales et politiques.

On pourrait prendre ici l'exemple de la militante écoféministe indienne Vandana Shiva, dont l'autobiographie *Mémoires terrestres* vient de paraître en français (éditions Rue de l'échiquier, 2023). Elle a notamment été rendue célèbre pour sa participation au **mouvement chipko** : en 1973, des femmes de la région du Garhwal s'opposent à la déforestation industrielle en étreignant les arbres. Le département de la gestion des forêts leur avait refusé l'usage des arbres au profit d'un industriel chargé de faire des équipements sportifs. Ainsi, on voit que ce que les femmes du mouvement chipko défendent, c'est un certain rapport à la forêt qui n'est pas celui de la protection dans des parcs nationaux où les arbres seraient laissés intacts, mais plutôt celui d'une vie en commun que le village entretient avec la forêt, contre l'assimilation de la forêt à une ressource pour les industries. L'étreinte des arbres est une expérience politique de la nature : par cette action non violente, les femmes du mouvement chipko montrent qu'une agression sur les arbres avec lesquels elles forment depuis longtemps une communauté de vie est une agression sur leur propre corps.

Cette conception de la lutte environnementale envisagée non pas seulement comme une lutte pour la nature, mais aussi comme un projet politique alternatif où femmes et hommes, humains et non humains trouvent leur place, est caractéristique de la pensée de Vandana Shiva. Elle a par la suite lutté contre le brevetage des semences OGM par les grandes compagnies agroalimentaires responsables de la misère des paysans qui doivent s'endetter pour acheter le droit d'utiliser ces semences. Se joue ici une question essentielle, celle de savoir si la maîtrise scientifique peut donner un droit de propriété qui s'étend aux

codes génétiques des espèces naturelles. Ces **expérimentations faites sur la nature** sont des enjeux politiques, puisque l'adoption des OGM brevetés conduit à la disparition des formes d'agriculture traditionnelles, alors que nous savons que la perte de diversité génétique des plantes et des animaux d'élevage augmente sensiblement les risques d'épidémies et les famines qui s'ensuivent. Attribuer au vivant et à son code génétique une valeur marchande pour l'introduire dans les circuits d'échanges du capitalisme permet une nouvelle source de pouvoir et de contrôle qui s'exerce sur celles et ceux qui vivent et travaillent avec ces êtres vivants. La lutte politique environnementale consiste alors à rétablir la valorisation réelle du vivant : les plantes que nous cultivons ont une valeur propre, irréductible à leur valeur d'usage comme ressource où à leur valeur marchande dont le capitalisme tire son profit.

C. La nature comme sujet politique : l'exemple des animaux citoyens

Si la nature est l'objet de luttes politiques, faudrait-il aller jusqu'à imaginer lui donner une place pleine et entière de sujet politique dans nos sociétés ? C'est ce qu'imaginent en 2011 les philosophes canadiens S. Donaldson et W. Kymlicka dans *Zoopolis, une théorie politique des droits des animaux* (trad. Hermann, 2025). L'idée est d'envisager sur un mode utopique, mais en se servant des concepts bien admis de la philosophie politique, une société dans laquelle les animaux jouissent de droits civiques positifs de telle sorte que nous formions avec eux une communauté politique. Les auteurs commencent par distinguer trois types d'animaux qu'il faut considérer de manière différenciée du point de vue du droit : les animaux sauvages, les animaux domestiqués et les animaux liminaires. Les animaux sauvages doivent être pensés sous le régime de la souveraineté : ils appartiennent à **des communautés souveraines** et jouissent d'une autonomie que nous ne devons pas entraver. Comme sur les territoires souverains des sociétés humaines, des droits de passage peuvent être envisagés et des liens entre communautés souveraines peuvent exister, mais nous ne devons agir sur ces territoires souverains qu'à la condition que notre action favoriserait l'autonomie des animaux qui les habitent. Le cas le plus intéressant est celui des animaux domestiqués, qui ne peuvent, bien sûr, pas être d'un coup d'un seul remis à l'état sauvage et souverain

puisqu'ils dépendent pour leur survie des actions humaines. La proposition des auteurs est d'en faire des **citoyens** à part entière de nos sociétés. Les animaux ont des préférences, ils savent respecter des normes de coopération et ont des comportements sociaux, et il n'y a donc rien d'absurde à envisager leur participation à une communauté politique. Bien sûr, l'exercice de la citoyenneté des animaux ne se ferait pas selon les mêmes modalités que pour les humains, une vache n'aurait aucun intérêt à avoir le droit de passer son permis de conduire, mais si elle est citoyenne, l'État a en revanche une obligation de lui assurer des possibilités de mobilité, car le droit de libre circulation est un droit fondamental des citoyens. Bien sûr, en tant que citoyens, les animaux domestiqués ont droit à la protection de l'État contre les torts, et en ce sens, l'abattage constituerait un crime, et l'exploitation des vaches pour leur lait serait interdite car elle implique l'insémination forcée et la séparation des veaux à la naissance. On pourrait, en revanche, envisager un rapport de travail avec les poules et les moutons pour les œufs et la laine, sous réserve de garantir à ces citoyens une forme de rémunération équitable, un droit de grève et une protection contre l'exploitation. Enfin, il faudrait imaginer des modes de représentation des intérêts des animaux pour que ceux-ci puissent pleinement participer à la vie politique. Le troisième type d'animaux qu'il faut considérer sont ceux, comme les pigeons et les rats, qui vivent parmi les humains et se sont adaptés en conséquence, mais qui ne font pas communauté avec eux. Pour eux, un statut de **résident permanent** pourrait être envisagé : ils bénéficieraient des protections juridiques accordées à tout résident du territoire national quoiqu'ils ne participeraient pas directement à la vie politique puisqu'ils ne seraient pas citoyens. Cette utopie peut nous encourager à inventer des modalités d'expérience politique qui intègre la nature non plus comme objet mais comme sujet politique. Malgré le caractère très éloigné de telles perspectives, l'ouvrage de Donaldson et Kymlicka a le mérite d'offrir un contrepoint qui met en évidence l'absence totale de considération politique et juridique des animaux dans nos sociétés.

5. Estimer et apprécier

L’expérience humaine consiste pour une grande part à **valoriser** ce qui l’entoure : donner une valeur aux choses, que cette valeur soit éthique ou esthétique. L’application des catégories axiologiques, le bien et le beau par exemple, aux objets naturels est donc un enjeu essentiel des expériences de la nature.

A. Donner une valeur à la nature : de la protection à l’éthique environnementale

L’idée de protéger la nature des activités humaines est ancienne : le premier parc national du monde, Yellowstone aux États-Unis, a été créé en 1872. L’idée que la *wilderness*, la nature sauvage, a une valeur intrinsèque et que les hommes se doivent par conséquent de la protéger est caractéristique des écrits de Henry David Thoreau, connu notamment pour son *Walden ou la Vie dans les bois*. Il y raconte sa vie dans une cabane au bord de l’étang de Walden, on y lit les vertus morales de la vie sauvage où la nature agit par elle-même, laissée vierge des corruptions de l’action humaine. Ainsi, **la valorisation éthique de la nature sauvage conduit à un devoir moral et politique de préservation**. La loi sur la protection de la nature, votée en 1964 aux États-Unis, définit ainsi la nature sauvage (*wilderness*) comme *« un lieu où la terre et sa communauté de vie ne sont point entravées par l’homme, où l’homme lui-même n’est qu’un visiteur de passage ».* Bien sûr, si cette illusion d’une nature inviolée n’a, à l’ère de l’anthropocène, plus grand sens, le devoir de protection n’en semble néanmoins que plus essentiel ; mais alors la question se pose : s’il n’y a plus de *wilderness* à protéger, que protège-t-on au juste ?

L’effondrement de la biodiversité nous enjoint de **protéger les espèces naturelles**. La loi française relève deux raisons qui conduisent au devoir de protection des espèces : l’intérêt scientifique, et la valeur patrimoniale pour la nation (loi du 10 juillet 1976, citée par C. Larrère et R. Larrère, *Du bon usage de la nature : pour une philosophie de l’environnement*, Aubier, 1997). La valeur des espèces naturelles n’est donc plus celle intrinsèque accordée à la *wilderness*, mais elle est conférée par les pratiques scientifiques et politiques : le vivant est objet de science et patrimoine de la nation. À côté des espèces, **on protège aussi des paysages** au nom de leur valeur esthétique mais surtout patrimoniale. La

protection des paysages naturels est mise sur le même plan que la protection des grands monuments de la nation, et la nature n'est ici pas autre chose qu'un musée dans lequel se promener. Le problème de ce raisonnement est que l'effondrement de la biodiversité n'est pas tant dû à des actes humains malveillants qui cibleraient des individus vivants particuliers qu'aux modifications des milieux biologiques entraînées par les actions humaines et les dérèglements qu'elles causent. Par conséquent, le régime de la protection peut être parfois localement efficace pour arrêter un projet de construction qui conduirait à faire disparaître une espèce protégée, mais il est globalement inefficace car il ne vise pas les attaques globales contre les habitats : pollution et émission de gaz à effet de serre. Le mode d'attribution de valeur à la nature qui joue dans le régime de la protection relève d'une perspective individualiste, c'est-à-dire qu'il vise des populations individuelles abstraction faite de leur milieu et de leur habitat. Ce que l'effondrement de la biodiversité requiert, c'est une pensée holiste de la valeur de la nature.

Ce point de vue holistique pour l'éthique environnementale est celui de l'écologue américain Aldo Leopold dans son *Almanach d'un comté des sables*, publié peu après sa mort en 1949. Dans cet ouvrage, il raconte son expérience de vie dans sa ferme du Wisconsin et il développe une **éthique de la Terre (*land ethic*)** qui a contribué à fonder l'éthique environnementale. Dans un chapitre célèbre, il nous enjoint à ***« penser comme une montagne »***, c'est-à-dire à faire l'expérience de la connexion de tous les vivants sur un territoire : de notre **communauté biotique** selon le concept qu'il introduit. Métaphoriquement, la montagne, parce qu'elle est au centre de cette communauté, ressent dans son intimité les liens écologiques qui unissent toutes les espèces et éléments naturels qui vivent sur ses pentes. Penser comme une montagne, c'est donc adopter un point de vue holistique sur une communauté biotique, et pour Léopold, c'est ce point de vue holistique qui permet de saisir la valeur du territoire et ainsi de fonder une véritable éthique. L'idée d'un compagnonnage entre les vivants d'une communauté biotique conduit Leopold à la formulation d'une maxime de l'éthique environnementale : *« Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité, et la beauté d'une communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse. »* L'expérience éthique de la nature est donc pour lui de

chercher à adopter le point de vue de la communauté biotique pour guider nos actions et savoir comment nous devons et ne devons pas vivre.

Texte-clé

« À ce jour, toute éthique repose sur une prémisse unique, à savoir que l'individu est le membre d'une communauté de parties interdépendantes. Ses instincts le poussent à rivaliser pour assurer sa place au sein de cette communauté, mais son éthique l'incite également à coopérer (peut-être afin qu'il y ait une place pour laquelle jouer des coudes).

L'éthique de la terre repousse les limites de la communauté pour y inclure les sols, les eaux, les plantes et les animaux ou, collectivement, la terre.

Cela paraît tout simple : est-ce que nous ne chantons pas déjà l'amour et la gratitude que nous inspirent la terre de la liberté et la patrie des braves ? Certes, mais qu'aimons-nous et qui aimons-nous au juste ? Certainement pas les sols, que nous laissons se faire charrier vers les estuaires. Certainement pas les eaux, dont nous supposons qu'elles n'ont d'autres fonctions que d'actionner des turbines, porter des chalands et emporter des ordures. Certainement pas les plantes, dont nous exterminons des communautés entières sans un battement de paupière. Certainement pas les animaux, dont nous avons déjà extirpé beaucoup des plus grandes et des plus magnifiques espèces. Bien sûr, une éthique de la terre ne peut empêcher l'altération, la gestion et l'utilisation de ces "ressources", mais elle affirme leur droit de continuer à exister et, au moins en certains endroits, de continuer à exister à l'état naturel.

En bref, une éthique de la terre modifie le rôle d'homo sapiens, qui, de conquérant de la terre-communauté, en devient membre à part entière et citoyen. Elle implique le respect pour les autres membres ainsi que pour la communauté en tant que telle. »

Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, trad. É. Chédaille, Éditions Gallmeister, 2022.

B. Les expériences esthétiques de la nature

La philosophie de l'art classique a depuis longtemps fait de la nature l'objet d'expériences esthétiques. Il y a un plaisir pris à la contemplation des beautés naturelles. On peut néanmoins se demander d'où vient que nous accordons une valeur esthétique à certains paysages et que nous les trouvons beaux. La beauté artistique est-elle conditionnée à la beauté

naturelle ou bien, à l'inverse, est-ce parce que nous avons aiguisé notre sentiment esthétique à force d'expériences artistiques qu'une expérience de la nature peut être pour nous l'occasion d'un sentiment esthétique ? On peut soutenir en tout cas que faire l'expérience de la nature sur le même mode que l'expérience d'une œuvre d'art, trouver beau un paysage comme on trouverait beau un tableau de paysage, c'est retirer à l'expérience de la nature ce qui fait son caractère propre, qu'elle est l'expérience de quelque chose qui n'a pas sa source dans les intentions humaines, mais qui a été formée par des forces géologiques et biologiques qui travaillent sur des échelles de temps qui sont incommensurables avec celles de l'histoire humaine. Autrement dit, se promener dans la nature comme on se promènerait dans un musée, c'est faire l'expérience d'une illusion esthétique, plutôt qu'une authentique expérience de la nature.

Dans sa *Critique de la faculté de juger* (1790), Kant discute un sentiment esthétique particulier, qui ne peut être provoqué que par une expérience de la nature : le **sublime**. Cette expérience esthétique consiste à se sentir si faible et sans résistance face à la puissance de la nature que l'on en tirerait presque une douleur. Mais, et c'est le point essentiel, ce sentiment qui humilie l'être naturel qu'est l'homme lui manifeste qu'il est aussi autre chose que cet être naturel, il a une nature morale par cela qu'il est **libre**, et par elle, l'humanité en lui résiste sans effort aux forces les plus démesurées de la nature. L'expérience de la nature dans le sublime est donc aussi et surtout une expérience de la destinée morale des êtres humains. Et encore une fois la nature en elle-même n'est pas la fin de l'expérience mais seulement son moyen.

Des philosophes contemporains ont cherché à identifier un rapport esthétique à la nature qui ne la reconduise pas aux œuvres ou aux facultés humaines. Le philosophe américain Allen Carlson introduit ainsi dans l'esthétique environnementale un point de vue cognitiviste. L'expérience esthétique authentique de la nature comporte un certain degré de compréhension et de connaissance des phénomènes naturels à l'œuvre dans la constitution et la vie des paysages que nous regardons. **La beauté n'est alors pas entièrement dissociable de ce que nous savons et comprenons de l'histoire géologique et biologique qui a contribué à façonner cette beauté.** C'était déjà l'opinion du géographe anarchiste français Élisée Reclus qui, dans son

article sur le « Sentiment de la nature dans les sociétés modernes » (1866), proposait une analyse du plaisir esthétique et sportif pris à gravir les sommets des montagnes. Contrairement aux théories kantiennes, l'approche de Reclus est attentive à l'objet de l'expérience esthétique plutôt qu'au sujet. Reclus a, par exemple, écrit une *Histoire d'une montagne* où il met en pratique ce lien qu'il défend entre expérience esthétique et connaissance de la nature : il prend au sérieux la montagne et tente de restituer poétiquement à la fois le plaisir qu'il y a à la gravir, et son histoire écologique : la richesse du vivant qui l'habite et la complexité des phénomènes naturels qui la traversent. Enfin, Reclus est attentif à la dimension physique du plaisir de gravir une montagne, sentir son propre corps venir à bout d'une route difficile, c'est faire une double expérience de la nature, celle de chemin et celle du corps qui le parcourt.

Texte-clé

« Le surplomb audacieux de rochers menaçants, des nuées orageuses s'amoncelant dans le ciel et s'avançant parcourues d'éclairs et de fracas, des volcans dans toute leur violence destructrice, des ouragans semant la désolation, l'océan sans limite soulevé en tempête, la chute vertigineuse d'un fleuve puissant, etc., réduisent notre faculté de résistance à une petitesse insignifiante comparée à leur force. Mais leur spectacle n'en devient que plus attirant dès qu'il est plus effrayant, à la seule condition que nous soyons en sécurité ; et c'est volontiers que nous appelons sublimes ces phénomènes, car ils élèvent les forces de l'âme au-delà de leur niveau habituel et nous font découvrir en nous une faculté de résistance d'une tout autre sorte qui nous donne le courage de nous mesurer à l'apparente toute-puissance de la nature.

En effet, de même que dans le caractère incommensurable de la nature et dans l'incapacité de notre faculté à atteindre un critère de mesure adapté à l'évaluation de la grandeur du *domaine* naturel, bien que nous ayons du même coup découvert dans notre faculté de raison un autre critère non sensible qui subsume dans une unité cette infinité même et par rapport auquel tout dans la nature est petit ; donc, de même que nous avons rencontré dans notre esprit une supériorité sur la nature, même si on la considère sous l'angle de son incommensurabilité, de même le caractère irrésistible de sa force nous fait d'un côté reconnaître, à nous êtres naturels, notre impuissance sur le plan physique, mais d'un autre côté, il nous révèle en même temps une faculté de nous juger indépendants par rapport à cette force irrésistible, ainsi qu'une supériorité sur la nature ; cette supériorité fonde une conservation de soi d'un tout autre ordre que celle qui s'offre aux attaques de la nature extérieure et à

ses menaces. Ainsi l'humanité en notre personne reste-t-elle invaincue bien que l'homme dût succomber face à cette puissance de la nature. »

Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, 1790
(trad. J.-R. Ladmiral, M. B. de Launay, J.-M. Vaysse).

Texte-clé

« D'où vient cette joie profonde qu'on éprouve à gravir les hauts sommets ? D'abord c'est une grande volupté physique de respirer un air frais et vif qui n'est point vicié par les impures émanations des plaines. L'on se sent comme renouvelé en goûtant cette atmosphère de vie ; à mesure qu'on s'élève, l'air devient plus léger ; on aspire à plus longs traits pour s'emplir les poumons, la poitrine se gonfle, les muscles se tendent, la gaîté entre dans l'âme. Et puis on est devenu maître de soi-même et responsable de sa propre vie. Le piéton qui gravit une montagne n'est pas livré au caprice des éléments comme le navigateur aventuré sur les mers ; il est bien moins encore, comme le voyageur transporté par chemin de fer, un simple colis humain tarifé, étiqueté, contrôlé, puis expédié à heure fixe sous la surveillance d'employés en uniforme. En touchant le sol, il a repris l'usage de ses membres et de sa liberté. Son œil lui sert à éviter les pierres du sentier, à mesurer la profondeur des précipices, à découvrir les saillies et les anfractuosités qui faciliteront l'escalade des parois. La force et l'élasticité des muscles permettent de franchir les abîmes, de se retenir sur les pentes rapides, de se hisser de degré en degré dans les couloirs. En mille occasions, durant l'ascension d'une montagne escarpée, on comprend qu'il y aurait à courir un vrai danger, si l'on venait à perdre l'équilibre, ou si le regard était tout à coup voilé par un vertige, ou si les membres refusaient leurs services. C'est précisément cette conscience du péril, jointe au bonheur de se savoir agile et dispos, qui double dans l'esprit du montagnard le sentiment de la sécurité.

Quant au plaisir intellectuel qu'offre l'ascension, et qui du reste est si intimement lié avec les joies matérielles de l'escalade, il est d'autant plus grand que l'esprit est plus ouvert et qu'on a mieux étudié les divers phénomènes de la nature. On prend sur le fait le travail d'érosion des eaux et des neiges, on assiste à la marche des glaciers, on voit les roches erratiques cheminer des sommets vers la plaine, on suit du regard les énormes assises horizontales ou redressées, on aperçoit les masses de granit soulevant les couches ; puis, quand on se trouve enfin sur une haute cime, on peut contempler dans son ensemble l'édifice de la montagne avec ses ravins et ses contreforts, ses neiges, ses forêts et ses prairies. Les combes et les vallées que les glaces, les eaux et les intempéries ont sculptées dans l'immense relief se révèlent nettement. On voit l'œuvre accomplie pendant des milliers de siècles par tous

ces agents géologiques. En remontant jusqu'à l'origine des montagnes elles-mêmes, on porte un jugement plus assuré sur les diverses hypothèses des savants relatives à la rupture de l'écorce terrestre, au plissement des couches, à l'éruption du granit ou du porphyre. »

Élisée Reclus, « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », 1866.

PARTIE 2

Résumé et analyse des œuvres au programme

Vingt Mille Lieues sous les mers (1869-1870)

Jules Verne

1. L'auteur et son œuvre dans leur contexte historique et littéraire

A. Jules Verne (1828-1905), un visionnaire de son temps

A priori, rien ne prédestinait Jules Verne à devenir l'auteur des **« Voyages extraordinaires »**, vaste collection de 62 romans et 18 nouvelles, publiés **entre 1863 et 1905**. **Né le 8 février 1828** à Nantes, il grandit dans une famille d'avoués et d'armateurs. Le jeune homme poursuit des études de droit à Paris, son père voulant faire de lui un avocat, alors qu'il rêve d'une carrière d'écrivain. Il apprécie peu les heures d'étude passées à l'université, lui préférant le milieu bohème des artistes et l'effervescence intellectuelle et politique des salons littéraires. Il rencontre notamment Alexandre Dumas, qui lui offre sa protection, et se lie d'amitié avec Jules Seveste, directeur du Théâtre-Lyrique, dont l'écrivain en herbe devient le secrétaire. Il s'essaie ainsi à l'écriture de livrets d'opéra – *La Mille et Deuxième Nuit* initie une longue collaboration avec le musicien et ami nantais Hignard – et de pièces de théâtre, mais sans grand succès.

Témoin d'événements majeurs de l'histoire de France, il assiste à la chute du pouvoir de Louis-Philippe, qui abdique le 24 février 1848, et à la naissance de la II^{e} République marquée par les « journées de Juin », où les ouvriers parisiens, protestant contre un décret qui ordonne la fermeture des ateliers nationaux, montent des barricades dans l'Est parisien, bientôt rejoints par l'extrême gauche révolutionnaire. Ce mouvement d'insurrection spontané est violemment réprimé. Jules Verne

n’y participe pas directement, mais partage les idées républicaines des intellectuels de l’époque. Ses affinités politiques le portent surtout vers les saint-simoniens, disciples du comte de Saint-Simon (1760-1825), philosophe et économiste, qui a théorisé un monde bâti autour du travail et de la fraternité en se fondant sur les progrès techniques et sur l’industrie.

En 1851, il rencontre Jacques Arago (1790-1855), célèbre explorateur et auteur du *Voyage autour du monde (1838)*. Bercé dès son enfance par les récits de voyage de son grand-oncle maternel Prudent Allotte de la Fuÿe, ancien armateur et vieil original célibataire dont il était très proche enfant, le jeune auteur trouve enfin sa vocation littéraire. Ces premières années à Paris sont très fécondes. Il ne cesse d’écrire, mais ne publie pas.

En 1857, il épouse Honorine de Viane, une jeune veuve mère de deux enfants, et, bénéficiant de l’aide financière de son père, il achète une charge d’agent de change à Paris, mais sans conviction profonde. Il ne renonce pas à ses ambitions littéraires.

Il n’a jusque-là jamais quitté la France. **En 1859**, il entreprend avec son ami Hignard un premier voyage en Angleterre et en Écosse. L’écrivain prend alors de très nombreuses notes. **En 1861**, il repart pour la Norvège et sillonne la Scandinavie.

En 1863, il publie *Cinq Semaines en ballon.* La même année, le 4 octobre, Nadar lance son ballon *Le Géant* au Champ-de-Mars, à Paris. Jules Verne y assiste et publie sur la lancée un article sur l’expérience de son ami, *À propos du Géant*. Le contexte aidant, ce premier roman obtient un grand succès auprès d’un public adulte. Il signe un nouveau contrat avec son éditeur Pierre-Jules Hetzel qui crée la revue littéraire *Le Magasin d’éducation et de récréation,* en association avec Jean Macé[1]. C’est le début d’une fructueuse collaboration, mais aussi d’un grand malentendu : Jules Verne est durablement classé comme un auteur de romans destinés à la jeunesse. Sous contrat, la plupart de ses œuvres sont ainsi éditées en périodique, sous la forme de livraisons – plus longues que les feuilletons publiés alors dans les journaux et les revues –, avant de paraître en librairie.

En 1866, ses revenus lui permettent d’acheter une maison au Crotoy, en baie de Somme, tout en gardant un appartement à Paris. Après les

événements de la **Commune**[2] **en 1871** qui l'ont profondément choqué, il quitte Paris pour déménager à Amiens, où il s'installe définitivement **en 1882**.

Il fait également l'acquisition d'un premier, puis d'un second bateau, le *Saint-Michel I* et *II*, qu'il amarre au Crotoy. C'est dans ce petit port qu'il rédige *Vingt Mille Lieues sous les mers,* publié en deux parties au grand regret du romancier, **en 1869 et 1870,** dans *Le Magasin d'éducation et de récréation*, puis en un seul volume **en 1871.**

Il entreprend de nombreuses expéditions en mer, comme **en 1878**, où il voyage de Lisbonne à Alger en passant par le détroit de Gibraltar, à bord du *Saint-Michel III* – un yacht à voile et à vapeur de 28 mètres nouvellement acquis –, puis, l'année suivante, en Écosse et en Irlande. **En 1881**, il effectue une nouvelle croisière dans le nord de l'Europe, en passant par la Hollande, l'Allemagne et le Danemark. **En 1884**, il réalise un tour de la Méditerranée, en faisant escale en Espagne et au Portugal, puis il rejoint sa femme à Oran et, ensemble, ils repartent pour l'Italie, en Sicile. Ce sera son dernier voyage en mer.

S'il obtient la croix de la Légion d'honneur **en août 1870**, il ne sera jamais reconnu de son vivant par ses pairs qui refusent de l'admettre à l'Académie française, malgré plusieurs candidatures et le soutien d'Alexandre Dumas. Il le ressent comme une profonde blessure. Cette reconnaissance lui est en revanche témoignée lorsqu'il est élu, **en 1888,** conseiller municipal de la ville d'Amiens, dont il inaugure le Cirque **en 1889.**

Fortement affecté par le décès de son frère Paul, **en 1897**, et affaibli par la maladie, il décède le **24 mars 1905**. Il est enterré au cimetière de la Madeleine, à Amiens.

Auteur prolifique, ses publications se sont enchaînées sans discontinuer quarante ans durant. Parmi les romans les plus notables : *Voyage au centre de la Terre* (1864) *; De la Terre à la Lune* (1865) ; *Les Enfants du capitaine Grant* (1865, puis en un seul volume en 1868) ; *Autour de la Lune* (1869 puis en un seul volume en 1870) ; *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (publié en 1872 dans le quotidien *Le Temps*, il connaît un grand succès qui donnera lieu à des paris, puis il paraît en un seul volume en 1873) ; *L'Île mystérieuse* (publiée en trois volumes séparés de 1874 à 1875, puis en un seul volume en 1875, les

lecteurs y retrouvent le capitaine Nemo qui s'était caché sur l'île) ; *Michel Strogoff* (1876) ; *Les Indes noires* (1877) ; *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* (1879) ; *Les Tribulations d'un chinois en Chine* (1879) ; *Le Rayon vert* (1882) ; *Mathias Sandorf* (1885) ; *Robur le Conquérant* (1886) ; *Deux Ans de vacances* (1888) ; *Le Château des Carpathes* (1892).

Même s'il n'a pas obtenu un siège à l'Académie française, son œuvre perdure. Ses romans sont adaptés avec succès au cinéma et ses personnages charismatiques, comme Phileas Fogg ou le capitaine Nemo, sont mondialement connus.

Texte-clé

« Tout le monde a lu Jules Verne, et a éprouvé cette prodigieuse puissance de faire rêver qui fut le partage de son génie érudit et naïf. Les mythes que Jules Verne nous exposait, dans son langage précis, nous habitent encore. On peut dire, sans aucune exagération, qu'ils sont à l'origine souterraine de presque toute la littérature "fantastique" moderne, et pour qui lit les anticipations d'écrivains peut-être actuellement plus en renom, il est bien clair qu'elles ont toutes leur première source dans les *Voyages extraordinaires*, et qu'elles tirent le meilleur de leurs prestiges de cet arsenal inépuisable d'invention qui paraissait si tranquillement tous les mois dans le *Magasin d'éducation et de récréation*.

Reprenez ces admirables grands volumes que l'éditeur Hetzel avait si somptueusement habillés, et pour qui il savait si bien choisir ses illustrateurs et ses graveurs minutieux : il suffit de promener son regard pendant fort peu de temps sur les paysages sous-marins qui décorent *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, pour que le vieux rêve de marcher au fond des eaux se réveille avec toute sa force. »

Michel Butor, « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », dans *Répertoire*, t. 1, Éditions de Minuit, 1960, p. 130.

B. La science en débat

a. Un nouvel âge d'or de la science et de l'industrie

Depuis le XVIIIe, la physique nouvelle associée à Newton et à la théorie de la gravitation universelle s'impose comme le cadre de référence obligé pour expliquer les phénomènes naturels. La nature cesse d'être un monde enchanté. Elle devient un champ de forces soumises à la mesure et au calcul. De grandes théories, comme le transformisme et

l'évolutionnisme, bouleversent les représentations traditionnelles sur les espèces animales et sur l'Homme. La découverte de la planète Neptune en 1846 par l'astronome français Urbain Le Verrier (1811-1877) – dont il a calculé les caractéristiques comme cause hypothétique des anomalies des mouvements d'Uranus –, les travaux de Louis Pasteur (1822-1895), les recherches du médecin et physiologiste Claude Bernard (1813-1878), considéré comme le fondateur de la médecine expérimentale et de la physiologie moderne, confirment le formidable essor des sciences dans tous les domaines au cours du XIX^e^ siècle, et suscitent un intérêt croissant du grand public. Cet esprit scientifique participe aussi du développement technique. L'application de la machine à vapeur aux chemins de fer et à la marine révolutionne les moyens de transport, dont les récits de Jules Verne se font admirablement l'écho. Conjointement à ces progrès, l'industrie connaît une expansion rapide comme en témoignent les Expositions universelles, qui font le tour du monde des grandes villes occidentales, de Londres (1851 et 1862) à Vienne (1873), en passant par Philadelphie (1876), Melbourne (1880) ou encore Barcelone (1888). L'Exposition universelle d'art et d'industrie de 1867 est la deuxième, après celle de 1855, qui se déroule à Paris, au Champ-de-Mars. Elle marque l'apogée du Second Empire et le triomphe du libéralisme industriel promu par les saint-simoniens. Les visiteurs découvrent l'aluminium, un nouveau métal très léger et résistant ; Charles et Norton Otis, fils d'Elisha Graves Otis, inventeur et entrepreneur américain, y présentent l'ascenseur à frein de sécurité pour répondre à l'élévation croissante des immeubles dans les grandes villes ; la compagnie sous-marine de New York expose une nouvelle génération de scaphandres, plus performante que le premier scaphandre qui fut élaboré par l'abbé de La Chapelle et utilisé pour la première fois en 1775.

La science triomphante acquiert un immense prestige et son idéologie infuse l'art, la culture et la pensée de son époque. La critique et l'histoire s'érigent en sciences humaines. Le roman affirme lui-même des prétentions scientifiques, de Honoré de Balzac à Gustave Flaubert et surtout Émile Zola qui n'appréciait guère les romans de Jules Verne. En l'appliquant à l'écriture naturaliste, le créateur des Rougon-Macquart prétend en effet reprendre la méthode du biologiste Claude Bernard pour expliquer l'évolution de ses personnages dans leur milieu.

b. Auguste Comte et le positivisme scientifique

Ancien élève de l'École polytechnique qu'il intègre en 1814 à l'âge de 16 ans, Auguste Comte (1798-1857) devient le secrétaire de Henri de Saint-Simon (1760-1825), dont il fait la connaissance en 1817 et avec lequel il collabore dans le cadre de nombreuses publications. Le jeune polytechnicien est durablement influencé, même s'il s'en détache progressivement, par la pensée du philosophe utopiste, dont notamment la thèse sur le passage de l'âge théologique et féodal à l'âge positif et industriel.

Pour A. Comte, les idées mènent le monde. L'examen des œuvres héritées des civilisations antérieures, en particulier dans le domaine scientifique, permettrait de distinguer trois états dans l'approche historique de la science : l'état théologique où l'homme explique la nature en se figurant des puissances divines, intelligentes et passionnées, élaborées sur son propre modèle ; l'état métaphysique, qui substitue à ces dieux du passé des principes abstraits ; l'état scientifique ou positif, qui recherche la causalité des faits pour établir des lois de type scientifique. Selon lui, les sciences auraient toutes suivi la même évolution à travers ces trois états, certaines plus rapidement que d'autres. L'histoire de la science permet ainsi de définir une classification : les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et la sociologie. Ce qui caractérise chacun de ces trois états, c'est leur tendance vers la perfectibilité : chacun cherche à expliquer les phénomènes de la nature. Ce système tel qu'il est conçu permettrait de fonder les sciences de l'homme les plus complexes, la sociologie et la morale. Il ne s'agit plus d'envisager l'individu, mais l'espèce, seule réalité aux yeux du positiviste. Appréhendée ainsi sous l'angle global de l'espèce, l'humanité se place sous le signe de l'évolution et donc du progrès.

Texte-clé

« En étudiant le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujetti par une nécessité invariable, et qui me semble pouvoir être solidement établie, soit sur les preuves rationnelles fournies par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques

résultant d'un examen attentif du passé. Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif ; l'état métaphysique, ou abstrait ; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement : la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine ; la troisième, son état fixe et définitif ; la seconde est uniquement destinée à servir de transition. »

Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, 1830-1842.

c. Ernest Renan et les dérives du scientisme

La génération des années 1840-1870 place ses plus grandes espérances dans la science. Héritiers du positivisme, les « scientistes » considèrent en effet la connaissance scientifique comme la connaissance absolue, celle qui permettrait d'élucider définitivement tout le mystère du monde. Selon eux, la science supprimerait toute la part d'inconnu dans l'univers comme dans l'Homme. Elle remplacerait ainsi la religion, la métaphysique, la morale et la politique.

Ernest Renan (1823-1892), philologue et historien des religions, est un des représentants les plus marquants du scientisme. Il publie en 1890 *L'Avenir de la science*. Il y définit la science comme le passage du Verbe (la religion) au *« mot des choses »*, c'est-à-dire à l'explication positive. E. Renan reconnaît que les religions fournissaient des explications ayant l'intérêt d'exercer régulièrement l'esprit humain, mais aucune d'elles ne s'appuie sur l'expérience, le seul critère acceptable pour la raison. Passer de la foi au savoir, c'est passer du dogme au rationalisme, du mystère indescriptible aux lois empiriques. La nature obéit au déterminisme physique et enseigne la science positive. Celle-ci détruit les anciennes croyances, étape essentielle, pour accéder à la vérité rationnelle : le monde étant soumis à des forces quantifiables, il peut donc être mathématisé. Dès lors, la science a la capacité de répondre à toutes les interrogations humaines. Le scientisme, qui prétend ainsi *« enseigner à l'homme sa finalité et sa loi »*, amorce la rupture qui

s'opère de manière significative entre intellectuels et scientifiques dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle.

Texte-clé

« Oui, viendra un jour où l'humanité ne croira plus, mais où elle saura ; un jour où elle saura le monde métaphysique et moral, comme elle sait déjà le monde physique ; un jour où le gouvernement de l'humanité ne sera plus livré au hasard et à l'intrigue, mais à la discussion rationnelle du meilleur et des moyens les plus efficaces de l'atteindre. Si tel est le but de la science, si elle a pour objet d'enseigner à l'homme sa fin et sa loi, de lui faire saisir le vrai sens de la vie, de composer, avec l'art, la poésie et la vertu, le divin idéal qui seul donne du prix à l'existence humaine, peut-elle avoir de sérieux détracteurs ?

Mais, dira-t-on, la science accomplira-t-elle ces merveilleuses destinées ? Tout ce que je sais, c'est que si elle ne le fait pas, nul ne le fera, et que l'humanité ignorera à jamais le mot des choses ; car la science est la seule manière légitime de connaître, et si les religions ont pu exercer sur la marche de l'humanité une salutaire influence, c'est uniquement par ce qui s'y trouvait obscurément mêlé de science, c'est-à-dire d'exercice régulier de l'esprit humain.

Sans doute, si l'on s'en tenait à ce qu'a fait jusqu'ici la science sans considérer l'avenir, on pourrait se demander si elle remplira jamais ce programme, et si elle arrivera un jour à donner à l'humanité un symbole comparable à celui des religions. La science n'a guère fait jusqu'ici que détruire.

Appliquée à la nature, elle en a détruit le charme et le mystère, en montrant des forces mathématiques là où l'imagination populaire voyait vie, expression morale et liberté […] Sans doute ce monde enchanté, où a vécu l'humanité avant d'arriver à la vie réfléchie, ce monde conçu comme moral, passionné, plein de vie et de sentiment, avait un charme inexprimable, et il se peut qu'en face de cette nature sévère et inflexible que nous a créée le rationalisme, quelques-uns se prennent à regretter le miracle et à reprocher à l'expérience de l'avoir banni de l'univers. Mais ce ne peut être que par l'effet d'une vue incomplète des résultats de la science. Il ne faut jamais s'effrayer de la marche de la science, puisqu'il est sûr qu'elle ne mènera qu'à découvrir d'incomparables beautés. »

Ernest Renan, *L'Avenir de la science*, V, 1890.

d. Charles Darwin et l'évolutionnisme

Le naturaliste et paléontologue britannique Charles Darwin (1809-1882) publie en 1859 *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*

ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la survie. En apportant des preuves, fruits des nombreux prélèvements et relevés géologiques réalisés lors de ses expéditions, il confirme l'hypothèse émise par le botaniste et zoologiste français Jean-Baptiste de Lamarck. Celui-ci avait développé sa théorie transformiste en partant de l'hypothèse d'une nécessaire adaptation du comportement ou des organes des êtres vivants à leur milieu qui expliquerait leur diversification, ou spécialisation, en espèces, et conséquemment la complexification croissante de l'organisation des êtres vivants sous l'effet dynamique de leur propre métabolisme.

Selon Darwin, la nature favorise les êtres vivants dotés de caractères avantageux et réalise ainsi une sélection naturelle comparable à celles opérées artificiellement par les éleveurs. En affirmant la réalité de l'évolution des espèces, il est amené à rejeter la conception fixiste de l'origine des espèces.

C. L'œuvre de Jules Vernes au carrefour des idéologies et des utopies du XIX^e^ siècle

a. *Vingt Mille Lieues sous les mers*, un roman entre science et fiction

L'ensemble de l'œuvre de Jules Verne, lecteur passionné de la littérature de vulgarisation scientifique qui rencontre alors un certain succès, est traversée par tous les domaines de recherche, courants de réflexion et de pensée contemporains peu connus du public des non-initiés. Aussi, loin d'anticiper l'avenir – l'écrivain n'est pas un prophète de la science –, mais très bien informé des dernières découvertes techniques et scientifiques en cours, le romancier met surtout en scène les inquiétudes que suscite l'optimisme scientifique grandissant de son époque – qu'il ne partage pas en réalité malgré les apparences. Ce culte nouveau de la science ne manque pas en effet d'interroger non seulement sur la remise en cause des représentations communément admises de la nature et du vivant, dans la manière de les appréhender et de les comprendre, mais aussi sur les dérives idéologiques dont certains intellectuels et scientifiques font alors preuve.

Cette mise en fiction de la science se pose initialement comme un projet littéraire novateur dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. En 1867,

dans une réédition des *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, un « Avertissement de l'éditeur » en précise les fondements et les objectifs à la fois didactiques et pédagogiques, qui justifient la publication de la plupart des romans et des nouvelles dans la revue littéraire *Le Magasin d'éducation et de récréation.*

Néanmoins, si le romancier adhère dans un premier temps à cette ligne éditoriale, il exprimera ensuite certains regrets, estimant qu'elle réduit son œuvre à un objet marketing et par là même la portée politique et sociale de sa réflexion. Dans un article[3] publié dans le supplément du *Figaro littéraire*, Émile Zola voilera à peine son mépris pour l'œuvre de J. Verne, en ironisant sur ce parti pris éditorial.

Texte-clé

« Les romans de M. Jules Verne sont d'ailleurs arrivés à leur point. Quand on voit le public empressé courir aux conférences qui se sont ouvertes sur mille points de la France, quand on voit qu'à côté des critiques d'art et de théâtre, il a fallu faire place dans nos journaux aux comptes rendus de l'Académie des Sciences, il faut bien se dire que l'art pour l'art ne suffit plus à notre époque, et que l'heure est venue où la science a sa place faite dans la littérature.

[…] Les œuvres nouvelles de M. Verne viendront s'ajouter successivement à cette édition, que nous aurons soin de tenir toujours au courant. Les ouvrages parus et ceux à paraître embrasseront ainsi dans leur ensemble le plan que s'est proposé l'auteur, quand il a donné pour sous-titre à son œuvre celui de "Voyages dans les mondes connus et inconnus". Son but est, en effet, de résumer toutes les connaissances *géographiques*, *géologiques*, *physiques*, *astronomiques*, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers. »

J. Hetzel, « Avertissement de l'éditeur »
aux *Aventures du capitaine Hatteras* de Jules Verne, 1867.

b. La figure ambivalente du savant ou le nouveau Prométhée du XIXe siècle

Ce malentendu éditorial a longtemps relégué Jules Verne dans la catégorie des auteurs de jeunesse. Néanmoins le XXe siècle lui rendra justice. De grands auteurs, comme Michel Leiris, Michel Butor, Jean-Marie Gustave Le Clézio, ainsi que des universitaires, comme Roland Barthes[4], et des scientifiques de renom, comme Michel Serres, lui

reconnaîtront des qualités d'écrivain et une profondeur de réflexion sur la société de son temps qui confère à certains de ses romans – *Voyage au centre de la Terre, Vingt Mille Lieues sous les mers*, *L'Île mystérieuse* parmi les plus connus – une dimension mythique, au même titre que d'autres grands romans qui ont marqué la littérature européenne du début du XIX^e^ siècle.

Le héros grec Prométhée est l'une des figures privilégiées du siècle des Lumières qui en a fait le symbole du progrès civilisateur et de la révolte de l'esprit contre l'autorité théologique et politique. Les auteurs romantiques en proposent des visions plus contrastées, tantôt progressistes, tantôt démoniaques. Contrairement à l'interprétation optimiste de son ami, Lord Byron (1788-1824), qui exalte le héros en quête d'idéal et de savoir, révolté contre la tyrannie divine, Mary Shelley (1707-1851) condamne et punit l'*hubris* de son « Prométhée moderne ». En Victor Frankenstein, héros éponyme de son roman épistolaire publié anonymement en 1818, se conjuguent les deux versions du mythe antique : le motif de l'électricité[5], grâce à laquelle Victor crée le monstre, rappelle l'histoire du Titan voleur de feu (Prométhée vole aux dieux le feu sacré et l'offre aux hommes qui peuvent alors fonder leur civilisation en transformant la nature), tandis que la fabrication d'une créature à visage humain s'inspire de la version latine du mythe, adoptée par Ovide dans ses *Métamorphoses* (livre I), selon laquelle Prométhée aurait façonné l'homme avec de l'argile et de l'eau. L'histoire de Frankenstein fait par ailleurs écho à un autre mythe antérieur, celui de Faust, modernisé par Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) dans deux pièces éponymes (1808 et 1832), une autre figure du savant fou, dépassé par les pouvoirs qu'il croyait maîtriser et qui engendre des catastrophes. Le compositeur français Charles Gounod (1818-1893), contemporain de J. Verne, l'adapte à son tour à l'opéra sur un livret inspiré de la pièce de Goethe et créé au Théâtre-Lyrique en 1859.

Le capitaine Nemo s'inscrit dans cette double filiation prométhéenne et faustienne. Homme mystérieux et solitaire, il cristallise cette même défiance vis-à-vis du scientifique tout-puissant et dont le génie hors norme suscite la fascination du professeur Aronnax, qui oscille tout au long de son récit entre soumission craintive et admiration intellectuelle justifiant le sacrifice de sa propre liberté. De manière significative, Nemo le considère comme son seul interlocuteur légitime, comme si le débat

était réservé à la seule communauté scientifique. Mais si l'ingénieur zoologiste est devenu un personnage mythique, c'est qu'il s'inscrit également dans la mythologie révolutionnaire promue par les « quarante-huitards » avec lesquels J. Verne partage les idées républicaines. Au chapitre XX de la seconde partie, peu de temps avant la rencontre avec le vaisseau de guerre britannique qui tentera de détruire le *Nautilus,* le capitaine Nemo fait un pèlerinage sur le lieu précis où a sombré le *Vengeur*, navire français qui a vraiment existé et que les Anglais ont coulé en 1794. Cet événement dramatique avait alors donné lieu à une campagne de propagande révolutionnaire dont Nemo se fait le porte-voix : *« Monsieur, c'est aujourd'hui le 13 prairial, le 1er juin 1868. Il y a soixante-quatorze ans, jour pour jour, à cette place même […], ce navire, après un combat héroïque, démâté de ses trois mâts, l'eau dans ses soutes, le tiers de son équipage hors de combat, aima mieux s'engloutir avec ses trois cent cinquante-six marins que de se rendre, et clouant son pavillon à sa poupe, il disparut sous les flots au cri de : Vive la République ! »* (p.489) Cette contradiction entre le savant intransigeant et misanthrope qui défend et revendique sa *« défiance, farouche, implacable, envers les sociétés humaines »* (p. 253) et son statut de justicier des mers, qui souhaite léguer le fruit de ses recherches scientifiques à l'humanité, lui est irréductiblement consubstantielle et le rend d'autant plus insaisissable.

« "Monsieur, dis-je froidement, j'ai à vous parler d'une affaire qu'il ne m'est pas permis de retarder.

– Laquelle, monsieur ? répondit-il ironiquement. Avez-vous fait quelque découverte qui m'ait échappé ? La mer vous a-t-elle livré de nouveaux secrets ?"

Nous étions loin de compte. Mais avant que j'eusse répondu, me montrant un manuscrit ouvert sur sa table, il me dit d'un ton plus grave :

"Voici, monsieur Aronnax, un manuscrit écrit en plusieurs langues. Il contient le résumé de mes études sur la mer, et, s'il plaît à Dieu, il ne périra pas avec moi. Ce manuscrit, signé de mon nom, complété par l'histoire de ma vie, sera renfermé dans un petit appareil insubmersible. Le dernier survivant de nous tous à bord du *Nautilus* jettera cet appareil à la mer, et il ira où les flots le porteront."

Le nom de cet homme ! Son histoire écrite par lui-même ! Son mystère serait donc un jour dévoilé ? Mais, en ce moment, je ne vis dans cette communication qu'une entrée en matière.

“Capitaine, répondis-je, je ne puis qu’approuver la pensée qui vous fait agir. Il ne faut pas que le fruit de vos études soit perdu. Mais le moyen que vous employez me paraît primitif. Qui sait où les vents pousseront cet appareil, en quelles mains il tombera ? Ne sauriez-vous trouver mieux ? Vous, ou l’un des vôtres ne peut-il… ?

– Jamais, monsieur, dit vivement le capitaine en m’interrompant.

– Mais moi, mes compagnons, nous sommes prêts à garder ce manuscrit en réserve, et si vous nous rendez la liberté…

– La liberté ! fit le capitaine Nemo se levant.

– Oui, monsieur, et c’est à ce sujet que je voulais vous interroger. Depuis sept mois nous sommes à votre bord, et je vous demande aujourd’hui, au nom de mes compagnons comme au mien, si votre intention est de nous y garder toujours.

– Monsieur Aronnax, dit le capitaine Nemo, je vous répondrai aujourd’hui ce que je vous ai répondu il y a sept mois : Qui entre dans le *Nautilus* ne doit plus le quitter.” »

Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, 1870, p. 475-476.

2. Focus sur l’œuvre : résumé et analyse

A. « Un nouveau tour du monde sous-marin » (p. 104)

Partie I

Chapitres 1 à 10

Le 3 juillet 1867, Pierre Aronnax, professeur suppléant au Muséum d’histoire naturelle de Paris, embarque *in extremis* à bord de l’*Abraham Lincoln*, accompagné de Conseil, son assistant et domestique d’origine flamande. Le commandant de la frégate qui l’accueille est envoyé sans délai pour *« purger le monde »* de ce qui s’apparente à un formidable monstre marin semant terreur et incompréhension dans les transports maritimes internationaux, depuis près d’un an. Le prodige fait débat dans les milieux scientifiques et enflamme l’opinion publique : s’agit-il d’un narval d’une force colossale, d’une chimère surnaturelle, ou, plus vraisemblablement, d’un bateau sous-marin doté d’une extrême force motrice ? On sollicite l’expertise du naturaliste français, auteur d’un ouvrage en deux volumes, *Les Mystères des grands fonds sous-marins*,

qui préfère ne pas trancher sur ce phénomène inexplicable, séduit sans doute par l'idée de la résurgence d'une espèce sous-marine, aux origines les plus anciennes, qui referait surface. À bord du *Lincoln Abraham*, le scientifique fait la connaissance de Ned Land, redoutable chasseur de baleines, dont l'expérience de la mer ne lui permet pas de croire en l'existence d'un cétacé géant, contrairement au commandant Farragut. Trois mois durant, la frégate américaine sillonne les mers septentrionales, sans succès. Alors que le découragement gagne l'équipage, le maître harponneur canadien aperçoit, dans la nuit du 4 au 5 novembre, une forme phosphorescente de nature indéfinissable. Prise en chasse, elle riposte. Sous la violence du choc, Ned Land et Pierre Aronnax passent par-dessus bord, suivi de son fidèle serviteur Conseil, qui plonge pour lui porter secours. Plus aucun doute, la créature prodigieuse qui finalement leur vient en aide est en réalité un sous-marin : le *Nautilus*. Son commandant, le capitaine Nemo, leur sauve la vie mais en échange de leur liberté. Commence alors une incroyable expédition scientifique sous les mers pour les trois hôtes retenus prisonniers par l'étrange et inquiétant savant qui a rompu volontairement tout lien avec la société. Le professeur Aronnax décide de retranscrire cette aventure invraisemblable en tenant un journal de bord qui lui permet d'en faire ce récit rétrospectif.

Chapitre 11 à 24

Le capitaine Nemo connaît l'expert océanique français dont il a lu les ouvrages sur les fonds marins et lui propose de tirer profit de sa captivité pour poursuivre avec lui ses recherches. Il lui fait visiter le *Nautilus*, dont il a conçu les plans. Son fonctionnement extraordinairement innovant est parfaitement autonome : l'air est renouvelé une fois par jour en remontant à la surface, ce qui permet en même temps de constituer des réserves d'oxygène pour assurer des séjours sous l'eau plus longs ; les ressources à bord – la nourriture, les vêtements, etc. – proviennent de la mer qui fournit également son électricité en abondance, sans pour autant en épuiser les richesses naturelles. Il commande un équipage d'hommes dévoués avec lesquels il échange dans une langue inventée. Les jours passent et les trois compagnons sont invités à participer à une partie de chasse dans une forêt sous-marine. Ned Land préfère rester à bord, refusant d'enfiler la combinaison du scaphandre. Il n'a qu'une seule idée en tête : s'enfuir. Pierre Aronnax et son fidèle domestique reviennent

éblouis par la splendeur des paysages sous-marins et la variété inédite de la faune et de la flore observées. Malgré son statut de prisonnier, le naturaliste est ravi de ce voyage d'exploration sous les mers qui lui offre l'occasion d'observer derrière les vitres de cristal du *Nautilus* de nombreuses espèces animales et végétales, dont il complète les études assisté de Conseil, son fidèle serviteur, qui de son côté trouve à satisfaire sa frénésie de classement. Poursuivant son tour du monde sous les mers, le *Nautilus* s'échoue près de l'Australie. Le capitaine Nemo doit attendre la marée haute et autorise les trois compagnons à passer quelques jours à terre sur une île, non loin des côtes de la Papouasie. Ils se réjouissent de pouvoir de nouveau fouler le sol terrestre et d'en goûter la nourriture. Ned Land envisage de ne pas retourner à bord du sous-marin, mais l'attaque d'un groupe d'autochtones l'en dissuade et contraint les trois compagnons à y retrouver refuge. Quelque temps après, un nouvel incident se produit. Le capitaine Nemo les enferme alors dans leur cabine sans aucune explication. Le lendemain, il sollicite Aronnax, qui a une formation de médecin, pour soigner un membre de l'équipage grièvement blessé. L'homme décède et Nemo organise ses funérailles dans un cimetière sous-marin près d'un récif corallien d'une incroyable beauté.

Partie II

Chapitre 1 à 10

Fin janvier 1868, l'expédition se retrouve au large de Ceylan, dans l'océan Indien. Ned Land supporte de moins en moins sa captivité, mais il se heurte aux réserves du professeur Aronnax, fasciné par ses découvertes subaquatiques autant que par la personnalité complexe et trouble de Nemo. Celui-ci leur fait visiter une pêcherie de perles. Il leur dévoile à l'occasion une énorme perle qu'il préserve dans un lieu secret. Le naturaliste français regrette que les pêcheurs ne puissent pas utiliser un scaphandre qui leur éviterait de se tuer à la tâche pour le seul bénéfice de quelques-uns qui s'enrichissent en les exploitant. Surviennent des requins. Ned Land sauve la vie de Nemo qui venait au secours d'un pêcheur de perles attaqué par l'un d'entre eux. Le *Nautilus* poursuit son périple. Il rejoint la mer Rouge, puis longe un canal souterrain situé sous l'isthme de Suez que le capitaine a découvert par déduction lors de ses excursions antérieures. Ils accèdent ainsi en moins

de vingt minutes à la mer Méditerranée. Pierre Aronnax entrevoit progressivement que le projet de Nemo dépasse le cadre de ses recherches océanographiques. Une nuit, près des côtes grecques, il aperçoit la silhouette d'un plongeur devant la vitre du *Nautilus* et Nemo lui remettre un coffre de lingots d'or. Plus tard, en croisant l'épave d'un vieux galion espagnol rempli d'or, il comprend que le capitaine finance des opérations sur terre. Le sous-marin sillonne la Méditerranée avec une vitesse soutenue et traverse des eaux bouillantes, chauffées par un volcan sous-marin. Nemo propose une nouvelle excursion en scaphandre. Aronnax découvre avec stupéfaction les ruines de l'Atlantide, ancienne cité mythique, sans doute engloutie à la suite des mouvements sismiques d'un volcan en éruption. Plus tard, Nemo le conduit, avec Conseil et Ned Land, dans une mine de charbon qui alimente en énergie le *Nautilus*.

Chapitre 11 à 23

Le sous-marin poursuit son périple plus au sud, en direction de l'Antarctique. Il traverse la mer des Sargasses, puis il plonge dans les profondeurs de l'océan pour atteindre la banquise. Pierre Aronnax y observe les parties inhabitées. Nemo se rend sur une île. Ses calculs lui ont confirmé qu'il a atteint le pôle Sud et il plante, le 21 mars, le drapeau noir portant son initiale en lettre d'or pour en prendre possession. Le naturaliste français y étudie les plantes, les lichens, les oiseaux et les phoques. Ned Land supporte de moins en moins sa captivité. Apercevant plusieurs baleines, il demande à Nemo de pouvoir les chasser, mais celui-ci refuse, estimant qu'ils n'ont pas besoin d'huile de baleine. Or, quand un groupe de cachalots approchent, le capitaine se lance dans un véritable carnage. En poursuivant plus loin, le *Nautilus* fait face à un iceberg qu'il ne peut contourner. Le capitaine Nemo est convaincu qu'il est possible d'avancer sous le bloc de glace. Celui-ci se retourne et le sous-marin se trouve tout à fait immobilisé alors qu'il cherchait à se dégager. L'équipage manque d'oxygène. Après quarante-huit heures d'effort acharné, ils parviennent à se dégager *in extremis*. Pour la seconde fois, Conseil sauve la vie d'Aronnax, en se relayant avec Ned Land pour lui donner les dernières gouttes d'air de leur appareil respiratoire. Les trois compagnons envisagent désormais sérieusement de s'évader. Après le Cap Horn, le *Nautilus* passe l'embouchure du fleuve Amazone et l'Équateur. Il fait route vers les Caraïbes, lorsqu'il est

attaqué par des calmars géants. Ils se défendent à coups de hache. Un homme de l'équipage décède. Le capitaine s'assombrit de plus en plus. Le *Nautilus* reprend sa route vers le nord. Il suit le Gulf Stream. Nemo invite Aronnax dans sa cabine où il lui montre un manuscrit, écrit par lui, qui contient un résumé de ses recherches et l'histoire de sa vie. Après avoir été mis dans un étui étanche, il sera jeté à la mer par le dernier survivant du *Nautilus*. Aronnax lui demande d'être libéré avec ses compagnons. Nemo refuse farouchement et ordonne qu'ils ne discutent plus jamais du sujet. Le 15 mai, naviguant près de Terre-Neuve, les hommes d'équipage repèrent le câble électrique que les ingénieurs ont conçu pour relayer les télégrammes de l'Europe vers l'Amérique du Nord. Ils approchent des îles britanniques. Le *Nautilus* descend et repose au fond de l'océan à côté d'une épave. Nemo raconte l'histoire tragique du navire français le *Vengeur* attaqué par les Britanniques : face à une défaite certaine, le capitaine avait ordonné de le couler avec tous ses hommes le 13 juin 1794, soit exactement soixante-quatorze ans auparavant. Le *Nautilus* croise un navire de guerre qui tente de l'arraisonner. Rempli de haine, Nemo riposte. Le sous-marin le percute violemment sous la coque, le faisant couler avec tout son équipage, sous le regard horrifié d'Aronnax qui, à la suite du sabordage, surprend Nemo en sanglots devant le portrait de sa femme et de ses enfants. Le capitaine disparaît pendant deux semaines. S'apprêtant à s'enfuir près des côtes norvégiennes, les trois compagnons aperçoivent un maelström vers lequel le capitaine semble diriger volontairement le *Nautilus*. Alors que le vaisseau tourbillonne dans la tempête, Aronnax perd connaissance après avoir heurté la coque. À son réveil, il retrouve auprès de lui ses deux compagnons Conseil et Ned Land. Ils ont été recueillis dans la cabane d'un pêcheur des îles norvégiennes de Lofoten. Nul ne sait ce qui est arrivé au *Nautilus* et au capitaine Nemo.

B. Une odyssée sous les mers

> « Mais vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu. Laissez-moi donc vous dire, monsieur le professeur, que vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord. Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux. Je vais revoir dans un nouveau tour du monde sous-marin, – qui sait ? le dernier

peut-être, – tout ce que j'ai pu étudier au fond de ces mers tant de fois parcourues, et vous serez mon compagnon d'études. À partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme, – car moi et les miens nous ne comptons plus, – et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets. »

Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, 1870, p. 104.

a. L'exploration d'une *terra incognita* des fonds marins

Le tour du monde sous-marin dont le professeur Pierre Aronnax, personnage-narrateur, fait le récit n'est pas le premier pour le capitaine Nemo. Cette nouvelle expédition a pour objectif de finaliser ses recherches. Elle semble même résonner comme un aboutissement pour cet homme singulier qui laissera de nombreuses zones d'ombre après sa disparition[6] au terme du roman. Néanmoins, le lecteur comprend qu'il lui restait encore un lieu à découvrir – et même à conquérir – quand il se rend en Antarctique (partie II, chapitre 14) et s'approprie littéralement le pôle Sud, seule terre qu'il accepte encore de fouler car vierge de toute présence humaine : *« "Eh bien, moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle Sud sur le quatre-vingt-dixième degré, et je prends possession de cette partie du globe égale au sixième des continents reconnus. – Au nom de qui, capitaine ? – Au mien, monsieur !" Et ce disant, le capitaine Nemo déploya un pavillon noir, portant un N d'or écartelé sur son étamine. […] "Adieu, soleil ! s'écria-t-il. Disparais, astre radieux ! Couche-toi sous cette mer libre, et laisse une nuit de six mois étendre ses ombres sur mon nouveau domaine !" »* (p. 424-425).

Son ultime expédition sous-marine s'est ainsi achevée par la conquête symbolique d'une terre inconnue.

En revanche, pour Pierre Aronnax, captif du *Nautilus*, le voyage sous les mers constitue une expérience inédite et hors du commun. Il avance en « mer inconnue », dans un espace naturel qui n'a jamais été cartographié, ni documenté par aucun scientifique à l'exception de Nemo, *« l'homme des eaux ».* La situation est d'autant plus ironique que le narrateur était reconnu, dans les milieux scientifiques, comme un expert depuis la parution de son ouvrage en deux volumes, *Les Mystères des grands fonds sous-marins*, ouvrage que le capitaine Nemo a lu attentivement, mais aussi corrigé, même si le naturaliste français le minimise : *« Mon ouvrage sur les fonds sous-marins, feuilleté par lui,*

était couvert de notes en marge, qui contredisaient parfois mes théories et mes systèmes. Mais le capitaine se contentait d'épurer ainsi mon travail, et il était rare qu'il discutât avec moi » (p. 377).

De fait, son expérience des fonds marins s'appuyait sur des hypothèses et des conjectures peu scientifiques – même s'il s'en défend – venant pallier ses lacunes dans ce domaine, faute d'expérience directe des milieux naturels sous-marins. Jusqu'à la découverte du *Nautilus*, il n'excluait pas en effet la possibilité d'une créature hors norme en dépit des objections ironiques de Ned Land, l'homme de terrain : *« Oui, Ned, je vous le répète avec une conviction qui s'appuie sur la logique des faits. Je crois à l'existence d'un mammifère, puissamment organisé, appartenant à l'embranchement des vertébrés, comme les baleines, les cachalots ou les dauphins, et muni d'une défense cornée dont la force de pénétration est extrême »* (p. 53).

Tout au long de cette aventure, le lecteur découvre ainsi les fonds marins à travers l'expérience subjective d'un scientifique émerveillé par le spectacle que lui offrent les océans et pour qui il reste encore tout à explorer de la nature subaquatique : *« Grâce à lui, grâce à son appareil, je complétais chaque jour mes études sous-marines, et je refaisais mon livre des fonds sous-marins au milieu même de son élément. Retrouverais-je jamais une telle occasion d'observer les merveilles de l'Océan ? Non, certes ! Je ne pouvais donc me faire à cette idée d'abandonner le* Nautilus *avant notre cycle d'investigations accompli »* (p. 314).

b. Récit d'une aventure scientifique extraordinaire

Vingt Mille Lieues sous les mers se présente donc comme une expédition scientifique hors norme que le narrateur s'efforce de rendre vraisemblable pour les plus incrédules.

Le narrateur découvre à son grand étonnement que le *Nautilus* n'est pas un simple sous-marin qui permet à son commandant de sillonner les mers aussi librement que possible. C'est un laboratoire d'observation et d'étude innovant. Le capitaine Nemo en donne une description technique précise en *« quelques chiffres »* (p. 127) que Pierre Aronnax valide implicitement par l'absence de tout commentaire parasite. Il devient ainsi la caution scientifique de cette description puisque rien ne l'étonne paradoxalement dans la présentation de ce vaisseau hors norme qui

défie les lois physiques de la nature. Tout au plus s'interroge-t-il sur la vitesse sensationnelle à laquelle se déplace le *Nautilus*. Rien n'échappe à la description réaliste du sous-marin, jusqu'aux instruments de navigation, dont Nemo explique méthodiquement et de manière professorale leur utilisation : *« Voici les appareils exigés par la navigation du* Nautilus*. […] Les uns vous sont connus, tels que le thermomètre qui donne la température intérieure du* Nautilus *; le baromètre, qui pèse le poids de l'air et prédit les changements de temps ; l'hygromètre, qui marque le degré de sécheresse de l'atmosphère ; le storm-glass, dont le mélange, en se décomposant, annonce l'arrivée des tempêtes ; la boussole, qui dirige ma route ; le sextant, qui par la hauteur du soleil m'apprend ma latitude ; les chronomètres, qui me permettent de calculer ma longitude ; et enfin des lunettes de jour et de nuit, qui me servent à scruter tous les points de l'horizon, quand le* Nautilus *est remonté à la surface des flots »* (p. 118-119).

Le sous-marin apparaît clairement comme le prolongement de l'homme de science : Nemo en est *« à la fois le capitaine, le constructeur et l'ingénieur »* (p. 133) et *« l'aime comme la chair de [sa] chair »* (p. 132).

Il a fait du *Nautilus* un temple du savoir, à la fois musée et bibliothèque. Celle-ci n'est pas sans rappeler la bibliothèque légendaire d'Alexandrie[7] détruite dans un incendie, comme une préfiguration de sa disparition non par les flammes, mais engloutie par le maelström au large de l'archipel norvégien Lofoten. Nemo possède douze mille ouvrages, *« livres de science, de morale et de littérature, écrits en toute langue, y abondaient » […] les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, c'est-à-dire tout ce que l'humanité a produit de plus beau dans l'histoire, la poésie, le roman et la science, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, depuis Xénophon jusqu'à Michelet, depuis Rabelais jusqu'à madame Sand. Mais la science, plus particulièrement, faisait les frais de cette bibliothèque ; les livres de mécanique, de balistique, d'hydrographie, de météorologie, de géographie, de géologie, etc., y tenaient une place non moins importante que les ouvrages d'histoire naturelle »* (p. 109-110).

Pierre Aronnax est tout autant fasciné par le musée d'histoire naturelle de cet incroyable cabinet d'étude sous-marin, où *« étaient classés et étiquetés les plus précieux produits de la mer qui eussent jamais été livrés au regard d'un naturaliste* » (p. 114-115). Enthousiaste, le narrateur dresse un inventaire précis des nombreux échantillons marins qu'il

découvre derrière les vitrines ainsi que des différentes classifications réalisées par Nemo. Cette longue énumération inaugure toutes celles que le naturaliste français établira au fur et à mesure de ses découvertes. Fait remarquable, Nemo collectionne surtout les raretés naturelles d'un *« prix inappréciable »* (p. 116). Néanmoins il n'exploite pas les ressources naturelles pour s'enrichir. Seule l'exception aux lois de la nature l'intéresse, indépendamment de la valeur marchande de ses découvertes, ce qui est confirmé plus tard lors de l'épisode du pêcheur auquel le capitaine remet un sachet de perles après l'avoir réanimé à la suite d'une attaque de requins (partie II, chapitre 3). La perle hors norme – estimée par le narrateur à *« dix millions »* au moins –, que Nemo avait dévoilée à ses hôtes-prisonniers juste avant l'incident avec les requins, atteste également de son absence de cupidité : *« En laissant cette perle enfouie sous le manteau de la tridacne, il lui permettait de s'accroître insensiblement. Avec chaque année la sécrétion du mollusque y ajoutait de nouvelles couches concentriques. Seul, le capitaine connaissait la grotte où "mûrissait" cet admirable fruit de la nature ; seul il l'élevait, pour ainsi dire, afin de la transporter un jour dans son précieux musée »* (p. 282-283). Seuls les pouvoirs de la science intéressent Nemo, qui agit sur la perle en expérimentant les lois physiques pour les éprouver jusqu'à créer, tel un nouveau démiurge, une forme naturelle mais hors du commun.

À bien des égards, Pierre Aronnax rapporte dans son odyssée scientifique des épisodes dignes de celle d'Homère – celui du poulpe géant en est aussi un écho parmi de nombreuses autres allusions intertextuelles[8] –, récit mythique et fondateur qui se trouve en première place dans la bibliothèque du *Nautilus*. L'expédition sous-marine vernienne devient ainsi un véritable parcours initiatique où les protagonistes font l'expérience de l'inquiétant familier de la nature des profondeurs subaquatiques. Le voyage nautique remet en question les normes de la nature jusqu'ici admises plus on s'éloigne du domaine terrestre, qui n'est plus tenu pour le centre du monde, écart qui suscite l'étonnement, point de départ de toute recherche.

c. Fascination des abîmes marins : objet de quête et de répulsion

Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, l'océan s'apparente à un gigantesque corps vivant. Par sa dimension cachée et inaccessible, cet espace sous-marin dynamique figure ainsi un univers singulier qui lui confère une dimension mythique suscitant autant l'émerveillement que l'effroi. Au début de l'aventure, la stupéfaction de ses hôtes-prisonniers va croissant. Derrière les vitres de cristal du *Nautilus,* ils découvrent un spectacle naturel indescriptible : *« quelle plume le pourrait décrire »* (p. 141). Plus tard, au cours de la première excursion en scaphandre dans la forêt sous-marine (partie I, chapitres 16 et 17), le narrateur éprouve cette même sidération en découvrant une nature spectaculaire : *« C'était une merveille, une fête des yeux, que cet enchevêtrement de tons colorés, une véritable kaléidoscopie de vert, de jaune, d'orange, de violet, d'indigo, de bleu, en un mot, toute la palette d'un coloriste enragé ! Que ne pouvais-je communiquer à Conseil les vives sensations qui me montaient au cerveau, et rivaliser avec lui d'interjections admiratives ! »* (p. 164).

La richesse de la faune et de la flore suscite aussi le sentiment d'une nature stupéfiante de beauté et dont le narrateur ne parvient plus à se détacher : *« Puis, le* Nautilus *se rapprocha des rivages africains où la profondeur de la mer est plus considérable. Là, entre deux eaux d'une limpidité de cristal, par les panneaux ouverts, il nous permit de contempler d'admirables buissons de coraux éclatants, et de vastes pans de rochers revêtus d'une splendide fourrure verte d'algues et de fucus. […] Que d'heures charmantes je passai ainsi à la vitre du salon ! Que d'échantillons nouveaux de la flore et de la faune sous-marine j'admirai sous l'éclat de notre fanal électrique ! Des fongies agariciformes, des actinies de couleur ardoisée, entre autres le* thalassianthus aster*, des tubipores disposés comme des flûtes et n'attendant que le souffle du dieu Pan, des coquilles particulières à cette mer, qui s'établissent dans les excavations madréporiques et dont la base est contournée en courte spirale, et enfin mille spécimens d'un polypier que je n'avais pas observé encore, la vulgaire éponge »* (p. 292-293).

La splendeur subaquatique est amplifiée ici par un lexique scientifique aussi étrange que poétique, insufflant à la nature une dimension quasi chimérique, celle du « pays des merveilles » promis par Nemo.

Néanmoins, cet espace maritime qui confine parfois au surnaturel n'est pas exempt de danger. Requins, poulpes géants, tempêtes, volcans,

iceberg et courants marins rappellent que la mort n'est jamais loin. La féerique forêt sous-marine héberge ainsi des squales qui relèvent tout autant de la merveille, celle des monstres aquatiques légendaires, comme *« ce couple de tintoréas, requins terribles, à la queue énorme, au regard terne et vitreux, qui distillent une matière phosphorescente par des trous percés autour de leur museau. Monstrueuses mouches à feu, qui broient un homme tout entier dans leurs mâchoires de fer ! ».* Tétanisé à leur approche, Aronnax ne peut s'empêcher d'observer *« leur ventre argenté, leur gueule formidable, hérissée de dents, à un point de vue peu scientifique, et plutôt en victime qu'en naturaliste »* (p. 176).

Le merveilleux scientifique[9] de l'espace maritime vernien suscite donc autant l'effroi que l'admiration.

Pour autant le naturaliste reste sous le charme, comme envoûté, au point d'être tenté de renoncer à sa propre liberté. Alors que Ned Land supporte de moins en moins sa captivité et presse Aronnax pour organiser leur fuite, celui-ci ne peut encore s'y résoudre à regret, comme le souligne l'emploi du conditionnel présent : *« Je voudrais avoir accompli ce tour du monde sous-marin dont les débuts sont si magnifiques. Je voudrais avoir observé la complète série des merveilles entassées sous les mers du globe. Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet insatiable besoin d'apprendre ! »* (p. 254).

C. L'être ou le néant

« C'était là que le *Nautilus*, – involontairement ou volontairement peut-être, – avait été engagé par son capitaine. Il décrivait une spirale dont le rayon diminuait de plus en plus. Ainsi que lui, le canot, encore accroché à son flanc, était emporté avec une vitesse vertigineuse. Je le sentais. J'éprouvais ce tournoiement maladif qui succède à un mouvement de giration trop prolongé. Nous étions dans l'épouvante, dans l'horreur portée à son comble, la circulation suspendue, l'influence nerveuse annihilée, traversés de sueurs froides comme les sueurs de l'agonie ! Et quel bruit autour de notre frêle canot ! Quels mugissements que l'écho répétait à une distance de plusieurs milles ! Quel fracas que celui de ces eaux brisées sur les roches aiguës du fond, là où les corps les plus durs se brisent, là où les troncs d'arbres s'usent et se font "une fourrure de poils", selon l'expression norvégienne !

Quelle situation ! Nous étions ballottés affreusement. Le *Nautilus* se défendait comme un être humain. Ses muscles d'acier craquaient. Parfois il se dressait, et nous avec lui ! »

Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, 1870, p. 507-508.

a. L'élan de vie du monde marin

Pierre Aronnax décrit de nombreux paysages sublimes qui lui donnent le sentiment d'exister pleinement. Il voit, sent et ressent avec d'autant plus d'intensité que ses sensations sont nouvelles, comme revivifiées. La nourriture à bord du *Nautilus*, issue exclusivement de la mer, offre des saveurs inédites. Le naturaliste entend des sons tout aussi singuliers, parfois modifiés ou amplifiés par le scaphandre, au cours des longues excursions dans les fonds marins, où *« les moindres bruits se transmettaient avec une vitesse à laquelle l'oreille n'était pas habituée sur terre »* (p. 167). La combinaison elle-même crée des sensations corporelles particulières que le naturaliste analyse minutieusement en homme de science : *« Après quelques minutes, un vif sifflement parvint à mon oreille. Je sentis une certaine impression de froid monter de mes pieds à ma poitrine. […] Je ne sentais déjà plus la lourdeur de mes vêtements, de mes chaussures, de mon réservoir d'air, ni le poids de cette épaisse sphère, au milieu de laquelle ma tête ballottait comme une amande dans sa coquille. Tous ces objets, plongés dans l'eau, perdaient une partie de leur poids égale à celui du liquide déplacé, et je me trouvais très bien de cette loi physique reconnue par Archimède. Je n'étais plus une masse inerte, et j'avais une liberté de mouvement relativement grande »* (p. 160-162).

Or, après plusieurs mois passés sur le *Nautilus*, le phénomène d'accoutumance tend à faire oublier au narrateur la nature incroyable de son séjour : *« Cette existence nous paraissait facile, naturelle, et nous n'imaginions plus qu'il existât une vie différente à la surface du globe terrestre, quand un événement vint nous rappeler à l'étrangeté de notre situation »* (p. 236).

Les protagonistes de l'histoire semblent ainsi puiser dans la nature l'élément vital à leur propre existence. Ned Land possède un instinct de la mer qui en fait un chasseur redoutable. Des trois compagnons, il est celui qui supporte le moins sa captivité à bord du *Nautilus*. C'est un homme de la pleine mer et des horizons dégagés. Le placide Conseil

sauve à deux reprises de la noyade son maître et ami Pierre Aronnax, comme s'il était galvanisé par l'énergie de cet environnement marin. Enfin Nemo, *« l'homme des eaux »*, se retrouve dans son élément essentiel et primordial : *« Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant […] C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! […] Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre ! »* (p. 107-108).

En concevant le *Nautilus* et ses instruments de navigation adaptés, en perfectionnant le scaphandre, le capitaine Nemo, Prométhée moderne des mers capable de concilier l'eau et le feu électrique, s'émancipe du monde, rejette les liens qui l'assujettissent et repousse même les limites que la nature lui impose.

b. Maelström ou l'angoisse de l'engloutissement

Dans Vingt Mille Lieues sous les mers, l'expédition océanographie s'apparente aussi à une conquête en raison des forces naturelles, parfois hostiles à l'être humain, présentes dans les profondeurs marines. Les nombreux navires échoués dans les fonds marins, que croise le *Nautilus* au large des côtes témoignent des dangers de la mer. Les célèbres naufrages de La Pérouse (partie I, chapitre 19) et du *Vengeur* (partie II, chapitre 20) obsèdent le capitaine Nemo.

Les épaves meurent aussi, *« gisant sur le sol, les unes déjà empâtées par les coraux, les autres revêtues seulement d'une couche de rouille, des ancres, des canons, des boulets, des garnitures de fer, des branches d'hélice, des morceaux de machines, des cylindres brisés, des chaudières défoncées, puis des coques flottant entre deux eaux, celles-ci droites, celles-là renversées »* (p. 335). Les fonds marins de la mer Méditerranée sont devenus un *« vaste ossuaire »* (p. 336). Par-delà l'émerveillement constant que suscitent les multiples découvertes de la faune et de la flore surgit ainsi la peur viscérale d'un monde où règne la loi de l'engloutissement. Cette menace est réactualisée par le mythe de l'Atlantide, point central du roman de J. Verne, qui annonce

l'engloutissement final du *Nautilus* au cœur du maelström dans une spectaculaire mise en abyme qui précipite avec lui la fin du roman.

Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers,* autant les ruines que les épaves apparaissent comme les signes manifestes de la perte et de la disparition, à l'œuvre également dans la scène de l'engloutissement. Or, cette peur sous-jacente de l'engloutissement traduit une angoisse primitive plus archaïque que l'on retrouve dans tous les textes fondateurs. L'*Odyssée* d'Homère a notamment posé les archétypes d'une lutte ancestrale entre l'Homme et la nature. L'océan incarne l'espace initiatique par excellence. *Les Travailleurs de la mer* (1866) de Victor Hugo ont réactualisé cet affrontement avec le milieu marin, lieu d'épreuve et de dépassement de soi.

L'engloutissement exprime ainsi symboliquement la perte d'identité, l'anéantissement du Moi. Et ce retour au néant obsède de manière croissante le narrateur Pierre Aronnax, en quête permanente de réponses et qui achève son récit sur une affirmation de soi paradoxale : *« "Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ?" deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi. » (p. 510).*

3. Expériences de la nature dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*

A. À l'épreuve de la nature

« Mais, au moment où je m'y attendais le moins, je mis la main sur une merveille, je devrais dire sur une difformité naturelle, très rare à rencontrer. Conseil venait de donner un coup de drague, et son appareil remontait chargé de diverses coquilles assez ordinaires, quand, tout d'un coup, il me vit plonger rapidement le bras dans le filet, en retirer un coquillage, et pousser un cri de conchyliologue, c'est-à-dire le cri le plus perçant que puisse produire un gosier humain.

"Eh ! qu'a donc monsieur ? demanda Conseil, très surpris. Monsieur a-t-il été mordu ?

– Non, mon garçon, et cependant, j'eusse volontiers payé d'un doigt ma découverte !

– Quelle découverte ?

– Cette coquille, dis-je en montrant l'objet de mon triomphe.
– Mais c'est tout simplement une olive porphyre, genre olive, ordre des pectinibranches, classe des gastéropodes, embranchement des mollusques…
– Oui, Conseil, mais au lieu d'être enroulée de droite à gauche, cette olive tourne de gauche à droite !
– Est-il possible ! s'écria Conseil.
– Oui, mon garçon, c'est une coquille sénestre !
– Une coquille sénestre ! répétait Conseil, le cœur palpitant.
– Regarde sa spire !
– Ah ! monsieur peut m'en croire, dit Conseil en prenant la précieuse coquille d'une main tremblante, mais je n'ai jamais éprouvé une émotion pareille !"

Et il y avait de quoi être ému ! On sait, en effet, comme l'ont fait observer les naturalistes, que la dextrosité est une loi de nature. Les astres et leurs satellites, dans leur mouvement de translation et de rotation, se meuvent de droite à gauche. L'homme se sert plus souvent de sa main droite que de sa main gauche, et, conséquemment, ses instruments et ses appareils, escaliers, serrures, ressorts de montres, etc., sont combinés de manière à être employés de droite à gauche. Or, la nature a généralement suivi cette loi pour l'enroulement de ses coquilles. Elles sont toutes dextres, à de rares exceptions, et quand, par hasard, leur spire est sénestre, les amateurs les payent au poids de l'or. »

Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, 1870 (p. 223-224).

a. Cartographier, mesurer, classer

Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, l'espace maritime est quadrillé en longitude et latitude. Le titre du chapitre 20 de la seconde partie, « Par 47° 24' de latitude et 17° 28' de longitude », reprend même les coordonnées exactes où le commandant du *Vengeur* a sabordé son propre navire, avec tout son équipage, pour ne pas avoir à capituler face à l'ennemi britannique. Les cartes et le planisphère sont un motif récurrent du roman, Pierre Aronnax se rendant régulièrement dans le cabinet d'étude de Nemo pour les consulter et vérifier la progression de l'expédition. Le capitaine a conçu ses propres cartes plus adaptées au milieu subaquatique. Dans le détroit de Torrès, son vaisseau progresse ainsi plus facilement que ne le fit Dumont d'Urville sur les mers, car *« l'*Astrolabe *et la* Zélée*, incessamment ballottés par les ouragans, ne pouvaient valoir le* Nautilus*, tranquille cabinet de travail, et véritable*

sédentaire au milieu des eaux ! » (p. 227). Plus tard, entre le cap San Roque et la Sierra Leone, sur la côte africaine, le sous-marin évolue *« d'après les cartes manuscrites […] du capitaine Nemo et levées sur ses observations personnelles »* (p. 450).

Or, cette cartographie plane représentant le globe terrestre évolue au gré des expéditions menées par les navigateurs qui sillonnent les continents depuis des siècles d'histoire maritime. Chaque découverte d'une île ou d'un archipel inconnus donne lieu à une figuration nouvelle du monde. Le navigateur qui découvre ce nouveau territoire lui attribue un nom. Cela peut être le sien : ainsi du détroit du même nom que *« Louis Paz de Torrès affronta en revenant des mers du Sud dans la Mélanésie, et dans lequel, en 1840, les corvettes échouées de Dumont d'Urville furent sur le point de se perdre corps et biens »* (p. 200). De même, le Capitaine Nemo, plantant sur les rives du pôle Sud le drapeau noir qui porte son initiale en lettre d'or, devient de fait le maître de *« cette partie du globe égale au sixième des continents reconnus »* (p. 424). Le planisphère s'enrichit de nouveaux noms aux sonorités plus ou moins exotiques, redessinant un espace maritime en évolution permanente. L'île Crespo, reconnue en 1801 par le capitaine du même nom, était nommée dans les anciennes cartes espagnoles *« Rocca de la Plata »* (p. 152). La dénomination adopte toutes les langues, selon la nationalité du commandant du vaisseau qui conquiert le territoire ou la nature du milieu comme la mer des Sargasses dont le nom *« vient du mot espagnol "sargazzo" qui signifie varech. Ce varech, le varech-nageur ou porte-baie, forme principalement ce banc immense »* (p. 375). Plus loin, c'est *« la Terre du Feu, à laquelle les premiers navigateurs donnèrent ce nom en voyant les fumées nombreuses qui s'élevaient des huttes indigènes »* (p. 447). Le milieu naturel maritime ne cesse de se métamorphoser dans ses représentations, annexé en territoires comme autant d'espaces inconnus désormais délimités et occupés. Cette écriture de la Terre transcrit au sens propre une géographie – du grec – *gê* « terre » et *graphein* « écrire » – témoignant du besoin de l'Homme de maîtriser en la nommant une nature sauvage et périlleuse.

On mesure, classe et compile sans cesse de nouvelles données pour se rassurer en rationalisant de manière théorique ou empirique un milieu qui déborde et échappe aux hommes. Aussi, quand Nemo explique la conception du *Nautilus,* le narrateur n'a-t-il *« rien à objecter »* à *« ces*

raisonnements appuyés sur des chiffres » : *« J'admets vos calculs, capitaine, répondis-je, et j'aurais mauvaise grâce à les contester, puisque l'expérience leur donne raison chaque jour »* (p. 130).

Derrière les vitres du *Nautilus* ou lors de leurs excursions subaquatiques, Pierre Aronnax et son assistant Conseil ne cessent de classer et reclasser méthodiquement les échantillons naturels observés au gré des découvertes des fonds marins. Les listes de poissons, crustacés, mollusques, coraux, végétaux marins ou tout autre élément de la flore et de la faune déroulent une bonne partie du récit du naturaliste, comme autant d'arborescences exposant sa grille de lecture du monde sous-marin qui l'entoure : *« Les crustacés se subdivisent en neuf ordres, et le premier de ces ordres comprend les décapodes, c'est-à-dire les animaux dont la tête et le thorax sont le plus généralement soudés entre eux, dont l'appareil buccal est composé de plusieurs paires de membres, et qui possèdent quatre, cinq ou six paires de pattes thoraciques ou ambulatoires. Conseil avait suivi la méthode de notre maître Milne Edwards, qui fait trois sections des décapodes : les brachyoures, les macroures et les anomoures. Ces noms sont justes et précis »* (p. 333). La nature est normalisée d'une manière logique, organisée, rationnelle.

L'espace des fonds marins devient un vaste laboratoire d'étude scientifique où Nemo mène ses expériences pour compléter ses recherches antérieures réalisées lors de ses précédents tours du monde des mers. Pierre Aronnax rapporte notamment *« d'intéressantes expériences sur les diverses températures de la mer à des couches différentes. Dans les conditions ordinaires, ces relevés s'obtiennent au moyen d'instruments assez compliqué, dont les rapports sont au moins douteux, que ce soient des sondes thermométriques, dont les verres se brisent souvent sous la pression des eaux, ou des appareils basés sur la variation de résistance de métaux aux courants électriques. Ces résultats ainsi obtenus ne peuvent être suffisamment contrôlés »* (p. 232).

Les diverses expériences menées quasi quotidiennement *in situ* – observations, relevés, prélèvements, analyses, classifications, etc. – permettent d'avancer en terrain connu, dans un espace circonscrit et intelligible. On avance par raisonnement et hypothèses :

« "Est-ce que ces animaux-là vivent longtemps ? demanda Conseil.
–Mille ans, répondit le Canadien sans hésiter.

–Et comment le savez-vous, Ned ?
–Parce qu'on le dit.
–Et pourquoi le dit-on ?
–Parce qu'on le sait.
–Non, Ned, on ne le sait pas, mais on le suppose, et voici le raisonnement sur lequel on s'appuie. Il y a quatre cents ans, lorsque les pêcheurs chassèrent pour la première fois les baleines, ces animaux avaient une taille supérieure à celle qu'ils acquièrent aujourd'hui. On suppose donc, assez logiquement, que l'infériorité des baleines actuelles vient de ce qu'elles n'ont pas eu le temps d'atteindre leur complet développement. C'est ce qui a fait dire à Buffon que ces cétacés pouvaient et devaient même vivre mille ans. Vous entendez ?" » (p. 391).

Néanmoins, le raisonnement ne suffit pas toujours – à propos du *Nautilus*, Aronnax avait conclu selon une démonstration en apparence logique sur la réalité d'un mammifère vertébré hors norme en dépit de la perplexité de Ned Land – et le capitaine Nemo rappelle la nécessité d'un savoir empirique pour accéder à une compréhension plus complète de la nature, au plus près du terrain. Aussi renvoie-t-il Aronnax à son ignorance, non sans un certain sentiment de supériorité qui le caractérise : *« Vous avez poussé votre œuvre aussi loin que vous le permettait la science terrestre. Mais vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu »* (p. 104).

b. Une nature prévoyante ?

Scientifique ou non, chaque protagoniste du roman nourrit le fantasme d'une nature bien ordonnée ou dont le dessein serait déjà bien défini. Si Conseil, *« classificateur enragé »*, ne sait pas distinguer *« un thon d'une bonite »*, les classements spontanés, pour ne pas dire compulsifs, qu'il effectue en observant la nature ou en collectant ses échantillons donnent bon ordre à la profusion de la flore et de la faune marine, qui semble incommensurable. De même selon Ned Land, homme de terrain instinctif et pragmatique, *« la nature ne fait rien à contresens, et elle ne donnerait pas à un animal lent de sa nature la faculté de se mouvoir rapidement, s'il n'avait pas besoin de s'en servir »* (p. 60). Cette déduction repose autant sur son expérience quotidienne du milieu marin que sur l'idée implicite que le monde est régi par des lois logiques rassurantes.

Aronnax le rejoint finalement sur cette conception d'une nature qui ne se développerait pas au hasard, voire qui anticiperait l'évolution de ses ressources : *« Et le temps justifiera un jour cette autre opinion de Maury, que ces matières, ainsi accumulées pendant des siècles, se minéraliseront sous l'action des eaux et formeront alors d'inépuisables houillères. Réserve précieuse que prépare la prévoyante nature pour ce moment où les hommes auront épuisé les mines des continents »* (p. 375-376).

La nature serait également prévoyante en assignant à chacun un rôle. L'exemple des lamantins l'attesterait : *« Comme les phoques, ils doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux »* (p. 453).

Néanmoins, le capitaine Nemo entretient une relation plus ambivalente avec cette nature prométhéenne[10], qui lui arrive de considérer comme *« capricieuse »*. Aussi, alors que l'iceberg piège le *Nautilus* sous l'eau après s'être brutalement retourné, défend-il son équipage de toute erreur humaine lorsque Aronnax l'interroge sur l'incident : *« "Et cet échouement est venu ?…*

– D'un caprice de la nature, non de l'impéritie des hommes. Pas une faute n'a été commise dans nos manœuvres. Toutefois, on ne saurait empêcher l'équilibre de produire ses effets. On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles" » (p. 428).

La question de la finalité de la nature est donc au cœur de la réflexion du roman *Vingt Mille Lieues sous les mers*, sans que le lecteur puisse saisir quel point de vue défend précisément Jules Verne. La nature y est souvent personnifiée, se confondant parfois avec l'évocation plutôt rare et très générale d'un « Créateur ». L'ambiguïté persiste dans le discours du narrateur qui semble adhérer à une conception mécaniste de la nature tout en usant d'analogies qui la dotent d'une forme de volonté propre et transcendante. Ainsi, lorsqu'il défend sa théorie sur le système madréporique sur le récif corallien de l'archipel des Pomotou, fait-il référence à Darwin pour expliquer la formation des atolls : *« […] j'admirai l'ouvrage gigantesque, accompli par ces travailleurs microscopiques. Ces murailles étaient spécialement l'œuvre des madréporaires désignés par les noms de mille pores, de porites, d'astrées et de méandrines. Ces polypes se développent particulièrement dans les couches agitées de la*

surface de la mer, et par conséquent, c'est par leur partie supérieure qu'ils commencent ces substructions, lesquelles s'enfoncent peu à peu avec les débris de sécrétions qui les supportent. Telle est, du moins, la théorie de M. Darwin
[… 1 – théorie supérieure, selon moi, à celle qui donne pour base aux travaux madréporiques des sommets de montagnes ou de volcans, immergés à quelques pieds au-dessous du niveau de la mer » (p. 187).

S'ensuivent quelques lignes sur la naissance du monde et sur son évolution pour conclure : *« De cette façon, la vie animale se développa, et, attiré par la verdure et la fertilité, l'homme apparut. Ainsi se formèrent ces îles, œuvres immenses d'animaux microscopiques »* (p. 188).

c. *Mobilis in mobile*, la nature en mouvement

La nature se définit dans le roman d'un point de vue scientifique et ontologique. Elle est le milieu dans lequel vivent et évoluent une multitude d'êtres vivants, et que l'Homme s'efforce d'expliquer par un ensemble de lois. Néanmoins, la mer ne se réduit pas ici seulement au réel dans son aspect physique, et si elle offre un cadre clos, nourricier et protecteur, l'Homme fait aussi l'épreuve d'une nature qui le dépasse. L'espace marin est en effet immense jusque dans ses profondeurs, traversé par des forces – puissants courants marins, ouragans, tempêtes, mouvements sismiques, etc. – parfois hors norme au point d'entraîner la disparition d'un continent tout entier comme l'Atlantide. Aussi le narrateur ne parvient-il à en percer tous les « mystères », notamment lorsqu'il est confronté à des êtres comme le poulpe géant. Celui-ci relève du pathologique dans sa version dangereuse dans la mesure où il présente des caractéristiques qui s'écartent de la règle, d'un point de vue normatif. La description qu'en fait le narrateur souligne une apparence d'une inquiétante étrangeté, *« digne de figurer dans les légendes tératologiques »* : *« C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de longueur. Il marchait à reculons avec une extrême vélocité dans la direction du* Nautilus*. Il regardait de ses énormes yeux fixes à teintes glauques. Ses huit bras, ou plutôt ses huit pieds, implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes, avaient un développement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des furies. […] La bouche de ce monstre – un bec de corne fait comme le bec d'un perroquet – s'ouvrait et se*

refermait verticalement. Sa langue, substance cornée, armée elle-même de plusieurs rangées de dents aiguës, sortait en frémissant de cette véritable cisaille. Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque ! » (p. 462-464). J. Verne renoue ici avec les anciennes descriptions des chimères, monstres fabuleux composites, qui hantent les récits de voyage et composent les bestiaires médiévaux. Ces monstres hybrides incarnaient l'altérité – la confrontation à l'autre comme prise de conscience non seulement de la pluralité et de l'évolution de la nature, mais aussi de la continuité et des similitudes, permettant de saisir sa propre identité, tout autant mouvante et labile – et rappelaient les limites de l'humain.

Mais l'effroi métaphysique que suscite l'anormalité pathologique fait place à l'admiration étonnée quand se révèle une simple anomalie de la nature – l'exception par rapport à la moyenne statistique – qui fait de cette découverte un moment intense par sa rareté. La coquille sénestre ou la perle de Nemo ne défient pas les lois physiques de la nature. Elles sont simplement la manifestation d'une loi exceptionnelle qui rappelle combien la nature est protéiforme et imprévisible. En évolution permanente, elle semble ainsi confirmer l'adage que *« rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme »*.

La première excursion dans la forêt sous-marine est une expérience inaugurale qui fait vaciller les certitudes de Pierre Aronnax, tant les différents règnes tendent à se confondre, *« la faune et la flore se touchent de si près dans ce monde sous-marin ! […] Curieuse anomalie, bizarre élément a dit un spirituel naturaliste, où le règne animal fleurit, et où le règne végétal ne fleurit pas ! »* (p. 169-170). Le naturaliste voit ses repères ébranlés sinon bouleversés en faisant l'expérience des fonds marins. Ses classements habituels se heurtent à un nouveau principe de réalité. Néanmoins toutes ses nouvelles observations sous-marines confirment ses théories sur l'évolution naturelle où durant « *les époques géologiques, à la période du feu succéda la période de l'eau. L'Océan fut d'abord universel. Puis, peu à peu, dans les temps siluriens, des sommets de montagnes apparurent, des îles émergèrent, disparurent sous des déluges partiels, se montrèrent à nouveau, se soudèrent, formèrent des continents et enfin les terres se fixèrent géographiquement telles que nous les voyons. Le solide avait conquis sur le liquide trente-*

sept millions six cent cinquante-sept milles carrés, soit douze mille neuf cent seize millions d'hectares » (p. 135).

De fait, le *Nautilus* est parfaitement adapté pour permettre d'appréhender la nature dans cette autre dynamique : celle des profondeurs marines en constant mouvement. *« Intelligent, audacieux et invulnérable ! Il ne redoute ni les terribles tempêtes de la mer Rouge, ni ses courants, ni ses écueils »* (p. 295). « *Grâce à lui, grâce à son appareil »*, Aronnax complète chaque jour ses études sous-marines, refaisant son *« livre des fonds sous-marins au milieu même de son élément »* (p. 314), ce qui confirme l'adage de Nemo : *Mobilis in Mobili*.

B. Apories des expériences de la nature : voir l'indescriptible, étudier l'invraisemblable, comprendre l'incompréhensible

> « Donc, jusqu'à plus amples informations, j'opinerais pour une licorne de mer, de dimensions colossales, armée, non plus d'une hallebarde, mais d'un véritable éperon comme les frégates cuirassées ou les "rams" de guerre, dont elle aurait à la fois la masse et la puissance motrice.
>
> Ainsi s'expliquerait ce phénomène inexplicable – à moins qu'il n'y ait rien, en dépit de ce qu'on a entrevu, vu, senti et ressenti – ce qui est encore possible ! » (p. 40).
>
> « Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable ! Je suis l'historien des choses d'apparence impossible qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti ! » (p. 355).
>
> Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, 1870.

a. La connaissance de la nature à hauteur d'homme

Mais comment définir la nature quand l'expérience que nous en faisons est multiple ? Les trois compagnons de route que leur captivité à bord du *Nautilus* a rapprochés diffèrent dans leur rapport à la nature, ce qui donne lieu à des échanges parfois comiques et décalés, révélateurs d'un certain relativisme : *« Tout le monde sait que les poissons forment la quatrième et dernière classe de l'embranchement des vertébrés. […] Ils composent deux séries distinctes : la série des poissons osseux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertèbres osseuses, et les*

poissons cartilagineux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertèbres cartilagineuses.

Le Canadien connaissait peut-être cette distinction, mais Conseil en savait bien davantage […]

"Ami Ned, vous êtes un tueur de poissons, un très habile pêcheur. Vous avez pris un grand nombre de ces intéressants animaux. Mais je gagerais que vous ne savez pas comment on les classe.

– Si, répondit sérieusement le harponneur. On les classe en poissons qui se mangent et en poissons qui ne se mangent pas !" » (p. 144).

Cette même disparité de points de vue est soulignée plus tard vers l'île de Ceylan, lorsqu'à la question de Ned Land *« Qu'est-ce que c'est qu'une perle ? »*, Aronnax lui répond : *« Pour le poète, la perle est une larme de la mer ; pour les Orientaux, c'est une goutte de rosée solidifiée ; pour les dames, c'est un bijou de forme oblongue, d'un éclat hyalin, d'une matière nacrée, qu'elles portent au doigt, au cou ou à l'oreille ; pour le chimiste, c'est un mélange de phosphate et de carbonate de chaux avec un peu de gélatine, et enfin, pour les naturalistes, c'est une simple sécrétion maladive de l'organe qui produit la nacre chez certains bivalves »* (p. 270).

La connaissance du milieu est de fait confrontée aux limites du corps. Le scaphandre offre ainsi une expérience inédite en immersion palliant les bornes physiques. En perfectionnant l'appareil Rouquayrol-Denayrouze, le capitaine Nemo permet de *« se risquer dans ces nouvelles conditions physiologiques, sans que [les] organes en souffrent aucunement »* (p. 155). Toutefois la technologie, aussi sophistiquée soit-elle, ne peut repousser indéfiniment les frontières physiques du corps humain. Pierre Aronnax regrette ainsi de ne pouvoir communiquer avec ses compagnons lors de ces formidables excursions sous-marines : *« Quel indescriptible spectacle ! Ah ! Que ne pouvions-nous communiquer nos sensations ! Pourquoi étions-nous emprisonnés sous ce masque de métal et de verre ! Pourquoi les paroles nous étaient-elles interdites de l'un à l'autre ! Que ne vivions-nous, du moins, de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément, ou plutôt encore de celle de ces amphibies qui, pendant de longues heures, peuvent parcourir, au gré de leurs caprices, le double domaine de la terre et des eaux l'océan,*

coupé des réalités terrestres, offre les conditions d'un espace refuge, imaginé et vécu sur le modèle du monastère » (p. 246-247).

Mais ce sont aussi les limites de l'esprit humain qui font obstacle à l'accès à une connaissance totale du milieu naturel dans lequel il évolue. Ainsi, toutes les méthodes de raisonnements logiques sont bien insuffisantes face à une nature mobile. Les grilles d'interprétation figées – taxinomie et classification – ne permettent pas toujours à Aronnax d'appréhender ce qu'il observe, goûte, sent ou entend. Seules la répétition des expériences et leur durée dans le temps, que vient compléter le partage des connaissances et assister une technologie innovante, concourent à dépasser les bornes imposées par le milieu naturel dans lequel le narrateur évolue. Ainsi, à bord du *Nautilus*, les trois compagnons développent une véritable solidarité, nourrie d'un goût commun pour les savoirs et une curiosité sans faille, qui les rend plus efficaces dans leur étude : *« Notre admiration se maintenait toujours au plus haut point. Nos interjections ne tarissaient pas. Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. Jamais il ne m'avait été donné de surprendre ces animaux vivants, et libres dans leur élément naturel »* (p. 148).

b. En quelle langue ?

« Et maintenant, comment pourrais-je retracer les impressions que m'a laissées cette promenade sous les eaux ? Les mots sont impuissants à raconter de telles merveilles ! Quand le pinceau lui-même est inhabile à rendre les effets particuliers à l'élément liquide, comment la plume saurait-elle les reproduire ? » s'interroge Pierre Aronnax (p. 160). Le langage peine en effet à rendre compte du réel, surtout quand la nature n'en finit pas de dévoiler de nouvelles réalités. À mesure que l'expédition sous les mers progresse, non seulement les représentations de la nature et le découpage de l'espace changent, mais aussi le langage et donc la manière de penser et de retranscrire ce nouveau milieu sous-marin.

Face à cette labilité du monde, Nemo invente une nouvelle langue pour communiquer avec les hommes de son équipage qui semblent de nationalités différentes et ainsi renforcer la communauté secrète du *Nautilus*. Il rédige également ses études en plusieurs langues pour diffuser le plus largement possible le fruit de ses études sous-marines.

Le narrateur-personnage, Pierre Aronnax, est en quête d'une vérité métaphorique pour rendre compte de la réalité subaquatique, de ses splendeurs et de ses dangers souvent indescriptibles. Toutefois, en dépit de ses prétéritions répétées, il parvient à faire part au lecteur des paysages qu'il découvre derrière la vitre du *Nautilus* ou celle du scaphandre : *« Là croissaient des éponges de toutes formes, des éponges pédiculées, foliacées, globuleuses, digitées. Elles justifiaient assez exactement ces noms de corbeilles, de calices, de quenouilles, de cornes d'élan, de pied de lion, de queue de paon, de gant de Neptune, que leur ont attribués les pêcheurs, plus poètes que les savants »* (p. 293-294).

L'univers du mythe vient aussi combler les lacunes du discours scientifique : Neptune, Protée, les sirènes, autant de références légendaires familières au lecteur. L'océan incarne l'espace initiatique par excellence. *L'Odyssée* d'Homère en a fourni les archétypes. Pour décrire les phoques, le naturaliste convoque ainsi les personnages aquatiques les plus célèbres : *« Je dois dire que, dans l'eau, leur élément par excellence, ces animaux à l'épine dorsale mobile, au bassin étroit, au poil ras et serré, aux pieds palmés, nagent admirablement. Au repos et sur terre, ils prenaient des attitudes extrêmement gracieuses. Aussi, les anciens, observant leur physionomie douce, leur regard expressif que ne saurait surpasser le plus beau regard de femme, leurs yeux veloutés et limpides, leurs poses charmantes, et les poétisant à leur manière, métamorphosèrent-ils les mâles en tritons, et les femelles en sirènes »* (p. 417).

Dans le même temps, l'homme de science qu'il est resté met en garde contre cette tendance à avoir recours à l'imaginaire quand la réalité est difficile à traduire. Ainsi lorsqu'il évoque avec Ned et Conseil la possible existence d'un poulpe géant, reste-t-il très circonspect : *« Au fait, il a raison, dis-je. J'ai entendu parler de ce tableau ; mais le sujet qu'il représente est tiré d'une légende, et vous savez ce qu'il faut penser des légendes en matière d'histoire naturelle ! D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer »* (p. 460). Les références sont en effet nombreuses d'Aristote aux pêcheurs, en passant par les musées de Trieste et de Montpellier qui *« conservent des squelettes de poulpes qui mesurent deux mètres. D'ailleurs, suivant le calcul des naturalistes, un de ces animaux, long de six pieds seulement,*

aurait des tentacules longs de vingt-sept. Ce qui suffit pour en faire un monstre formidable » (p. 461).

c. Je sais que je ne sais rien

Finalement, le narrateur a pris conscience à bord du *Nautilus* des limites de cette présentation de la nature sacrifiant pour l'essentiel à une stricte taxinomie qui enferme le monde marin et sous-marin dans des règnes, des embranchements, des classes, des ordres, des familles, des genres, des espèces, des sous-espèces, des groupes, des variétés, des formes parfaitement mais illusoirement compartimentés. De manière symptomatique, Conseil, *« emporté dans les abîmes de la classification, sortait du monde réel »* (p. 363).

Les nombreux échanges du naturaliste avec le capitaine Nemo, sur le pont du sous-marin ou dans le fumoir de son cabinet de recherche, sont à bien des égards révélateurs de l'impasse des connaissances pures : *« Je demandai au capitaine Nemo s'il avait observé des poissons à des profondeurs plus considérables.*

"Des poissons ? me répondit-il, rarement. Mais dans l'état actuel de la science, que présume-t-on, que sait-on ?

– Le voici, capitaine. On sait que, en allant vers les basses couches de l'Océan, la vie végétale disparaît plus vite que la vie animale. On sait que, là où se rencontrent encore des êtres animés, ne végète plus une seule hydrophyte. On sait que les pèlerines, les huîtres vivent par deux mille mètres d'eau, et que Mac Clintock, le héros des mers polaires, a retiré une étoile vivante d'une profondeur de deux mille cinq cents mètres. On sait que l'équipage du Bull-Dog*, de la Marine Royale, a pêché une astérie par deux mille six cent vingt brasses, soit plus d'une lieue de profondeur. Mais, capitaine Nemo, peut-être me direz-vous qu'on ne sait rien ?" »* (p. 380-381).

Jules Verne ne dissimule donc pas son pessimisme vis-à-vis de la science et de ses applications. En mettant en scène la confrontation de deux scientifiques, *Vingt Mille Lieues sous les mers* propose finalement une réflexion sur les désillusions de l'homme de science qui en interroge les finalités : *« Je suivais ces expériences avec le plus vif intérêt. Le capitaine Nemo y apportait une véritable passion. Souvent, je me demandai dans quel but il faisait ces observations. Était-ce au profit de ses semblables ? Ce n'était pas probable, car, un jour ou l'autre, ses*

travaux devaient périr avec lui dans quelque mer ignorée ! À moins qu'il ne me destinât le résultat de ses expériences. Mais c'était admettre que mon étrange voyage aurait un terme, et ce terme, je ne l'apercevais pas encore » (p. 232).

Pierre Aronnax est conscient des angles morts de son récit comme dans l'étonnant chapitre *Aegri somnia* – littéralement : rêve d'un malade –, où pour la seconde fois il se retrouve enfermé dans sa chambre, avec ses deux compagnons, sans en connaître les raisons. De nombreuses interrogations restent sans réponse à la fin du roman, comme si l'écrivain-scientifique ne parvenait pas à percer le mystère Nemo, et au-delà de la science qu'il incarne. Au début de l'expédition, il se compare à Œdipe face au Sphinx/Nemo (p. 124), mais il ne parvient pas en définitive à résoudre l'énigme. C'est un Œdipe aveuglé, celui qui ne peut regarder la vérité en face, le motif de l'éblouissement étant récurrent dans l'ensemble du roman. *« Qu'ai-je découvert jusqu'ici ? rien, ou presque rien, puisque nous n'avons parcouru que six mille lieues à travers le pacifique ! »* (p. 254).

La phrase qui clôt l'aventure – « Le Capitaine Nemo et moi » – relie ses deux destins de manière indéfectible : le scientifique et l'écrivain en quête d'une vérité inatteignable. Tel semble l'enseignement à retenir des expériences de la nature.

C. « C'est peut-être là le point réel où la vie obscurément se soulève du sommeil de pierre, sans se détacher encore de ce rude point de départ » (p. 246)

« Pendant que je rêvais ainsi, tandis que je cherchais à fixer dans mon souvenir tous les détails de ce paysage grandiose, le capitaine Nemo, accoudé sur une stèle moussue, demeurait immobile et comme pétrifié dans une muette extase. Songeait-il à ces générations disparues et leur demandait-il le secret de la destinée humaine ? Était-ce à cette place que cet homme étrange venait se retremper dans les souvenirs de l'histoire, et revivre de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne ? Que n'aurais-je donné pour connaître ses pensées, pour les partager, pour les comprendre !

Nous restâmes à cette place pendant une heure entière, contemplant la vaste plaine sous l'éclat des laves qui prenaient parfois une intensité surprenante.

Les bouillonnements intérieurs faisaient courir de rapides frissonnements sur l'écorce de la montagne. Des bruits profonds, nettement transmis par ce milieu liquide, se répercutaient avec une majestueuse ampleur. »

Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, 1870 (p. 361).

L'obsession du scientifique à vouloir maîtriser la nature apparaît en substance comme symptomatique d'une interrogation sur la finitude humaine.

La mort est en effet omniprésente dans tout le roman : liée objectivement aux dangers de toute expédition en mer, elle symbolise également la prise de conscience des limites de la science et, *in fine,* de l'Homme à accéder à une quelconque vérité de la nature. Elle règne en maître, engloutissant tout sur son passage à l'instar du maelström qui met un terme à la course folle du *Nautilus*. La disparition de celui-ci reste néanmoins en suspens, comme celle de Nemo, qui semble être arrivé au terme de son voyage au propre comme au figuré, pressentant qu'il s'agissait de son dernier tour du monde des mers. Paradoxalement, la mort est d'autant plus tangible qu'elle hante un espace marin où la nature est surabondante et semble éternelle, alors que les hommes ne cessent de piller ses ressources. Le narrateur se montre ainsi optimiste quand le capitaine Nemo lui indique un *« amoncellement prodigieux de pintadines »* et qu'il pense *« que cette mine était véritablement inépuisable, car la force créatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme »* (p. 281). Aveuglement constant d'un narrateur qui restera ironiquement dans le déni jusqu'à la fin – il s'est tenu finalement au bord de l'abîme plus qu'il ne l'a sondée, contrairement à Nemo –, quand Ned Land se montre plus clairvoyant sur la personnalité de Nemo, notamment lors de l'épisode de la banquise : *« Parce que personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré »* (p. 403). Nemo n'est pas sans contradiction ce qui lui confère sa part d'humanité ambivalente et parfois tout autant destructrice, qu'il reproche justement à la plupart des hommes. L'épisode de l'extermination des cachalots en est un exemple remarquable. Alors qu'il n'autorise pas Ned Land à chasser les baleines menacées d'extinction, condamnant *« ces passe-temps meurtriers »* qu'il juge *« blâmables »*, il n'hésite pas à transformer le

Nautilus en un formidable harpon pour massacrer les cachalots *« leurs ennemis naturels »* (p. 402), *« féroces cétacés [qui] ne sont que bouches et dents »* (p. 403). Ned Land ressort horrifié de cette chasse inégale et disproportionnée, qu'il réprouve : *« je ne suis pas un boucher, mais je suis un chasseur, et ceci n'est qu'une boucherie. »* (p. 405).

L'évocation des naufrages, autres symboles de *l'hubris* des hommes, est récurrente. Celui de La Pérouse est longuement développé au chapitre XIX « Vanikoro », annonçant la fin prochaine de Nemo : *« Ah ! c'est une belle mort pour un marin ! dit alors le capitaine Nemo. C'est une tranquille tombe que cette tombe de corail, et fasse le ciel que, mes compagnons et moi, nous n'en ayons jamais d'autre ! »* (p. 196).

Dans une étrange scène – qui n'est pas sans rappeler Ulysse attaché au mât de son vaisseau par ses compagnons pour écouter le chant mortel des sirènes –, alors qu'une violente tempête éclate, le capitaine Nemo *« s'était amarré à mi-corps pour résister aux vagues monstrueuses qui déferlaient ».* Le narrateur s'y était *« hissé et attaché aussi, partageant [s]on admiration entre cette tempête et cet homme incomparable qui lui tenait tête. […] L'atmosphère fut zébrée d'éclairs violents. [Il] ne pouvai[t] en supporter l'éclat, tandis que le capitaine Nemo, les regardant en face, semblait aspirer en lui l'âme de la tempête. Un bruit terrible emplissait les airs, bruit complexe, fait des hurlements des vagues écrasées, des mugissements du vent, des éclats du tonnerre. […] À la pluie avait succédé une averse de feu. Les gouttelettes d'eau se changeaient en aigrettes fulminantes. On eût dit que le capitaine Nemo, voulant une mort digne de lui, cherchait à se faire foudroyer »* (p. 480). Dans ce défi prométhéen devant les forces de la nature, Nemo semble en effet livrer un combat contre lui-même autant que contre le destin.

Mais si la démesure caractérise ce mystérieux personnage, *« terrible justicier, véritable archange de la haine »*, elle incarne tout autant celle des Hommes qu'il combat et dont il dénonce leur rapport destructeur à la nature, souhaitant d'autant plus la maîtriser qu'ils la redoutent.

Récit d'aventure scientifique, autant qu'une réflexion sur la place de l'Homme dans la nature, *Vingt Mille Lieues sous les mers* invite à une médiation sur la vie et le respect de la nature.

Bibliographie succincte

Roman

- Jules VERNE, *L'Île mystérieuse*, 1875.
- Hélène GAUDY, *Un monde sans rivage*, 2019.

Essai

- Michel SERRES, *Jouvences sur Jules Verne*, 1974.

---

1. Issu du milieu ouvrier, Jean Macé (1815-1894) est un pédagogue, enseignant, journaliste et homme politique, fondateur de la Ligue de l'enseignement. Il promeut une éducation laïque et gratuite. En 1864, il crée *Le Magasin d'éducation et de récréation*, qui se présente comme un journal pour la jeunesse, destiné à diffuser les connaissances tout en divertissant. Il est élu sénateur à vie sous la III^e^ République.

2. La Commune de Paris désigne une période insurrectionnelle où, durant plusieurs semaines – du 18 mars au 28 mai 1871 –, les habitants de Paris érigent des barricades pour manifester contre Adolphe Thiers, chef du pouvoir exécutif, qui veut désarmer les Parisiens après que le gouvernement en place, à majorité royaliste, a choisi de signer un armistice avec le nouvel Empire allemand, le 28 janvier 1871, consacrant la fin du Second Empire de Napoléon III. L'armée gouvernementale, dirigée par Mac-Mahon, entre dans la capitale le 21 mai 1871 : débute alors la « Semaine sanglante », où plusieurs monuments sont en proie à d'importants incendies, comme le palais des Tuileries, le Palais de justice ou encore l'Hôtel de Ville. À la fin de l'insurrection, on compte 20 000 victimes, 38 000 arrestations et quelques milliers de proscrits et de déportés vers les bagnes des colonies françaises, dont celui de la Nouvelle-Calédonie. En août 1871, Adolphe Thiers est élu président de la III^e^ République.

3. « Je dirai un mot de Jules Verne. Celui-là n'écrit pas précisément des romans ; […] il se lance dans des imaginations fantaisistes en s'appuyant sur les données scientifiques nouvelles. En somme ce sont bien des romans, et des romans plus aventureux et plus imaginaires que les nôtres […]. Mais je suis bien obligé de constater le succès, qui est stupéfiant. M. Verne est certainement à cette heure l'écrivain qui se vend le plus en France. Chacun de ses livres s'est enlevé en librairie à plus de cent mille exemplaires […]. Cela, d'ailleurs, n'a aucune importance dans le mouvement littéraire actuel. Les alphabets et les paroissiens se vendent également à des chiffres considérables. » Émile Zola, « Jules Verne », dans *Le Figaro littéraire*, 22 décembre 1878.

4. Roland Barthes, *Mythologies*, « Nautilus et Bateau ivre », 1957.

5. Ce motif donne le nom à un chapitre de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, « Tout par l'électricité » (chapitre XII, partie I) où le professeur Aronnax présente longuement la machinerie du *Nautilus* : « *Il est un agent puissant, obéissant, rapide, facile, qui se plie à tous les usages et qui règne en maître à mon bord. Tout se fait par lui. Il m'éclaire, il me chauffe, il est l'âme de mes appareils mécaniques. Cet agent, c'est l'électricité. – L'électricité ! m'écriai-je assez surpris. – Oui, monsieur. – Cependant, capitaine, vous possédez une extrême rapidité de mouvements qui s'accorde mal avec le pouvoir de l'électricité. Jusqu'ici, sa puissance dynamique est restée très restreinte et n'a pu produire que de petites forces ! – Monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, mon électricité*

n'est pas celle de tout le monde, et c'est là tout ce que vous me permettrez de vous en dire » (p. 119).

6. Dans *L'Île mystérieuse* (1874), le lecteur découvre son passé et des éléments clés de sa vie apportant un éclairage nouveau sur ce personnage sombre et mystérieux.

7. Créée sous l'impulsion de Ptolémée 1er, roi d'Égypte (autour de 290 avant notre ère), la bibliothèque d'Alexandrie avait pour mission de collecter et conserver tous les savoirs du monde, sous forme de rouleaux de papyrus. À son apogée, elle compta 700 000 rouleaux, des traités scientifiques aux tragédies d'Eschyle, Sophocle et Euripide, rédigés dans toutes les langues du monde connu, en grec, en égyptien, en araméen, en hébreu, entre autres. Les circonstances de sa destruction restent hypothétiques.

8. Le nom de Nemo – « personne » en latin – est une référence sans équivoque à celui que se donne Ulysse, dans *l'Odyssée*, quand le Cyclope l'interroge sur son identité, de même Aronnax s'enquérant auprès du capitaine : « – *De quel nom dois-je vous appeler ? – Monsieur, répondit le commandant je ne suis pour vous que le capitaine Nemo, et vos compagnons et vous, n'êtes pour moi que les passagers du* Nautilus. » (p. 105).

9. Cette notion de merveilleux scientifique est initiée par Roger Caillois dans son essai *Obliques* (1975).

10. Prométhée, nom du titan qui déroba le feu aux dieux pour en faire don aux hommes, signifie « prévoyant », « prudent » par opposition à son frère, Épiméthée, « qui réfléchit après coup ».

Le Mur invisible (1963)

Marlen Haushofer

Introduction

La traduction française du *Mur invisible* fête en 2025 ses quarante ans. Ce roman écrit en 1963, que l'on considère comme un classique de la littérature autrichienne, n'a connu en France et à l'étranger – comme son autrice – qu'une reconnaissance tardive, et même pour ainsi dire, *post mortem*. Morte prématurément en 1970, Marlen Haushofer était en effet déconsidérée de son vivant dans son propre pays, et perçue comme une autrice mineure, de « littérature féminine ».

Pourtant, si cette romancière, que d'aucuns considèrent comme « féministe » pour son époque, est reconnue aujourd'hui dans le paysage littéraire européen, elle est surtout, pour reprendre les mots de Miguel Couffon, *« une écrivain de la femme (parfois aussi de l'homme), et de sa détresse, laquelle n'est pas tant le fait de la guerre qui ne constitue souvent que la toile de fond de ses récits, que d'une condition domestique assommante et dévoreuse de temps*[1] *»*.

Distinguée trop tardivement, Marlen Haushofer est désormais associée à ce *Mur invisible*, récit fictionnel mettant en scène une (unique ?) survivante à une probable catastrophe mondiale. Le roman raconte l'expérience humaine d'une femme forcée de se surpasser et d'apprendre à vivre en symbiose avec la nature, dans un chalet isolé dans la montagne. D'une force moderne incroyable par son aspect quelque peu visionnaire, ce texte s'inscrit alors dans une réflexion à la fois littéraire, écologiste, politique et ontologique, et fait de cette expérience de la nature – métaphore de notre monde et de nos craintes – le laboratoire de la condition humaine.

1. *Le Mur invisible*, histoire d'une œuvre, fiction d'une époque, destinée d'une femme

A. Marlen Haushofer, la simple vie d'une femme

Marlen Haushofer naît en 1920 à Frauenstein en Haute-Autriche. Issue d'un milieu modeste (son père était garde forestier et sa mère femme de chambre), elle passe une bonne partie de son enfance dans une maison forestière, où elle découvre un cadre de vie simple, dans une Autriche pastorale et tranquille. Son père développe en elle un goût pour les animaux, pour la forêt et les activités agricoles, dont *Le Mur invisible* est sans doute en partie un écho.

Elle grandit dans une Autriche occupée par l'Allemagne nazie. En 1939, après l'obtention de son baccalauréat, elle effectue donc son « service du travail » en Prusse-Orientale. Ce *Reichsarbeitsdienst*, dit « RAD », était une organisation paramilitaire obligatoire qui visait à endoctriner la jeunesse et à fournir une main-d'œuvre pour l'économie de guerre.

Après des études germanistiques et en histoire de l'art, elle épouse en 1941 Manfred Haushofer, séjourne avec lui à Prague, puis à Vienne, Graz, avant de s'installer en 1947 à Steyr. Manfred, dentiste, installe dans cette petite ville bourgeoise son cabinet, en 1950. Il est toutefois un époux volage, qui enferme Marlen dans son rôle de mère.

En 1968, on lui diagnostique un cancer des os. En dépit de nombreux soins, d'opérations de la moelle épinière, elle succombe à sa maladie en 1970, alors qu'elle n'a que cinquante ans.

B. Marlen Haushofer, écrire pour ne pas perdre la raison

a. L'écriture, la vie

Marlen Haushofer a cultivé son goût pour l'écriture tout au long de son existence, goût personnel qu'elle cultive comme une sorte de jardin secret. Enfermée dans sa vie et dans une situation conjugale qui ne l'épanouissait guère, prisonnière de son rôle d'épouse et de mère, elle a cherché dans l'écriture, comme la narratrice du *Mur invisible*, non pas seulement *« le seul plaisir d'écrire »*, mais un *« moyen de ne pas perdre la raison »* (p. 9).

Hans Weigel, un ami rencontré à Vienne, a beaucoup contribué à faire connaître ses œuvres auprès d'éditeurs ou de radios autrichiennes, pour être lues à l'antenne, dès les années 1950. Ainsi, comme pour chercher son destin littéraire véritable, Marlen Haushofer s'essaie à divers genres[2] : des récits et nouvelles, comme *Nous avons tué Stella* (longue nouvelle, publiée en 1958, parfois considérée comme un roman) *La Cinquième Année* (recueil de nouvelles et de récits, publié en 1952), *La Nuit* (ensemble de récits publiés en1968) ou des romans comme *La Porte dérobée* (1957), *Le Mur invisible* (1963) ou *Dans la mansarde* (1969). Elle écrivait aussi des livres pour la jeunesse et des pièces radiophoniques. Autrice prolixe malgré tout, elle reçut de nombreuses reconnaissances de son vivant comme le Prix national autrichien d'encouragement pour la littérature (1953 et 1968) ou le Prix de la littérature enfantine de la ville de Vienne (1965 et 1967). Pour *Le Mur invisible*, elle reçoit le prix Arthur-Schnitzler en 1963.

b. Une écriture autobiographique ?

Si la narratrice du *Mur invisible* cherche son moyen de survie par l'écriture, est-elle un avatar de notre romancière ? Dans un entretien avec Elisabeth Pablé en avril 1968[3], Marlen Haushofer disait : *« Je n'écris jamais sur autre chose que mes propres expériences. Tous mes personnages sont des parties de moi, pour ainsi dire des personnalités dissociées que je connais assez bien […]. Je suis d'avis que, au sens large, tout ce qu'un écrivain écrit est autobiographique[4].* » Son œuvre serait ainsi, selon ses propres dires, une projection d'une partie de sa propre vie. L'amour de la nature, l'oppression des femmes dans une société patriarcale, la découverte d'un monde nouveau, la nécessité d'écrire… tous ces thèmes liés à la vie de la romancière deviennent des sujets du *Mur invisible* comme du reste de son œuvre.

Le roman pourrait ainsi avoir quelques aspects autobiographiques. Marlen Haushofer souffrait en effet d'être obligée, en tant que femme, de jouer du masque social et des faux-semblants, à son époque. L'écriture apparaît ainsi comme une forme de survie dans cette société bourgeoise étriquée, dans ce monde de mensonges. Lors de sa première année de survie, la narratrice du roman raconte ainsi la peur de la perte des êtres chers, peur qu'elle ressentait déjà dans sa vie d'avant. Elle évoque n'avoir, dans sa vie citadine, *« jamais osé parler à quiconque de ce lourd*

fardeau, un homme ne m'aurait pas comprise, quant aux femmes elles ressentaient la même chose. C'est pourquoi nous préférions nous entretenir de robes, d'amies ou de théâtre et rire ensemble, sans jamais perdre de vue ce souci qui nous dévorait en secret » (p. 82). La narratrice explique ici le masque de l'hypocrisie sociale, celle d'une apparente futilité féminine. Le choix des masques assumés par des êtres lucides, mais incapables d'affronter la puissance patriarcale, démontre la clairvoyance des femmes de sa génération, forcées à se distraire collectivement pour ne pas avoir à souffrir publiquement. Marlen Haushofer raconte alors une partie de son histoire et œuvre à une littérature féminine, au sens plein du terme, faisant de son roman une image de la possible violence de sa vie, dans une époque et un contexte complexes.

C. L'Autriche et le monde de Marlen Haushofer

a. L'Autriche face à la puissance du mal…

Si la littérature parvient à signifier certains aspects des combats intérieurs de Marlen Haushofer, sans doute faut-il alors comprendre combien le contexte d'écriture imprègne l'œuvre. L'Autriche des années 1960 était traditionaliste et vivait sous la menace latente d'une guerre nucléaire. Si la romancière grandit dans un cadre pastoral et reculé, Steyr, où elle emménage avec son mari en 1947, est en revanche une petite ville de province très conservatrice, connue à l'époque pour développer l'industrie des armes… Comme toutes les villes du pays, Steyr a subi l'occupation nazie. Le Reich allemand annexa en effet le pays en mars 1938 – ce rattachement porte le nom d'*Anschluss* – jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'Autriche redevient donc une République en avril 1945, mais la domination nazie court jusqu'en 1955, année où le pays retrouve sa souveraineté à la suite de la signature du traité d'État autrichien. L'Autriche dans laquelle grandit Marlen Haushofer subit ainsi l'occupation – elle est d'ailleurs contrainte à effectuer son « service du travail », outil de propagande du Reich allemand –, et devient à la suite de la libération un pays traumatisé.

Par ailleurs, dans ces mêmes années, la guerre froide entre le bloc de l'Est et celui de l'Ouest a commencé. L'Autriche, qui revendique officiellement une neutralité politique, est marquée par ces tensions,

craignant une nouvelle fois d'être absorbée malgré elle dans ces conflits. L'Allemagne, dont elle est voisine, érige en 1961 la construction d'un mur, à Berlin, séparant deux blocs et deux mondes. Comment ne pas penser alors qu'en 1963, au moment où elle achève l'écriture d'un roman dont le titre original est *Die Wand* – littéralement « Le mur » –, l'autrice ne pense pas à cette frontière qui sépare deux parties du monde, en isolant l'une d'elles ?

De plus, au cours de cette même période, le spectre de la guerre perdure. Une menace nouvelle apparaît, car les États-Unis ont développé, dans les années 1950, une arme nouvelle, nucléaire, et le monde entier vit dans la peur d'une guerre atomique dévastatrice. La narratrice du *Mur invisible* évoque d'ailleurs explicitement cette menace dès les premières pages du roman : *« À cette époque, on parlait beaucoup d'une guerre atomique et de ses conséquences, ce qui poussa Hugo à stocker dans son chalet de chasse une petite provision de denrées alimentaires et d'objets de première nécessité »* (p. 12). Le spectre de cette arme redoutable qui tue les humains et les animaux, mais préserve les végétaux, pourrait dès lors trouver un écho dans le roman, et la construction du mur, si elle peut faire penser à celle ayant eu lieu à Berlin, pourrait aussi ressembler à une sorte de bunker fictionnel et expérimental qui isole certaines parties du territoire du reste du monde, alors que l'autre partie aurait été ravagée par un cataclysme que la narratrice imagine d'une envergure exceptionnelle : *« Déjà ce dix mai, j'étais certaine que la catastrophe avait été d'une très grande envergure »* (p. 46). La menace d'une fin du monde marque donc les esprits, et Marlen Haushofer fait alors de son roman la traduction des hantises de son époque.

b. L'Autriche et la puissance des mâles…

L'Autriche des années 1960 se libère donc progressivement de l'emprise nazie, mais les spectres de cette époque rôdent encore, notamment dans les pratiques culturelles. Les villes du pays sont empreintes des mœurs bourgeoises peu progressistes, qui croient en des valeurs traditionalistes et familiales, en réduisant les droits des femmes à ceux de la maternité ou des tâches domestiques. Les œuvres de notre romancière sont hantées par ces questions, et représentent des

personnages féminins qui cherchent à s'imposer dans une société patriarcale.

Texte-clé

« En effet, les protagonistes des romans ne sont pas des femmes qui démissionnent. Elles luttent pour échapper à l'étroitesse d'une exigence régie par les "trois K", *Kinder – Kirche – Küche*, les enfants, la cuisine et surtout l'Église Catholique autrichienne, étouffante par son omniprésence. »

Patrick Chamoiseau « Marlen Haushofer ou la corneille blanche »
in *Le Mur invisible*, Actes Sud, 1992, p. 329.

L'Autriche de l'après-guerre est en effet un pays très catholique, dont les croyances sont ancrées dans les pratiques sociales. Elles engendrent des manières de penser et des visions de la famille extrêmement réductrices. Il est intéressant de comparer, à ce titre, les deux personnages féminins du roman, la narratrice et sa cousine Louisse, qui sont très différents sur cet aspect. Si la narratrice est une femme veuve, mère de deux enfants déjà autonomes, Louise, elle, semble se plier à des activités masculines comme la chasse, ce qui provoque l'aversion de la narratrice : *« Louise chassait avec passion. C'était une rousse à la santé robuste qui flirtait avec tous les hommes qui croisaient son chemin. Comme elle détestait tenir une maison, elle était ravie que je m'occupe de Hugo, que je lui prépare son chocolat ou lui mélange ses innombrables mixtures »* (p. 11-12). D'emblée, donc, les deux femmes se distinguent quant à leurs rôles dans le foyer et leur soumission à la figure masculine. La représentation de la répartition genrée dans la société se dévoile ici, et ce dès le début du roman.

Quelques pages après, alors que la narratrice est seule dans la forêt, elle se demande s'il n'aurait pas été préférable pour sa survie que le garde-chasse évoqué dès l'incipit soit en sa compagnie dans le chalet. Si son savoir-faire aurait pu être un atout, la survivante émet un tableau sans concession de ce qui aurait alors pu advenir : *« Dieu sait ce que l'enfermement dans la forêt aurait produit chez cet homme. En tout cas, il était physiquement plus fort que moi, et je serais tombée sous sa dépendance. Qui sait, il serait peut-être aujourd'hui paresseusement allongé dans la cabane après m'avoir envoyée travailler. La possibilité de se décharger du travail doit être la grande tentation de tous les hommes.*

Et pourquoi un homme qui n'aurait plus à redouter la réprobation continuerait-il à travailler ? Non, il vaut mieux être seule » (p. 76-77). La conception des mœurs réduit donc le rôle de la femme à son statut d'épouse, de femme de maison, dans cette Autriche de l'après-guerre. Si la femme est *mère* – et la narratrice l'est doublement –, elle doit aussi s'occuper du foyer et de son mari. Être *épouse*, en somme.

Il en va de même des positions religieuses, liées aux valeurs sociétales. Si Patrick Chamoiseau estime l'Église Catholique autrichienne *« étouffante par son omniprésence »*, c'est qu'en effet cette religion a imposé des pratiques sociales à travers des fêtes symboliques. La narratrice du roman démontre souvent combien ces moments apparaissaient comme des rituels sociaux incontournables dans son ancienne vie. À propos de la Toussaint, par exemple, elle repense à l'hypocrisie sociale consistant à fleurir *« les tombes des morts pour avoir le droit de les oublier »* (p. 265) déplorant qu'*« enfant, [elle] souffrai[t] de voir les morts si mal traités »* (p. 265), avant de critiquer ouvertement les *« prières apeurées »* (p. 265) des fidèles sur les tombes, fidèles qui ne comprenaient même pas *« que ce serait bientôt [leur] propre bouche morte que l'on bourrerait bientôt de fleurs en papier »* (p. 265).

Les pratiques sociales sont ainsi imbibées par le dogme catholique, et le roman démontre, par la peinture de la société autrichienne qu'il dresse, combien il reflète l'Histoire et les mœurs d'une Autriche imprégnée par cette réalité vue de loin. Marlen Haushofer érige ainsi un mur imaginaire entre cette réalité – ce désormais ancien monde pour son personnage – et ce microcosme naturel où la protagoniste de la fiction repense à cette époque, la revit, mais l'oublie aussi, au profit d'un monde bien plus humain : celui de la nature.

2. Focus sur l'œuvre : résumé et analyse

A. Résumé – *Le Mur invisible*

Écrire quand on est seule… (p. 9-13)	
5 novembre (année 3) P. 9-13	Au début du récit, la narratrice – une femme seule dans un chalet, au milieu de la forêt, isolée du monde – décide de raconter son histoire, sans savoir si la date retenue est la bonne. Son envie d'écrire est motivée par la peur de perdre la mémoire, la conscience de la solitude et la peur. D'emblée, un flou temporel apparaît : elle n'a plus de montre et avoue n'être pas sûre de certaines dates, à partir du dernier hiver (année 2). Les premiers mots de son récit rendent hommage à Hugo, le mari de sa cousine Louise, sans qui elle ne serait pas en vie :

	collectionneur hypocondriaque, il entassait diverses choses dans ce chalet permettant la survie de la protagoniste.
À la découverte du mur… et de la solitude ! (p. 13-53)	
30 avril (année 1) P. 13-16	Les Rüttlinger invitent la narratrice, mère veuve de deux filles presque adultes, à passer trois jours dans leur chalet à la montagne. Après trois heures de route depuis la ville où ils habitent, ils récupèrent Lynx, le chien d'Hugo élevé par le garde-chasse. Arrivés tard au chalet, Louise amène Hugo au village, tandis que la narratrice reste seule au logis, prenant ses quartiers en se prélassant. Au moment du coucher du soleil, Lynx revient seul. Elle imagine alors qu'il a mal agi avec Louise, et que cette dernière l'a renvoyé au chalet. Mais les heures passent, et le couple ne rentre pas. Sans trop s'inquiéter, elle mange et s'endort, seule.
1er mai (année 1) P. 16-31	Au réveil, Hugo et Louise ne sont pas rentrés. Un peu inquiète, elle décide d'aller les chercher, accompagnée de Lynx, mais ce dernier, pourtant tout joyeux à son départ, se met à geindre et revient vers elle la gueule en sang. Interloquée, la narratrice avance et se cogne la tête contre une paroi invisible. Elle comprend alors qu'un « mur » la sépare du reste du paysage, et qu'aucun humain n'apparaît à l'horizon. Elle décide de traverser le ruisseau et voit, de l'autre côté du mur, un homme, debout près d'une fontaine, comme statufié. De retour vers Lynx, elle découvre une mésange morte et comprend alors qu'un étrange événement est survenu. Elle retourne au chalet, reprend ses esprits et décide de se rendre à nouveau au ruisseau. Ne discernant aucune trace humaine, elle suppose qu'un malheur s'est produit, tuant tous les humains. De retour au chalet, Lynx s'endort, et la narratrice boit du whisky, conscientisant l'épreuve qu'elle a à affronter : elle se retrouve prisonnière d'une forêt. Elle commence à apprivoiser sa solitude à l'état naturel, et sa relation avec Lynx.
2 mai (année 1) P. 31-39	Réveillée à 6 heures du matin par le chant des oiseaux, reposée, la narratrice a retrouvé son discernement, et cherche des réponses. Elle essaie d'allumer la radio de la voiture d'Hugo, mais aucune fréquence n'émet. Elle redescend alors dans la gorge, cette fois-ci mieux équipée que la veille, longe le mur invisible et parvient, cette fois, à voir derrière celui-ci, grâce aux jumelles d'Hugo, d'autres humains et animaux (une femme, un chien, des vaches), sans doute morts. Mais alors qu'elle observe ce paysage étrange et désertique, elle entend derrière elle Lynx aboyer et découvre une vache rescapée, qu'elle trait immédiatement. Elle la ramène avec elle au chalet. Éreintée, la narratrice s'endort immédiatement après avoir nourri le chien.
3 mai (année 1) P. 39-43	Dès son réveil, la protagoniste, courbaturée de la veille, n'a qu'une pensée : traire la vache. Puis elle aménage une étable pour elle, avec ce qu'elle trouve. Le soir, dans l'impossibilité de dormir, elle pense à sa solitude et à son sort.
4 mai (année 1) P. 43-45	Le lendemain, la narratrice décide de s'occuper du foin pour sa vache. En allant explorer les alentours, elle en trouve dans la cabane du pré à côté du ruisseau. Malgré l'effort physique que cela représente, elle se lie d'affection pour l'animal, qu'elle nomme Bella.
10 mai (année 1) P. 45-53	Ce jour de mai enneigé provoque chez la narratrice un véritable sentiment de mal-être. Elle pense à ses enfants, à tous ceux sans doute morts pendant ce qu'elle imagine être une catastrophe, dont elle serait l'unique survivante. Elle fait du mur le résultat d'une expérience humaine dévastatrice qui aurait échoué. La protagoniste se ressaisit et décide alors de faire l'inventaire de ce qui est présent dans le chalet afin d'organiser sa survie.
De l'inventaire à l'apprentissage de la (sur)vie dans la nature (p. 53-66)	
Du 16 au 30 mai (année 1) P. 53-55	La narratrice raconte ses travaux physiques et agricoles (plantation des pommes de terre, soin donné à Bella) pour assurer sa survie. Elle évoque la difficulté des conditions météorologiques.

30 mai (année 1) P. 55-62	Une pluie chaude et forte oblige la narratrice à ne rien faire. Elle s'instruit par la lecture d'un almanach paysan. Mais, alors qu'elle est enfermée chez elle, une chatte miaule derrière la porte. Une nouvelle vie commence à quatre, et la protagoniste envisage même de créer une étable pour Bella à l'intérieur du chalet.
Début juin (année 1) P. 62-66	La femme évoque plusieurs événements ou problèmes rencontrés à cette période : celui du plancher de l'étable imbibé de l'urine de la vache, ses expériences difficiles de la chasse, sa fatigue corporelle liée aux tâches physiques de sa survie. Elle évoque une sorte d'instinct vital, voire maternel, envers les animaux, qui la pousse à rester en vie. Un jour, au cours de cette période, elle redescend vers la gorge et revoit l'homme statufié près de la fontaine.
Vers de nouveaux horizons et de nouvelles réflexions (p. 66-98)	
Un soir, en juin (année 1) P. 66-78	Un soir de juin, la narratrice décide d'aller explorer les environs de son chalet, de nuit, à cause des contraintes horaires liées à la traite de Bella. Après trois heures d'ascension, elle arrive à une petite clairière, proche d'une cabane de chasse. Un sentiment de paix l'envahit. Elle assiste à son premier lever de soleil et éprouve un bonheur rare dans cette contemplation méditative. À son retour, elle explore la cabane vue à l'aller, à la recherche d'éventuels éléments utiles à sa survie. Elle digresse sur le sens de la vie, du travail, sur l'organisation sociale, sur la vie avec les animaux ou entre humains, et achève rapidement le récit de son retour au chalet.
« Le jour suivant » début juin, toujours (année 1) P. 78-80	Un mal de dents l'assaille et lui procure une vive douleur. Au bout du cinquième jour à supporter cette souffrance, un abcès se forme, qu'elle décide d'inciser avec une lame de rasoir.
10 juin (année 1) P. 80-83	La narratrice se réjouit de voir que les pommes de terre ont germé et que des pousses sont hautes. Elle entreprend de protéger son champ d'éventuels ravages. Elle fait de même avec les plants de haricots. La protagoniste se met à imaginer divers événements ou dangers qui pourraient advenir : le vêlage de Bella, une vipère mordant Lynx ou la chatte, l'enlèvement de cette dernière par une chouette ou un renard…
Fin juin (année 1) P. 83-84	La narratrice évoque la transformation physique de la chatte, gestante.
27 juin, avec quelques bons temporels en juillet (année 1) P. 84-88	Ce jour-là, la chatte met bas dans l'armoire. Deux chatons naissent, mais l'un mort-né… Au bout de dix jours, l'animal présente son bébé – que la narratrice nomme Perle – au reste du logis. Une véritable fratrie se construit.
2 juillet (année 1) P. 88-90	La narratrice organise sa survie en calculant les allumettes et munitions dont elle dispose.
Du 20 juin à fin juillet (année 1)	La narratrice raconte un mois de sa vie. Elle revient d'abord en arrière dans la chronologie, au début de la fenaison, par un jour de grosse chaleur. Le travail lui paraît titanesque, mais elle finit par retrouver les bons gestes appris dans sa jeunesse. Au bout de trois semaines, tout le champ est coupé, mais un fort sentiment d'épuisement l'envahit. Elle se ressaisit en continuant ses tâches agricoles : le bêchage du champ de pommes de terre et la coupe du bois pour l'hiver. La

P. 90-98	femme raconte également le soin porté à ses animaux en comparaison à celui qu'elle s'accorde. Se regardant dans le miroir, elle décrit alors sa transformation physique et médite sur sa condition de femme, trop faible physiquement pour survivre au mieux dans cet environnement.
Le temps des orages (p. 98-117)	
Première quinzaine d'août (année 1) P. 98-108	Le mois d'août arrive et, avec lui, la forte chaleur. La narratrice entreprend d'aller cueillir des framboises dix jours de suite, mais sans Lynx, par peur des vipères. Le dixième jour, un orage terrifiant éclate. Une pluie de fraîcheur lui succède, libératrice.
Les cinq jours suivant l'orage, toujours en août (année 1) P. 108-114	Un grondement sourd réveille la narratrice, qui ne constate aucun dégât dans le chalet ou l'étable. Après avoir accompli ses tâches quotidiennes, elle décide de descendre à la gorge et constate qu'un petit lac s'est formé au niveau de la gorge où se trouve le mur. Ce dernier, résistant à la force de l'eau, lui paraît incassable.
Les derniers jours d'août (année 1) P. 114-117	Cet épisode pluvieux pousse la narratrice à s'occuper du bois, lors des quelques jours d'éclaircies. Elle réalise tout ce qui se transforme en elle, au milieu de cette nature : son corps, ses habitudes de travail, l'absence de repos… La narratrice décide de remettre en état la route dégradée par l'orage, mais renonce, dépassée par cette tâche et par le manque d'outils.
Le temps de l'hiver (p. 117-176)	
16 septembre (année 1) P. 117-122	La narratrice, ne pouvant toujours pas récolter les pommes de terre, est contrainte de chasser, bien que détestant donner la mort. Elle rêve ce jour-là des grottes cachées sous les montagnes, qui lui apparaissent comme une sorte d'Éden inaccessible, et médite sur le sens de sa vie et de sa future mort, si elle reste enfermée dans la forêt.
L'hiver (année 1) P. 122-128	La narratrice décrit la routine hivernale, qui commence dès la fin septembre. Les tâches pour la survie sont répétitives, et les besoins des animaux scandent ses journées. Le récit s'intéresse alors aux chats torturant les souris, dont la femme déplore la violence.
12 septembre (année 1) P. 128-133	Le mois de septembre laisse place à quelques belles journées, alors la narratrice entreprend une cueillette d'airelles. Elle prend le sentier en direction de l'alpage et découvre une cabane dans laquelle se trouvent quelques objets qu'elle emporte. Elle y observe, au sommet de là où elle se trouve, un paysage magnifique mais sans vie.
2 et 3 octobre (année 1) P. 133-136	L'agenda de la narratrice indique qu'une nouvelle vie commence car son stock alimentaire s'étend. D'abord, celui des pommes de terre qui ont enfin poussé, puis celui des haricots, qu'elle ramasse le lendemain, avant de bêcher le champ. Elle retrouve les arbres fruitiers dont elle avait le souvenir et elle éprouve un immense plaisir à manger des fruits. L'évocation de l'automne donne à la narratrice l'occasion de méditer sur l'engouement perpétuel de Lynx, et particulièrement en cette saison. Cette joie éternelle l'accompagne même après sa mort, qu'elle évoque par anticipation.

10 octobre (année 1) P. 136-139	La narratrice continue les récoltes de fruits : elle cueille des pommes et retourne ramasser des airelles. Elle prend ses marques à l'alpage et se réjouit de pouvoir faire des confitures pour l'hiver. Au terme de cet épisode, elle fait une rétrospective sur son parcours depuis le début de son isolement.
27 octobre (année 1) P. 139-142	Il fait de plus en plus froid, et la première neige tombe à cette date, ce qui réjouit Lynx, mais peu les deux chats. Cet enfermement forcé dans le chalet réjouit la narratrice, qui profite de ses animaux. Le froid laisse place à une vague de fœhn, qui rend la vie désagréable pour l'ensemble de la maisonnée.
3 novembre (année 1) P. 142-145	La narratrice est inquiète, car Perle n'est pas rentrée, alors que le fœhn souffle toujours. Elle craint un malheur. Elle revient le soir, mais très blessée, elle meurt sous ses yeux. Le spectre du cadavre de cette jeune chatte et la peine de sa disparition restent ancrés dans son esprit.
6 novembre (année 1) P. 145-149	La narratrice s'aventure en terrain inconnu avec Lynx. Ces balades en forêt la remplissent de joie et de sérénité. Au cours de la promenade, Lynx découvre un chamois mort ; la femme reconnaît là des traces de lèpre. Sur le chemin du retour, des corneilles rôdent.
Début de l'hiver – mois de novembre et début décembre (année 1) P. 149-152	D'importantes chutes de neige commencent. Bella commence à grossir et à donner moins de lait, ce qui fait à la fois espérer et redouter à la narratrice la naissance d'un veau. Pendant l'hiver, la femme se divertit de la lecture d'almanachs, de romans policiers ou d'anciens magazines restés dans le chalet. Étrangement, alors qu'elle ne rêvait jamais d'humains depuis le début de la catastrophe, des membres de sa vie passée repeuplent ses nuits.
24 décembre (année 1) P. 153-158	L'approche de Noël rend la narratrice maussade et la plonge dans la nostalgie de son ancienne vie. La grisaille et l'absence de neige en début de journée lui rendent la chose plus facile à supporter, mais quand les flocons tombent dans la journée, la femme ressent une envie inédite de capituler. Plutôt que de se lamenter, elle préfère aller de l'avant. La nuit, elle pense aux morts de cette vie passée.
25 décembre (année 1) P. 158-160	Le matin de Noël, la narratrice apparaît comme une femme changée. Dès la première heure, elle décide de couper du bois. Elle se blesse, ce qui la pousse à la prudence. Elle comprend à quel point ses mains sont un outil précieux à sa survie.
29 décembre (année 1) P. 160-161	Un froid soudain oblige la narratrice à rester calfeutrée chez elle. Elle se fait du souci pour les animaux, mais relativise aussitôt.
Du 6 au 10 janvier (année 2) P. 161-164	Le souvenir du jour des Rois de son ancienne vie marque lui aussi un sentiment de malaise. Pour ne pas se morfondre, la narratrice décide d'aller se balader avec Lynx. Sur le chemin du retour, elle découvre un chevreuil blessé, incapable de se mouvoir. Elle se résout à mettre fin à ses souffrances avec son couteau. Les jours suivants, ce sont deux chevreuils et un faon qu'elle retrouve morts de froid…
11 janvier (année 2) P. 165-168	Ce jour-là, Bella se met à saigner et met au monde un veau. La narratrice réussit, non sans difficulté, à aider l'animal à vêler. Le jeune taureau naît à minuit.
Du 12 au 15 janvier + bilan de l'hiver (année 2)	Dès son réveil, la narratrice va à l'étable, où elle découvre Bella léchant son fils déjà très éveillé. Ce tableau l'émeut et la rassure. Le fœhn souffle toujours fort, et les animaux sont agités. La chatte, en chaleur, sort de la maison et disparaît pendant trois jours. Le lendemain de son retour, le 15 janvier, le paysage est à nouveau enneigé. La protagoniste s'émeut de voir Bella mère en même temps qu'elle l'envie. Elle comprend ce même soir que la chatte est

P. 168-176	pleine. En faisant le bilan sur cet hiver, elle repense à ses rêves, en s'étonnant qu'ils ne portent jamais sur le mur.
20 décembre (année 3) P. 175-176	Retour au temps de l'écriture. La narratrice constate la mauvaise qualité de sa vision depuis quelques semaines, ce qui la paralyse pour écrire. L'expérience de sa vie dans la forêt l'empêche de se rendre compte qu'elle vieillit. Elle pense finir son récit au moment du printemps et annonce ne pas retourner à l'alpage l'été suivant (année 4).
La fin d'un hiver, les débuts du printemps (p. 176-196)	
Février (année 2) P. 176-180	La narratrice raconte d'après ses souvenirs, car elle n'a rien inscrit sur son agenda. Elle se réjouit d'un temps clément, qui permet au gibier de trouver de quoi se nourrir et aux oiseaux de vivre sans avoir besoin de son secours. Les corneilles, elles, rôdent toujours. À la fin du mois, l'état de la chatte ne laisse plus aucun doute à la narratrice : elle est gestante. Elle réfléchit sur ses réserves de nourriture et sur l'avenir de ses animaux.
Début mars (année 2) P. 180-181	Les débuts de mars amènent une légère fraîcheur. La narratrice tombe malade.
Du 11 mars à la fin du même mois (année 2) P. 181-189	La chatte demande avec insistance à pénétrer dans l'armoire. Elle y met bas trois chatons et les présente à l'ensemble du foyer le 20 mars. Deux des trois bébés meurent : le premier sans raison ; quelques jours plus tard, le second (Panthère) disparaît dans les buissons, sans doute attrapé par une bête de proie. Seul Tigre reste en vie. La narratrice médite alors de manière rétrospective (temps de l'écriture, année 3) sur le sens de la vie, de l'attachement humain aux animaux, sur le sentiment amoureux au fondement de l'humain.
Avril (année 2) P. 189-193	Le temps d'avril étant clément, la narratrice fume le champ de pommes de terre. Elle commence à songer sérieusement à un déménagement à l'alpage pour les beaux jours, mais cette perspective l'inquiète. Elle travaille d'arrache-pied pour couper des bûches, en prévision de l'hiver suivant. Tigre continue de grandir et joue sans cesse.
Début mai (année 2) P. 194-196	Le début du mois n'est guère favorable aux activités extérieures. Vers le 10 mai, la narratrice commence à préparer le déménagement vers l'alpage. Le 14 mai, elle s'occupe de planter les pommes de terre. Le 20 mai, et pendant cinq jours, elle transporte progressivement ce qu'elle déménage vers la cabane.
Le temps de l'alpage (p. 197-250)	
25 mai (année 2) P. 197-201	La narratrice quitte le chalet avec les animaux, malgré la réticence des chats. Le chemin, assez long, est ponctué de pauses pour que les vaches paissent et se reposent. Tous arrivent à bon port, malgré le confort modeste du premier soir. Si Tigre semble se faire à son nouveau logis, la chatte, elle, y est totalement réfractaire. Pour la première fois, dans la nuit, la narratrice ressent de la nostalgie pour son chalet. Au cours d'un réveil nocturne, elle se rend compte que la chatte n'est plus là.
26 mai (année 2) P. 201-206	Tigre réveille la narratrice qui réalise que la chatte a effectivement fui. Pour autant, elle décrit l'aube d'une belle journée, face à un panorama très dégagé. La protagoniste a l'intuition que la chatte est repartie au chalet, et elle essaye d'ailleurs de s'en persuader. Elle s'affaire, ce jour-là, à nettoyer la cabane et à prendre ses premières marques. La narratrice confie n'avoir pris aucune

	note pendant son été à l'alpage et s'être contentée de barrer les jours sur l'agenda. Alors qu'elle est face à la vallée, la narratrice donne un nom à Taureau.
Début juin (année 2) P. 206-212	La narratrice explore les environs, après une semaine de travail au chalet. Elle observe le paysage et ne voit aucun signe de vie à l'horizon. Comme elle voit de loin des sentiers, elle décide d'y partir à la journée, les jours suivants. Elle attache Bella et Taureau à un piquet, mais se fait du souci pour eux. Elle trouve, sur son chemin, des cabanes abandonnées où les souris ont rongé les provisions. Comme souvent dans ces moments à l'alpage, elle contemple les paysages.
Mi-juin (année 2) P. 212-217	La narratrice décide de retourner voir son champ de pommes de terre, au chalet, et constate qu'il a bien poussé. Lynx l'accompagne. En arrivant, elle cherche la chatte, ne la trouve pas, mais découvre un creux familier sur son lit. De l'autre côté du mur, elle observe que la maison qu'elle avait vue, il y a un an, est totalement recouverte de broussailles. S'engage une réflexion sur la vie, la mort, la force et l'immortalité de la nature face à la faiblesse et la démesure humaines.
Fin juin (année 2) P. 217-219	Les jours suivants sont pluvieux. La narratrice se réjouit de la qualité du lait de Bella.
Juillet (année 2) P. 219-227	Le temps passe, et tout semble rendre heureuse la narratrice. Elle reprend des forces avant le début de la fenaison, retourne au chalet, retrouve à nouveau le creux sur le lit. Comme à chacune de ses sorties, elle enferme Tigre avant son départ, mais réalise à son retour que ce dernier n'aime pas la captivité. Elle se décide donc à lui laisser une fenêtre ouverte, à l'avenir. La femme raconte comment se déroulent ses jours, ses nuits, ses jeux avec le chat, durant cette période sans grand événement.
Vers le 20 juillet (année 2) P. 227-229	Alors que la lune est en phase ascendante, la narratrice décide de profiter du beau temps pour commencer la fenaison. Elle se lève tôt, un lundi, pour traire Bella et partir le plus vite possible travailler au chalet. Le soir, elle revient à l'alpage pour s'occuper des animaux et va se coucher.
Fin juillet (année 2) P. 229-237	La même routine est répétée le lendemain et les jours suivants, mais les exercices lui sont plus difficiles, car les courbatures et le manque de sommeil se font sentir. La pluie pendant plusieurs jours la contraint à s'arrêter. Quand elle reprend l'activité, elle s'épuise, et aux deux tiers du champ, elle ressent un sentiment de désespoir. Pour la première fois, elle pense à se suicider, mais une force intérieure la persuade de renoncer à ce projet, en raison des animaux. Elle reprend son travail les jours suivants et le termine avec une satisfaction immense.
Début août (année 2) P. 237-248	Avec l'arrivée du mois d'août, la narratrice pense à quitter l'alpage. Le dernier soir de la fenaison, à son retour du chalet, elle voit que Tigre est blessé à la patte. Elle lutte pour lui enlever l'écharde qui s'y était insérée. Après la période de fenaison, la protagoniste reste à l'alpage et raconte une nouvelle période de routine composée de travail, de jeux avec Tigre, de promenades avec Lynx dans la forêt. Mais de toutes ses activités, sa préférée demeure la contemplation de la prairie. Elle médite sur son expérience, sur sa vie dans la nature et comprend la relativité de son expérience.
Fin août (année 2) P. 248-250	La dernière semaine d'août est fraîche, pluvieuse et même neigeuse, mais le soleil finit par revenir. Le retour au chalet se fait sans engouement.
Le retour au chalet (p. 250-290)	
De la fin août/début septembre	La narratrice reprend son ancienne vie au chalet. Les animaux reprennent leurs marques, et pendant la nuit, la chatte revient. Toute la maisonnée se réjouit. La protagoniste, les jours suivants, fait des allers-retours vers l'alpage, pour récupérer les affaires laissées sur place.

aux prémices du mois d'octobre (année 2) P. 250-256	Elle ressent un sentiment de nostalgie, en revenant vers cet endroit unique. Elle se remet de ce périple en se reposant pendant deux jours. Elle reprend une vie routinière et prosaïque. À partir de la mi-septembre, la saison devient plus froide, et aucun événement notable n'advient.
Mi-octobre (année 2) P. 256-260	La période laisse place à un temps plutôt clément et doux. La narratrice en profite pour couper du bois pour l'hiver. L'habitude du travail la fatigue moins, comme si son corps s'était habitué à cette nouvelle vie à l'état naturel. La femme compare alors son ancienne et sa nouvelle vie, en faisant l'éloge de la décroissance à laquelle elle est contrainte, au milieu de la forêt. Elle souligne combien ce mode de vie lui est favorable.
16 octobre (année 2) P. 260-261	La narratrice reprend des notes depuis son retour de l'alpage, les dates de son récit sont plus précises. Elle ramasse les pommes de terre et se réjouit de cette récolte abondante.
21 octobre et jours suivants (année 2) P. 261-264	Ce jour-là, la narratrice cueille les pommes des champs alentour. Celles-ci lui rappellent le conte de Blanche-Neige, et sa piètre culture littéraire, dans sa vie passée. Les jours passent, et le froid commence à s'installer. Les ramassages et cueillettes se poursuivent, dans le même ordre que l'année précédente. Son passage à l'alpage pour les airelles lui permet de contempler le paysage, dont les couleurs ont changé. Elle fait cuire les airelles le lendemain.
Mois de novembre (année 2) P. 264-275	La période de la Toussaint arrive, et avec elle, le souvenir de sa vie d'avant. Une vague de chaleur touche tout son environnement : le fœhn se remet à souffler, Tigre, mû par ses pulsions, fuit à la recherche d'une femelle, et la narratrice a une poussée de fièvre. Tigre rentre le lendemain, visiblement calmé, mais Bella, elle aussi, appelle un mâle… L'idée d'un accouplement avec Taureau effleure la narratrice, mais la répugne en même temps. Les animaux essaient de s'accoupler deux fois en trois semaines, mais n'y parviennent pas. La période lui amène une réflexion sur sa dépendance et sa servitude aux animaux.
6 décembre (année 2) P. 275-276	Les premiers flocons de l'hiver amusent Tigre. La narratrice part à la chasse.
10 décembre (année 2) P. 276-278	Les notes sur l'agenda de la narratrice, à cette date, l'étonnent. Elle ne se souvient pas, comme elle l'avait pourtant inscrit, que le temps passait si vite. Cet écoulement relatif du temps est amené à être pensé de manière rétrospective par la narratrice, qui sent le cours des jours plus longs, depuis que Lynx n'est plus en vie.
À partir du 10 décembre (année 2) P. 278-282	Les derniers jours de décembre sont monotones. Il neige, et les corneilles attendent quotidiennement sur les pins aux alentours. Ce temps dure jusqu'au 20 décembre. Noël approche, et comme l'année précédente, la narratrice n'en est guère enchantée. Le 24 décembre, Tigre disparaît. Sa maîtresse part à sa recherche avec Lynx, qui le piste, mais perd sa trace au niveau du ruisseau.
Janvier (année 3) P. 283-284	La nouvelle année arrive. Une semaine après la disparition de Tigre, la chatte met au monde quatre chatons mort-nés. Cette naissance mystérieuse s'accompagne d'un état de maladie de la chatte, qui dure trois semaines.
24 janvier (année 3) P. 284-290	Après la rémission de la chatte, c'est la narratrice qui tombe malade. Elle est prise à son tour d'une énorme poussée de fièvre, qui lui provoque des délires. Elle réussit à accomplir machinalement ses tâches quotidiennes, et un instinct de survie parle en elle : s'occuper des animaux. Elle cherche à se soigner, mais la fièvre et les délires reviennent sans cesse. Un jour, elle se rend compte qu'elle n'est plus malade. Elle est guérie, mais épuisée.

La renaissance après le mal (p. 290-303)	
Début février (année 3) P. 290-291	Encore fatiguée, la narratrice essaye de comprendre ce qui lui est arrivé. Elle pense que si Tigre n'avait pas disparu, que si la chatte n'avait pas été malade, la maladie n'aurait pas eu d'emprise sur elle. Elle analyse cet épisode comme une suite de sa transformation intérieure, initiée par le séjour à l'alpage.
Mi-février (année 3) P. 291-292	La narratrice se sait rétablie et reprend des activités physiques.
Fin février (année 3) P. 292-292	Bella redemande avec insistance Taureau. Elle évoque les animaux qui l'entourent, et notamment une corneille blanche, dont elle n'avait encore jamais parlé. Le mois de février lui paraît court.
Début mars (année 3) P. 294-299	La chaleur apparaît, la neige fond subitement. La narratrice ressent encore des signes de sa faiblesse consécutive à sa guérison et sent que la chatte est dans le même état qu'elle. Elle travaille malgré tout à ses tâches de survie, mais en se ménageant. Elle passe le mois à couper du bois. La nature commençant à refleurir fait renaître l'idée de l'été dans l'alpage dans l'esprit de la protagoniste.
Avril (année 3) P. 299-301	Le temps est froid et humide, ce qui freine la narratrice dans ses travaux agricoles et la contraint à raccommoder des vêtements. Elle décrit alors les tenues qu'elle porte depuis son isolement et souligne sa perte de féminité en comparaison avec sa vie d'avant.
26 avril (année 3) P. 301-303	Le réveil de la narratrice, qui scandait le temps, s'arrête ce jour-là. Une réflexion sur l'arrêt du temps s'engage.
Récit d'un nouveau départ vers l'alpage : « un simple intermède » ? (p. 303-317)	
Mai (année 3) P. 303-308	La narratrice fait ici le récit de plusieurs journées du mois. Elle réalise que deux années ont passé. Elle reprend ses activités agricoles, en les racontant rapidement, comme si une routine machinale s'était emparée d'elle. Les 1er et 2 mai, elle retourne le champ de pommes de terre. Le 3 mai, elle coupe du bois. Le 10 mai, elle plante les pommes de terre puis les haricots. Elle finit par se décider à monter à l'alpage : elle commence le déménagement le 17 mai. La chatte désapprouve, par son attitude de fuite lors du départ, ce nouvel été loin d'elle. Arrivée à l'alpage, la protagoniste se rend compte qu'ici, rien n'a bougé, rien n'a changé. Toute la description de ses actions semble lisse, sans émotion. Ce n'est que le cinquième jour sur place, le 22 mai, qu'elle retourne à ce point de vue tant aimé. Elle se rend compte que la nature a totalement envahi l'espace.
Juin (année 3) P. 308-309	La narratrice s'est enfin réhabituée à l'alpage, mais sait que rien n'est plus comme l'année précédente. Son été dans les hauteurs est moins physique, elle ne fait pas de beurre, Bella produisant un lait en plus petite quantité, et elle n'entreprend plus de longues excursions. Seules les balades avec Lynx semblent toujours être un véritable plaisir pour elle.
28 juin (année 3)	La narratrice surprend Taureau chevaucher Bella. Quelques mois plus tard, en écrivant ce souvenir, elle pense que Bella est gestante et qu'elle devrait vêler en mai.

P. 310-311	
1er juillet (année 3) P. 311	La narratrice peut à nouveau respirer normalement, ce qui la réjouit, en anticipation de la fenaison.
2 juillet (année 3) P. 312	La narratrice descend dans la vallée pour désherber le champ de pommes de terre. Elle trouve au chalet un creux dans le lit, comme la première année, ce qui la rassure.
Mi-juillet (année 3) P. 312	Elle fait une nouvelle descente au chalet, cette fois-ci pour voir si l'herbe du pré a poussé. Elle décide cette année qu'elle y dormirait quelques nuits pour moins s'épuiser, puisque Bella n'avait pas besoin d'être autant traite que l'année précédente.
Fin juillet et mois d'août (année 3) P. 313-317	Commence la fenaison. Aux aurores, elle trait Bella et l'enferme dans l'étable avec Taureau, avant de se rendre au chalet pour deux jours et une nuit. Dormant sur place, elle est réveillée par la chatte qui vient lui rendre visite à 3 heures du matin. Elle fauche le lendemain, avant de rentrer à l'alpage le soir. Elle répète le même processus le lendemain. Le fauchage est rapide et plus efficace que l'année précédente. L'été touche bientôt à sa fin, et la narratrice en dresse le bilan. Elle se compare avec dérision à un héros de roman d'aventures, en montrant combien sa survie n'a rien d'héroïque. Le mois d'août est évoqué comme un mois sans activité notable, hormis les balades avec Lynx.
Drame du 10 septembre… (p. 317-321)	
10 septembre (année 3) P. 317-320	La narratrice retourne au chalet pour désherber. Comme il fait beau, elle laisse Bella et Taureau paître dans le pré, à l'alpage, la journée. Mais à son retour, vers 5 heures du soir, Lynx aboie fortement et de manière inédite. La protagoniste découvre un homme, une hache à la main, ayant tué Taureau. À peine a-t-elle le temps de rentrer dans la cabane prendre son fusil qu'il tue Lynx. Bella, elle, effrayée, est sauve. La protagoniste, valeureuse, fusille le criminel et fait rouler son corps en bas du pré. Elle enterre Lynx, mais ne peut pas en faire autant avec Taureau, vu son poids. Épuisée, elle dort cette nuit-là avec Bella, à l'étable.
11-12-13 septembre (année 3) P. 320	Le lendemain, la narratrice rentre au chalet. Elle y laisse tous les souvenirs non utiles. Le jour suivant, sa routine reprend. Bella, elle, reste traumatisée encore deux jours. La femme entreprend la réparation de la route, ce qu'elle se disait incapable de faire au début du roman.
Octobre (année 3) P. 320-321	La narratrice récolte ses pommes de terre, ses haricots et les pommes du champ voisin, puis reprend le bêchage et le fumage du champ. Une véritable routine des saisons s'est installée. En dépit de toutes ses activités, la narratrice est hantée par ce qui s'est passé ce 10 septembre.
Comme un épilogue… (p. 321-322)	
Novembre (année 3) P. 321	Retour au temps de l'écriture, le jour où la narratrice a commencé son récit, au début du roman. L'écriture a occupé son hiver et lui a permis de revivre ce passé. Elle écrit jusqu'au 25 février, date à laquelle elle est toujours prisonnière de la forêt, mais elle sait que ce n'est pas la fin. Elle est toujours en vie, et Bella, elle en est certaine à présent, attend un veau.
25 février (année 4) P. 322	La narratrice termine son récit, alors qu'il ne lui reste plus qu'une feuille de papier. Elle évoque les corneilles qui se sont envolées. Elle marche vers la clairière, pour donner à manger à la corneille blanche, qui l'attend.

B. *Le Mur invisible*, une science-fiction sous forme d'une robinsonnade au féminin

a. Une robinsonnade au féminin

À certains égards, Marlen Haushofer développe à travers son œuvre une nouvelle vision du mythe de Robinson Crusoé. L'auteur anglais Daniel Defoe a composé en 1719 ce personnage, dans un roman du même nom, au cours duquel un naufragé survit seul dans une île déserte, avant d'être retrouvé et secouru. L'autrice du *Mur invisible* fait de *Robinson Crusoé* un hypotexte qu'elle revisite, en remplaçant l'île exotique par la montagne autrichienne des années 1960. Dans les deux œuvres, les protagonistes font l'expérience de la nature en étant placés dans un isolement forcé dont ils cherchent à se défaire. Mais à défaut de le pouvoir ou de comprendre la manière de sortir de ces prisons naturelles, ils organisent leur survie, pensent à se défendre contre de possibles ennemis ou menaces, cherchent à s'outiller, à se nourrir du mieux qu'ils peuvent. Les animaux deviennent, pour Robinson comme pour la narratrice du *Mur invisible*, de véritables amis.

Un des éléments similaires réside dès les premières lignes du texte. D'emblée, la narratrice d'Haushofer commence à écrire son histoire, en disant s'appuyer sur son expérience sensible et personnelle pour raconter *« aussi exactement que possible »* (p. 9) son expérience. Son récit s'appuie alors sur des dates, un agenda qu'elle a griffé jour après jour pendant plus de deux années, *« au dos de vieux calendriers ou sur du papier à lettres commercial jauni »* (p. 10). Ce procédé est sans doute inspiré du roman de Defoe, dont le héros survivant tenait lui aussi un journal de bord.

Texte-clé

« Je commençai alors à considérer sérieusement ma condition, & à peser les circonstances dont elle étoit accompagnée. Je couchai par écrit l'état de mes affaires, non pas tant pour le laisser à mes successeurs (car il n'y avoit pas d'apparence que j'eusse beaucoup d'héritiers) que pour divertir de mon esprit les pensées différentes qui venoient en foule l'accabler tous les jours. La force de ma raison commençoit à se rendre maîtresse de l'abattement de mon cœur ; & pour la seconder de tous mes efforts, je fis un état des biens & des

maux qui m'environnoient, comparant les uns aux autres, afin de me convaincre qu'il y avoit des gens encore plus malheureux que moi. Je conduisis cet examen avec toute l'impartialité d'un homme qui voudroit faire un calcul fidèle de ce qu'il a déboursé & de ce qu'il a reçu[5]. »

Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, 1719.

Si Robinson comme la narratrice sont au cœur d'une expérience naturelle, ils explorent à la fois le milieu qui est le leur et la relation de l'humain avec son environnement. Toutefois, les époques d'écriture ne sont pas les mêmes, et l'isolement ne prend donc pas les mêmes sens : chez Daniel Defoe, auteur du XVIIIe siècle, l'île déserte de Robinson, perdue au milieu des Caraïbes, marque un exotisme vecteur de rêverie pour le lecteur européen possédant une vision du monde rabougrie. La découverte de la différence devient ainsi prétexte à la condamnation de la différence : Robinson, victime de l'époque de son auteur, est alors un survivant égocentré et ethnocentré. Ce qu'il consigne dans son carnet de voyage reflète alors la vision de l'homme blanc européen du XVIIIe siècle : la nature et l'autre sont interprétés par ce biais.

La robinsonnade prend un sens tout à fait différent chez Marlen Haushofer. La narratrice, forcée à la solitude dans la forêt, vit dans un chalet aménagé par Hugo et contenant des éléments de survie. À la différence de son modèle masculin auquel elle ne fait jamais allusion, le personnage découvre et prend plaisir à appréhender son nouveau milieu, qui finit par bien mieux lui convenir que celui de son ancienne vie. La Robinsonne écrit d'ailleurs : *« J'aime beaucoup vivre dans la forêt, à présent, et il me serait difficile d'en partir »* (p. 90). Affrontant une nature hostile avec laquelle elle réussit à cohabiter, elle finit par se trouver, se retrouver et découvrir qui elle est véritablement. Cette épreuve lui permet ainsi de renaître à elle-même, de se sentir enfin dans un environnement qui lui ressemble.

Le contexte historique prend sans doute ici toute sa portée. Écrit dans l'Autriche conservatrice des années 1960, le roman met en scène une femme veuve et isolée, en tant que femme, dans une société qui ne la reconnaît pas. Consciente de cette destinée, la narratrice trouve alors dans cette expérience de la nature une nouvelle manière de vivre, au sein de laquelle elle remplace une forme de soumission par une autre, en devenant l'esclave de ses animaux : *« J'avais toujours aimé les bêtes,*

mais à la manière superficielle des citadins. Et quand soudain je me mis à dépendre entièrement d'elles, tout devint différent » (p. 274), écrit-elle. En explicitant ensuite son lien de dépendance à ses bêtes, elle concède par là même cet amour immense pour elles. Elle compare d'ailleurs son sort à celui des prisonniers : *« On raconte que des prisonniers ont réussi à apprivoiser des rats, des araignées et des mouches. Je pense qu'ils n'ont fait que se plier à leur situation. »* Comprenant que les *« barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement »*, elle montre dès lors que le monde dans lequel elle est désormais plongée lui amène certes une nouvelle dépendance, mais plus joyeuse en acceptant *« plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés »*. Dans ce nouveau monde choisi, cette Robinson au féminin fait donc de son épreuve un nouveau mode de vie. Le roman, qui laisse penser que la narratrice, à la différence du héros de Defoe, n'est pas sauvée ni retrouvée, fait donc de la nature un véritable écrin, et de cette robinsonnade un choix de vie dont la narratrice ne cherche pas à se défaire.

b. « *Quant au mur, je n'allais pas me casser la tête à son sujet* » (p. 48) Un mur étrange, science-fictionnel ?

■ Les mystères du mur

La narratrice du *Mur invisible* se réveille un matin enfermée derrière un mur qu'elle ne voit pas. C'est uniquement en se cognant la tête contre cette paroi, après Lynx, qu'elle s'aperçoit de cet étrange phénomène : *« Je me relevai trois fois pour vérifier qu'à trois mètres de moi existait vraiment quelque chose d'invisible, de lisse et de froid, qui m'empêchait de continuer mon chemin. […] Pourtant la gueule de Lynx continuait à saigner et la bosse de mon front commençait à me faire mal »* (p. 18). Un mur existe donc : il est invisible, formé d'*« une résistance lisse et froide à un endroit où il ne pouvait y avoir rien d'autre que de l'air »* (p. 18).

Bien des mystères naissent à son propos. Tout d'abord celui de la raison de son apparition. Il prend en effet des allures de forteresse protectrice contre une agression humaine. Dès le début du roman, en effet, le chalet d'Hugo et de Louise est évoqué comme un lieu de refuge, aménagé en anticipation d'une éventuelle *« guerre atomique »* (p. 12). Cette menace nucléaire aurait-elle pu alors se réaliser ? C'est là une hypothèse que le lecteur est amené à formuler. Tel un poison répandu de l'autre côté du mur, dans l'ancien monde du personnage, cette arme

atomique, *« arme idéale qui laissait la terre intacte et ne tuait que les hommes et les bêtes »* (p. 48) préserve les végétaux. Et ce que la protagoniste constate va en ce sens : la nature, de l'autre côté du mur, est intacte, elle continue à prospérer alors que les hommes sont décrits comme une *« étrange chose pétrifiée »* (p. 65). Par ces mots, c'est à la réminiscence d'une catastrophe naturelle connue que la romancière nous renvoie : *« L'homme près de la fontaine était tombé, il était à présent couché sur le dos, les genoux légèrement repliés […]. Il n'avait pas l'air d'un cadavre, il faisait plutôt penser à un corps exhumé des fouilles de Pompéi »* (p. 65). En comparant les corps humains et animaux à des statues endormies, elle convoque alors cet imaginaire historique pour souligner une possible catastrophe naturelle.

Toutefois, l'hypothèse d'un drame sanitaire ou d'un cataclysme est abandonnée par la narratrice, qui se demande : *« Pourquoi les avions ne passent-ils pas ? »* (p. 175). Cette hypothèse d'une catastrophe *« d'une très grande envergure »* (p. 46) est en tout cas une certitude pour elle : *« Tout le confirmait : l'absence de sauveteurs, le silence des voix humaines à la radio et le peu que j'avais pu voir à travers le mur »* (p. 46). Pourtant, le roman ne confirme jamais cette conjecture et la laisse entrevoir comme l'une des nombreuses possibilités de ce qui est advenu.

Si donc l'origine de la construction de ce mur est un mystère, la symbolique d'un mur d'origine humaine pour protéger une partie du monde d'un cataclysme s'avère possible mais insuffisante pour résister à l'explication rationnelle. Le mur demeure suffisamment ouvert pour que la narratrice entende la cloche d'une église agitée par un vent d'orage. Il est suffisamment solide pour contenir l'eau de pluie après un gros orage, pour ne pas réussir à être creusé par le bas pour s'enfuir, mais rien n'est précisé sur sa largeur exacte, sur sa longueur, sur sa circonférence… La narratrice est ainsi bloquée en bas du pré face au chalet, mais peut pérégriner dans la montagne sans jamais le rencontrer, marcher plusieurs heures jusqu'à l'alpage sans qu'il soit un obstacle à son avancée… Sa prison est immense, énigmatique et irrationnelle à la fois.

Divers épisodes du roman évoquent ce mur comme un mystère, mais le lecteur, à l'image de la narratrice, finit par l'accepter. Si ce mur semble être à la fois le titre et le sujet du roman, étrangement, il n'en est pas l'objet. Il tisse une toile de fond, voire un prétexte, à l'expérience de la

narratrice dans la forêt. Face à un mystère qu'il finit par accepter malgré lui, le lecteur conclut, à l'image de la protagoniste : *« Quant au mur, je n'allais pas me casser la tête à son sujet »* (p. 48).

■ Le mur, une expérience forcée

Ainsi, ce mur est un catalyseur d'une expérience humaine pour la narratrice, tout autant qu'un motif de création pour la romancière. En modernisant le mythe de Robinson, Marlen Haushofer trouve dans cette paroi invisible une manière d'emprisonner son personnage en le poussant à une expérience de la forêt. L'image d'une prison est d'ailleurs un véritable leitmotiv. La narratrice, se comparant aux prisonniers ayant *« réussi à apprivoiser des rats, des araignées et des mouches »* (p. 274), finit, comme eux, par se *« plier à [sa] situation ».* Tout le roman, dès la découverte du mur, propose en réalité cette démonstration. Dès qu'elle se questionne pour savoir *« si ce malheur avait frappé seulement la vallée, ou le pays tout entier »* (p. 26), elle garde *« l'espoir d'être délivrée de [sa] prison forestière ».* Seule survivante, étant donné que *« tous les gens de la vallée devaient être morts aussi et non seulement les gens, mais tout ce qui avait été vivant »* (p. 25), elle peine à admettre sa situation d'enfermement *: « Pourtant, même si je ne veux pas me l'avouer, je suis devenue prisonnière de cette cuvette encaissée »* (p. 145).

Le mur s'assimile ainsi aux barreaux d'une geôle dans laquelle la protagoniste est forcée de se retrouver. À l'image des chats, *« fous de rage d'être ainsi emprisonnés »* (p. 197) pendant le déménagement vers l'alpage lors du premier été, *« dans une boîte percée de trous »,* la femme seule au monde voudrait, comme les animaux, *« se [mettre] à crier »* (p. 197). Seule et privée de tout contact humain, elle perd l'usage de la parole. Ainsi, son envie de hurler est étouffée, renfrognée à l'intérieur d'elle-même. Peut-être peut-on voir d'ailleurs l'abcès sous sa gencive, qu'elle parvient à s'inciser grâce à un coup de rasoir, comme la représentation d'une colère contenue qu'elle ne parvient pas à libérer. Au moment où elle réussit à faire jaillir le pus, le mal ressort, et elle pousse un cri salvateur : *« Je me mis à geindre et à crier, sur le point de m'évanouir »* (p. 79). Soulageant la douleur physique, elle contient toujours celle psychologique, et à la différence des chats, la protagoniste renferme à l'intérieur d'elle-même ses souffrances, songeant avant tout à

sa survie. Ses rêves – émanations de son inconscient – contiennent pourtant des images d'une perte qui pousse au désespoir, quand ils deviennent eux aussi des signes de libération. Ainsi, lorsqu'elle évoque, au cours de la deuxième année, le souvenir onirique de cet air qu'elle entendait dans sa jeunesse, *La Petite Musique*, elle réalise : *« Et brusquement je sus que cela n'existait plus. Le sentiment d'avoir subi une perte terrible me submergea. Je pressai mes mains contre ma bouche pour ne pas crier »* (p. 267-268). Alors que les chats miaulent immédiatement, crient même, dès qu'ils sont enfermés, la narratrice, elle, renferme cette douleur, cherche à l'évacuer mais s'en empêche, en se bâillonnant. L'acceptation sourde de sa condition de prisonnière parcourt alors le roman, et fait de cette femme une captive malgré elle. Pourtant, au sein même de cette condition, elle découvre un nouveau monde et une nouvelle manière de vivre.

C. *Le Mur invisible*, écrire dans un calendrier brouillé à partir de notes éparses

a. Un système temporel complexe

■ Des temporalités superposées

Le Mur invisible mime une écriture rétrospective de l'histoire de la narratrice, qui a consigné dans un agenda ce qu'elle a vécu. Le récit – dont toute la subtilité narrative réside dans un dispositif temporel enchâssé – s'étend sur deux années et demie. Il commence lors de la troisième année civile de l'aventure (nous l'appelons « année 3 » dans notre résumé de l'œuvre), à la date du 5 novembre. Cette année est la période d'un récit-cadre, du ***temps de l'écriture***, du temps depuis lequel elle se remémore les événements vécus, et avec lequel dialogue l'époque passée. Tous les commentaires réflexifs et méditatifs de la narratrice – ceux au cours desquels elle réfléchit sur le sens du temps, de la vie, de la mort, de l'évolution entre sa vie présente et passée – renvoient alors, dans l'œuvre, à ce temps de l'écriture, à ce récit-cadre qui apparaît à la fois comme le temps du commencement de l'écriture et de l'achèvement du roman. Ce va-et-vient temporel génère parfois des effets d'étrangeté, en posant, par exemple, au cours du récit des premiers mois, l'irruption d'un événement que l'on méconnaît dans la fiction. Ainsi, alors que la narratrice évoque sa complicité avec son chien,

elle évoque soudainement sa mort comme un traumatisme auquel le lecteur n'a aucune explication : *« Depuis que Lynx est mort, je [prends toujours avec moi le canif] quand je sors. Mais maintenant je sais pourquoi, et je ne me dis plus que c'est pour couper des branches de noisetier »* (p. 34). Cette prolepse[6] brutale, qui précise les circonstances de l'événement traumatique, intrigue tout autant qu'elle étonne, elle se répète plusieurs fois, maintenant l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin du roman.

Une fois ce cadre posé, le ***temps de la fiction***, qui dure plus de deux années (nous les appelons « année 1 » puis « année 2 » dans notre résumé), raconte l'expérience de sa survie à la manière d'une éphéméride. Ce déroulé linéaire des événements montre le temps qui passe et parvient peu à peu au point initial où il a commencé à se raconter, le 5 novembre : *« Lorsqu'en novembre l'hiver fit son entrée, je décidai de commencer ce récit. C'était une ultime tentative. […] J'ai mis presque quatre mois à écrire cette histoire »* (p. 321).

Un nouveau temps de la fiction se pense alors au présent : quatre mois de la vie de la narratrice s'écoulent pendant qu'elle écrit le roman que nous lisons. Le temps du récit-cadre devient alors le nouveau ***temps de la fiction non racontée***, car le lecteur ne sait rien de ce qui se passe dans le quotidien de la narratrice, à partir du 5 novembre de l'année 3. Il sait seulement qu'elle écrit cette histoire, et que cette occupation guide ses journées jusqu'au 25 février de l'année suivante (que nous appelons « année 4 » dans le résumé) : *« Aujourd'hui vingt-cinq février, je termine mon récit. Il ne me reste plus de feuille de papier »* (p. 322). Ce temps est alors celui de la fin, celui qui s'ouvre à tous les possibles : celui de la continuité mystérieuse et tue par la narratrice, ou celui de sa fin symbolique.

■ D'un cataclysme à l'autre

Cette construction temporelle pose la question du cataclysme comme élément déclencheur du récit. Deux catastrophes ont en fait lieu dans *Le Mur invisible* : celle du choc du mur provoquant le temps de la fiction et celle du choc de la mort de Lynx et Taureau, à la fin du roman, déclenchant, dans une certaine mesure, le temps de l'écriture.

Le cataclysme provoqué dans l'humanité fait apparaître un mur enfermant la narratrice dans une forêt, et c'est donc cet événement qui

permet ce roman, qui pousse la narratrice à l'expérience de la forêt, permise par l'invitation d'Hugo et Louise à *« les accompagner à leur chalet »* (p. 13) : *« Ce trente avril-là, j'acceptai donc leur invitation. Nous devions rester trois jours et personne d'autre n'était invité »* (p. 13). Ce n'est que le lendemain, une fois qu'elle constate la présence du mur, que la narratrice se rend compte alors de ce mystère qui chamboule à tout jamais son existence : *« Il était incontestable que pendant la nuit un mur invisible était descendu ou bien s'était élevé et que dans la situation où j'étais il ne m'était pas possible de trouver une explication à ce fait »* (p. 26).

Pourtant, si la fiction est permise par l'apparition du mur – sans lequel aucune trame romanesque n'aurait été possible –, ce n'est pas ce mur qui pousse le personnage à écrire. Ce mur intéresse peu la narratrice, qui dit à son propos : *« En vérité il ne me concerne pas »* (p. 175). Ce qui déclenche l'écriture est plutôt le cataclysme qui se produit à la fin du roman, le 10 septembre : le meurtre de Taureau et de Lynx. Juste après le drame, la narratrice s'interroge : *« Il m'était impossible de comprendre ce qui s'était passé. Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi l'homme inconnu a tué Taureau et Lynx. […] Je ne le saurai jamais et peut-être est-ce mieux ainsi »* (p. 321). Le choc de la mort, la brutalité de la violence et le poids de la disparition de ces deux êtres chers poussent alors la narratrice à vouloir revivre par la mémoire la présence des animaux. Écrire pendant les quatre mois d'hiver, c'est ainsi, dans une certaine mesure, leur redonner vie. *« Taureau, Perle, Tigre et Lynx ne reviendront jamais »* (p. 321) et l'écriture devient alors un tombeau, une manière de rendre hommage aux absents, de les rendre immortels en inscrivant leur nom et leur histoire dans l'éternité de la page. Au cataclysme du mur – vécu avec une sorte de résignation – répond alors le véritable cataclysme, celui de la disparition et de la mort. Écrire permet ainsi de conjurer la mort hivernale, mais aussi d'immortaliser cette expérience humaine. La narratrice, consciente d'être sans doute une des dernières survivantes de l'humanité, écrit donc : *« Mais si le temps n'existe que dans ma tête, et si je suis le dernier être humain, il finira avec moi »* (p. 276).

b. Écrire dans un agenda, à partir de notes éparses

À la manière de Daniel Defoe, Marlen Haushofer fait tenir à son personnage un agenda où elle consigne son quotidien. L'écriture du roman simule alors un faux récit d'après des notes diverses, en feignant un faux pacte autobiographique – puisque la narratrice n'est pas l'autrice – postulant un récit sincère. Dès la première page du roman, elle dit vouloir noter *« tout, aussi exactement que possible »* (p. 9), tout en nuançant : *« Il est à craindre que dans mon souvenir bien des choses ne se présentent autrement que je les ai vécues »* (p. 9). L'écriture romanesque apparaît alors une reconstitution de la réalité vécue.

L'expérience racontée prend appui sur des faits fictifs attestés qu'elle raconte *« avec exactitude parce que c'est marqué sur [s]on agenda »* (p. 114). Pourtant, elle précise que *« plus tard [ses notes] se sont espacées, et j'en serai réduite à me fier à mes seuls souvenirs* » (p. 114). Ainsi, le rapport au temps apparaît à la fois d'une précision indiscutable lorsque la narratrice date au jour près le récit de sa survie, et à la fois de manière très imprécise par endroit. Le personnage commente lui-même ces approximations : *« Au cours de l'hiver dernier quelques jours m'ont échappé »* (p. 9) ou encore plus loin *« Sur mon agenda, mes notes s'interrompent pendant quinze jours. Je me souviens à peine de cette période »* (p. 132).

Ainsi, si le temps joue à la fois de son déroulé et de ses lacunes, la narratrice cherche à les combler par sa mémoire : « *Le mois de février de la première année est complètement vide sur mon agenda. Mais je m'en souviens assez bien* » (p. 176). La narration joue donc du temps, fait du temps sa trame, mais aussi son principe de fonctionnement : ce temps défile dans ce journal du quotidien d'une rescapée. Seule au monde dans sa forêt, celle-ci éprouve une double expérience, celle du temps et de la nature, constituant ainsi le fil conducteur du récit, sa matière et sa sensibilité.

3. Expériences de la nature dans *Le Mur invisible*

L'œuvre de Marlen Haushofer est régie par un principe expérimental. Le mur enferme de manière forcée une femme dans une bulle sylvestre dont elle doit apprendre le langage, les difficultés, mais aussi la

splendeur. Comme une scientifique, la romancière pousse son personnage à vivre et à appréhender l'expérience de cette nature, à en découvrir sa vertu créatrice et, enfin, à en restituer, par l'écriture, les résultats. Si le roman n'est pas une science, il s'appuie toutefois sur l'expérience singulière d'un personnage pour tisser, sinon des vérités, *a minima* des conclusions.

A. De la nature à l'expérience de la nature

a. La nature, un objet de contemplation

Le Mur invisible est d'abord un roman faisant de la nature un objet de contemplation, voire un personnage à part entière. Les paysages qui entourent la narratrice la portent à l'observation de ses beautés presque innommables. De nombreux moments disent l'émerveillement d'un milieu vidé de ses hommes, et dont la beauté resplendit, notamment lors des divers épisodes à l'alpage. Le chalet, enclavé dans une vallée, n'offre au personnage aucun panorama, et les escapades dans les hauteurs des monts autrichiens lui offrent des perspectives nouvelles. Ainsi, dès sa première montée dans ce lieu, au mois de septembre de la première année, elle décrit *« une belle journée d'automne »* au cours de laquelle *« la vision était très bonne »* (p. 130). De ce point de vue, la survivante s'émerveille du fait que *« [l]es bois et les prés n'avaient pas encore perdu leur couleur. Au milieu du vert, les rectangles jaunes étaient les champs de blé qui n'avaient pas été moissonnés »* (p. 130). Ce paysage beau mais désertique – *« Les routes étaient vides. […] Rien ne bougeait là en bas, aucune fumée ne s'élevait, et aucune volée de moineaux ne s'abattait sur les champs »* (p. 130) – dit la splendeur infinie d'une nature sans présence humaine. À la même période, l'année suivante, elle observe un paysage encore plus sauvage : *« Les prés étaient à présent jaunes et recouverts d'un léger voile brunâtre, une mer de semences mûres »* (p. 262). Ces espaces qui étaient *« jadis des champs de blé »* (p. 262) sont dorénavant *« rongés par des taches vertes, les mauvaises herbes qui proliféraient »* (p. 262). La nature reprend donc ses droits et offre de ce panorama l'image d'un *« vrai paradis pour les moineaux »* (p. 262).

La nature est en ce sens une perspective réjouissante pour la narratrice, lui offrant l'occasion de contemplations somptueuses et de

moments de bonheur purs. Les balades avec son chien sont à ce titre décrites comme des sources de félicité : *« Comme chaque fois que j'étais en forêt avec Lynx, je me sentis envahie par une sorte de calme et de bonne humeur. […] Marcher dans la forêt m'empêchait de m'appesantir sur mon sort. Ça me faisait du bien d'avancer lentement, de regarder et de respirer l'air frais »* (p. 146). Ce bonheur de la simplicité, presque rousseauiste dans ses tonalités, dit la communion de la narratrice avec son milieu. Même Lynx sait reconnaître cette beauté environnante, lorsque face à un paysage en hauteur, au début du roman, il assiste avec sa maîtresse à un lever de soleil : *« J'étais seule avec Lynx assis à côté de moi et qui, comme moi, fixait la lumière. Il lui était très difficile de ne pas se mettre à aboyer joyeusement »* (p. 68). La beauté de la nature procure ainsi des bonheurs simples, puissants et revigorants aux habitants de ce microcosme naturel.

C'est d'ailleurs en ces mêmes termes que la protagoniste, se remettant de sa maladie à la fin du deuxième hiver, semble ressentir son environnement. Elle éprouve *« un plaisir d'être de nouveau en bonne santé, de pouvoir respirer l'air pur de la neige et de sentir que je vivais encore »* (p. 292) au moment où elle n'a enfin plus de fièvre. Au-delà de sa rémission, de ce réveil nietzschéen, elle associe le bonheur de sa renaissance à la joie d'une nature retrouvée. Cet air pur de la neige, associé ailleurs à un principe de claustration, est désigné ici comme un élément libérateur permettant une vitalité retrouvée. En renaissant après le mal, le personnage ressent la nature comme un principe bienfaiteur, de beauté et de bonheur.

Texte-clé

Dans l'aphorisme 276 du *Gai Savoir*, Nietzsche définit l'*amor fati* – littéralement l'« amour du sort » – comme un principe d'aimer le beau, de renaître positivement après la maladie, que le philosophe a éprouvée. Il écrit alors : « Je veux apprendre toujours plus à voir dans la nécessité des choses le beau : je serai ainsi l'un de ceux qui embellissent les choses. ***Amor fati*** : que ce soit dorénavant mon amour ! […] Que ***regarder ailleurs*** soit mon unique négation ! Et somme toute, en grand : je veux même, en toutes circonstances, n'être plus qu'un homme qui dit oui ! »

Nietzsche, *Le Gai Savoir*, IV, trad. Patrick Wotling, GF, 2020, p. 225-226.

Plus encore, cette nature apparaît comme un personnage avec lequel la narratrice apprend à cohabiter. Quand elle se réveille le premier matin à l'alpage, lors du premier été, elle contemple un paysage inhabituel qui crée en elle *« une impression étrange de pouvoir contempler une vaste étendue »* (p. 202), faisant comprendre au lecteur que la nature n'est en rien unique autour d'elle, mais qu'elle comporte au contraire différents visages. Parlant d'elle comme d'un personnage dominateur, la narratrice précise d'ailleurs, à propos de l'alpage : *« Je commençais à [le trouver beau] ; étranger et dangereux mais plein d'attrait comme tout ce qui est étranger »* (p. 203). Sans être totalement personnifié, le décor joue ici le rôle d'une toile de fond, d'un acteur puissant qui pourrait prendre les allures d'un être vivant, puisqu'il est porteur d'une dangerosité étrangère, qui n'est pas sans annoncer l'immersion finale de l'homme à la hache, ni sans rappeler non plus la société patriarcale de son ancienne vie. L'environnement naturel est ainsi un cadre à affronter, à appréhender, qui offre tout autant l'occasion de bonheurs contemplatifs que de possibles obstacles à affronter.

b. La force tragique de la nature

L'hostilité potentielle soulignée au sein de cette contemplation admirative démontre combien la nature apparaît aussi, dans *Le Mur invisible,* comme une possible menace. Lorsqu'elle observe l'évolution du paysage depuis l'année précédente de l'autre côté du mur, la narratrice voit combien cette nature reprend ses droits, lorsque les hommes ne marquent plus sur elle son empreinte : *« Les routes ne se distinguaient déjà plus très bien, elles étaient sans doute recouvertes en partie par les mauvaises herbes »* (p. 207). Le cataclysme de ce jour d'avril laisse alors place à un spectacle désertique au cours duquel la nature démontre une force de résistance aux expériences humaines. Dans sa vallée, une journée de juin, elle constate alors que la maison du charron aperçue dès le premier jour de l'accident est dorénavant *« complètement envahie par la broussaille. Je ne voyais pas le vieil homme, il devait être allongé derrière la muraille d'orties qui couvrait la fontaine. Le monde, me semble-t-il, allait lentement être dévoré par les orties »* (p. 214). Ce qui apparaît comme le spectre tragique de la dévoration de l'homme par la nature traduit en réalité la véritable force de la flore lorsqu'elle est livrée à elle-même. La narratrice, lucide, en vient alors à appliquer l'exemple

qu'elle observe à elle : *« Un jour, je ne serai plus là et plus personne ne fauchera le pré, alors le sous-bois gagnera du terrain puis la forêt s'avancera jusqu'au mur en reconquérant le sol que l'homme lui avait volé »* (p. 215). Rien n'arrête la nature, qui reprend ainsi ce qui lui appartient. Sans condamner cette menace, le personnage l'accepte, convaincue qu'il s'agit là de l'ordre des choses.

Cette entité menaçante dicte ses lois. Si elle est luxuriante et reposante, elle contient aussi ses risques propres : elle intimide, elle avertit, elle tue. Au cours de la promenade du 6 novembre, Lynx découvre devant une petite grotte *« un chamois mort contre la paroi ». La narratrice « reconnu[t] la lèpre blanche de gale qui recouvrait le front et les yeux comme un champignon vénéneux »* (p. 147). Le spectre de la maladie, on le sait, menace les vivants, humains comme animaux, car la nature contient en son sein le germe de la mort, de la fin. Si l'Homme se croit omnipotent, il n'est que vanité, et le corps de l'animal mort de maladie le rappelle ici tel un *memento mori*. La nature s'impose au vivant, elle le menace, le blesse, le tue. Il en va ainsi de ce chevreuil *« qui s'était cassé la patte arrière et qui ne pouvait plus bouger. La fracture était si grave que l'os avait percé la peau »* (p. 163). La dure loi de la nature sévit ici et laisse l'animal livré à la souffrance, dans l'incapacité de se mouvoir. Alors qu'il est amaigri et dans l'impossibilité d'être soigné ou sauvé, la narratrice l'abat, non sans peine, comme pour déjouer les menaces naturelles qui auraient livré cet animal à une longue agonie. Si la nature est donc radieuse, elle est un milieu dans lequel cette femme doit apprendre à vivre. Abandonnant le sentiment humain de toute-puissance, elle s'adonne à elle et à sa cruauté.

c. Apprendre la vie dans la nature : l'expérience de la survie

Si cette nature est donc à la fois immense et hostile, elle pousse dès lors la narratrice à une survie contrainte, à laquelle elle n'était pas préparée. L'expérience de la nature proposée par Marlen Haushofer consiste dans la découverte d'un mode de vie nouveau, dans l'apprentissage de gestes inconnus jusqu'alors à une femme vivant à la ville.

Isolée dans la forêt, elle devient de manière forcée une paysanne s'adonnant à un travail agricole difficile, épuisant, qu'elle souligne à de

nombreuses reprises dans son récit. Plantations de pommes de terre, de haricots, bêchage et fumage des champs, fenaison, coupe et rangement du bois, cueillettes de fruits, traite des vaches… ces actions ponctuent le roman et scandent le quotidien de cette survivante. Servante de la nature, la protagoniste se résigne donc à ces tâches par nécessité. Elle décrit ainsi de manière presque clinique une journée type de son premier hiver : *« Sous la lumière jaune, je lave le pis de Bella à l'eau chaude puis je commence à la traire »* (p. 122), *« après la traite, je nettoie l'étable »* (p. 123), *« je jette à Bella le foin bruissant et parfumé, je remplis son seau d'eau et une fois par semaine je brosse son poil court »* (p. 123), *« [e]nsuite je porte le lait à la maison, je tisonne le feu et prépare le petit déjeuner »* (p. 123), *« je balaie la pièce et apporte du bois pour la journée »* (p. 124). Elle nourrit ensuite les corneilles des *« restes »* (p. 124) de nourriture, s'adonne parfois au travail extérieur pour *« couper du bois, déblayer la neige ou aller chercher du foin »* (p. 124) et *« [a]près le déjeuner, quand [elle a] tout rangé, [elle s]'assie[d] à table et [écrit] ce récit »* (p. 124).

Cette énumération d'actions, à travers un style traduisant la dépersonnalisation des actions, révèle la répétition des journées et des tâches indispensables à sa survie. Il en va de même de la répétition cyclique des épisodes liés aux saisons : si *Le Mur invisible* n'est en rien un roman d'action, la répétition des journées de la narratrice, du travail agricole, dit sensiblement, par l'itération, le cours du temps qui passe. Au cours des trois automnes, par exemple, la vie de la narratrice est régie par le même rituel : après la fenaison estivale vient le temps des récoltes qui se répètent de manière presque machinale. D'abord celle des pommes de terre, puis celle des haricots, la cueillette de pommes dans les champs alentours, avant de laisser place au bêchage et au fumage du champ, en préparation de l'année suivante. Une véritable routine des tâches et des actions saisonnières s'installe pour la narratrice comme pour le lecteur, qui vit la survie au gré du temps qui s'écoule.

Pourtant, s'il est routinier, l'apprentissage de la nature n'est en rien inné pour celle qui concède avoir *« souffert pendant deux ans d'être cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie »* (p. 97). Elle organise donc sa survie avec bon sens, se rappelant de quelques gestes découverts pendant son enfance, comme celui de la traite : *« J'avais appris à traire pour m'amuser quand j'étais jeune fille. Mais il y avait vingt*

ans de cela et je n'en avais plus l'habitude » (p. 36). Pour autant, l'apprentissage des rudiments du travail de la Terre fait l'objet d'un enseignement que la narratrice peut découvrir grâce aux almanachs laissés par Hugo dans le chalet : *« J'avais découvert un almanach paysan qui me semblait intéressant. Il contenait un grand nombre de renseignements sur le jardinage et l'élevage, et j'avais le plus grand besoin d'en savoir davantage sur le sujet »* (p. 56). À défaut de connaître la vie naturelle, le personnage cherche donc à l'apprendre.

L'isolement dans la nature contraint ainsi la survivante à développer sa *mètis*[7], à faire preuve de bon sens, d'expérimentation – à défaut d'expérience réelle – pour survivre dans les meilleures conditions. Lorsqu'elle remarque, par exemple, que le plancher de l'étable *« s'était imbibé d'urine et [qu'] il commençait à pourrir et à sentir mauvais »* (p. 62), elle fait preuve de débrouillardise et d'inventivité : *« J'arrachai deux lattes puis creusai une rigole pour que l'urine puisse s'écouler à l'extérieur »* (p. 62), espérant que cette technique de fortune puisse trouver ses effets. Il en va de même de la *« forteresse »* (p. 80) de protection, inventée dans ses champs, pour les protéger des dangers. Si elle fait preuve d'inventivité dans sa maîtrise technique, la narratrice concède ses limites scientifiques : *« Contre les souris je ne savais pas faire grand-chose. J'aurais dû peut-être verser du pétrole dans leurs trous, mais c'était un luxe que je ne pouvais pas me permettre ; […] il ne m'était pas permis de me livrer à des expériences répétées »* (p. 80). Ainsi, l'expérience forcée de la vie dans la nature pousse au dépassement de soi. En expérimentant, la narratrice apprend et espère récolter le fruit de son travail. Enrichissante en dépit de l'épuisement qu'elle crée, l'expérience de la nature se veut donc l'apprentissage d'une manière d'apprivoiser les lois de la survie.

d. Seule au monde : la difficile expérience de la solitude

Pourtant, une autre difficulté incombe à tout Robinson : la solitude. Coupée du reste du monde avec lequel elle ne peut plus communiquer, la narratrice vit désormais dans un état de solitude absolue, ou presque. Car l'expérience de la solitude à laquelle elle est vouée ne concerne que l'humain. Abandonnée des autres membres de son espèce, elle est *« certaine que la catastrophe avait été d'une très grande envergure. Tout le confirmait : l'absence de sauveteurs, le silence des voix humaines à la*

radio » (p. 46). Ce constat, qui n'empêche pas l'espoir, est répété un an après le début de son isolement forcé. Alors qu'elle inspecte *« la région avec [s]es jumelles »* (p. 207), elle ne constate pas *« la moindre trace de vie humaine »* (p. 207) et conclut : *« Ou bien le mur traversait le massif ou bien il n'y avait vraiment que moi dans ce massif. Cette dernière supposition, assez improbable, n'était pas impossible »* (p. 207). Aucun humain ne semble avoir survécu, et seule au monde, elle entreprend, au-delà de sa lutte pour ne pas mourir de faim, une lutte pour ne pas sombrer moralement. Ainsi, alors que dès le début du roman, la narratrice stipule : *« M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison »* (p. 9), elle cherche à congédier sa possible mort dans la folie de l'isolement.

Éloignée de son ancienne vie, cette femme cherche des remèdes pour ne pas sombrer. Elle travaille beaucoup, pour éviter *« les pensées de l'aube »* (p. 122), elle joue parfois à *« un nouveau jeu, un jeu pour femme seule à aligner les cartes de ce tarot »* (p. 74). Ces divertissements presque pascaliens la détournent alors de l'essentiel, ce qu'elle conscientise d'ailleurs quand elle écrit : *« J'en avais assez de passer mon temps à fuir »* (p. 154).

Texte-clé

Dans un célèbre fragment des *Pensées* (1670), Blaise Pascal développe le concept de divertissement. Du latin *divertere*, « se détourner de », le divertissement est défini comme une tentative pour l'Homme de trouver des occupations, *divertissements*, qui lui font croire dans un bonheur illusoire, en le détournant du vrai sens de son être : la prise de conscience de sa misère fondamentale. Le philosophe écrit ainsi : « Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achète une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. Etc. »

Le roi est ainsi l'exemple même de l'homme qu'on cherche à divertir. Les occupations de cour détournent ainsi le souverain de sa nature, ce qui fait conclure à Pascal : « Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et à l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense. »
https://www.penseesdepascal.fr/Divertissement/Divertissement4-moderne.php

La narratrice se divertit donc en travaillant, en jouant : elle cherche à *« ne pas perdre la raison »* (p. 9) en s'occupant. Pourtant, certains souvenirs du monde des vivants lui reviennent parfois à la manière d'un boomerang, générant en elle un mal-être. La fête de Noël, par deux fois dans le roman, produit en elle *« un désir irrésistible de capituler et de ne plus [s]'opposer au cours des choses »* (p. 154). La solitude – notamment celle de l'hiver – la pousse alors dans un sentiment de mal-être, *« à la limite du supportable »* (p. 158). Quand elle ne se distrait pas, la narratrice pense, et la pensée la fait souffrir… Il en va de même de la fuite des rêves, qui montrent à leur manière combien le personnage cherche à combattre le souvenir de cette ancienne vie, à ne pas penser pour ne pas souffrir. Au cours du premier hiver, les nuits de la narratrice deviennent agitées : *« Si jusqu'alors mes rêves avaient été vides, ils devinrent peuplés cet hiver-là. Je ne rêvais que de morts, car je savais, même dans mes rêves, qu'il n'existait plus aucun vivant »* (p. 151-152). En repoussant les souvenirs de sa vie passée, cette femme repousse en fait l'espoir de retrouver un jour une humanité qu'elle sait être en perdition, et sa réaction – *« alors je me réveillais en gémissant. Je pleurais, puis me rendormais et m'enfonçais à nouveau chez les morts, toujours plus profondément et plus vite, pour me réveiller une autre fois en pleurant »* (p. 152) – souligne alors le refoulement de cette solitude.

Pourtant, cette solitude est partielle, et compensée par la présence des animaux[8]. Quand ceux-ci disparaissent dans le roman, ils placent la protagoniste dans une situation de détresse absolue. Lors d'une des nombreuses prolepses évoquant la mort de Lynx, elle exprime la véritable béance qu'elle ressent, au moment du temps de l'écriture : *« Depuis qu'il est mort je me sens comme amputée, quelque chose me manque et me manquera toujours. […] Ce qui est beaucoup plus grave, c'est que sans Lynx je me sens réellement seule* » (p. 173-174). La solitude éprouvée les premiers jours, celle qui la faisait se sentir

« complètement sans défense et abandonnée » (p. 45), n'est donc rien en comparaison de celle qu'elle vit désormais sans son fidèle compagnon.

Face à l'épreuve, la protagoniste – bien qu'affligée parfois – accepte donc son sort. Dès les premiers jours de son isolement forcé, elle décide de *« faire face à la réalité »* (p. 45) : une force vitale l'anime, qu'elle désigne comme un *« espoir insensé », « un espoir contraire à toute raison et contraire à [s]a propre conviction »* (p. 45). Ce *« fardeau imposé »* (p. 88) n'est pourtant pas *« déshonorant »* (p. 88) à ses yeux. Adoptant l'attitude de la survivante résiliente, elle décide de détourner son regard, consciente de n'avoir *« pas encore gagné ce qui était nouveau ; ce nouveau me restait inaccessible mais je savais qu'il existait »* (p. 156). Elle adopte ainsi une attitude nietzschéenne en acceptant son destin : *« Que la nuit soit bonne ou mauvaise, je voulais la prendre comme elle viendrait et ne pas me défendre contre elle* » (p. 157).

Totalement lucide sur son sort, le personnage affronte donc la réalité les yeux ouverts. Réfutant les rêves éveillés et les rêveries, elle sent en elle, au terme du roman, *« que l'espérance est morte »* (p. 246) tout en se demandant si elle *« aurai[t] assez de force pour vivre seulement en face de la réalité »* (p. 246). Conjurant la peur, elle sait aussi la fragilité de l'humain, mais l'expérience de la vie en autarcie la pousse à devoir tout affronter. Face au dilemme de la mort d'un côté, ou de la résistance de l'autre, elle semble avoir choisi une solution intermédiaire consistant à accepter ce qui est, et à travailler à sa survie, avec ce qu'elle a. Au terme du roman, alors même qu'un nouveau cycle de la vie semble s'annoncer, la narratrice démontre une joie mesurée, mêlant son sort personnel à celui auquel le cours des choses veut bien la porter : *« Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau. […] Quand je n'aurai plus ni feu ni munitions, je devrai m'en accommoder et je trouverai une solution. Mais pour l'heure j'ai autre chose à faire »* (p. 321). La solitude pousse ainsi à l'*amor fati*, à l'acceptation du sort en toute circonstance.

B. L'expérience créatrice de la nature : apprendre et recréer un monde

a. Découvrir la nature, ressentir le vivant

Le Mur invisible propose une expérience singulière de la nature. Plutôt que de contraindre le personnage à supporter sa situation, Marlen Haushofer imagine plutôt que celle-ci l'appréhende et en vient même à se satisfaire de certains de ses aspects. En s'immergeant dans la nature, la narratrice la découvre, et avec elle, les animaux qui la composent. Plus que de faire l'expérience de la nature, le personnage éprouve en fait celle du vivant qui la compose.

Sa vie dans la forêt n'est en fait pas totalement une vie en solitaire, puisqu'elle vit avec des animaux. Dès les premiers instants de son emprisonnement dans la forêt, Lynx est avec elle et lui démontre des signes de complicité : *« Lynx, qui était allé boire à la fontaine, sauta sur le banc à côté de moi et posa sa tête sur mes genoux. Je fus sensible à cette preuve d'amitié avant de réaliser que le pauvre chien n'avait plus le choix »* (p. 23). Les deux personnages vivent une même *« situation […] critique »* (p. 22) et se retrouvent solidaires dans leur sort : *« Tout n'était pas tout à fait perdu puisque nous étions deux »* (p. 22). Très vite, cette complicité s'étend à Bella, d'abord, puis à la chatte et à ses bébés successifs, Perle et Tigre, et enfin à Taureau. Ces animaux suppléent la présence vivante que la narratrice n'a plus, et cette dernière les considère alors comme des humains.

Sa vision de l'animal est en effet anthropomorphique. Dérivé du grec ancien *anthropos* (« être humain ») et *morphé* (« forme »), l'anthropomorphisme désigne le fait d'attribuer à un animal des caractères propres au comportement humain. Tout au long du roman, la narratrice personnalise en effet ses animaux. Bella, par exemple, porte en elle l'image de la femme. Son nom comme sa robe la renvoient à la beauté féminine prototypique dès le début du roman : *« C'était un bel animal aux os fins, […] elle produisait une impression gaie et juvénile. La façon qu'elle avait de tourner la tête de tous côtés, en arrachant les feuilles des buissons, me faisait penser à une jeune femme coquette qui regarde par-dessus son épaule avec des yeux bruns et humides »* (p. 42). La comparaison est ici explicite et renvoie au cliché de la belle jeune femme séduisante. De même, la chatte est totalement personnifiée, et la narratrice ne voit *« aucune différence »* (p. 235) avec elle : *« La chatte et moi étions faites de la même étoffe et embarquées sur le même bateau »* (p. 235). La vision de Lynx va plus loin encore

puisque la narratrice exprime son oubli du fait qu'il soit *« un chien et pas un homme »* (p. 309).

Cette image humaine de l'animal témoigne de l'humanisme profond de la survivante, qui aime tellement le vivant dans cette nature, qu'elle en exècre la chasse et, dans une moindre mesure, la pêche. Construisant son portrait en antithèse avec celui de Louise sur ce point, elle ne chasse que de manière contrainte, s'adonnant à ces *« activités meurtrières »* (p. 50) uniquement pour assurer sa survie, ainsi que celle des animaux. Ainsi, évoquant le premier été, elle écrit : *« Je pêchais aussi des truites assez souvent. Je ressentais moins de gêne à les tuer. J'ignore pourquoi. C'est quand il est question de chevreuil que cela me semble particulièrement condamnable, presque une sorte de trahison. Jamais je ne pourrai m'y habituer »* (p. 63). Cette horreur de la mort se répète à l'identique bien plus tard, à la fin du même été : *« Je ne perdrai jamais cette répugnance à tuer. Elle doit m'être innée et il me faut la surmonter chaque fois que j'ai besoin de viande »* (p. 144), et c'est pourquoi elle s'efforce de *« feindre l'enthousiasme »* (p. 118) auprès de Lynx pour que ce dernier soit *« content »* (p. 118) d'elle lorsqu'elle *« réussi[t] à tirer un chevreuil »* (p. 118).

Cette haine de la chasse s'associe en fait à sa haine de la violence. S'évertuant à condamner la guerre et le mal humain, la protagoniste cherche avant tout à s'unir à son environnement, plutôt qu'à le détruire. C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle cherche à pratiquer une chasse raisonnée, respectueuse de l'animal. Contrainte à chasser pour s'alimenter elle refuse, par exemple, à l'approche de l'hiver, de tuer des chevreuils sur la clairière où *« ils venaient pâturer […] Je ne voulais pas les faire fuir de la clairière où en hiver ils pourraient plus facilement trouver de l'herbe en grattant le sol »* (p. 275). Ouvrant les yeux sur la beauté de ce qui l'entoure, sur la sensibilité d'une vie simple, elle cherche à respecter cet environnement et à témoigner de son profond amour pour les animaux dans leur milieu naturel. Alors qu'elle sait avoir *« toujours aimé les bêtes, mais à la manière superficielle des citadins »* (p. 274), elle démontre que tout *« devi[e]nt différent »* (p. 274) grâce à cette expérience de la nature.

En effet, pour Marlen Haushofer, cette vie avec des animaux va au-delà d'un refus de la solitude. La romancière cherche plutôt à montrer comment son personnage appréhende un nouveau rapport au monde et

aux choses, comment elle dessille son regard en apprenant à reconsidérer le monde du vivant. Les animaux deviennent bien plus qu'un soutien moral : s'ils l'aident à *« surmonter ce premier hiver »* (p. 152), ils sont bien plus que cela, et la relation que la narratrice entretient avec eux relève de l'inexprimable. Bella « *était devenue pour moi bien plus importante qu'un animal qu'on entretient parce qu'il est utile. Cette attitude n'était pas très raisonnable mais je ne pouvais ni ne cherchais à la combattre. Mes animaux étaient tout ce qui me restait […] »* (p. 55). En ce sens, le lait qu'elle produit permet certes la survie de l'ensemble de la maisonnée, mais le lien est bien plus profond et prend des allures presque mystiques. L'amour qu'elle voue à l'animal est indicible, et la vache ne peut comprendre cette profondeur : *« Elle ne pouvait pas savoir à quel point elle était précieuse et indispensable. Elle était là, luisante, chaude et tranquille, notre grande et douce mère nourricière. Pour la remercier, je ne pouvais que la soigner du mieux que je pouvais, j'espère avoir fait pour Bella tout ce qu'un homme peut faire pour sa vache unique »* (p. 218). Assimilant le soin qu'elle lui porte à une maigre contrepartie à ce qu'elle lui apporte, le don de l'animal pour la narratrice semble ici infini. Indescriptible, l'amour pour cette vache semble dépasser l'entendement humain, et c'est précisément à cause de l'incongruité de l'expérience subie par la narratrice que ce sentiment peut advenir. Vivre avec le vivant, au cœur du vivant, pousse alors à comprendre le vivant mieux que personne. Aucune expérience scientifique n'est ici utile : c'est l'expérience elle-même qui permet d'éprouver la force du lien indescriptible que l'on peut sentir avec un autre être.

La réciproque est aussi vraie, puisque Lynx est bien plus qu'un chien pour cette femme, il est *« [s]on unique ami dans un monde plein de labeur et de solitude. Il comprenait tout ce que je lui disais ; il savait quand j'étais triste ou joyeuse et essayait de me consoler à sa façon »* (p. 60). Dans ce dialogue nouveau entre l'humain et le vivant, les mots n'ont plus d'importance : seuls l'échange, le lien, l'expérience de la connexion permettent de cerner le sens de l'autre. L'expérience de la nature semble réaliser ce que l'Homme échoue à réaliser avec ses pairs. Si la narratrice renonce à comprendre les raisons du mur, si elle refuse la rationalité face à l'incroyable, elle s'adonne alors ici à une expérience qui

la pousse aux confins de son humanité, en développant le sens de la connexion intime et non dicible entre l'homme et l'animal.

Naît ainsi un rapport renouvelé à la survie. La narratrice semble en effet s'oublier dans cette vie à l'état naturel. Son acharnement au travail dit ainsi son dévouement pour le vivant. Hésitant à passer l'été à l'alpage, consciente du travail supplémentaire que ce déménagement lui demanderait, elle pense le bien-être animal avant le sien : *« C'était utile à Bella et au taureau et je n'aurais qu'à me débrouiller pour venir à bout de ce surcroît de travail. Trop de choses dépendaient pour nous de la prospérité des deux bêtes. Je n'avais pas le droit de me ménager »* (p. 190). Consciente *d'être « à la fois propriétaire et prisonnière d'une vache »* (p. 38), elle fonde sa relation aux animaux à cette image, dans un rapport d'interdépendance. Dans les moments où la situation la dépasse et où elle songe au pire, elle trouve en elle une sorte d'instinct qui la pousse à avancer : *« Je ne pouvais pas fuir et laisser tomber mes bêtes. Cette décision ne fut pas le fruit d'un raisonnement ni même d'un élan sentimental. Quelque chose en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié »* (p. 233). L'amour et la dévotion pour l'animal semblent générer en elle une capacité à se surpasser : ce sens de la résilience la transcende de manière irrationnelle, mais fonde en elle un élan de survie absolu, au nom du sens du vivant. L'expérience de la nature fait ainsi émerger un sentiment rare et absolu.

b. Reproduire une civilisation dans la nature : la création d'une famille

L'expérience de la nature dans *Le Mur invisible* plonge la narratrice dans un microcosme sans organisation sociale. Lieu qui pourrait avoir certains traits utopiques, cette forêt est aussi apolitique, en ce sens où aucune règle de vie n'existe. Dans ce nouvel Éden quelque peu dévoyé, tout est à construire ou à reconstruire. Les penseurs du contrat social[9] définissent un pacte au sein duquel les hommes acceptent de vivre en communauté en quittant leur état de nature primitif. En composant un roman où une humaine cohabite avec des animaux, Marlen Haushofer refonde ainsi, dans une certaine mesure, ce que nous appellerons un *pacte inter-espèces*, qui dépend moins d'une société politique que d'un monde fictionnel.

En d'autres termes, la narratrice refonde, dans sa nouvelle vie, une famille avec les animaux qui l'environnent, famille qui apparaît comme une nouvelle communauté, socle d'une autre – ou nouvelle – manière de vivre. Sans proposer un modèle à reproduire ou à recréer, comme dans une véritable utopie, la romancière ébauche plutôt un système dans lequel son personnage se reconnaît et vie en harmonie. Un cocon familial se forme autour d'elle, et elle devient la Mère d'un foyer animal. L'image de la maternité assimilée à la narratrice parcourt en effet le roman. Par exemple, évoquant Tigre, seul chaton survivant de la portée, la narratrice écrit : *« Avec le temps il finit par devenir mon chat puisque sa mère ne voulait plus de lui […]. Il ne me quittait pas et me considérait tour à tour comme une mère de rechange ou un compagnon de jeux »* (p. 186). Ce rôle de mère, explicite ici, se lit aussi dans l'attitude dont fait preuve le personnage envers ses animaux. Souvent, elle dit son plaisir à les retrouver assemblés autour d'elle : *« J'aimais ce travail avec le bois que je pouvais accomplir sans m'éloigner de mes bêtes »* (p. 93), *« Ce fut charmant de vivre ce premier mois d'octobre à la maison avec Lynx, Perle et la vieille chatte. J'avais enfin le temps de m'occuper d'eux. »* (p. 141), *« Je m'occupais de mon petit foyer et de Bella »* (p. 149). Ces occurrences disent la volonté de soigner, de protéger, de rassembler les animaux, attitude similaire à celle d'une mère protectrice et aimante. Il en va de même quand elle prend soin de ses animaux : *« Parfois j'étrillais Bella avec la brosse en nylon de Hugo. Elle aimait beaucoup cela et se tenait alors bien tranquille. Je brossais aussi Lynx, puis je cherchais les puces des chattes à l'aide d'un peigne fin trouvé dans la cabane du garde-chasse »* (p. 93-94).

Si la protagoniste devient ainsi une mère protectrice et fédératrice de sa tribu animale, elle éduque alors ses enfants adoptifs, en leur conférant des rôles au sein du foyer. Ainsi, Lynx semble devenir un père pour les chatons mis au monde par la chatte la deuxième année *« À partir de ce moment, la chatte joua dans la pièce avec ses enfants. Ils devinrent une source d'amusement pour Lynx qui se conduisait comme s'il en était le père »* (p. 183). Il en allait de même lors de la première portée, quelques mois auparavant. Tremblante pour ce *« chat blanc à longs poils […] voué dans la forêt à une mort précoce »* (p. 86), elle *« demand[a] à Lynx de prendre soin du chaton […]. La vieille chatte un peu accablée par ses devoirs de mère était finalement assez contente que Lynx se fasse le*

gardien de Perle » (p. 86-87). Un véritable foyer familial est ainsi reproduit, attribuant à chacun des membres des rôles.

La narratrice cherche alors à fédérer les animaux autour d'elle, reproduisant ainsi une société connue dont les formes s'appliquent au-delà des espèces. Triste de ne pas avoir Bella auprès d'elle à l'intérieur, elle envisage dès le début du roman de *« vider la chambre à coucher et d'y installer une étable »* (p. 61) pour l'animal. En dépit des *« objections à cela »* (p. 61), elle affirme qu'elle se sentirait « *tellement rassurée de l'entendre à travers la porte et de la savoir en sécurité* » (p. 61) auprès d'elle. Ainsi, une véritable fusion se joue à travers l'image de cette communauté nouvelle, dont Bella est un des pivots elle aussi, par le lien qu'elle insuffle à la fratrie. Si elle n'est pas unie par le sang, cette famille recomposée est en revanche reliée par le lait de l'animal, qui se diffuse à travers la maison comme une sorte de substance vitale commune. La narratrice décrit en effet un principe de circulation de ce lait à travers la maisonnée, conférant à celui-ci un pouvoir absolu : *« [La chatte] avalait à pleins bols le lait de Bella qu'elle transformait dans son corps en lait qui convenait aux petits chats »* (p. 183). Ce même lait est bu par Lynx, par la narratrice, qui à son tour bichonne l'animal, en s'adonnant à des tâches serviles et quotidiennes. Ce lait soude alors la communauté autour d'un principe fédérateur, en assurant tout autant la survie de la fratrie que sa cohésion.

L'expérience de la nature renouvelle ainsi l'expérience de la maternité, en faisant de la narratrice une nouvelle mère du monde, alors que son monde est mort. Pourtant, au sein de ce microcosme, des codes de l'ancienne culture de la protagoniste se répètent. Ainsi, alors même que cette société nouvelle semble dépourvue de tout cadre politique, la narratrice ne peut s'empêcher de reproduire des codes de son ancienne vie. Ainsi, la naissance de chacun des animaux s'accompagne d'un procédé de nomination, qui s'apparente à un acte de baptême. Si Lynx est déjà nommé ainsi car *« dans la vallée, tous les chiens de chasse s'étaient toujours appelés Lynx »* (p. 45), la vache est appelée Bella, même si ce nom *« ne convenait pas du tout pour la région, […] il était court et sonnait bien »* (p. 44). Au contraire, Taureau est baptisé symboliquement lors du premier jour passé à l'alpage. Ce nom, qui le désigne par ce qu'il est, pose une identité à l'animal au même endroit où il trouvera la mort, un peu plus d'un an après. À leur image, Perle, Tigre

et Panthère sont nommés, donc identifiés et reconnus en tant qu'êtres de véritable importance, aux yeux de la narratrice. Un nouveau monde se crée ainsi, à travers cette expérience de la nature, un monde qui reproduit ce que le personnage connaît. En découvrant un monde qu'elle ignore, elle se rattache aux codes culturels qu'elle maîtrise, de manière à ne pas devenir elle-même un animal.

c. Devenir la nature, devenir animal

Au cœur de cette survie, la plus grande peur de la narratrice semble être celle d'une dépersonnalisation, d'une déshumanisation. Elle craint que le contact avec la forêt puisse générer en elle un phénomène de *déculturation*, autrement dit de perte de son identité culturelle, loin de la ville, de ses codes et de ses normes. Le constat est ainsi posé dès les premiers mois de vie en autarcie, notamment lorsque la narratrice raconte n'avoir *« jamais perdu certaines habitudes » : « Je fais ma toilette tous les jours, me brosse les dents, lave mon linge et nettoie la maison »* (p. 51). Immédiatement, cette perpétuation de l'habitude semble analysée par un instinct humain, une répétition d'une culture ancrée en elle : *« Je ne sais pas pourquoi je le fais, j'obéis à une sorte d'exigence intérieure »* (p. 51). Mais plus encore, c'est la *« peur de cesser peu à peu d'appartenir au genre humain »* (p. 51) qui l'anime : *« Je craindrais de me mettre à ramper sur le sol, sale et puante, en poussant des cris incompréhensibles »* (p. 51).

Cette déshumanisation paraît pourtant incontournable. Au même moment où elle raconte cette peur, la narratrice se demande : *« Déjà aujourd'hui, je ne suis plus la personne que j'ai été. Comment savoir dans quelle direction je vais ? Peut-être me suis-je déjà tellement éloignée de moi-même que je ne le remarque même pas »* (p. 52). L'opposition entre l'*« aujourd'hui »*, qui se situe en novembre de « l'année 3 » et la personne qu'elle a été, pendant son ancienne vie, semble suggérer une transformation déjà actée, dont le personnage n'aurait déjà plus conscience. La protagoniste ajoute d'ailleurs : *« Quand il m'arrive de penser à la femme que j'étais avant que le mur fasse irruption dans ma vie, j'ai peine à me reconnaître en elle »* (p. 52). Cette absence de reconnaissance dit la perte de repères de cette femme qui se découvre différente en se *dé-couvrant*, c'est-à-dire en enlevant le voile qu'elle portait sur elle, dans son ancienne vie. En repensant, au moment

où elle écrit son histoire, à la femme qu'elle était au début de cette expérience, la narratrice se sent en effet différente : *« Mais la femme qui a noté sur le calendrier, au dix mai, "inventaire", m'est elle aussi devenue étrangère. C'était très sensé de sa part d'avoir laissé des notes pour que je puisse la faire revivre par le souvenir »* (p. 52). Le lecteur assiste, en d'autres termes, à la déconstruction d'images successives : la femme qui écrit son histoire (année 3) ne se reconnaît pas dans la femme qui a vécu cette même histoire (10 mai, année 1), mais la femme qui vit dans la forêt à cette époque (année 1) est elle-même déjà différente de celle qu'elle était avant l'apparition du mur. Il s'agit donc pour l'autrice de questionner, par cet enchâssement d'images, la puissance de l'expérience que vit la narratrice, et la conversion du personnage à un mode de vie qui l'éloigne peu à peu de son ancienne vie sociale.

Un phénomène de perte d'identité – et donc d'humanité – s'engage alors, car la femme se rend compte qu'elle *« n'[a] pas écrit [s]on nom »* mais qu'elle *« l'avai[t] donc presque oublié »* (p. 52), et que cette omission n'a aucune importance puisque ce nom *« n'existe plus »* s'*« il n'y a plus personne pour [le] prononcer »* (p. 52). Le personnage est donc représenté comme anonyme et désidentifié, déjà déshumanisé, en quelque sorte. Cette dépersonnalisation se lit dans perte de la féminité de la narratrice. Au cours du premier été, évoquant le dur labeur modifiant son corps, celle-ci semble ne plus se reconnaître, alors qu'elle se regarde dans un miroir : *« La féminité de la quarantaine s'était détachée de moi en même temps […]. Par la même occasion, j'avais perdu la conscience d'être une femme »* (p. 95). Ayant perdu ce qui constituait donc son être social, elle dit en revanche avoir *« acquis le droit d'oublier [s]a condition »* (p. 95). Ne sachant plus qui elle est, son apparence se transforme, tout en restant assimilée à des référents humains : *« Parfois j'étais une enfant qui cherchait des fraises, puis un jeune homme qui sciait du bois, enfin, assise sur le banc, Perle sur mes genoux en train de contempler le soleil, je devenais quelqu'un de très âgé, sans sexe défini »* (p. 95-96). L'expérience de la nature transforme donc le corps, dépersonnalise les êtres, les découvre littéralement, pour révéler tous les visages qu'ils peuvent revêtir. Cherchant à rester humaine dans les comparaisons qu'elle donne d'elle-même, elle démontre la lutte interne qu'elle mène et la résistance de sa culture.

Pourtant, la nature finit par absorber les humains. Si la force de la nature reprend ses droits dans le paysage, cette même force recouvre les hommes. Alors qu'elle réalise que le monde *« allait lentement être dévoré par les orties »* (p. 214), lorsqu'elle retourne observer ce qui se joue derrière le mur, la protagoniste confie sentir qu'elle subit ce même phénomène, elle aussi. Lors de son observation au miroir, elle se rend compte qu'elle *« ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain, une souche brune et coriace qui a besoin de toute sa force pour survivre »* (p. 96). Ce portrait d'elle en arbre se lit quelques pages plus loin, quand elle atteste que ses sourcils *« étaient devenus épais »* (p. 115), que son regard était *« un peu sombre »* (p. 115), lui aussi, comme sa vallée, en somme. Plus encore, elle ressent que *« la forêt avait commencé à allonger en [elle] ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées »* (p. 215). En reprenant ses droits, la nature dénature même l'homme, en se propageant en elle. Alors que la narratrice cherche à se découvrir, à enlever les masques de son ancienne vie, force est de constater que la puissance de la forêt la recouvre déjà, et la recouvrira tôt ou tard.

Véritable Mère Nature, elle s'imagine en mère *dans* la forêt et en mère *de* la forêt. Au cours du deuxième hiver, elle raconte ses rêves : *« Je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi et il n'y a rien en eux qui puisse m'effrayer ou me rebuter »* (p. 274). Cette prégnance de la loi de la maternité qu'elle reproduit culturellement dans cet environnement sylvestre s'empare alors d'elle, et ce au plus profond de son être, puisqu'elle en rêve. L'indifférence des êtres dont elle accouche démontre une forme de transhumanisme qui se joue alors : dernière des humaines, la narratrice se transforme peu à peu en Mère Nature, et sa transformation, encore incomplète, l'engage dans une perte de son statut de femme. Si elle ne pense pas vivre *« assez longtemps pour "s"e transformer à ce point* » (p. 274), un chemin nouveau semble se frayer : *« Je ne suis qu'une simple femme qui a perdu le monde qui était le sien, et qui est en chemin pour en trouver un autre. Ce chemin est douloureux et ne prendra pas fin avant longtemps* » (p. 275). L'expérience de la nature transforme et défigure donc l'humain. Une dynamique est en marche, engageant la narratrice à une possible perte *« de la raison »*

(p. 9), qualité première de l'humanité, et dont l'écriture apparaît en somme comme le dernier acte possible de résistance.

C. Écrire l'expérience de la nature pour affirmer un chemin de vie renouvelé

a. Écrire l'expérience de la survie

Dès l'incipit du *Mur invisible*, Marlen Haushofer ancre l'écriture comme un remède pour congédier la mort, pour ne pas sombrer dans la folie destructrice. Si l'écriture est un *« plaisir »* (p. 9), elle permet à la narratrice de *« survivre aux longs et sombres mois d'hiver »* (p. 9), puisque sa solitude la condamne. *« M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison »* (p. 9), écrit-elle alors. La perte de la raison peut s'entendre à la fois comme perte de la dernière capacité humaine, le fait de penser, de raisonner, et à la fois comme le fait de sombrer dans la folie, de perdre ses repères. La narratrice s'attache donc à écrire pour rester humaine, mais au moment où elle écrit ces mots, elle semble déjà défigurée et absorbée par son milieu. Son récit prend forme après le double cataclysme et lui permet alors de rester en vie, de rester humaine, et *« de continuer ce monologue sans fin »* (p. 247).

Car la principale difficulté de solitude réside dans le silence, dans l'absence d'altérité, et partant, d'échange de la parole : *« Ce qui importe c'est d'écrire […] puisqu'il n'y a plus de conversation possible »* (p. 247), stipule la narratrice. L'isolement prive la femme de ce qui lui est propre, et en ce sens, l'écriture apparaît comme une manière de se substituer au dialogue. Considérant les animaux comme des humains, le personnage leur parle, confie ses peurs : *« À Lynx, juste pour ne pas perdre l'usage de la parole »* (p. 83). Cela dit, cette communication inter-espèces semble rencontrer quelques limites, puisque la réponse du chien se réduit à *« un agréable petit tour en forêt »* (p. 83). Quant à la chatte, elle *« accepte de m'écouter avec attention mais à la condition que je ne montre aucun signe d'émotion. Elle réprouve toute manifestation hystérique et s'en va tout simplement si je me laisse aller »* (p. 83). Le dialogue est donc un soliloque, et presque un monologue, car les animaux ont beau, comme le fait Bella pour réconforter sa maîtresse, lui *« lécher la figure en réponse »* (p. 83), aucune véritable communication n'a lieu.

Un lecteur inconnu, muet lui aussi, semble donc le destinataire de la narratrice. Dès les premières lignes, elle semble lucide : *« Il est peu probable que ces lignes soient un jour découvertes »* (p. 9). Au cours du premier été, elle médite sur l'intérêt de son entreprise, mais se montre plutôt fataliste : *« Il est plus probable que ce seront les souris qui dévoreront cette histoire »* (p. 98). Omniprésentes dans la forêt, elle les décrit comme un fléau dévastateur, elles qui *« mangeront [s]es provisions et jusqu'au dernier bout de papier »* (p. 98). Face à la vanité, la protagoniste préfère alors *« faire semblant d'écrire pour des hommes »* (p. 98), et entretenir une sorte de dialogue imaginaire avec lui.

L'écriture apparaît ainsi comme une sorte de tentative de résistance existentielle. Revenant au temps de l'écriture, à la fin du roman, la survivante convient de cette *« ultime tentative de ne pas rester tout l'hiver à ma table aux prises avec cette question à laquelle personne, personne au monde ne pouvait donner de réponse »* (p. 321). Occupant quatre mois de sa vie, elle cherche alors davantage à retrouver *« la raison »,* plutôt que de ne pas la *« perdre »* (p. 9). Les fouilles dans la mémoire et dans les bribes de son agenda lui permettent de redonner vie à Lynx, Perle, Tigre, Taureau, de rester humaine en se racontant.

Mais dans l'expérience racontée, la narratrice ne s'érige pas en modèle et montre au contraire sa grande humilité : jamais, dans son récit, elle ne cherche à s'édifier. Lors du second hiver, elle condamne cette *hybris* humaine, qui pousse son espèce à vouloir toujours tout dominer alors qu'elle atteste quant à elle : *« Les choses arrivent tout simplement et, comme des millions d'hommes avant moi, je cherche à leur trouver un sens parce que mon orgueil ne veut pas admettre que le sens d'un événement est tout entier dans cet événement »* (p. 277). L'isolement dans la forêt lui permet cette révélation : *« Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister »* (p. 277). Cherchant modestement à *« se défaire de cette folie des grandeurs ancrée en nous depuis si longtemps »*, elle s'érige alors comme un contre-modèle humain.

D'ailleurs, à la fin de son récit, elle refuse de se glorifier : *« Il est vrai que je ne suis pas un héros ni même un garçon très dégourdi. Je ne parviendrai jamais à faire jaillir une étincelle en frottant deux branches l'une contre l'autre et je ne trouverai jamais une pierre à feu, car je ne serai pas capable de la reconnaître. Je ne suis même pas arrivée à*

réparer le briquet de Hugo, alors que je possède des pierres à briquet et de l'essence. Je ne sais pas non plus construire une porte convenable pour l'étable et c'est justement ce qui me préoccupe » (p. 316-317). Renvoyant son absence d'héroïsme à son sexe, la romancière réfute tout embellissement de sa survie. Contrebalançant l'image du Robinson, Marlen Haushofer affirme de manière subtile que son personnage ne peut être héroïque, car il est une femme. L'expérience de la survie s'écrit ainsi dans une singularité littéraire, et l'autrice cherche à glorifier son personnage autrement que par sa force. C'est ce qu'elle acquiert pendant cette aventure qui la rend sublime : le sens du vrai rapport au vivant.

b. Écrire : méditer et comprendre la nature et le vivant

Marlen Haushofer s'adonne en fait à un jeu fictionnel, laissant croire que la protagoniste du *Mur invisible* s'interroge sur le fait d'être lue un jour. Mais l'œuvre n'est qu'un roman, qu'une fiction, et le seul destinataire des aventures de la narratrice n'est qu'un lecteur qui sait qu'il lit un récit. L'autrice conçoit ainsi l'expérience de la nature comme un laboratoire permettant, à partir d'une fiction, une méditation sur une philosophie de vie.

L'expérience de la solitude permet en effet au personnage d'entrer en introspection, de chercher à comprendre le sens du monde et des choses. Or, cette méditation semble permise par ce qu'elle vit lors de son premier séjour à l'alpage. C'est dans cet endroit au cœur du roman, sorte d'expérience dans l'expérience, que la narratrice comprend véritablement le bonheur de vivre dans la nature, loin de la ville. C'est dans ces hauteurs, face au paysage environnant désertique, qu'elle touche à la révélation du sens de la nature, en harmonie avec les animaux. Ce séjour apparaît comme un moment hors du temps, une sorte d'expérience sensorielle et intime avant tout, au cours de laquelle la narratrice n'a *« pas pris de notes »* (p. 205). Si elle se contente de barrer les jours dans l'agenda, elle écrit ce qui s'y joue sans difficulté car « *le souvenir de cette période est resté très net* » (p. 205). Elle confie même : *« Si je ne pris pas de notes, c'est que tout cela me paraissait irréel. L'alpage était en dehors du temps »* (p. 212). Ce non-lieu hors du temps, digne d'un nouvel Éden, est une sorte de jardin où paissent les animaux, où la femme n'a rien à faire d'autre que contempler, vivre en symbiose

avec son milieu. Comme pour racheter ses fautes – celles de son ancienne vie ? –, la narratrice est même condamnée à quitter cet Éden quotidiennement, à travailler pour *gagner son foin la sueur de son front*[10], à s'épuiser au travail, en multipliant les allers-retours quotidiens pour le chalet, pendant la période de la fenaison.

L'alpage constitue ainsi une expérience : *« Je prenais conscience que tout ce que j'avais pensé ou fait dans le passé n'avait été qu'une imitation sans valeur. D'autres hommes avaient pensé et agi, avant moi et pour moi. Je n'avais eu qu'à suivre leur trace. Les heures passées sur le banc devant la cabane étaient la réalité, une expérience que je faisais en personne »* (p. 245). L'état *« si exceptionnel »* (p. 252) dans lequel ce lieu l'a mise montre l'unicité de ce séjour, à la fois *« lointain et irréel »* (p. 247), et retourner à l'alpage une deuxième année s'assimilerait pour elle à la *« répétition affadie »* (p. 309) d'un *« ancien enchantement* » (p. 309). L'expérience en question, si elle touche à l'unicité, semble alors générer chez le personnage le sens du sacré. La contemplation – du latin *contemplatio*, « action de considérer avec attention » – à laquelle elle s'adonne est littéralement signifiante : il s'agit pour elle de considérer l'objet de la nature avec minutie, comme une scientifique qui observerait de manière admirative le résultat de son expérimentation. Ce qu'elle contemple va donc au-delà du paysage : elle saisit intimement le sens et la portée. Tout devient pour elle intelligible, beau et vrai.

Initiée par les nombreuses réflexions qui parcourent l'œuvre, la révélation de l'alpage porte sur le sens de l'humain et la place du vivant dans la nature. La narratrice accède aux réponses qu'elle cherche, elle devient lucide : *« Parce que j'ai vu et senti tout cela, il m'est difficile de rêver en plein jour. J'ai une forte aversion contre les rêveries et je sens qu'en moi l'espérance est morte. Je n'en ai pas peur. Je ne sais pas si j'aurai assez de force pour vivre seulement en face de la réalité »* (p. 246). Comprenant sans doute enfin qu'elle est seule au monde, que l'apocalypse a eu lieu autour d'elle, elle tourne son regard vers un nouveau mode de vie qui lui fait préférer la nature et le vivant aux Hommes. Elle affirme dès lors – et la phrase est écrite au temps de l'écriture – qu'« *il est plus facile d'aimer Bella ou la chatte qu'un être humain* » (p. 145).

Cette survivante propose alors un regard sur les véritables lois de la nature en s'ouvrant à un rapport différent au vivant. L'attitude de l'animal

face à la mort est signifiant en ce sens : lorsque la chatte perd un de ses bébés, elle se contente de le *« léch[er] tendrement »* (p. 184), de le *« cherch[er] pendant une heure puis [de] continu[er] à s'occuper des deux autres comme s'il n'y avait jamais eu de troisième »* (p. 184). Marlen Haushofer analyse ici cyniquement combien l'animal comprend instinctivement ce contre quoi l'humain cherche en permanence à se battre : la mort. Une loi immuable émerge de l'observation animale : le vivant est vulnérable, son milieu lui permet ou non la survie, et sans tracas, les animaux vivent une existence simple, savent profiter d'un bonheur impossible aux humains, même quand la mort des plus proches advient. Cette loi de la félicité définit ainsi l'animal, et notamment le chien. Le bonheur de Lynx est simplement celui de tous les chiens : *« Le soleil, la neige, le vent, la pluie, tout lui était une occasion de s'enthousiasmer »* (p. 136). Si la narratrice essaie de *comprendre « pourquoi nous [les humains] agissons sur eux comme une drogue »* (p. 136), elle finit par conclure simplement que *« Lynx était tout simplement fou des hommes comme tous les chiens »* (p. 136). Nul besoin de grandes théories, l'animal sait trouver la simplicité, là où l'homme croit être capable de créer de grands raisonnements sur le sens des choses.

La simplicité de la vie animale, sa joie et sa capacité à s'adapter à son milieu semblent ainsi se révéler au personnage, qui s'immerge dans ce modèle. Il en va de même de sa révélation écologiste, associée à une critique des pratiques humaines. Elle remarque avec joie qu'après deux ans passés dans la forêt *« il y a beaucoup plus de gibier qu'avant »* (p. 119). Généralisant son propos de manière gnomique, elle écrit alors : *« On est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps et que le gibier n'ait plus d'ennemi naturel à l'exception de l'homme »* (p. 119). La vie à l'état naturel permet alors à cette survivante de saisir le sens du vivant et du véritable état de l'humanité.

L'expérience de la nature, sa contemplation, sa révélation, rapprochent ainsi de l'essentiel. La narratrice comprend ces lois et les transpose dans son récit, en condamnant le superflu, en cherchant à ressentir des choses simples, à la manière des animaux en quelque sorte. Véritable ode à la nature, à la conversion vers son mode de vie, cette œuvre prend

alors les allures d'un roman écologiste. Mais faut-il pour autant vivre en animal, aimer en animal ?

c. Affirmer le choix de la nature à travers l'écriture

L'entreprise de la narratrice souligne le lent cheminement du personnage vers un mode de vie nouveau : en vivant en autarcie, celle-ci se convertit à une philosophie de vie dans laquelle elle trouve certaines réponses existentielles. Le cataclysme de l'assassinat de Taureau et de Lynx provoque en fait une réflexion sur un sentiment fondamental, celui de l'amour, seule émotion raisonnable qui relie à la fois les hommes entre eux et les hommes avec les animaux. La narratrice conditionne ainsi sa survie à ce sentiment : *« Aussi longtemps qu'il y aura dans la forêt un seul être à aimer, je l'aimerai et si un jour il n'y en a plus, alors je cesserai de vivre »* (p. 188). Opposant les femmes, qui seules connaissent le sens du sacrifice corporel, aux hommes, qui eux ne connaissent que la violence, elle écrit alors : *« Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire. Élever un enfant représente vingt ans de travail, le tuer ne prend que dix secondes »* (p. 188). L'amour, dans sa forme absolue, se trouve ainsi réduit à néant quand la sauvagerie vient le détruire. Si le sentiment demeure éternel – tant que des espèces existeront, la narratrice sera capable de les aimer, puisqu'elle est fondamentalement une mère –, il est interrogé ici à l'aune de la violence.

En effet, à la fin du roman, l'homme qui surgit et massacre ce qui compte le plus aux yeux du personnage représente le reliquat de la violence humaine dans cet univers naturel. L'alpage rêvé, ce nouveau jardin d'Éden, se transforme soudainement en Enfer. L'irruption du criminel est associée par la romancière à l'image de son crime féroce, dont nul animal sauvage n'avait été capable, même au cœur d'une forêt hostile. L'incompréhension est totale pour la protagoniste, qui se demande : *« Pourquoi l'homme inconnu a tué Taureau et Lynx. […] pourquoi l'homme a tué [s]es bêtes »* (p. 321). Elle ne le saura *« jamais et peut-être est-ce mieux ainsi »* (p. 321). Cet homme, selon toute vraisemblance isolé dans la nature, n'a visiblement rien appris de son expérience forcée. Alors qu'il était prisonnier lui aussi, il n'a pas su tirer profit de son expérience naturelle. Celui qui aurait pu devenir le nouvel

Adam de cette Ève solitaire ne s'avère être qu'un monstre bien plus bestial encore qu'un animal.

La narratrice choisit donc son camp : celui de la force naturelle contre la sauvagerie humaine. La violence lui est exécrable, d'autant plus dans ce milieu où elle devait en être protégée. L'expérience de la forêt lui confère une capacité à penser le monde, les choses, la brutalité, et à écrire de manière rétrospective cette compréhension de la folie. Là se trouve sans doute la clé du roman, dans le talent que possède Marlen Haushofer pour donner à son personnage la capacité à *trouver sa raison* d'être, plutôt que la *« perdre »*. Repensant au criminel, la narratrice écrit alors : *« L'homme qui l'a abattu était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi. Le désir secret de tuer devait déjà sommeiller en lui auparavant »* (p. 189). Si elle dénonce sa sauvagerie – elle précise : *« Il m'est impossible de supporter qu'un être ainsi constitué puisse continuer à tuer et à détruire »* (p. 189) –, elle reconnaît toutefois pouvoir souffrir pour lui de la *« pitié puisque telle était sa nature »* (p. 189). En ce sens, si l'amour qu'elle ressent pour tout ce qui l'entoure est pérenne, ce n'est plus de l'amour qu'elle éprouve pour le genre humain. Comprenant la portée de ce cataclysme, elle déchiffre alors le fondement de la violence humaine, plus bestiale que celle de la bête. Dès lors, à l'instar de ce qu'elle peut ressentir pour l'homme à la hache, elle atteste que *« La pitié était la seule forme d'amour qu'[elle] avai[t] conservée à l'égard des humains »* (p. 265-266). Ce qui reste d'amour est donc présent dans ce sentiment de pitié, qu'elle analyse comme le dernier sentiment pour son espèce.

Se tournant vers la nature, elle choisit donc **l'amour pour le vivant contre la bestialité humaine**. En disant sa « *peur* » (p. 10) de sombrer totalement, elle aussi, dans l'animalité si elle perd la raison, elle produit au contraire le témoignage d'une nouvelle forme d'humanité plus solitaire, plus vraie, d'une humanité de l'introspection, où l'harmonie et la simplicité surpassent la culture dépravée de la violence humaine. Ne pas perdre la raison, c'est donc en somme demeurer capable de penser ce monde et de faire de l'acte d'écriture un acte de résistance.

d. Écrire la fin de l'h/Histoire

Le contact avec la nature peut donc mener l'Homme à devenir bestial, à n'être qu'instinct et violence. Pourtant, la narratrice ne considère pas la

perte de l'humain comme sa peur ultime : *« Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, cela ne serait pas si terrible, ce qui est terrible c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme »* (p. 51), écrit-elle. En d'autres termes, ce n'est pas sa potentielle transformation en animal qui l'effraie, car elle a compris que l'humain n'était pas capable d'une telle mutation ; ce qui lui crée de la peur réside dans sa peur de tomber dans une bestialité qui n'est pas animale, de se dévoyer dans sa perte d'humanité. Si le corps de la narratrice semble alors résister à cette transformation totale, sans doute cela est-il dû à cette impossibilité pour l'humain de se dénaturer totalement. Ce qui *« effraie le plus »* (p. 51) le personnage réside ailleurs, dans l'incapacité à *savoir* se transformer en animal sans perdre totalement la raison : *« C'est cette peur qui me pousse à entreprendre ce récit »* (p. 51), écrit-elle. Si elle résiste, donc, à cette tendance, elle dit faire *« tout ce qui sera en [s]on pouvoir pour éviter cette transformation »*, avant de préciser ne pas avoir *« la prétention de croire qu'il ne [lui] arrivera pas ce qui est arrivé à tant de gens avant [elle] »* (p. 51). Il est donc possible de comprendre que le personnage craint de devenir elle aussi une bête en puissance, comme le criminel de ses animaux, car elle reconnaît là le chemin de son espèce.

Pour cette Robinsonne, force est de constater que l'écriture de l'aventure semble moins primordiale que le cheminement de la transformation intérieure. Après deux ans et demi d'isolement, un attentat à l'amour a été mené, engendrant un changement radical de tonalité dans le récit. Le style devient froid, dénué de sentiments, comme si tout était mort en la narratrice. Seules ses actions sont racontées, lors des dernières pages du roman, et ce de manière clinique. Que faut-il donc comprendre de son positionnement, au terme du roman ? Si cette femme semble se convertir à l'ordre de la nature, en dénonçant la bestialité des Hommes, elle semble être à la fois le dernier des Hommes et la dernière des femmes. Tous les mâles autour d'elle sont morts : veuve depuis quelques années, elle n'avait plus de mari. Elle trouve en Lynx, Taureau ou Tigre des hommes de substitution dans la nouvelle société au sein de laquelle elle évolue. Pourtant, les trois meurent, et elle reste seule avec Bella et la chatte, à la fin du roman. La nuit après le meurtre, il est étonnant de remarquer que la protagoniste décide de dormir avec sa vache : *« Bella recommença à beugler. Finalement j'allai chercher ma*

paillasse et l'apportai à l'étable. Je m'y allongeai tout habillée. Bella se tut et je crois qu'elle s'endormit » (p. 320). Après être rentrée au chalet, le lendemain, c'est avec la chatte, cette fois-ci, qu'elle s'endort. Au terme du roman, donc, le sort mène la narratrice à choisir une vie entre femmes/femelles. Elle qui décrivait avoir été *« cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie »* (p. 97), qui dit avoir souffert de cette situation, alors qu'elle était au début de son aventure *« encore incapable […] de planter correctement un clou »* (p. 97) ou *« de percer une porte pour Bella »* (p. 97) entreprend, ici, une totale métamorphose : *« Dès que le temps se réchauffera, je transformerai la chambre en étable pour Bella et je parviendrai bien à percer une porte. Je ne sais pas encore comment je ferai mais je sais que j'y arriverai. Je serai tout près de Bella et de son veau et je veillerai sur eux nuit et jour »* (p. 321).

Cette évocation prouve dès lors deux choses. D'une part, que la narratrice apprend à dépasser sa condition passée : une véritable mue se produit pour cette ancienne *« femme surmenée, à l'intelligence moyenne, condamnée à vivre dans un monde hostile aux femmes, un monde qui lui parut toujours étranger et inquiétant »* (p. 96). Elle dépasse son ancien rôle social pour devenir indépendante, autonome, mais surtout capable d'être elle-même et d'entreprendre ce qu'elle pensait irréalisable. D'autre part, en s'entourant de la vache et de la chatte, elle semble en réalité choisir une sorte de nouveau mode de vie, presque matriarcal, au sein duquel seules les femmes/femelles cohabitent. Sans revendiquer un nouvel ordre social, sorte d'utopie du féminin – puisqu'il n'y a plus de société de l'autre côté du mur –, elle pose en revanche l'image d'un nouveau milieu, plus apaisé, plus juste, où le mal et les mâles auraient disparu. Seul l'amour domine : celui pour Bella et son veau, au sein d'une famille unie.

Pourtant, en imaginant ce monde d'amour, Marlen Haushofer questionne peut-être aussi la volonté de la narratrice de rester en vie, après le meurtre de Lynx et Taureau. Si elle semble anéantie par le vide de l'absence, un nouvel événement joyeux s'annonce – la naissance du veau –, mais de manière dysphorique : *« Il ne me reste plus de feuille de papier* » (p. 322), et il n'y aura bientôt plus *« ni feu ni munitions »* (p. 321). Si elle arrive donc au bout de ses réserves sans inquiétude, et notamment au bout de son stock de papier, la narratrice n'a alors plus rien à raconter. Elle est alors contrainte à cesser le dialogue avec

l'humanité, et plusieurs interprétations peuvent alors émaner de la phrase finale. Sans ne plus rien avoir à écrire, on pourrait considérer que cette femme arrive à la fin de sa vie, de son aventure. La corneille blanche – image de l'oiseau vorace isolé du reste de son espèce à cause de son albinisme – *« l'attend déjà »* (p. 322). Peut-on lire dans cette métaphore le chemin vers un sacrifice du personnage qui irait vers sa mort, en livrant son corps à la nature ? Plutôt que de résister encore, elle se donnerait en nourriture à cette corneille, elle si différente de son groupe, pour lui permettre la survie. Ou alors, ne pourrait-on pas plutôt comprendre que se joue ici le chemin de la femme vers sa conversion totale à la vie naturelle ? En allant rejoindre la corneille, elle lui donne symboliquement son corps en offrande, et décide de donner sa personne à la nature comme manière de ne pas *« sombrer dans l'abîme »* (p. 51) d'une transformation bestiale. Quoi qu'il en soit, cette fin ouverte – et d'autres interprétations seraient sans doute tenables – marque le chemin d'une fusion de la narratrice avec son milieu, avec cette nature. Seule au monde, elle devient dès lors *ad vitam æternam*, une femme qui donne son corps et son être tout entier en expérience à la nature.

Bibliographie et filmographie succinctes

Bibliographie

Peu de livres sur Marlen Haushofer sont disponibles en français. Nous vous conseillons un ouvrage et deux articles :

• Miguel Couffon, *Marlen Haushofer, écrire pour ne pas perdre la raison*, L'Harmattan, 2010.

• Patrick Charbonneau, « Portrait de femme en céleste dragon » in *Le Mal d'être dans la littérature allemande du xx^e^ siècle,* Germanica, Lille, 1989.

• Patrick Charbonneau, « Marlen Haushofer ou la corneille blanche » in *Le Mur indivisible,* Actes Sud, 1992, p. 325-342.

Filmographie/Document en ligne

• Le roman a été adapté dans un film, *Le Mur invisible*, réalisé par Julian Pölsler, en 2012.

• « L’Autriche flippante de Marlen Haushofer », documentaire disponible gratuitement sur Arte TV jusqu’en mai 2026.

---

1. Miguel Couffon, *Marlen Haushofer, écrire pour ne pas perdre la raison*, L’Harmattan, 2010, p. 9.

2. Nous faisons le choix, ici et par commodité, de proposer uniquement un aperçu de ses œuvres traduites en français.

3. Titre original : « Marlen Haushofer oder die sanfte Gewalt, Ein Gespräch mit Elisabeth Pablé », April 1968, in *Oder war da manchmal noch etwas anderes?*, Texte zu Marlen Haushofer, Verlag Neue Kritik, Frankfurt/M. 1986.

4. C’est nous qui traduisons.

5. Source https://fr.wikisource.org/wiki/Robinson_Crusoé_(Saint-Hyacinthe)/Première_partie

6. La prolepse est une figure de style qui consiste à raconter un événement par anticipation. Le narrateur rompt le cours temporel des choses et anticipe alors certaines actions dont le lecteur n’a pas conscience.

7. Les Grecs nommaient *mètis* un concept lié à la ruse, à la réflexion méticuleuse et méthodique. Ce terme est dorénavant utilisé pour caractériser une attitude basée sur l’intelligence.

8. Nous analysons cette présence plus précisément dans « L’expérience créatrice de la nature : apprendre et recréer un monde », voir *infra*.

9. Nous pensons ici, sans les nommer, à Hobbes (*Léviathan*, 1651), Spinoza (*Traité théologico-politique*, 1670), ou Rousseau (*Du contrat social*, 1762).

10. Nous parodions ici, pour montrer les effets de rapprochement, un passage célèbre de la Genèse (Livre 3, 19), souvent traduit par l’expression : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Les effets de similitudes avec cet Éden sont nombreux dans l’alpage, mais nous ne faisons ici que les effleurer, car ils ne sont pas directement en lien avec notre thème.

La Connaissance de la vie (1965[1])

Georges Canguilhem

Note de l'éditeur :
–Les références des folios sont celles de l'édition Vrin 1965 présentes en marge de l'édition de poche (1992, 2024)
–Pour rappel, la partie II. Histoire. La théorie cellulaire et le Chapitre 1. Aspects du vitalisme de la partie III. Philosophie ne font pas partie du programme d'étude du thème de Français-Philosophie.

1. L'auteur et son œuvre dans leur contexte historique et littéraire

La philosophie de Georges Canguilhem (1904-1995) est une philosophie de la vie, d'abord parce que c'est une philosophie de la biologie, mais aussi et surtout parce qu'elle fait de l'être vivant une valeur au sens fort du terme. Professeur de philosophie, et plus tard Inspecteur Général de l'Education Nationale, Canguilhem est aussi Docteur en médecine, et il fait de la distinction entre la pathologie et la santé une dimension centrale de sa philosophie.

On pourrait d'emblée être tenté de voir en lui un épistémologue, c'est-à-dire un spécialiste de la réflexion sur les sciences. Mais comme le montre Dominique Lecourt[2], ce serait une approche bien réductrice. En effet, elle impliquerait de faire de la vérité la valeur suprême de la philosophie. Or, pour Canguilhem, si la vérité est bien une valeur, elle n'est pas la seule valeur. Pour lui, l'action est première sur la connaissance, et le sens de la philosophie consiste certes à se confronter à des formes de pensée spécifiques, à des langages et des codes spéciaux tels que ceux des sciences, mais afin de « juger du rapport de ces formes de pensée à l'expérience vécue d'individus singuliers[3] ». En d'autres termes, la philosophie n'a de sens que si elle

permet d'éclairer et d'améliorer la vie concrète des individus. L'individu est au cœur de la pensée de Canguilhem, et c'est parce que le philosophe en reconnaît la valeur qu'il cherche à rétablir sa place dans la biologie, science récente[4] qui a tendance à se laisser absorber par les sciences de la matière. Or, si une telle absorption de la biologie par la physique et la chimie peut sembler très abstraite et théorique, elle ouvre en réalité la voie à des dérives potentiellement dangereuses sur le plan éthique, social et politique, car ne pas reconnaître la spécificité – et donc la valeur – de l'être vivant, c'est se donner sur lui tous les droits.

Admirateur d'Auguste Comte*[5] (1798-1857) sur qui a porté son mémoire de Maîtrise, Canguilhem n'en prend pas moins ses distances avec lui et avec le courant positiviste qu'il a fondé, pour lequel l'action est une conséquence de la science, et l'homme second par rapport au monde : « le monde d'abord, l'homme ensuite », écrit-il ironiquement à propos de Comte (p. 134).

Si Canguilhem s'intéresse à la science et défend une approche scientifique du vivant, il n'en fait cependant pas un absolu. Pour lui, la science n'a qu'une valeur corrective, elle vise à compenser les échecs initiaux de la puissance créatrice de l'être humain qu'il s'agit de déployer. Comme il le dira dès l'introduction de notre texte, « on ne vit pas de savoir » (p. 9).

S'il doit y avoir une norme, ce ne sera donc pas celle de la vérité, mais bien plutôt celle de l'être vivant lui-même, car vivre, c'est précisément instituer des normes : « Vivre c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence qui ne peut lui-même être référé sans perdre sa signification originale. » (p. 147). Telle est l'idée fondamentale de notre texte (et de la philosophie de Canguilhem), à l'aune de laquelle toutes les questions sont posées.

Canguilhem en quelques dates

1904 : naissance à Castelnaudary dans l'Aude.

1921 : il entre au lycée Henri IV à Paris où il est l'élève du philosophe Alain (Émile Chartier).

1924 : il intègre la section Lettres de l'École normale supérieure.

1926 : mémoire de maîtrise sur Auguste Comte et le positivisme.

1927 : il commence sa contribution aux *Libres propos* d'Alain, dont il prendra la responsabilité éditoriale à partir de 1931. Il y publie en 1927 une tribune qui critique l'article IV de la loi déposée par le député SFIO Joseph Paul-Boncour (1876-1972) sur « l'organisation générale de la nation pour le temps de la guerre ». Cet article prévoit que les intellectuels soient mobilisés au service de l'armée. Canguilhem proteste contre cet article qui vise à restaurer un ordre aristocratique et autoritaire. Il relie cela avec le fait que les normaliens accèdent de droit, dans leur préparation militaire, au rang d'officiers. « Nous n'acceptons pas de voir la vie d'un laboureur et la vie d'un ingénieur ou d'un professeur devenues subitement sans comparaison possible ». Cela lui vaudra un allongement de six mois de son service militaire, qu'il exercera en tant que deuxième classe.

1927 : il est reçu deuxième à l'agrégation de philosophie.

1929-1940 : il est professeur de philosophie, d'abord dans l'enseignement secondaire puis en khâgne au lycée Fermat de Toulouse. C'est pendant cette période qu'il entreprend des études de médecine.

1931 : il épouse Simone Anthériou, avec qui il aura trois enfants.

1940 : il démissionne lorsque s'instaure le régime de Vichy. Avec Jean Cavaillès, il diffuse des tracts dénonçant la trahison de Pétain. Peu à peu, il entre dans la résistance où son investissement ira croissant jusqu'à la fin de la guerre.

1941 : il remplace Jean Cavaillès à l'université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand.

1943 : soutenance de sa thèse de médecine, *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*.

1945 : il reprend son poste de maître de conférences à Strasbourg. Accablé par le décès de Jean Cavaillès.

1948 : il est nommé Inspecteur Général de l'Instruction Publique.

1955 : soutenance de sa thèse de philosophie, *Nouvelles réflexions sur le normal et le pathologique*. Son engagement philosophique et politique se poursuivra jusqu'à sa mort en 1995.

La Connaissance de la vie a été publiée pour la première fois en 1952. Comme l'explique l'avertissement de la première édition, il s'agit d'un assemblage de différents textes rédigés depuis 1945. Le dernier article, « La monstruosité et le monstrueux », est un ajout de l'édition de 1965.

Selon des **perspectives différentes**, les chapitres au programme ont tous à cœur de mettre en évidence la spécificité du vivant et de s'opposer avec rigueur et constance à toute tentative de réduction du

vivant à de la matière inerte, fût-elle très complexe. Reconnaître la spécificité du vivant pour mieux comprendre les raisons pour lesquelles la connaissance de la vie est importante (« Introduction ») ; pour être en mesure d'établir une méthodologie scientifique proprement biologique (« Méthode ») ; mais aussi pour distinguer l'être vivant de la machine (« Machine et organisme »), éclairer la notion de milieu (« Le vivant et son milieu »), clarifier la nature du pathologique (« Le normal et le pathologique »), ou encore notre rapport aux malformations du vivant (« La monstruosité et la monstrueux »).

Mais derrière la diversité des perspectives affleure **l'unité de la méthode**, celle de l'**épistémologie historique.** Fondée par Gaston Bachelard* (1884-1962), puis prolongée par Canguilhem, et Michel Foucault* (1926-1984) en France, elle consiste à **poser des problèmes philosophiques à partir de l'histoire des sciences**. C'est la raison pour laquelle Canguilhem s'étend longuement et patiemment – dans les chapitres suivants – sur la dimension historique des concepts ou des problèmes qu'il étudie.

Au fil des pages, le lecteur entrevoit, derrière les exemples scientifiques et les argumentations rigoureuses, la prégnance des **enjeux éthiques et politiques** dans les préoccupations biologiques de Canguilhem.

Après une analyse des chapitres au programme, nous envisagerons les échos que peut avoir cet ouvrage sur le thème « Expériences de la nature ».

2. Focus sur l'œuvre : résumé et analyse

A. Introduction – La pensée et le vivant

a. Une introduction pour poser des bases

L'introduction vise à poser la thèse défendue au long de l'ouvrage. Elle est formulée dans le dernier paragraphe (p. 13) : « Nous pensons, quant à nous, qu'un rationalisme raisonnable doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. »

■ Le refus du positivisme

Canguilhem cherche à défendre une approche rationaliste et scientifique du vivant, mais il s'oppose à une science positiviste[6] qui traite le vivant comme un objet inerte, sans reconnaître sa spécificité. Cette attitude s'enracine dans une erreur fondamentale, qui consiste à oublier que le scientifique qui cherche à connaître la vie est lui-même un vivant, il est lui-même **dans** la vie. La science prétend connaître la vie de l'extérieur, et la réduit ainsi à du non-vivant, à du mécanique, alors qu'elle est elle-même un mode de rapport au monde d'un être vivant particulier qui est l'être humain. Il ne peut alors y avoir de science authentique que celle qui a conscience d'être une partie de la vie, et non un juge de la vie (p. 11).

Deux idées corrélatives l'une de l'autre vicient l'approche du vivant : la première est que la pensée est étrangère à la vie, qu'elle la transcende. Cette idée repose sur une méconnaissance fondamentale, à savoir que la pensée est toujours la pensée d'un être qui lui-même est vivant. Cet être – l'être humain –, parce qu'il est capable de connaître et d'inventer la science, se met à croire que cette science transcende la vie, qu'elle lui est extérieure, la domine et donc est capable de la connaître « en elle-même », absolument. En faisant cela, l'être humain se pose comme juge des autres espèces, comme une espèce qui n'en serait pas une, il s'octroie le statut d'absolu. Ce faisant, l'être humain aborde la vie en méconnaissant sa spécificité, et c'est la deuxième idée : pour la science positiviste, la vie est réductible à un ensemble de mécanismes. Expliquer scientifiquement la vie, c'est la réduire à des processus physico-chimiques, et donc la nier en tant que vie, puisque les processus physico-chimiques relèvent de la matière inerte.

Dans ce texte qu'est *La Connaissance de la vie*, Canguilhem cherche à réfuter cette conception du vivant et à montrer qu'il y a en lui quelque chose d'irréductible au mécanisme. Pour cela, il faut révéler la méconnaissance fondamentale qui rend possible cette manière d'appréhender le vivant : l'illusion que la pensée humaine est étrangère à la vie elle-même. Il faut donc réintégrer l'approche scientifique dans un processus vital.

■ Le problème du vitalisme

Mais d'un autre côté, il faut aussi affronter la question de savoir comment appréhender scientifiquement le vivant tout en lui

reconnaissant une spécificité. En effet, reconnaître une spécificité au vivant relève traditionnellement d'un courant philosophique appelé « vitalisme ». Le vitalisme a pu prendre différentes formes au cours de l'histoire, mais il consiste toujours à affirmer qu'il y a dans le vivant un **principe vital** qui lui confère ses propriétés spécifiques. Or, le problème est que ce principe vital semble avoir quelque chose de **métaphysique** et de non scientifique parce qu'il n'est pas observable et mesurable.

La connaissance du vivant semble donc prise entre deux écueils inévitables : soit on appréhende scientifiquement le vivant, et on le réduit à des mécanismes physico-chimiques, ce qui revient à le nier en tant que vivant ; soit on lui reconnaît une spécificité, on dit qu'il y a dans le vivant un principe vital, mais alors on ne fait plus de la science, mais de la métaphysique.

Tel est l'enjeu de l'expression *« rationalisme raisonnable »* : Canguilhem, à la différence de Bergson par exemple, défend une approche scientifique, rationnelle du vivant[7]. Mais un rationalisme raisonnable est un rationalisme qui ne se pose pas en absolu, qui ne s'affirme pas comme un juge de la vie. Un rationalisme raisonnable est celui qui a conscience que la raison est un outil que la vie s'est donné dans l'être humain, et non un juge de la vie extérieur à la vie. Il s'agit alors de connaître le vivant scientifiquement sans nier la spécificité de la vie. Telle est la tâche que se donne Canguilhem dans cet ouvrage.

b. Structure de l'introduction

■ La pensée s'inscrit dans la vie et vise son accomplissement (§ 1-4)

Connaître scientifiquement, c'est analyser, c'est-à-dire *« décomposer, réduire, expliquer, identifier, mesurer, mettre en équations »* (p. 9). La question se pose alors du **sens** de la connaissance : pourquoi connaître ? C'est une question peu traitée en épistémologie, qui est plutôt fascinée par le **fonctionnement** de la connaissance. Mais il est nécessaire de s'interroger sur le sens du connaître, parce que connaître ne peut pas être un but en soi (même si certains en font le but de leur vie), parce que cela implique une perte de jouissance. On ne connaît pas pour connaître, *« on ne vit pas de savoir »* (p. 9). Il doit y avoir un

bénéfice pour l'intelligence si la connaissance doit vraiment avoir un sens.

Cela peut toutefois paraître vulgaire ou blasphématoire, parce que certains se targuent de *« connaître pour connaître »*, ce qu'il appelle plus loin un *« intellectualisme cristallin »*. La connaissance voulue pour elle-même semble plus pure, plus noble car désintéressée. Mais un tel jugement repose sur un préjugé, selon lequel il y aurait un conflit entre la connaissance et la vie. D'une part, connaître, ce serait détruire la vie *(« la destruction de la vie par la connaissance »*), puisque la science aboutit à une **négation** de la vie ; et d'autre part, vivre conduirait à se moquer de la connaissance *(« la dérision de la connaissance par la vie »*), car ceux qui veulent jouir de la vie pensent que la connaissance est une perte de temps. Ils ont plutôt tendance à vénérer la vie, d'où l'expression *« mysticisme trouble »*.

Mais il s'agit là d'une idée reçue qu'il faut corriger : *« Le conflit n'est pas entre la pensée et la vie dans l'homme »* – la vie et la pensée ne s'opposent pas comme on le croit souvent – *« mais entre l'homme et le monde dans la conscience humaine de la vie »*. Autrement dit, la conscience humaine de la vie, parce qu'elle implique **un vis-à-vis** entre l'homme et le monde, crée une séparation artificielle entre les deux. Être conscient, c'est se poser **face** au monde. La **pensée** est *« le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul »*. Mais c'est ce qui crée cette illusion qu'on n'est pas soi-même dans le monde, qu'on n'en fait pas partie, et donc qu'on peut le connaître absolument, comme s'il était un objet parfaitement étranger à nous.

Mais précisément, chercher à **connaître**, c'est d'une certaine façon chercher à réduire cet écart. La connaissance semble alors à envisager ici comme un remède à cet écart, aux tensions que la pensée – caractéristique de ce vivant qu'est l'être humain – suscite entre le monde et lui. Canguilhem parle d'une recherche de *« sécurité par réduction des obstacles »*, de *« résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu »*.

Ainsi, le sens de la connaissance n'est pas dans la connaissance elle-même, ce qui ferait d'elle une activité autotélique, mais vaine. *« Définir ainsi la connaissance c'est trouver son sens dans sa fin »*, c'est-à-dire dans le but qu'elle permet d'atteindre, qui est de favoriser pour l'homme

« un nouvel équilibre avec le monde ». Il y a donc pour Canguilhem une finalité pratique de la connaissance : elle doit nous permettre de mieux vivre, de trouver *« une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie »*. Mais cette finalité pratique n'implique pas, comme on pourrait le croire, de relativiser la recherche de la vérité. Elle ne fait pas de la connaissance un simple outil de développement humain.

Canguilhem propose alors une définition complète de la connaissance de la vie, qui corrige le préjugé du conflit entre vie et connaissance : *« Il n'est pas vrai que la connaissance détruise la vie, mais elle défait l'expérience de la vie, afin d'en abstraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence […] et des lois de succès éventuels, en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui. » Échecs, prudence, succès*, autant de termes qui marquent cette finalité pratique de la connaissance. Mais cette inscription de la connaissance dans la vie, pensée en termes de moyens à fin, c'est-à-dire en termes techniques, n'est pas un renoncement à la connaissance comme telle, puisqu'il s'agit bien d'**analyser.**

De tout cela on peut tirer une conséquence : si la pensée et la connaissance s'inscrivent dans la vie pour la régler, il devient difficile de comprendre qu'on envisage la vie comme le font les scientifiques positivistes, à savoir comme une *« force mécanique, aveugle et stupide »*. On ne peut concevoir la vie comme quelque chose de mécanique que si on reste prisonnier de ce face-à-face de la conscience humaine avec le monde dont il a été question plus haut.

C'est pourquoi, dans un second temps de son introduction, Canguilhem s'attarde sur cette posture scientifique qui exclut la vie de sa compréhension de la vie parce qu'elle érige l'homme en juge suprême de la nature.

■ Critique de la prétention humaine à être juge de la vie et à la dévaloriser (§ 5-6)

1. Affirmer que la vie n'est qu'un mécanisme, c'est au fond considérer notre propre rapport au monde comme la mesure de la valeur du rapport au monde de toutes les autres espèces vivantes. En effet, il n'est possible d'être mécaniste que sur la base du face-à-face entre l'homme et le monde qui caractérise en propre la conscience humaine. Les autres espèces vivantes n'ont pas ce rapport au monde, ou pas de la même

manière en tout cas. Mais nous avons tendance à les juger à l'aune de notre propre constitution, ce qui les fait apparaître comme *« stupides »* ou *« aveugles »*. C'est ce qui se produit lorsqu'on fait sur les animaux des expérimentations où l'on voudrait qu'ils résolvent des problèmes qui ne sont pas les leurs, mais qui sont des problèmes proprement humains.

L'auteur vise donc ici à mettre en lumière une certaine **relativité des espèces vivantes quant à la valeur de leurs différents rapports au monde**. Si la pensée et la connaissance sont des modalités particulières de la vie comme il en a été question plus haut, et non des juges impartiaux, alors l'espèce vivante capable de pensée et de connaissance n'est pas légitime à poser ces facultés comme des critères objectifs de la valeur du rapport au monde de toutes les espèces. Autrement dit, la pensée et la connaissance ne sont pas « supérieures » aux facultés des autres êtres vivants, elles ne sont que la façon dont la vie s'est développée **chez l'être humain.** C'est pourquoi elles ne peuvent pas constituer des étalons de mesure de la valeur du rapport au monde des autres espèces. Dans chaque espèce, la vie s'est développée d'une manière différente et tout aussi respectable que dans l'espèce humaine. Vouloir évaluer l'intelligence d'une espèce animale sur la base de notre propre intelligence, c'est poser abusivement l'intelligence humaine comme la norme des capacités de toutes les espèces vivantes. Mais un être humain ne sait pas faire un nid, ni une toile d'araignée.

2. Canguilhem ajoute un deuxième argument contre cette prétention de la pensée humaine à se poser en juge de la vie et à la dévaloriser : au fond, la pensée humaine n'est pas si libre qu'elle veut bien se le faire croire, elle n'est pas si indépendante que cela vis-à-vis *« des sommations du besoin et des pressions du milieu »*. Dès lors, il est bien mal placé de la part des vivants humains d'adopter à l'égard des autres espèces vivantes, considérées abusivement comme *infra*-humaines (l'italique souligne le caractère discutable de cette classification), un regard ironique ou empreint de pitié.

3. Enfin, l'attitude jugée prétentieuse de la science à l'égard de la vie se confirme par une confrontation avec d'autres formes d'expression humaines : la religion et l'art. Le raisonnement est le suivant : la religion et l'art sont tout aussi caractéristiques de l'humanité que la science, et cela ne les amène pas à déprécier la vie. Elles montrent aux êtres humains la direction à suivre pour retrouver ce qu'ils ont perdu, à savoir

un accord avec le monde, ce que la connaissance ne parvient pas à faire parce qu'elle se positionne en juge de la vie. C'est cette posture surplombante qui explique l'ambivalence de l'attitude humaine envers le vivant, tantôt admirative et tantôt condescendante et honteuse. Si la peur (ou l'étonnement) à l'origine de la connaissance aboutit à une connaissance qui implique de détester la situation des êtres mêmes qui éprouvent cette peur, c'est-à-dire de détester la vie, alors c'est absurde. La connaissance doit avoir pour but *« la liberté de la vie »*.

Mais alors, faut-il renoncer à une approche scientifique du vivant ?

■ Conditions de possibilité d'une connaissance scientifique de la vie (§ 7-9)

Une approche purement analytique du vivant est inadéquate

Tout le raisonnement qui précède se résume ainsi : *« À travers la relation de la connaissance à la vie humaine, se dévoile la relation universelle de la connaissance humaine à l'organisation vivante »* (p. 11). Autrement dit, puisque l'activité de connaissance est caractéristique de la vie **humaine**, cela montre que cette connaissance (exclusivement humaine) s'inscrit entièrement dans l'organisation vivante, elle est un produit de la vie et reste universellement englobée par la vie.

Or, il y a une hétérogénéité de la vie et de la connaissance : *« La vie est **formation** de formes, la connaissance est **analyse** des matières informées »* (p. 11). Autrement dit, la vie produit des formes, elle fait venir à l'existence des êtres vivants en donnant forme à une matière **de l'intérieur**, en un acte unique et indivisible (à la différence de la technique qui est transformation de matière par juxtaposition d'éléments matériels indépendants qui sont assemblés **de l'extérieur** par un technicien ou un artisan). Les formes vivantes sont des *« totalités »*, des réalités indivisibles qui s'autoproduisent comme des tendances à se réaliser au cours de leur confrontation avec leur milieu. Ici, Canguilhem reprend des concepts aristotéliciens (forme/matière) et bergsoniens (formes vivantes comme des totalités, confrontation vie-matière). Il y a alors une inadéquation entre la façon dont procède la vie pour produire les êtres vivants, et la façon dont procède la science pour les connaître,

puisque la connaissance est analyse. D'un côté, le vivant est une **synthèse**, mais de l'autre côté la connaissance est une **analyse.**

Cette hétérogénéité explique la difficulté rencontrée par la biologie pour rendre compte du vivant. La connaissance humaine ne peut que chercher à déterminer les composantes des formes vivantes, envisagées comme des résultats. Il est donc logique qu'elle ne puisse pas rendre compte du mouvement lui-même, de *« l'originalité des formes »*, c'est-à-dire du fait que ces formes sont vivantes.

Mais alors, comment la connaissance peut-elle se rendre adéquate à son objet quand il s'agit d'êtres vivants ?

Ce qu'est une connaissance biologique

Ce qui caractérise les formes vivantes, c'est leur **tendance à se réaliser.** Cette tendance constitue le **sens** même des formes vivantes. Dès lors, une connaissance sera proprement biologique si elle tient compte du **sens des fonctions biologiques** qu'elle étudie. Canguilhem prend deux exemples : l'étude de l'alimentation et l'étude du mouvement. Une étude biologique de l'alimentation exige de chercher dans l'organisme lui-même *« le sens du choix qu'à l'état libre il opère dans son milieu »* pour faire ses aliments de telles ou telles espèces ou essences. De même, si l'on étudie le mouvement d'un animal, il faut prendre en considération son orientation, c'est-à-dire l'initiative propre de l'organisme étudié au sein du milieu. Ainsi, une connaissance obtenue analytiquement en biologie, c'est-à-dire en décomposant les éléments et en dégageant les mécanismes à l'œuvre, n'aura de valeur proprement biologique que si cette connaissance est **référée à *« une existence organique saisie dans sa totalité »*** (p. 11).

Une fois ce principe posé et rapporté à Kurt Goldstein* (1878-1965) et Claude Bernard* (1813-1878), dont il sera de nouveau question dans la suite de l'ouvrage, Canguilhem peut clairement énoncer sa position vis-à-vis du problème posé : *« Un rationalisme raisonnable doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. »* Autrement dit, un rationalisme raisonnable doit avoir conscience que la connaissance humaine de la vie est une connaissance qui s'inscrit dans la vie.

B. Première partie – Méthode – L'expérimentation en biologie animale (p. 17)

Dans cette partie, il est question de la méthode expérimentale telle qu'elle doit se décliner **en biologie pour permettre une connaissance du vivant en tant que vivant**. Il ne faut pas appliquer telle quelle la méthode expérimentale qui vaut en physique et en chimie, au risque de ne pas comprendre le vivant.

a. Le problème de l'expérimentation en biologie

Canguilhem se demande en quoi consiste l'expérimentation en biologie et s'appuie sur une référence célèbre en matière de méthode expérimentale : l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard*, publiée en 1865. Ce texte est considéré comme fondateur de la méthodologie en biologie[8], et en même temps il n'est pas vraiment reconnu à sa juste valeur, c'est-à-dire comme un traité qui décrit la pratique effective du spécialiste. C'est parce qu'on ne lit que la première partie, qui porte sur le raisonnement expérimental en général et pas spécifiquement sur la biologie. Mais, surtout, il faut distinguer les **exemples didactiques,** c'est-à-dire scolaires, et les **exemples heuristiques**[9]. Ces exemples doivent être choisis dans le **savoir authentique,** qui est une **rectification de l'erreur.**

■ Un exemple d'expérimentation en biologie (p. 18)

Canguilhem prend alors un exemple pour illustrer la différence entre ces deux types d'exemples : il oppose d'un côté une leçon sur la contraction musculaire (exemple didactique) et d'un autre côté une véritable expérimentation, pour montrer en quoi elle est proprement biologique dans le sens établi dans l'introduction[10].

• La leçon sur la contraction musculaire

Dans la leçon, **on commence par définir** la contraction comme la modification de la forme du muscle sans variation de volume. Puis **on l'établit** par l'expérimentation : le muscle est isolé, placé dans un bocal rempli d'eau, et on le fait se contracter sous excitation électrique. Le niveau du liquide reste invariable.

Un tel fait expérimental n'a pas de sens **biologique** parce qu'il n'est pas rapporté à *« une existence organique saisie dans sa totalité »*

(p. 12).

• L’expérimentation biologique sur la contraction musculaire

Il faut remonter au premier biologiste qui a eu l’idée d’une expérience de cette sorte, Swammerdam* (1637-1680), pour que le sens biologique de l’expérimentation apparaisse : il a voulu établir un fait **contre les théories d’alors** concernant la contraction musculaire, à savoir que, dans ce phénomène, le muscle n’est augmenté d’aucune substance. Ces théories antérieures supposaient une structure tubulaire ou poreuse du nerf, par la voie duquel un fluide (ou autre substance) était censé parvenir au muscle, ce qui aurait dû impliquer une augmentation de volume du muscle. À l’origine de ces théories, on trouve une expérience de Claude Galien* (129-219) : en ligaturant un nerf, on paralyse le muscle qu’il innerve. Or, Galien a été sensibilisé à cette observation par la **théorie stoïcienne de l’âme**. Pour les stoïciens, la partie dirigeante de l’âme, ou *hegemonikon*, est un souffle (*pneuma)* qui se répand dans tout le corps. Galien imagine alors que ce souffle innerve les muscles, ce qui lui semble confirmé par **l’expérience de la ligature du nerf**. Pourtant, cette théorie était fausse puisqu’on sait aujourd’hui que la contraction musculaire ne modifie pas le volume du muscle.

Mais ce qui intéresse ici Canguilhem, ce n’est pas la valeur de telle ou telle théorie, mais la valeur du **« geste expérimental »** (p. 19) : contrairement à la leçon précédente où l’expérience ne faisait que mettre en évidence un déterminisme, ici le fait observé (la ligature du nerf) est rapporté à des **problèmes de posture et de locomotion** que pose à un organisme animal sa vie de tous les jours. Autrement dit, l’exploration du déterminisme causal à l’œuvre dans l’organisme est bien référée à *« une existence organique saisie dans sa totalité »* (p. 12).

■ Généralisation à l’expérimentation biologique en général (p. 19)

La formalisation de l’expérimentation en biologie est en fait antérieure à Claude Bernard. Canguilhem analyse ici un extrait de la thèse de médecine de M. P. Deisch[11] de 1735, qui décrit une expérimentation sur les chiens pour découvrir la fonction de la rate. Dans ce texte, on trouve les éléments essentiels de l’expérimentation en biologie :

1. la vivisection sur l'animal est un substitut à la vivisection sur l'être humain ;
2. l'expérience est instituée en vue de vérifier une théorie ;
3. il fait une analogie avec la connaissance de la fonction d'un autre organe (les testicules) ;
4. il souligne la nécessité de l'animal témoin pour interpréter les résultats.

■ Anatomie et physiologie (p. 20)

Il s'agit ici de montrer l'insuffisance de l'anatomie pour découvrir les fonctions biologiques, et donc **la nécessité de l'expérimentation**. Comme le montre Claude Bernard[12], seule l'expérimentation permet de découvrir des fonctions biologiques. **L'observation anatomique ne suffit pas**, même pour les organes dans lesquels l'homme croit reconnaître des formes qui lui rappellent certains instruments produits par lui (la vessie ressemble à un réservoir, l'os à un levier). En effet, c'est **l'expérience du rôle et de l'usage des outils** mis en œuvre par la pratique humaine qui nous permet de reconnaître ces formes : c'est parce que l'homme a utilisé des réservoirs et des leviers qu'il croit pouvoir deviner ces fonctions dans des organes qui ont des formes comparables à celles de ses propres outils. Autrement dit, être capable de déduire une fonction (physiologie[13]) à partir d'une forme (anatomie) passe par une pratique, **une expérience.** Cela ne peut pas se faire *a priori*. *« Bref, la déduction anatomo-physiologique recouvre toujours une expérimentation. »*

Mais il s'agit de former des concepts **authentiquement biologiques, c'est-à-dire de ne pas les constituer sur le modèle de la technique** précisément. En effet, suivre le modèle de la technique, c'est se demander : « À quoi sert un organe ? » comme on se demande « À quoi sert un réservoir ? », « À quoi sert un levier ? ». Mais la spécificité de la biologie, c'est qu'on a affaire à des êtres vivants et non à des objets techniques. Or, comme l'a remarqué Claude Bernard, **chez les êtres vivants, la relation entre organe et fonction n'est pas aussi déterminée que dans les objets produits par la technique humaine** : chez les êtres vivants, des structures apparemment semblables (même à l'échelle microscopique) peuvent avoir des fonctions différentes (exemple : le pancréas et les glandes salivaires) ; et, d'un autre côté, une même fonction peut être assurée par des structures apparemment

dissemblables (la fibre musculaire lisse peut avoir la même contractibilité que la fibre musculaire striée).

C'est pourquoi la méthode d'approche du vivant va plutôt consister alors à suivre *« les divers moments et les divers aspects de telle fonction »* (p. 21) pour découvrir l'organe ou l'appareil qui en a la responsabilité, et non à partir d'un organe pour se demander à quoi il sert (p. 21). Canguilhem s'arrête alors sur l'exemple célèbre de la découverte de la fonction glycogénique du foie par Claude Bernard. En 1843, le biologiste entreprend d'étudier ce que deviennent les différentes substances alimentaires dans la nutrition. Il commence par le sucre, plus facile à observer dans l'organisme que les autres substances, et il finit par découvrir que, contrairement aux théories en vigueur à l'époque selon lesquelles le sucre ne peut provenir que de l'alimentation, c'est une substance que l'organisme peut aussi fabriquer, grâce au foie[14]. De la même manière, en 1856, la fonction des glandes surrénales a été découverte par Brown-Séquard* (1817-1894) à partir de l'observation d'un dysfonctionnement.

Texte-clé

« En un mot, pour savoir quelque chose des fonctions de la vie, il faut les étudier sur le vivant. L'anatomie ne donne que des caractères pour reconnaître les tissus, mais elle n'apprend rien par elle-même sur leurs propriétés vitales. Comment, en effet, la forme d'un élément nerveux nous indiquerait-elle les propriétés nerveuses qu'il transmet ? Comment la forme d'une cellule du foie nous montrerait-elle qu'il s'y fait du sucre ? Comment la forme d'un élément musculaire nous ferait-elle connaître la contraction musculaire ? »

Claude Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale*, p. 121.

■ L'élaboration du concept de milieu intérieur comme concept proprement biologique (p. 22)

Le concept de **milieu intérieur**[15] a été élaboré grâce aux travaux de Claude Bernard* sur la fonction glycogénique du foie et ceux de Brown-Séquard* sur les sécrétions internes. Ce concept est proprement biologique et son élaboration a exigé *« une véritable conversion théorique »* (p. 21). En effet, les savants avaient tendance à concevoir les fonctions des organes dans un organisme à l'image des fonctions de

l'organisme lui-même dans le **milieu extérieur.** Autrement dit, on appliquait un modèle technique à l'explication des faits biologiques.

C'est ce qu'on peut voir dans les deux théories fondamentales et opposées du vivant : **le mécanisme et le finalisme.** Le finalisme consiste à concevoir le vivant comme soumis à la finalité. En d'autres termes, **le principe explicatif de la nature et de la structure des organes est leur fonction**, ce à quoi ils servent. On dira, par exemple, que l'œil est fait **pour voir**, et que sa structure s'explique par cette finalité. L'explication finaliste fait de la cause finale (le but) le principe premier d'organisation du vivant en général et de ses organes en particulier.

Le **mécanisme** est une théorie qui **nie l'existence d'une finalité** et considère que le vivant est le résultat d'un ensemble de causalités mécaniques sans qu'aucune intention ne préside à son organisation et sans qu'aucun principe vital spécifique ne lui donne « la vie ». Le vivant est le résultat de la nécessité et du hasard et peut alors être pensé comme un ensemble de mécanismes, comme une machine.

Dans les deux cas, pour Canguilhem, **cela revient à prendre comme modèle de compréhension du vivant le rapport pragmatique et même technique de l'homme à la nature en général** (p. 22).

En effet, **le modèle du finalisme** est celui de la fabrication d'objets : le concepteur imagine la forme que doit avoir l'objet en vue de sa fonction. Par exemple, l'architecte dessine la maison avant de la réaliser, **à partir des fonctions** que la maison est censée remplir. Avoir une conception finaliste du vivant, c'est se représenter le vivant à partir d'un but à réaliser, c'est-à-dire sur le modèle de l'artisanat.

De l'autre côté, **le modèle du mécanisme** est celui de la machine, mais une machine *« sans machiniste »* puisque, d'après les théories mécanistes du vivant, ces mécanismes sont *« aveugles »*, ils ne sont pas guidés par une intention. La théorie mécaniste du vivant vise en effet à pouvoir rendre compte des phénomènes vivants de la même manière qu'on rend compte des phénomènes de la nature inerte, mais aussi à éviter le recours à une pensée qui aurait dessiné au préalable les plans des êtres vivants, afin de libérer la science du modèle religieux.

Mais comme le dit Canguilhem, si le mécanisme vise à supprimer la notion de finalité dans la compréhension du vivant, il n'y parvient pas

complètement, car *« la construction de la machine n'est pas une fonction de la machine »*. Autrement dit, pour **construire** la machine, il faut un être humain, **il faut un machiniste**. C'est pourquoi le mécanisme biologique n'élimine pas complètement la finalité, il n'en est que l'*« oubli »* (p. 22).

On voit bien que, dans les deux théories, le modèle à partir duquel le vivant est pensé est le modèle de la **technique** au sens de la fabrication d'objets. Ce que notre auteur veut montrer ici, c'est que l'image à l'œuvre dans ces théories du vivant est celle d'un certain type de rapport de l'être humain avec le monde extérieur, où les objets du monde sont envisagés comme des matériaux susceptibles d'être utilisés, des matériaux qui sont fabriqués de l'extérieur. Il parlera plus loin d'*hétéropoétique*[16], c'est-à-dire d'une fabrication par un autre.

Mais précisément, les relations entre les **phénomènes internes au vivant** ne peuvent pas être comprises sur la base de ce modèle, et c'est ce que permet de comprendre la notion de ***« milieu intérieur »***, qui n'a pu elle-même être élaborée que grâce à une remise en question préalable du modèle décrit ci-dessus.

■ L'exemple de la découverte de la circulation sanguine (p. 23)

Canguilhem l'explique à partir des liquides qui circulent à l'intérieur de l'organisme vivant : le sang et la sève. Le raisonnement classique est le suivant : l'eau s'écoule et elle irrigue ; or le sang et la sève s'écoulent, comme l'eau ; donc le sang et la sève irriguent. On doit ce raisonnement à Aristote dans *Traité des parties des animaux*, III, v, 668 a 18 et 34. **On conçoit donc un phénomène physiologique sur le modèle de la technique humaine** : l'irrigation des terres dans l'agriculture.

Mais pour Canguilhem, s'appuyant ici sur Singer*(1876-1960) (note 2 p. 23), **ce modèle technologique de l'irrigation constitue un obstacle**[17] **à l'intelligence de la circulation**, il empêche de comprendre la physiologie de la circulation. En effet, dans l'irrigation des terres, l'eau se perd dans la terre. Cela correspond bien à la façon ancienne de concevoir le sang, issue des théories de Galien* : on pense que c'est le foie qui produit le sang à partir de la nourriture, le cœur le chargeant d'un esprit vital qui distribue la vie dans l'ensemble du corps. Mais le sang

n'est pas censé revenir vers le cœur. Conformément au **modèle de l'irrigation, il se répand dans le corps** pour lui insuffler la vie.

Deux éléments vont principalement permettre à William Harvey* (1578-1657) de démontrer la circulation du sang, c'est-à-dire le caractère circulaire de son mouvement dans le corps : Harvey* connaît l'existence des valvules le long des veines, des membranes récemment découvertes dont on ignore le rôle. Au moyen d'un garrot, il montre que leur fonction est d'empêcher le retour du sang vers les extrémités, et donc que le sang **revient vers le cœur**. D'autre part, il calcule que le poids approximatif du sang expulsé chaque jour par le cœur est de plusieurs centaines de kilogrammes. De ces indices, Harvey* déduit le principe de la **circulation** sanguine.

À un concept importé en biologie du domaine de la technique humaine – le concept d'irrigation – Harvey* a substitué le concept biologique de circulation (p. 23) pour *« cohérer »*, dit Canguilhem, des observations précises faites sur l'organisme en divers points et à différents moments. Cela rejoint l'idée exposée plus haut selon laquelle il convient de suivre *« les divers moments et les divers aspects de telle fonction »* (p. 21).

■ La connaissance du vivant doit imiter le vivant (p. 23)

Pour conclure, Canguilhem insiste sur l'affinité profonde entre fonction et expérimentation. Celle-ci tient à la nature même du vivant. **Tout être vivant découvre le fonctionnement de son organisme en faisant des expériences :** en voyant, je connais la fonction des yeux, en entendant celle des oreilles, etc. ***« L'expérience c'est d'abord la fonction générale de tout vivant, c'est-à-dire de son débat […] avec le milieu »*** (p. 23). Autrement dit, tout vivant expérimente le monde et, au-delà de toutes les fonctions intermédiaires de ses organes, cette expérimentation, ce débat avec son milieu, est sa fonction globale. Il joue ici sur un double sens du terme « expérience » : d'une part, le sens courant de découvrir, faire l'expérience de quelque chose. Et d'autre part, le sens scientifique de l'expérimentation. Il y a une affinité entre fonction et expérimentation (scientifique) parce qu'il y a une affinité entre vie et expérience en général, parce que vivre, c'est faire des expériences, être en relation avec un milieu dans lequel on surmonte des obstacles pour vivre.

Mais, parce que l'être humain a un rapport technique avec le monde et fabrique des outils pour survivre et subvenir à ses besoins, il a spontanément tendance à appliquer le modèle technique à sa compréhension du vivant (p. 24). Il y a une logique de l'action humaine qui tient au fait qu'elle consiste à **modifier un réel extérieur**. Cette logique est discursive[18], raisonnée : elle consiste à envisager des rapports de moyens à fins, à calculer, à organiser. C'est ainsi que **l'expérimentation biologique est d'abord dirigée *« par des concepts de caractère instrumental »***, c'est-à-dire par des concepts qui renvoient à l'usage d'outils ou d'instruments, tel que le concept d'irrigation par exemple, qui renvoie à l'usage d'outils destinés à l'agriculture.

Mais ces concepts sont inadaptés à la compréhension du vivant dans la mesure où il ne relève pas de cette fabrication de l'extérieur, il n'a pas ce caractère hétéropoétique. C'est pourquoi cette logique doit être abandonnée dans l'effort de connaître le vivant. Peu à peu, *« après une longue suite d'obstacles surmontés et d'erreurs reconnues »*, l'homme est parvenu à *« reconnaître le caractère autopoétique[19] de l'activité organique »* et à rectifier les concepts directeurs de l'expérimentation.

D'une certaine manière – et Canguilhem fait ici référence au médecin français du début du XX^e^ siècle Charles Nicolle* (1866-1936) –, les procédés de la vie peuvent souvent apparaître comme ayant un caractère *« alogique, absurde »*. Et Goldstein* définit la connaissance biologique comme *« une activité créatrice, une démarche essentiellement apparentée à l'activité par laquelle l'organisme compose avec le monde ambiant de façon à pouvoir se réaliser lui-même, c'est-à-dire exister »*. **La démarche biologique, dit Canguilhem, *« reproduit d'une façon consciente la démarche de l'organisme vivant »***. Autrement dit, de même que l'organisme vivant rencontre des difficultés pour s'ajuster au monde extérieur et s'invente lui-même pour s'adapter à son milieu, l'activité cognitive du biologiste rencontre des difficultés pour appréhender l'organisme vivant et doit inventer des concepts vraiment biologiques. C'est ce qui explique que, d'après Claude Bernard*, l'hypothèse explicative doive souvent être très audacieuse en biologie : ***« Ce qui est absurde à nos yeux ne l'est pas nécessairement au regard de la nature[20]. »***

Texte-clé

« Quand on cherche les conditions psychologiques des progrès de la science, on arrive bientôt à cette conviction que c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique. Et il ne s'agit pas de considérer des obstacles externes, comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ni d'incriminer la faiblesse des sens et de l'esprit humain : c'est dans l'acte même de connaître, intimement, qu'apparaissent, par une sorte de nécessité fonctionnelle, des lenteurs et des troubles. […] Le réel n'est jamais "ce qu'on pourrait croire", mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser. La pensée empirique est claire, après coup, quand l'appareil des raisons a été mis au point. En revenant sur un passé d'erreurs, on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel. En fait, on connaît contre une connaissance antérieure, en détruisant des connaissances mal faites, en surmontant ce qui dans l'esprit même fait obstacle à la spiritualisation. »

Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique* (1938), chapitre 1.

b. Précautions méthodologiques propres à la biologie (p. 26)

■ Quatre aspects sont à prendre en compte : la spécificité des formes vivantes, la diversité des individus, la totalité de l'organisme, l'irréversibilité des phénomènes vitaux (p. 26)

La difficulté fondamentale dans l'approche expérimentale des êtres vivants tient au fait que ce sont des **totalités**, et que **l'expérimentation ne peut porter que sur des parties de l'organisme**. Cette difficulté a été clairement décrite par Auguste Comte* dans la quarantième leçon[21] du *Cours de philosophie positive* : il y explique que, dans une expérimentation, il est indispensable que les deux cas comparés (l'animal testé et l'animal témoin) ne diffèrent que sous le point de vue étudié. Or, en biologie, il est presque impossible de satisfaire à cette condition. Dans *L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*[22] (1865), Claude Bernard* enseigne qu'il ne faut pas concevoir ces parties séparément, car on ne peut donner sa signification à une propriété physiologique qu'en la rapportant à l'ensemble de l'organisme.

Il faut donc à présent examiner en détail les précautions méthodologiques originales que doivent susciter la spécificité des formes vivantes, la diversité des individus, la totalité de l'organisme et l'irréversibilité des phénomènes vitaux.

1° Spécificité

Le principe est le suivant : *« Aucune acquisition de caractère expérimental ne peut être généralisée sans d'expresses réserves, qu'il s'agisse de structures, de fonctions et de comportements, soit d'une variété à une autre dans une même espèce, soit d'une espèce à une autre, soit de l'animal à l'homme »* (p. 27). Par exemple, les effets de la caféine sur les muscles de la grenouille verte et de la grenouille rousse sont différents (variété à variété) ; les lois du réflexe ne sont pas les mêmes chez les animaux à démarche sautillante comme le lapin, et chez les animaux à marche diagonale comme le chien (espèce à espèce) ; enfin, la réparation des fractures osseuses ne suit pas les mêmes étapes chez le chien et chez l'être humain (animal à homme).

2° Individualisation

Comme il a été dit plus haut, la qualité de l'expérimentation en biologie exige que les deux individus ou groupes d'individus comparés lors de l'expérience ne diffèrent que sous l'aspect du phénomène étudié, et qu'ils soient **strictement identiques** sous tous les autres rapports. Or, ici, on a affaire à des organismes dont il est très difficile, voire impossible, de s'assurer de cette identité, car bien que de même espèce, ils ont des caractères héréditaires différents. Ainsi, pour réduire au maximum ces différences génétiques, les biologistes élèvent des espèces par séries d'accouplements consanguins et obtiennent ainsi des lignées génétiquement identiques. Mais il faut alors avoir conscience du fait qu'**on n'a plus affaire à un matériel biologique purement naturel**, mais bien à un *artefact*. Jacques Duclaux* (1877-1978) montre ainsi dans son ouvrage *L'Homme devant l'univers* (1949) que la science moderne est davantage l'étude d'une ***paranature*** ou d'une ***supernature*** que de la nature elle-même[23]. Et ce d'autant plus que les lignées d'animaux de laboratoire ainsi produites supposent admise la génétique et les lois de Mendel* (1822-1884), qui – dit Canguilhem – ne sont encore que des théories. Autrement dit, en biologie comme en physique[24], l'observation peut être tributaire de l'adhésion à certaines théories, ce qui implique une construction de l'objet étudié de la part du savant.

3° Totalité

Supposée obtenue l'identité des organismes sur lesquels porte l'expérimentation, un autre problème se pose. En effet, l'expérimentation procède, sur les animaux étudiés, à une modification sur **une partie de l'organisme** pour comprendre le rôle de cette partie dans le **tout.** Par exemple, on supprime un organe tel que les ovaires ou l'estomac. Or, dit Canguilhem, après ablation d'un organe, l'organisme n'est pas seulement modifié, mais c'est en quelque sorte **un autre organisme**, en raison de la polyvalence des organes. Il donne alors trois exemples : l'ablation de l'estomac ne retentit pas seulement sur la digestion, mais aussi sur la production du sang (hématopoïèse) ; la section de la moelle épinière sur le chat et le chien abolit les réflexes dans un premier temps, puis l'animal récupère ses automatismes, mais par la constitution d'un type d'automatisme radicalement différent ; enfin, l'ablation des ovaires chez l'oiseau ne retentit pas seulement sur la morphologie de l'organisme, mais sur l'ensemble des phénomènes biochimiques de l'organisme.

4° Irréversibilité

Il y a deux types d'irréversibilité de l'organisme : **du point de vue du développement de l'être, du point de vue des fonctions de l'être adulte**. Par exemple, on observe dans les œufs d'oursin trois stades de développement : un stade d'indétermination, un stade de détermination et un stade de différenciation. Au premier stade, la section d'un segment de l'œuf est compensée et un être entier se développe. Au deuxième stade, les parties de l'embryon ne sont plus équivalentes et l'ablation d'un segment ne peut pas être compensée, et au troisième stade des différences morphologiques apparaissent. Quant à l'irréversibilité fonctionnelle, elle implique que le même animal n'est pas comparable à lui-même selon le moment où on l'examine. C'est une difficulté, mais cela a aussi permis des découvertes telles que la vaccination (Louis Pasteur*, 1880) et l'anaphylaxie[25] (Portier* et Richet*, 1902). Dans le cas de Pasteur, c'est parce que les poules avaient déjà reçu une injection de culture de choléra vieillie (ce que Pasteur aurait fait *« par inadvertance »*) que leur organisme s'était immunisé contre le virus, et lorsque dans un deuxième temps il leur injecte *« par économie »* une culture fraîche, il constate qu'elles ne déclenchent pas la maladie et découvre le principe de la vaccination. Quant à Portier et Richet, quand ils ont injecté à des

chiens une deuxième dose – bien inférieure à la première – d'extrait glycériné de tentacules d'actinie (anémone de mer), et que les chiens sont morts, ils ont compris qu'il s'agissait d'un choc allergique consécutif à la première injection. Dans les deux cas, c'est **l'irréversibilité des phénomènes biologiques** qui a permis cette découverte. Les phénomènes de résistance des bactéries aux substances anti-infectieuses élaborées pour les détruire sont du même ordre.

Pour finir, ce caractère d'irréversibilité vient s'ajouter à celui de l'individualité des organismes pour limiter la possibilité de répétition et de reconstitution des conditions déterminantes d'un phénomène.

Ces difficultés ne sont pas des obstacles absolus, mais plutôt des **stimulants** (p. 32) **de l'invention en biologie**, et certaines techniques proprement biologiques peuvent être mises en œuvre, qui ne se réduisent pas à l'approche physico-chimique. En effet, par des méthodes physico-chimiques, on ne pourra pas découvrir autre chose que le contenu physico-chimique de phénomènes, sans parvenir à leur **sens biologique.** C'est pourquoi en biologie, un ***« effort de création***[26] ***»*** est nécessaire. En biologie, il ne s'agit pas seulement de comprendre les déterminismes physico-chimiques, mais plutôt les *« types d'adaptation des organismes aux lois physiques, aux problèmes physiologiques proprement dits* [27] *».*

■ Principes de quelques techniques expérimentales proprement biologiques (p. 32)

Les techniques expérimentales en biologie peuvent être : **générales et indirectes** lorsqu'il s'agit de modifier le milieu dans lequel vit et se développe un organisme ou un organe ; ou bien **spéciales et directes** lorsqu'on touche l'organisme lui-même, par exemple un embryon à un stade connu du développement. Canguilhem décrit deux exemples de techniques expérimentales authentiquement biologiques : la transplantation de tissu et l'étude de l'action des hormones ovariennes et hypophysaires sur l'aspect morphologique des organes génitaux femelles.

Ces méthodes expérimentales laissent irrésolu un **problème essentiel** (p. 33) : savoir dans quelle mesure les procédés expérimentaux, c'est-à-dire artificiels, ainsi institués permettent de conclure que les phénomènes naturels sont adéquatement représentés par les phénomènes ainsi

rendus sensibles. Il y a un risque que l'observation – nécessairement active – perturbe l'objet observé (p. 38).

c. Le problème des possibilités et de la permission d'expérimentation directe sur l'homme (p. 35)

■ Le problème (p. 35)

Comme il a été dit dans l'introduction, le savoir humain a pour finalité l'amélioration de la vie humaine. Plus exactement, Canguilhem parle ici d'*« anthropogénèse »* et de *« transformer son être en devoir »*. Il veut dire par là que la finalité de la connaissance humaine, c'est la transformation de l'homme par lui-même dans une sorte d'auto-engendrement, un engendrement qui l'élèverait dans le sens d'un devoir, d'un accomplissement moral. C'est pourquoi l'anthropologie, la science de l'homme[28], n'est pas une forme d'anthropomorphisme. L'anthropomorphisme, c'est une attitude critiquable qui consiste pour l'homme à se faire le centre de tout, à tout évaluer à partir de lui-même. Vouloir connaître l'homme ne relève pas de cette attitude égocentrique. Pour Canguilhem, les êtres humains ont besoin de se connaître en tant qu'êtres humains, parce que c'est à cette condition qu'ils pourront s'améliorer eux-mêmes et retrouver cette unité avec le monde que la conscience leur a fait perdre (voir l'introduction).

C'est pour cette raison que, idéalement, il faudrait pouvoir faire des expériences sur l'homme, d'autant plus en raison du principe méthodologique énoncé plus haut selon lequel il faut éviter de généraliser à d'autres espèces les expériences faites sur une espèce.

Pourtant, des normes éthiques s'opposent à une telle expérimentation, et par ailleurs il est très difficile de savoir exactement, quand il s'agit de l'homme, quelles sont les limites de ce qu'on peut appeler « expérimentation ». En effet, **l'expérimentation a en principe une intention purement théorique**. Mais il existe sur l'être humain des pratiques thérapeutiques ou des techniques de prévention hygiéniques ou pénales qui se rapprochent de l'expérimentation (lobotomie, stérilisation légale).

Ce problème de l'expérimentation sur l'être humain tient à **l'identité du sujet du savoir et de l'objet du savoir**, à la différence des sciences physico-chimiques par exemple. C'est un problème direct, urgent et

émouvant, mais qui ne peut pas être résolu facilement parce qu'il suppose une idée de l'homme, il suppose une philosophie qui dise ce qu'est l'être humain et justifie les limites des actions à faire sur lui.

Canguilhem s'en tient ici à deux questions : d'abord, une intervention chirurgicale sur un être humain peut-elle être une expérimentation ? Ensuite, le consentement du cobaye peut-il suffire à légitimer une expérimentation sur l'être humain ?

■ Une intervention chirurgicale sur un être humain peut-elle être une expérimentation ? (p. 36)

C'est ce que défend Claude Bernard*, pour qui la morale n'interdit pas de faire des expériences sur son prochain comme sur soi-même. Ce que la morale interdit d'après lui, c'est de faire du mal aux autres.

Canguilhem prend d'emblée ses distances avec cette idée en disant qu'elle ouvre un éventail de possibilités qui peut aller jusqu'à l'entreprise des camps d'extermination nazis.

Pour lui, une intervention chirurgicale n'est pas une expérimentation, car l'expérimentation est une question posée *« sans préméditation d'en convertir la réponse en service immédiat »*. Autrement dit, il est important de maintenir la liberté de l'expérimentation. **L'intervention chirurgicale a une finalité thérapeutique** et elle doit être tout entière subordonnée à cette finalité, dans la mesure où il s'agit avant tout de secourir un être humain en détresse. Envisager l'intervention chirurgicale comme une expérimentation, c'est possiblement compromettre la dimension de soin de cette intervention dans la mesure où le médecin pourrait être tenté de risquer des gestes susceptibles de porter atteinte à la santé, voire à la vie, de son patient à des fins de connaissance théorique.

On pourrait ici objecter qu'il est quelquefois difficile de faire le départ entre les deux. Essayer un traitement pharmacodynamique ou chirurgical encore inconnu peut parfois s'apparenter à une expérimentation. Pour Canguilhem, il revient à l'opérateur de faire la différence. C'est lui, et lui seul, qui sait **quelle est son intention** dans le geste médical qu'il accomplit, s'il cherche à soigner ou à connaître.

■ Le consentement du cobaye peut-il suffire à rendre légitime une expérimentation sur l'être humain ? (p. 37)

Canguilhem pointe ici deux cas extrêmes : d'une part, des médecins, des chercheurs de laboratoire, des infirmiers pleinement conscients des finalités et des risques d'une expérience et qui s'y sont prêté sans hésitation et dans le but de contribuer à la solution d'un problème. Mais à l'autre bout de la chaîne, on trouve aussi des cas où des êtres humains dévalorisés par le législateur, déclassés socialement ou physiologiquement déchus, se trouvent en fait contraints d'accepter parce qu'ils n'ont pas d'autre choix, parce qu'ils sont en situation de fragilité. Canguilhem reconnaît entre ces deux extrêmes l'*« infinie variété des cas où il devient difficile de décider […] si on peut encore parler du consentement d'un patient ».* À la possibilité de ce genre d'abus s'ajoute celle d'un abus du côté des chercheurs eux-mêmes. Et Canguilhem d'affirmer : *« Le problème de l'expérimentation sur l'homme n'est plus un simple problème de technique, c'est un problème de valeur »* (p. 38). Sans apporter de réponse catégorique, il laisse clairement entendre à quel point il est nécessaire d'être prudent et de se demander *« si le prix du savoir est tel que le sujet du savoir puisse consentir à devenir objet de son propre savoir »* (p. 38).

■ Conclusion (p. 39)

Cette étude a voulu insister sur :

1. l'originalité de la méthode biologique ;

2. l'obligation formelle de respecter la spécificité de son objet ;

3. la valeur d'un certain *« sens de nature biologique »* propre à la conduite des opérations expérimentales.

Canguilhem termine par une image destinée à mieux approcher le paradoxe de la biologie : dans l'*Électre* de Jean Giraudoux, il est question d'une faute originelle des hérissons qui traversent les routes et se font écraser.

Mais pour Canguilhem, si cette question a un sens philosophique, elle n'a pourtant pas de sens biologique. *« Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles »* (p. 45). Il veut dire par là que chaque espèce a un monde qui lui est propre, et que l'espèce humaine n'est pas légitime à se poser en juge absolu du comportement des autres espèces. Mais précisément, la méthode expérimentale, *« c'est […] une sorte de route que l'homme*

biologiste trace dans le monde du hérisson, de la grenouille, de la drosophile, de la paramécie et du streptocoque ». C'est pourquoi **la connaissance biologique a toujours tendance à être, d'emblée, maladroite et inadaptée dans son approche des espèces vivantes**. Cela ne doit pas décourager l'approche scientifique, mais seulement lui donner conscience que la connaissance de la vie n'est pas linéaire ni entièrement rationnelle, elle doit se faire par *« conversions imprévisibles »*, en s'efforçant de saisir un sens qui se révèle précisément au moment où il déconcerte notre entendement.

Texte-clé

« **Le mendiant –** C'est la vérité même. Un exemple. Voyez, pour ceux qui marchent sur les routes. Il y a des époques où tous les cent pas vous trouvez un hérisson mort. Ils traversent les routes la nuit, par dizaines, hérissons et hérissonnes qu'ils sont, et ils se font écraser… Vous pensez, les veilles de foire. Vous me direz qu'ils sont idiots, qu'ils pouvaient trouver leur mâle ou leur femelle de ce côté-ci de l'accotement. Je n'y peux rien : amour pour les hérissons consiste d'abord à franchir une route… […] Leur museau aplati par le pied du cheval, leurs piquants éclatés sous la roue, ce sont des hérissons crevés et c'est tout. Ils sont crevés, en raison de la faute originelle des hérissons, qui est de traverser les chemins départementaux ou vicinaux sous prétexte que la limace ou l'œuf de perdrix a plus de goût de l'autre côté, en réalité pour y faire l'amour des hérissons. »

Jean Giraudoux, *Électre*, acte I, scène 3.

C. Troisième partie – Philosophie[29]

a. Chapitre 2[30] – Machine et organisme (p. 101)

La théorie mécanique de l'organisme, longtemps admise comme un dogme par les biologistes et aujourd'hui battue en brèche même par des biologistes matérialistes, est un sujet très important non seulement pour la philosophie, mais même pour la science et pour la technologie, car une compréhension vraiment adéquate du vivant, c'est-à-dire qui saurait s'émanciper du modèle technologique, pourrait à son tour devenir un modèle pour quelque chose comme une « organologie » – c'est-à-dire une technologie qui prendrait pour modèles les êtres vivants – potentiellement beaucoup plus puissante que la technologie actuelle.

La conception mécaniste du vivant est possible parce que l'on croit que

la technique n'est qu'une application de la science. On croit à l'antériorité logique et chronologique de la science sur la technique. C'est pourquoi on ne retient de la conception mécaniste du monde que son aspect théorique, c'est-à-dire qu'on tient l'ingénieur pour un simple savant. On pense alors que la dimension proprement technique, à savoir la **construction** de la machine, est secondaire. C'est cela que signifie l'idée que la technique ne serait qu'une application de la science. Mais ce que Canguilhem veut montrer, c'est qu'il y a au contraire une **antériorité logique et chronologique de la technique sur la science**, et que, par conséquent, **le modèle mécaniste est un modèle technologique qui ne peut pas s'appliquer au vivant**, parce que, dans le cas du vivant, il n'y a pas de « machiniste », c'est-à-dire de constructeur.

■ Sens de l'assimilation de l'organisme à une machine (p. 102)

Rappel de notions élémentaires de cinématique : une **machine** est une construction artificielle, œuvre de l'homme, dont une fonction essentielle dépend de mécanismes. Un **mécanisme** est une configuration de solides en mouvement telle que le mouvement n'abolit pas la configuration. Autrement dit, c'est un assemblage de parties déformables avec restauration périodique des mêmes rapports entre les parties.

À partir de ces définitions, Canguilhem s'emploie à montrer qu'il existe deux types de machines. D'abord, les machines qui ne font intervenir que des mécanismes de type cinématique, c'est-à-dire où un mouvement est transformé par la machine à partir de l'effort musculaire humain ou animal. C'est le cas, par exemple, d'une manivelle. Ce n'est pas ce type de machine qui a pu conduire à la prendre pour modèle dans l'explication des êtres vivants. Pour que cela devienne possible, il a fallu inventer des machines capables de transformer une énergie qui n'est pas, immédiatement du moins, l'effet d'un effort musculaire humain ou animal. Autrement dit, il a fallu inventer des machines capables de **mouvements automatiques** et donc relativement indépendantes de l'effort musculaire humain, de telle sorte qu'elles puissent donner l'impression d'être vivantes. Tel est le cas des montres, des horloges, moulins à eau et fontaines artificielles inventés autour du XVII^{e} siècle. Descartes (1596-1650), dont l'existence se déroule précisément au XVII^{e} siècle, est connu

pour avoir élaboré une théorie mécaniste du vivant, même si Canguilhem fait remonter cette conception à Aristote (-384-322).

La question est alors de savoir ce qui a poussé Descartes à cette théorie mécaniste du vivant (p. 107). Pour Canguilhem, la raison du rapprochement entre le vivant et la machine est d'ordre économico-politique. Après plusieurs hypothèses qui le conduisent à examiner des réflexions du Père Laberthonnière* (1860-1932), puis de Franz Borkenau* (1900-1957), et enfin de Henryk Grossman* (1881-1950), il défend la thèse selon laquelle Descartes a en fait intégré à sa philosophie le phénomène humain de la construction des machines.

■ Rapports du mécanisme et de la finalité (p. 110)

Canguilhem s'emploie alors à décrire la théorie des animaux-machines[31] chez Descartes. Le refus cartésien d'attribuer une âme aux animaux s'explique fondamentalement par des **raisons morales**, à savoir qu'il s'agit de dévaloriser l'animal pour justifier son utilisation par l'homme. La mécanisation de la vie du point de vue théorique va de pair avec l'utilisation technique de l'animal (p. 111). Mais la lecture du début du *Traité de l'homme*[32] conduit Canguilhem à y remarquer deux postulats : d'abord, que cette machine de terre qu'est le corps humain est créé par Dieu, et ensuite qu'elle est telle qu'elle « imite » nos propres fonctions vitales. Autrement dit, la construction de la machine vivante, dit Canguilhem, implique une **obligation d'imiter un donné organique préalable**. S'il n'y avait pas d'êtres vivants, il n'y aurait pas non plus de machines. Ce qui montre qu'on ne peut justement pas se servir de la machine pour expliquer l'être vivant.

Certes, en substituant l'explication mécaniste du vivant à l'explication finaliste, Descartes semble évacuer toute finalité. Mais en réalité ce n'est pas le cas, parce que la machine ne se comprend pas sans la finalité, puisqu'elle est faite par l'homme et **pour l'homme.** Descartes élimine la finalité sous son aspect anthropomorphique, c'est-à-dire qu'il refuse de faire de l'homme la raison d'être des êtres vivants, mais un autre anthropomorphisme est substitué au premier, un **anthropomorphisme *technologique***, puisque *« le mécanisme peut tout expliquer si l'on se donne des machines, mais […] le mécanisme ne peut pas rendre compte de la construction des machines »* (p. 115).

■ Renversement du rapport traditionnel entre machine et

organisme (p. 116)

Il s'agit ici de montrer que, contrairement aux apparences, il y a **davantage de finalité dans une machine que dans un organisme.** D'abord, Canguilhem montre la nécessité d'une présence humaine constante pour construire la machine, l'entretenir, la contrôler, la normaliser. En elle, chaque pièce a **une fonction propre** et elle n'est que la somme de ses parties. Au contraire, il y a moins de finalité dans l'organisme, comme le montre principalement la **polyvalence des organes.** Il prend l'exemple de l'aphasie chez l'enfant, de l'ablation de l'estomac, et de l'intestin d'une lapine auquel on peut faire jouer le rôle d'un utérus.

La finalité implique une rigidité parce qu'il faut que chaque partie de la machine ait une fonction propre. Mais un organisme vivant est polyvalent parce que **la vie est expérience et invention permanente**. Le modèle mécanique est en particulier inapproprié dans l'explication des phénomènes de développement embryologique où il est clair que les organes du futur organisme ne sont pas préformés dans l'embryon, mais se forment progressivement.

On peut conclure de ce qui précède que ce ne sont pas les machines qui conditionnent l'organisation biologique, mais bien plutôt que **l'organisation biologique est la condition nécessaire de l'existence des constructions mécaniques.**

■ Conséquences philosophiques de ce renversement : la machine est seconde vis-à-vis de l'organisme (p. 121)

Pour Descartes[33], indiquer les heures pour une montre, c'est aussi naturel que pour un arbre de produire des fruits. Autrement dit, l'arbre produit des fruits comme la montre indique les heures. **Un organisme est en fait une machine.**

Mais Canguilhem va montrer alors que, plus profondément, **la machine est le produit d'une activité de fabrication qui n'est rien d'autre qu'une activité naturelle.** En d'autres termes, il est tout à fait naturel à un être humain de fabriquer des outils et des machines. L'être humain est l'être vivant dont le mode d'existence est tel que, pour survivre, il fabrique des outils. **Les outils humains sont donc des productions naturelles.** L'activité technique est aussi authentiquement organique que

celle de la fructification des arbres. De plus, elle est première chronologiquement sur l'activité scientifique puisque la forme scientifique de la technique est très récente historiquement.

Comme la vie, la technique est ingéniosité, invention, et dépasse toute explication qu'on peut en donner[34]. Toute technique comporte essentiellement et positivement une originalité vitale irréductible à la rationalisation. Les philosophes se sont désintéressés de la technique pour se tourner plutôt vers les sciences. Au contraire, les ethnographes ont été attentifs au rapport entre la production des premiers outils et l'activité organique elle-même. Selon la théorie de la projection (p. 123), **les premiers outils ne sont que le prolongement des organes humains en mouvement.**

À partir de ces vues, le problème de la construction des machines reçoit une solution tout à fait différente de la solution traditionnelle selon laquelle l'invention technique consiste dans l'application d'un savoir. Par exemple, la construction de la locomotive n'est pas l'application de connaissances théoriques préalables, mais la solution d'un problème millénaire, celui de l'assèchement des mines, qui exige la construction de pompes. *« Science et Technique doivent être considérées comme deux types d'activités dont l'un ne se greffe pas sur l'autre, mais dont chacun emprunte réciproquement à l'autre tantôt ses solutions, tantôt ses problèmes »* (p. 126).

Le fait que les sociétés industrielles contemporaines[35] se soient si facilement adaptées à l'utilisation des machines témoigne en faveur de l'idée que l'organisme est premier sur la machine, et que la technique est d'abord un prolongement des organes. Dans le taylorisme, l'organisme humain est aligné sur le fonctionnement de la machine, il est mécanisé par l'élimination des mouvements inutiles. Mais ensuite on constate que les mouvements techniquement superflus sont des mouvements biologiquement nécessaires. C'est le premier écueil rencontré par cette assimilation exclusivement techniciste de l'organisme humain à la machine.

Cet écueil amène à la prise en compte des conditions non techniques du travail à la chaîne (physiologiques, psychotechniques et même psychologiques), ce qui conduit l'auteur à en appeler à la **constitution d'une technique d'adaptation des machines à l'organisme humain**.

Autrement dit, il faut faire de l'organisme en travail le lieu d'évaluation des normes techniques. Ce qui signifie que la technique doit bien se régler sur le vivant.

■ En résumé (p. 127)

Il faut **inscrire le mécanique dans l'organique**, et non l'organique dans le mécanique. Il n'est plus alors question de se demander si l'organisme peut ou doit être considéré comme une machine. Mais il faut alors se demander pour quelles raisons l'opinion cartésienne, selon laquelle l'organisme doit être considéré comme une machine, a pu naître. La réponse proposée a été celle de l'anthropomorphisme : voir l'organisme comme une machine, c'est prendre modèle sur l'activité technique telle qu'elle est pratiquée par l'être humain. C'est donc plaquer le modèle de l'activité humaine sur la nature en tant qu'elle organise des moyens en vue de certaines fins. La téléologie est donc aussi présente que dans une conception immédiatement téléologique du monde physique.

- Avantages de notre solution :
  - montrer l'homme en continuité avec la vie par la technique ;
  - insister sur la rupture avec la vie par la science.
- Inconvénient : cette solution semble aller dans le sens d'une critique de la technique et du progrès technique. Canguilhem est assez sévère envers les écrivains qui tombent dans ce thème un peu trop facile de la critique de la technique et de ses progrès. *« Il est bien clair que si le vivant humain s'est donné une technique de type mécanique, ce phénomène massif a un sens non gratuit et par conséquent non révocable à la demande »* (p. 159).

b. Chapitre 3 – Le vivant et son milieu (p. 129)

La notion de milieu a pris tellement d'importance dans la connaissance contemporaine qu'elle est presque devenue une catégorie de la pensée. Il est donc nécessaire de retracer les étapes historiques de sa formation pour déterminer philosophiquement son sens et sa valeur vis-à-vis du problème de l'individualité.

■ Composantes simultanées et successives de la notion de milieu (p. 129)

La théorie du *milieu* en biologie est forgée sur la base de deux composantes, l'une qui procède de la mécanique newtonienne, et l'autre de l'anthoropogéographie[36] (p. 132).

La composante mécanique du concept de milieu (p. 129)

Newton est confronté au problème des forces centrales, c'est-à-dire l'explication de l'action réciproque d'individus physiques ponctuels, envisagés comme des centres (les astres du système solaire). Cette action ne peut pas s'expliquer seulement par le choc, comme dans la physique de Descartes, car il faut envisager que l'action puisse avoir lieu à distance, et donc il faut un véhicule de l'action. Ce véhicule, Newton l'appelle un « fluide », et pour lui, c'est l'éther[37].

Grâce à l'éther, Newton explique le mouvement de la lumière (*« le phénomène de l'éclairement »*, p. 131), mais aussi le phénomène physiologique de la vision et les effets physiologiques de la sensation lumineuse. Il n'emploie pas le terme de *milieu*, mais on trouve le terme dans l'*Encyclopédie* de Diderot (1713-1784) et D'Alembert (1717-1783), où il est envisagé de la même manière que l'éther de Newton, c'est-à-dire dans un sens purement mécanique : il est ce grâce à quoi un mouvement est transmis.

Mais il y a un autre sens du terme *milieu*, un sens proprement biologique, introduit cette fois par Lamarck*(1744-1829) (même s'il parle plutôt de *milieux* au pluriel). Il s'agit de *« l'ensemble des actions qui s'exercent du dehors sur un vivant »*. Ainsi, dans son **sens biologique**, le milieu n'est pas seulement une substance qui environne les objets, mais ce sont des **pressions extérieures, des contraintes qui s'exercent sur les êtres vivants.** Le milieu au sens biologique du terme agit sur les êtres vivants. Ainsi, pour Lamarck, la notion de milieu n'est qu'une sous-catégorie, avec le climat et le lieu, des circonstances qui influent sur les êtres vivants.

La composante anthropogéographique du concept de milieu (p. 132)

Elle est issue de Machiavel (1469-1527), Bodin (1530-1596) et Arbuthnot (1667-1735), maintenue en France par Montesquieu (1689-1755) qui, dans *L'Esprit des lois,* s'intéresse aux rapports entre la législation d'un État et le climat. Il s'agit d'expliquer la variété des

hommes et des peuples sur le sol terrestre à partir du climat envisagé comme le *milieu* dans lequel vivent ces hommes.

Ici, Canguilhem s'arrête sur un problème d'épistémologie et de psychologie historique de la connaissance, et se demande si le fait que deux idées directrices viennent se composer à un moment donné dans une même théorie doit être interprété comme le signe qu'elles auraient une origine commune. Il reporte le traitement de ce problème à la fin de son propos[38].

Constitution du concept biologique de milieu à partir de cette double influence (p. 132)

Puisque la notion de milieu a une **origine** mécanique (Newton), son **sens** reste mécanique, ainsi que **l'usage** qui en est fait par les biologistes[39]. Par exemple, chez Auguste Comte* (1798-1857) dans son C*ours de philosophie positive*, l'usage de la notion de milieu est dominé par cette origine mécanique de la notion. Il est sur le point de concevoir une réciprocité dans l'action respective de l'un sur l'autre, et en particulier dans le cas de l'espèce humaine, dont il pense que, par l'intermédiaire de l'action collective, elle est capable de modifier son milieu. Mais d'une manière générale il ne reconnaît pas au vivant d'influence décisive sur le milieu, car il cherche à penser cette possible interaction sur le modèle de la physique, en s'appuyant sur le principe newtonien de l'action et de la réaction. Canguilhem sous-entend ici que s'il y a une influence du vivant sur le milieu, elle ne peut être de l'ordre simplement mécanique. Et finalement Comte réduit le problème biologique des rapports de l'organisme et du milieu à un problème de type mathématique : le milieu est fonction d'un certain nombre de variables : pesanteur, pression de l'air et de l'eau, mouvement, chaleur, électricité, espèces chimiques. Autrement dit, *« la qualité d'organisme se trouve réduite à un ensemble de quantités »*, et ce qui pourrait être spécifiquement qualitatif dans l'organisme n'est pas pris en compte. Pour l'instant, même si les conceptions de Comte évolueront plus tard (p. 134), il reste aligné sur le principe général de sa philosophie positive : le monde d'abord, l'homme ensuite.

Le fait que le terme *milieu* se soit imposé plutôt que les termes lamarckiens de **circonstances** et d'**ambiance** est significatif d'une certaine conception de l'être vivant. C'est que ces deux derniers termes

renvoient à un vis-à-vis qui aurait une réelle consistance. Canguilhem dit *« se réfèrent à une certaine intuition d'une formation centrée »* (p. 134). Autrement dit, il y a un ***quelque chose*** qui se trouve dans certaines *circonstances*, ou c'est un ***quelque chose*** qui se trouve dans une certaine *ambiance*. Ces termes accordent à l'organisme vivant une détermination positive, une **effectivité propre** qui fait qu'il n'est pas le simple résultat de son milieu.

Au contraire le terme de *milieu* supprime l'idée d'une présence consistante d'un être vivant qui garderait une autonomie, voire une transcendance vis-à-vis du milieu. C'est à cela que renvoie la double image de la **droite** et de la **sphère** dans le texte. Le rapport organisme/circonstances correspond au modèle de la sphère ou du cercle, fondé sur la notion de centre – qui serait l'organisme – autour duquel gravitent des circonstances qui l'influencent et le transforment, mais sans le nier comme centre ; mais le rapport organisme/milieu supprime le centre. L'organisme n'est plus un centre, il n'évoque qu'une *« position niée par l'extériorité indéfiniment »*. Formule difficile qu'on pourrait interpréter de la manière suivante : l'extériorité renvoie au milieu, et la position renvoie à l'idée d'organisme envisagé comme centre. Mais justement, la notion de *milieu* annule l'idée de la présence d'un être dans un milieu. L'extériorité nie la position, et cela indéfiniment, comme une droite est indéfinie. *« Le milieu est vraiment un pur système de rapports sans support*[40]*. »*

L'auteur le dit plus clairement : *« Le milieu devient un instrument universel de dissolution des synthèses organiques individualisées dans l'anonymat des éléments et des mouvements universels. »* Ainsi, pour les néo-lamarckiens[41] lorsqu'ils retravaillent la notion de milieu, les caractères morphologiques et les fonctions du vivant sont formés par le conditionnement extérieur. **L'organisme vivant n'est donc pour eux que le produit du milieu**, et c'est ce que veut dire Canguilhem en parlant d'un système de rapports sans support. Il n'y a pas d'être vivant au sens fort qui serait le support d'un milieu, mais l'être vivant n'est que le produit – provisoire car toujours modifié par de nouveaux rapports – du milieu. C'est le primat de la relation sur l'être. On peut alors comprendre cette citation de Louis Roule* (1861-1942) : *« Les poissons ne mènent pas leur vie d'eux-mêmes, c'est la rivière qui la leur fait mener, ils sont des personnes sans personnalité »*, cité par Canguilhem (p. 135). Cette

conception du milieu prend sa source dans la notion mécaniste dont elle est issue.

Variétés d'usage de cette notion de 1800 à nos jours (p. 135)

Lamarck* (1744-1829) et Darwin* (1809-1882) sont tous deux des théoriciens de l'évolution des espèces. Dans cette évolution, l'interaction entre le milieu et l'organisme est cruciale, mais elle fonctionne de manière différente.

Lamarck, dans la *Philosophie zoologique* (1809), refuse l'idée d'une action directe du milieu sur les organismes vivants (en tout cas chez les animaux). Pour lui, l'action du milieu s'exerce sur les animaux par l'intermédiaire du **besoin** : lorsque les circonstances extérieures changent, les besoins changent, et ce sont ces besoins qui produisent à leur tour des actions de la part des animaux concernés. Lamarck explique ainsi le processus évolutif des girafes : il n'y a plus assez de feuilles d'arbres disponibles à leur hauteur (changement de circonstances). Les girafes ont alors **besoin** de manger des feuilles situées plus en hauteur sur les arbres (changement des besoins), et elles prennent peu à peu l'habitude de manger des feuilles qui se trouvent de plus en plus haut, ce qui contribue à étirer leur cou. Puis, pour autant que ces actions sont durables dans le temps, elles seront conservées par le mécanisme de l'hérédité[42]. Pour Lamarck, il n'est donc pas question d'une influence directe du milieu sur l'organisme. En effet, le besoin est une *« notion subjective impliquant la référence à un pôle positif des valeurs vitales »* (p. 135). La notion de *« pôle positif »* désigne ici l'organisme vivant lui-même, qui est positif au sens où il est **quelque chose**, il n'est pas que le produit d'un milieu extérieur.

Canguilhem commente cette conception lamarckienne du milieu (p. 136) pour montrer que, d'après ce biologiste, il y a bien *« une originalité de la vie dont le milieu ne rend pas compte ».* En effet, pour Lamarck, *« la situation du vivant dans le milieu est désolante, voire désolée ».*

Autrement dit, l'être vivant se trouve dans certaines circonstances qui n'ont rien d'emblée pour lui être particulièrement favorables. Les circonstances sont ce qu'elles sont, et l'être vivant doit faire un effort pour s'y adapter. Le milieu *« ne fait rien pour la vie »* dans la pensée de

Lamarck. C'est le vivant qui doit se battre pour survivre. C'est en ce sens que la pensée de Lamarck est un **vitalisme.** Elle n'est pas simplement un **mécanisme**, où le vivant serait le résultat du milieu ; elle n'est pas un **finalisme**, où le milieu serait pour le vivant, ou le vivant pour le milieu, mais elle est un vitalisme parce qu'elle est un **dualisme** : il y a **deux** principes bien distincts, le vivant ET le milieu. Le premier doit s'adapter, par ses efforts, au second. Ce dualisme est bien présent dans la célèbre définition de la vie donnée par Bichat* (1771-1802) : *« La vie, c'est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. »*

Comparons cette conception de l'évolution avec celle de Darwin* (p. 137) : pour lui, la transformation des formes vivantes s'explique par deux mécanismes. D'abord, des variations[43] sont **produites mécaniquement** et sans raison particulière au sein des organismes vivants ; puis la **concurrence entre les organismes** fait que les variations utiles à la vie sont transmises aux générations suivantes, alors que les variations inutiles ou nuisibles provoquent la disparition des êtres qui les portent. Darwin expliquerait l'allongement du cou des girafes en disant que, de manière fortuite et mécanique, il se trouve que le cou de certaines girafes s'est allongé à un moment donné, et que les individus porteurs de cette variation ont pu survivre et se reproduire à un moment où la nourriture se raréfiait et se trouvait davantage en hauteur dans les arbres, tandis que les individus qui n'étaient pas porteurs de cette variation ont été éliminés.

Pour Canguilhem, ce modèle d'explication implique que le milieu le plus important pour les êtres vivants, ce sont **les autres êtres vivants,** et pas le milieu extérieur (p. 137). Pour Darwin, la variation est un phénomène complexe qui s'explique quelquefois par le milieu, mais fondamentalement l'influence du milieu physico-chimique est assez faible (p. 138). Plus tard, avec l'apparition du mutationnisme[44], le rôle du milieu se trouvera réduit à éliminer le pire sans avoir part à la production de nouveaux êtres.

Quoi qu'il en soit de cette polémique, Lamarck et Darwin sont tous les deux des biologistes authentiques car ils reconnaissent la spécificité du vivant. Ils sont complémentaires : Lamarck pense la vie selon la durée, et Darwin selon l'interdépendance.

Le concept de milieu évolue vers un traitement de plus en plus déterministe (p. 138-141). Canguilhem s'intéresse à l'évolution du concept de milieu, repris d'abord par les géographes Carl Ritter (1779-1859) et Alexandre de Humboldt (1769-1859), qui s'inscrivent dans les traditions de la géographie grecque et s'intéressent à l'espace terrestre dans toutes ses dimensions en donnant une place essentielle à la question de la vie. Peu à peu, l'idée d'une détermination des rapports historiques par le support géographique se consolide et donne naissance à l'anthropogéographie avec Friedrich Ratzel (1844-1904), puis à la géopolitique qui envahit l'histoire et même la littérature.

Mais le traitement des questions des relations entre l'être humain – et même tous les êtres vivants – et leur milieu se fait de plus en plus déterministe, jusqu'à la psychologie behavioriste[45] qui prétend se passer de la conscience pour rendre compte des comportements humains et les envisage comme de simples réponses immédiates à des stimuli. Ainsi, toute la connaissance tend peu à peu à se réduire à une physique. Les phénomènes biologiques et psychologiques ne sont plus reconnus dans leur spécificité. *« Le milieu se trouve investi de tous pouvoirs à l'égard des individus »* (p. 140). La situation du vivant est un conditionnement, c'est-à-dire que le vivant n'est que le résultat du milieu sans qu'aucune initiative propre ne lui soit plus reconnue, jusqu'à *« constituer savamment l'homme en machine réagissant à des machines, en organisme déterminé par le "nouveau milieu"* (Friedmann* (1902-1977)) *»*.

La notion de *milieu* est donc ainsi peu à peu devenue une norme méthodologique qui s'impose à tous les domaines du savoir. Ironiquement, Canguilhem l'applique pour juger les penseurs de cette période, en disant que le pouvoir intellectuel de cette notion était fonction du **milieu intellectuel** dans lequel elle avait été formée. Mais globalement elle avait tendance à envahir tous les milieux.

Les divers renversements du rapport organisme-milieu (p. 138)

Canguilhem décrit quatre renversements dans plusieurs disciplines :

a) En géographie, où l'on a affaire à des complexes où les effets peuvent devenir des causes, on finit par reconnaître à l'homme le statut de créateur de configuration géographique ;

b) Friedmann*, s'intéressant aux effets des machines sur les hommes, reconnaît que le rendement dans l'organisation tayloriste du travail est plus important si une situation centrale est reconnue à l'être humain à l'égard des mécanismes destinés à le servir ;

c) En psychologie animale, Jacques Loeb* (1859-1924) et John B. Watson* (1878-1958) ont été critiqués par Herbert Spencer Jennings* (1868-1947) et Edward Tolman* (1886-1959) qui insistent sur le rôle des valeurs et s'intéressent aux intentions du mouvement animal ;

d) Les études de psychologie animale de Jakob Von Uexküll* (1864-1944) et de pathologie humaine de Kurt Goldstein* (1878-1965) retournent également le rapport entre l'organisme et le milieu.

■ La portée philosophique générale de ces renversements (p. 144)

Il s'agit ici de montrer que le rapport entre le vivant et le milieu n'est pas unilatéral comme le conçoivent les déterministes (puisque pour eux toutes les forces partent du milieu en direction du vivant qu'elles déterminent), mais que l'organisme vivant agit aussi sur son milieu parce qu'il est un centre[46] (p. 144).

Canguilhem reprend une distinction d'Uexküll* entre *Umwelt, Umgebung* et *Welt*. *Umwelt* désigne le milieu de comportement propre à tel organisme ; *Umgebung,* c'est l'environnement géographique banal ; et *Welt*, c'est l'univers de la science. Or, le milieu de comportement propre à un organisme consiste en un ensemble d'excitations ayant valeur et signification de signaux. Autrement dit, étant donné ce que Canguilhem appelle *« l'exubérance du milieu physique »*, c'est-à-dire le fait que le milieu physique contient potentiellement une infinité d'excitations possibles, il se trouve que l'organisme ne retient que quelques-unes de ces sollicitations, en fonction de son *intérêt*. Il ne suffit pas que l'excitation physique soit produite, il faut qu'elle soit **remarquée.** Cela montre que, sans remettre en question le fait qu'il s'agit bien de réflexes dont le mécanisme est physico-chimique, l'organisme n'est pas ici en position purement passive, mais qu'il est bien centre d'initiative, c'est-à-dire sujet. Canguilhem parle de *« prélèvement électif »* de l'organisme dans la *Umgebung* (p. 145). On peut donc alors définir le vivant comme un *« sujet de valeurs vitales »*. Autrement dit, un être vivant est un être qui donne de la valeur à tel ou tel élément de son milieu.

Canguilhem reprend à Von Uexküll l'exemple de la **tique**, pour montrer que, d'une part, elle peut rester pendant plusieurs années totalement insensible à toutes les excitations du milieu et attendre sur une branche le passage d'un mammifère, et que, d'autre part, les seules excitations du milieu qui l'intéressent sont d'abord l'odeur de beurre rance émise par les glandes cutanées de l'animal, puis la température du sang de celui-ci qui l'incite à se fixer sur lui, se fiant à son sens tactile pour chercher les endroits de la peau dépourvus de poils. Ces éléments soulignés par Canguilhem visent à mettre en lumière ce qu'il faut entendre par *« prélèvement électif »* ou par *« sujet de valeurs vitales »*. La tique *« décide »* de ce qui vaut pour elle, et si on lui fait croire à un animal en la stimulant avec une odeur de beurre rance simplement posée sur une table, elle remonte sur sa branche attendre une autre occasion.

De la même façon, Goldstein* procède à une **critique de la théorie mécanique du réflexe**, en montrant que la réaction de l'organisme dépend de son orientation globale vis-à-vis des excitations reçues. En laboratoire, on suscite artificiellement une réaction purement mécanique, mais la situation d'expérimentation est anormale pour l'animal, elle lui est imposée, c'est pour l'animal une situation de l'ordre de la catastrophe (p. 147) qui correspond en fait à un rapport pathologique entre le vivant et le milieu.

D'ailleurs, les découvertes de la génétique postérieures à Mendel* (1822-1884) confirment la nécessité de relativiser l'importance du milieu quant à l'acquisition par le vivant de sa forme et de ses fonctions. Certes, cette conception d'une autonomie intégrale de l'assortiment génétique héréditaire a donné lieu à des critiques (p. 148). Canguilhem en signale trois, dont celle des biologistes russes lors de l'affaire Lyssenko[47]. Ces biologistes se considèrent **abusivement** comme des successeurs de Lamarck*, car l'essentiel des idées de Lamarck ne porte pas sur l'hérédité des caractères acquis, mais consiste à attribuer les réactions de l'organisme à des besoins qui procèdent de l'organisme lui-même. Autrement dit, pour Lamarck, comme il a été vu plus haut, l'être vivant n'est pas seulement le produit de son milieu. Mais les vrais enjeux de cette théorie soviétique sont idéologiques puisqu'il s'agit au fond de justifier scientifiquement *« l'action illimitée de l'homme sur lui-même »* et de justifier l'espoir d'un renouvellement expérimental de la nature humaine.

Canguilhem revient finalement (p. 150) au problème posé plus haut (p. 131 dans le texte) de savoir si le fait que deux idées directrices viennent se composer à un moment donné dans une même théorie doit être interprété comme le signe qu'elles auraient une origine commune : les deux composantes de la notion de milieu, la composante anthropogéographique et la composante mécanique, ont-elles une origine commune ? Dans ces pages (longues et tortueuses, avec un détour par Pascal (1623-1662)), Canguilhem va chercher à montrer que la composante mécanique elle-même a pour origine la composante anthropogéographique, c'est-à-dire que la science humaine (point de départ de la conception mécanique de la notion de milieu) et en particulier la science de Newton s'enracine dans la conception grecque du Cosmos comme théorie d'un monde organique et centré (p. 150). *« Et ainsi la philosophie naturelle où la conception positiviste et mécaniste du milieu prend sa source, se trouve en fait supportée elle-même par l'intuition mystique d'une sphère d'énergie dont l'action centrale est identiquement présente et efficace en tous les points »* (p. 152).

La raison la plus profonde de cela est que, précisément, la science n'est pas – comme elle croit l'être – une connaissance du monde qui surplombe le monde, mais elle est *« une entreprise assez aventureuse de la vie »*, elle est *« l'œuvre d'une humanité enracinée dans la vie avant d'être éclairée par la connaissance »*. On retrouve ici les idées développées dans l'introduction. Certes, la science repose sur un **idéal d'objectivité** et exige à ce titre une décentration de la part de l'être humain (p. 152), et c'est pourquoi une de ses fonctions essentielles est de *« dévaloriser les qualités des objets composant le milieu propre, en se proposant comme théorie générale d'un milieu réel, c'est-à-dire inhumain »* (p. 153). Autrement dit, la science, en tant qu'entreprise de connaissance objective, est nécessairement conduite à se poser comme théorie du réel en soi, inhumain au sens où il ne serait pas le milieu de l'être humain, mais l'univers réel et absolu.

Mais cela revient en réalité à conférer à un milieu propre à une espèce vivante – l'espèce humaine – *« une sorte de privilège »* (p. 153) sur les milieux propres des autres vivants. Or, le milieu propre de l'espèce humaine, c'est-à-dire *« le milieu des valeurs sensibles et techniques de l'homme »*, n'a pas en soi plus de réalité que le milieu propre du cloporte ou de la souris grise. C'est pourquoi la connaissance scientifique, en tant

que connaissance **de l'espèce humaine**, ne peut pas légitimement appeler ***réel*** ce qui n'est que le milieu d'un être vivant déterminé.

En un certain sens, la science n'est pas encore allée assez loin dans sa prétention à dissoudre les organismes vivants dans l'anonymat de l'environnement mécanique, puisqu'elle n'a pas dissous le vivant humain lui-même tant qu'elle le considère comme capable d'une vue surplombante sur son environnement (p. 153).

Mais le sens de la science, ce n'est précisément pas cette entreprise de dissolution généralisée. Le sens de la science est bien d'être cette *« entreprise aventureuse de la vie »*, c'est-à-dire une activité propre à cet être vivant particulier qu'est l'être humain, autrement dit une activité de la vie elle-même. Envisager la science comme quelque chose qui dépasserait l'ordre de la relation du vivant humain au monde, ce serait considérer que la réalité contient d'avance la science de la réalité comme une partie d'elle-même. Autrement dit, ce serait considérer que la science était en quelque sorte prévue d'avance par la réalité comme ce qui pourrait la révéler objectivement. Or, c'est absurde car pour quelle raison la réalité pourrait-elle avoir besoin de la science ? Non, la seule manière adéquate de penser la science, c'est de la considérer comme une activité propre à un être vivant particulier, elle est un *« fait dans le monde »*.

Mais comme tout vivant, l'être humain est un **centre,** il n'est pas seulement compris dans son environnement comme un contenu dans un contenant. C'est la raison pour laquelle la biologie ne doit pas se soumettre à l'esprit des sciences physico-chimiques. Autrement dit, **pour être en cohérence avec elle-même, la science doit prendre en compte sa place dans la vie** et tenir ensemble d'une part l'idée qu'elle n'est qu'une activité d'un vivant particulier, et d'autre part que, comme tout vivant, ce vivant particulier n'est pas réductible à des processus mécaniques. Bien comprendre la science, c'est accorder à la biologie une spécificité vis-à-vis des sciences de la matière ; mais en même temps cette compréhension n'est possible qu'à partir d'une compréhension de la spécificité de l'organisme vivant comme objet de la biologie. **La biologie aide à comprendre la nature profonde de la science**, et par là elle devient capable de lui imposer un autre modèle que celui des sciences physico-chimiques.

L’affaire Lyssenko

Né en Ukraine dans une famille paysanne pauvre, Trofim Denisovich Lyssenko (1898-1976) est l’instigateur en URSS d’une biologie idéologique qui témoigne d’une instrumentalisation de la science à des fins politiques.

Alors que l’Ukraine doit faire face, dans les années 1930, à des famines terribles dues à la collectivisation forcée des moyens de production par le régime soviétique, Lyssenko, formé sur le tard à l’agronomie, fait irruption sur la place publique et revendique l’invention d’une nouvelle technique agricole, la « vernalisation », qui doit permettre d’augmenter considérablement les rendements de la culture du blé. Redonnant espoir à toute une population affamée et à des chefs politiques désemparés, il fascine les autorités, qui créent pour lui l’Institut national de reproduction des plantes d’Odessa où le pseudo-savant doit produire des variétés de blés susceptibles de nourrir la population de toute la République Soviétique.

Ce qui intéresse Canguilhem d’un point de vue biologique (voir Le vivant et son milieu, p. 148-149), c’est que la théorie de Lyssenko défend l’hérédité des caractères acquis, c’est-à-dire une influence déterminante du milieu sur l’organisme. Mais on sait depuis Mendel que Lamarck faisait erreur sur ce point, et que la génétique échappe à l’influence du milieu. Or, Lyssenko refuse les lois de Mendel qu’il considère comme relevant d’une « science bourgeoise » incompatible avec le communisme et son idéologie du déterminisme matériel et historique. Pour Canguilhem, le projet de Lyssenko s’inscrit plus largement dans une volonté d’autoriser « l’action illimitée de l’homme sur lui-même par l’intermédiaire du milieu. » p. 149.

Le pouvoir acquis par Lyssenko sera tel en URSS que sa doctrine restera la science officielle au moins jusqu’à la mort de Staline en 1953, conduisant des centaines de biologistes authentiques à des arrestations et à la mort, et l’URSS tout entière à une faillite intellectuelle durable dans le domaine de la biologie.

c. Chapitre 4 - Le normal et le pathologique[48] (p. 155)

Le terme médical pour désigner la maladie est celui de *pathologie*. On peut alors penser que *pathologique* est un concept identique à celui d’*anormal* au sens où la maladie serait un état anormal de l’individu. La santé consisterait dans la conformité d’un organisme à une norme biologique, et la maladie correspondrait à la perte de normes (contradictoire logique[49]). Mais une telle conception du pathologique présuppose un concept de norme comme perfection à atteindre, vis-à-vis de laquelle les êtres vivants seraient toujours plus ou moins en déficit. La

norme ainsi comprise impose au vivant un modèle et autorise sur lui un jugement de valeur. L'objet de ce chapitre est de proposer un autre sens du concept de « normal », afin de libérer les êtres vivants de l'exigence de correspondance à une norme extrinsèque. La vie est **essai** et **aventure**, et tout être vivant, parce qu'il vit, est normal et impose sa propre norme. Mais comment alors penser le pathologique ?

■ Le problème (p. 155)

L'adjectif *normal* a couramment deux sens : il peut vouloir dire *moyen*, *habituel* ; ou alors il peut renvoyer à l'idée d'un idéal, d'une *norme*. Il faut comprendre les raisons de cette ambiguïté pour en tirer leçon. L'enjeu – biologique et médical – porte sur la question même du **vitalisme**, à savoir la reconnaissance d'une spécificité du vivant vis-à-vis de l'inerte. Canguilhem renvoie ici au **vitalisme** de Bichat*[50] et revendique pour cette thèse un **statut scientifique**, rejetant le reproche de métaphysique sur deux autres courants, l'animisme[51] et le mécanisme[52], qui font, eux, des hypothèses sur l'essence des choses. Être vitaliste, c'est seulement reconnaître *« l'originalité du fait vital »*, chercher à le décrire et à coordonner les phénomènes observés.

Le problème est donc celui de la définition même de la vie : est-elle un système de lois (conception mécaniste et déterministe) ou une organisation de propriétés (conception vitaliste) ?

■ La vie comme système de lois (p. 157)

Une loi de la nature décrit une relation nécessaire entre des phénomènes. Cette relation, exprimée en termes mathématiques, ne se produit pas toujours de manière absolument parfaite dans les cas singuliers observés. Elle est plutôt un **idéal**, un modèle, et les observations particulières peuvent varier plus ou moins vis-à-vis d'elle. Mais, pour beaucoup de savants, ces variations apparaissent comme des **défaillances vis-à-vis de la loi**, comme si la réalité véritable était la loi, et les cas particuliers seulement des approximations imparfaites. On aboutit à un paradoxe qu'on rencontre déjà dans la philosophie de Platon : pour lui, les Idées sont plus réelles que les choses concrètes et sensibles ; de même ici, les lois de la nature seraient plus réelles, plus consistantes que les cas singuliers. Claude Bernard* – qui par ailleurs a pris position contre le vitalisme de Bichat* – soutient que la vérité est dans le **type idéal**. Ce type n'est jamais réalisé parfaitement dans les

individus, car s'il était réalisé, tous les individus seraient identiques. Ce qui fait l'individualité, c'est donc pour lui l'imperfection vis-à-vis de la norme, et cela constitue un obstacle pour la biologie et la médecine expérimentale dans leur appréhension des êtres vivants.

■ Critique de cette thèse (p. 158)

Si la nature a des **types** qui ne sont jamais réalisés parfaitement, et si la connaissance biologique consiste à connaître ces types universels, alors la connaissance biologique est illusoire, elle n'est pas une connaissance du réel, puisque seuls les individus concrets sont réels. C'est l'argument d'Aristote contre la théorie des Idées de Platon : si connaître, c'est tendre vers l'Idée, il s'agit d'une connaissance de l'Idée, mais pas de l'être concret et sensible. On pourrait alors se demander si la théorie de Claude Bernard n'est précisément pas un avatar de la métaphysique traditionnelle, d'autant plus qu'il se méfie des statistiques, pourtant essentielles en biologie. En effet, les statistiques reposent sur une conception du normal comme une moyenne. Claude Bernard, lui, ne voit l'individu que comme une altération d'une perfection idéale qui n'est jamais incarnée par les êtres vivants concrets.

■ La vie comme ordre de propriétés (p. 159)

Envisageons alors une autre définition : la vie serait *« une organisation de puissances et une hiérarchie de fonctions dont la stabilité est nécessairement précaire, étant la solution d'un problème d'équilibre, de compensation, de compromis entre pouvoirs différents donc concurrents »* (p. 159).

Ici, l'instabilité et donc la variation vis-à-vis de la norme sont intégrées à la définition même du vivant. Il ne s'agit plus d'envisager la vie comme un système de lois auquel les individus ne seraient jamais pleinement conformes, mais plutôt comme une **organisation complexe de puissances et de fonctions vitales telle que leur équilibre est toujours précaire**. Dans cette perspective, l'irrationalité de l'individu, c'est-à-dire le fait qu'il ne correspond jamais parfaitement à la norme, est elle-même normale. Les individus sont différents les uns des autres non seulement en fait, mais aussi en droit.

Cela suppose d'envisager la vie sous l'aspect de la fécondité et de la nouveauté, et non comme la répétition perpétuelle du même. C'est

d'ailleurs pourquoi la rigidité du vivant est en général signe de mort prochaine. Dans cette hypothèse où l'individuel n'est pas un échec ou une faute, mais plutôt un essai ou une aventure, aucun jugement de valeur négative n'est possible. Ce qui fait la valeur d'une organisation vivante, c'est qu'elle vit, tout simplement (p. 159).

Deux orientations de la biologie contemporaine viennent à l'appui de cette thèse : l'embryologie et la tératologie[53], qui toutes les deux s'appuient sur l'étude des malformations (monstruosités) pour mieux connaître les mécanismes du développement des embryons. Si on envisage la nature comme une **hiérarchie de formes éternelles**, à la manière d'Aristote, les malformations des êtres vivants ne peuvent rien nous apprendre sur leur fonctionnement normal. En revanche, elles le peuvent si on pense la nature comme une **tentative de hiérarchisation des formes possibles**. Dans cette perspective, aucune forme n'est manquée à partir du moment où elle réussit à vivre. **La vie d'un organisme est le seul critère de sa valeur vitale.** Ce qui décide de la valeur d'une forme vivante, c'est l'avenir : sa capacité à perdurer et à se reproduire.

Notre connaissance des mécanismes de l'évolution des espèces le confirme : des mutations génétiques apparaissent chez certains individus, qui peuvent d'abord sembler « anormales » dans la mesure où elles sont rares, mais si elles s'imposent parce qu'elles permettent à ceux qui les portent de survivre, elles deviennent ensuite « normales ».

■ Nouvelle définition du normal (p. 161)

La normalité d'un être vivant est donc **relative** au milieu dans lequel il vit et à sa capacité à vivre dans ce milieu. Un individu **anomal** (porteur d'anomalies) n'est pas nécessairement **anormal**, c'est-à-dire ici pathologique, puisqu'il peut **devenir** la norme.

Le terme *normal* pour le vivant peut alors signifier soit le caractère moyen vis-à-vis duquel il peut y avoir des écarts, soit le caractère dont la reproduction révélera (dans l'avenir) l'importance et la valeur vitales. Autrement dit, un individu peut être porteur de caractères qui pour l'instant peuvent paraître « anormaux » vis-à-vis du caractère moyen, vis-à-vis de la forme habituelle des organismes de cette espèce, mais si – du fait de la sélection exercée par le milieu – ces caractères considérés comme des anomalies deviennent des atouts, cela signifiera que

l'individu qui les porte actuellement a su imposer ces caractères comme la norme. C'est en ce sens que *« le normal doit être dit instituteur de la norme »* (p. 162).

Chez l'homme, le problème se complique parce que le milieu humain n'est pas vraiment biologique, mais social. Le milieu humain abrite ainsi les anomalies individuelles et les compense grâce à la médecine ou à des institutions sociales et politiques, de telle sorte que les individus porteurs de ces anomalies ne soient pas désavantagés vis-à-vis des autres. Il n'y a donc pas vraiment de sélection dans l'espèce humaine au sens où l'homme peut créer de nouveaux milieux ; mais en un autre sens on peut dire que la sélection a atteint chez l'homme sa perfection puisque l'homme est ce vivant capable de vivre dans tous les milieux (p. 163).

■ Approche du pathologique (p. 163)

Si le normal est relatif et normatif, y a-t-il encore du pathologique ?

Ici, Canguilhem mobilise deux conceptions différentes de la maladie :

Goldstein* : une approche psychologisante de la maladie.

Le pathologique ne consiste pas dans un écart de l'organisme individuel vis-à-vis d'une loi universelle, mais dans un **rapport subjectif de l'individu à lui-même**. En effet, une anomalie morphologique (par exemple, le daltonisme) ou un écart vis-à-vis des constantes physiologiques (pulsations cardiaques, tension artérielle, etc.) ne constituent pas en soi des faits pathologiques. Le caractère pathologique d'une anomalie ou d'une affection n'est pas fixé d'avance, il apparaît au moment où l'existence de l'être, jusqu'alors en relation d'équilibre avec son milieu, devient dangereusement troublée ;

Leriche* (1879-1955) : une approche physiologique de la maladie.

La santé, c'est *« la vie dans le silence des organes »*. Une lésion n'est pas comme telle une maladie. Autrement dit, ce qui fait la maladie, c'est une altération physiologique, et pas seulement anatomique. Mais il s'agit de la *« physiologie de l'homme total »*, c'est-à-dire d'une physiologie spécifiquement humaine, qui exige de prendre en considération l'ensemble du comportement ;

Selyé* (1907-1982) : une synthèse psycho-physiologique.

Tout comportement catastrophique prolongé (stress, fatigue, etc.) peut finir en maladie fonctionnelle d'abord (hypertension par exemple), puis en lésion morphologique (ulcère de l'estomac par exemple).

On pourrait croire que cette approche du pathologique remet en question la frontière entre le normal et le pathologique puisque la pathologie dépend de la perturbation du rapport au monde de l'individu. Mais en réalité la frontière n'est pas abolie, car **pour un individu donné la distinction entre *normal* et *pathologique* est absolue** : *« qu'un individu commence à se sentir malade, à se dire malade, à se comporter en malade, il est passé dans un autre univers, il est devenu un autre homme »* (p. 165).

Canguilhem revient ici sur une thèse qu'il a déjà critiquée[54], selon laquelle il n'y aurait entre la santé et la maladie qu'une variation de degrés entre des états fondamentalement homogènes. Certes, si on examine les détails des symptômes et les détails des mécanismes anatomo-physiologiques, il y a de nombreux cas où le normal et le pathologique apparaissent comme de simples variations quantitatives d'un phénomène homogène (exemple : le taux de glycémie dans le diabète). Mais on peut alors parler de *« pathologie atomistique »*, puisqu'elle ne prend pas en compte le malade comme totalité. *« Considéré dans son tout, un organisme est "autre" dans la maladie et non pas le même aux dimensions près »* (p. 166). Par exemple, le diabète est une maladie de la nutrition qui dépend du système endocrinien **dans son ensemble**, et les maladies de la nutrition sont en rapport avec des vices du régime alimentaire.

■ Qu'est-ce qu'être en bonne santé ? (p. 166)

On peut alors répondre aux questions posées en introduction : *« "Pathologique" est le contraire vital de "sain" et non le contradictoire logique de "normal" »* (p. 166).

« Pathologique » n'est pas le contradictoire logique de « normal »

Canguilhem cite ici Bergson dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932), disant que la maladie est aussi normale que la santé. En logique, deux termes sont contradictoires quand l'un désigne la

privation de l'autre. Par exemple, « normal » et « anormal » sont deux termes contradictoires, où « anormal » signifie l'absence de norme.

Mais **l'état pathologique n'est pas la perte d'une norme**. Il est un état qualitativement différent, où l'« allure de la vie » se trouve réglée par des normes vitalement inférieures aux yeux de l'individu malade. Autrement dit, il y a des normes aussi dans l'état pathologique, d'une part parce que la vie est aventure, et par conséquent être en vie, c'est être normal, et d'autre part parce que – dans la maladie – l'organisme est encore en mesure d'imposer ses normes de vie.

Pathologique est le contraire vital de « sain »

Canguilhem s'appuie encore une fois sur Goldstein*, pour qui les normes de vie pathologique sont celles qui obligent l'organisme à vivre dans un milieu différent qualitativement du milieu antérieur de vie. Dès lors, l'être humain se trouve dans l'impossibilité d'affronter les exigences de nouveaux milieux.

Telle est alors, pour Canguilhem, la santé, *« une certaine latitude, un certain jeu des normes de la vie et du comportement ».* L'individu qui est en mesure d'affronter les changements du milieu, de s'adapter, de surmonter les obstacles est vraiment en bonne santé (p. 167). L'état pathologique est un état où je ne suis plus capable que d'une seule norme, d'un seul équilibre vital, et où ma capacité d'adaptation est drastiquement restreinte. Du point de vue de la vie, c'est le contraire de la santé.

■ Réflexions sur la pathologie mentale (p. 168)

Ces conclusions dans le domaine de la physiopathologie sont plus évidentes dans le domaine de la psychopathologie. Beaucoup de psychiatres[55] reconnaissent que le malade mental est un « autre » homme et pas seulement un homme dont le trouble psychique prolonge le psychisme normal.

Toutefois, le psychologue et le psychiatre ont tendance à appeler « normal » une certaine forme d'adaptation au réel ou à la vie. Or, à un certain point de vue, une adaptation parfaite au réel et à la vie, c'est ce qui est anormal. Autrement dit, ce que suggère Canguilhem ici est que quelqu'un qui serait parfaitement normal, parfaitement adapté aux normes de la société sans jamais les interroger, serait en fait anormal. La

maladie mentale est donc loin de l'absence de normes, et cela nous confirme dans l'idée que la maladie physique ne l'est pas non plus.

La normalité dans le domaine psychique, c'est plutôt une adaptation qui reste ouverte à la question de la valeur des normes, qui peut les remettre en cause. C'est **la revendication et l'usage de la liberté comme pouvoir de révision et d'institution des normes**. Et cette revendication implique **normalement** le risque de folie. On pourrait aller jusqu'à dire qu'il faut avoir un peu de folie en soi pour être normal. La véritable santé mentale n'est pas l'absence de folie, mais la capacité à surmonter la tentation de la folie. Mais cette tentation fait partie intégrante de la santé mentale, et la révèle.

d. Chapitre 5 – La monstruosité et le monstrueux[56] (p. 171)

L'interrogation sur la monstruosité s'inscrit d'abord dans l'intérêt de Canguilhem pour la **tératologie**, c'est-à-dire l'étude des malformations des êtres vivants, au moyen de laquelle on cherche à mieux comprendre les processus vitaux normaux. Il parle de *« la possibilité et même l'obligation d'éclairer par la connaissance des formations monstrueuses celle des formations normales[57] »*. Mais plus profondément, la thèse philosophique en jeu dans la question de la monstruosité est celle de la **polymorphie des êtres vivants** : si la vie est normative, alors **aucun être vivant n'est un monstre** au sens où il serait légitime de le juger négativement en tant que forme vivante. Aucun être vivant ne peut être considéré comme manqué, toutes les formes vivantes ont de la valeur[58].

Dans ce chapitre, Canguilhem étudie les rapports de la monstruosité avec le monstrueux. Il procède à une **épistémologie historique** de la monstruosité, et constate qu'elle a fait l'objet d'un processus de rationalisation, mais que cette rationalisation s'est accompagnée d'une mise à l'écart des êtres vivants considérés comme des « monstres » par une société devenue de plus en plus normative.

■ Introduction (p. 171)

Nous avons l'habitude d'un ordre dans la nature et de voir *« le même engendrer le même »*. Mais parfois, il y a des anomalies[59] : des êtres vivants naissent avec des malformations. Ces anomalies provoquent chez l'être humain une *« crainte radicale »* parce que nous comprenons

qu'elles auraient pu nous toucher, mais aussi que nous pourrions les transmettre. C'est pourquoi ces anomalies sont perçues comme des **monstruosités**, *« un raté morphologique est à nos yeux vivants, un monstre »* (p. 171). Seuls les êtres organiques peuvent être perçus comme monstrueux, car le monstrueux est une anormalité vis-à-vis de la vie elle-même. Le monstre est perçu comme un **vivant de valeur négative**, comme quelque chose de repoussant.

Mais la crainte et la répulsion se doublent de curiosité, voire de fascination. En un sens, on peut trouver que la vie reste limitée dans sa production de monstres. Mais notre imagination supplante alors cette timidité de la vie, et invente des formes vivantes plus monstrueuses les unes que les autres.

Il y a donc une forme de paradoxe qui mérite d'être interrogé : *« La vie est pauvre en monstres. Le fantastique est un monde. »* Autrement dit, les monstres biologiques sont rares et ne sont pas si extraordinaires, alors qu'au contraire les monstres imaginaires, ceux de la littérature et de la peinture, sont tellement nombreux et variés qu'ils constituent un monde à part entière. **C'est ce rapport entre la biologie et l'imaginaire que Canguilhem veut ici interroger.** Si l'imagination est une faculté du vivant et qu'elle produit du monstrueux, n'est-ce pas le signe que le monstrueux a sa place dans la vie ?

Mais qu'est-ce qui distingue véritablement les deux concepts de « monstruosité » et de « monstrueux » ? Bien qu'ayant la même étymologie et visant tous les deux à normer, les domaines auxquels ils s'appliquent sont différents : la monstruosité relève d'un jugement médical : c'est un type d'anomalie[60] ; le monstrueux relève d'un jugement juridique, voire moral : est monstrueux ce qui est contre nature, moralement répréhensible, ce qui dépasse l'ordre de la raison.

Canguilhem procède à l'examen de l'évolution historique de ces concepts :

■ De l'Antiquité classique à la Renaissance : la monstruosité, effet du monstrueux (p. 174)

Le **monstrueux** est identifié au délictueux, voire au diabolique. Les êtres vivants monstrueux seraient le produit d'accouplements contre nature, violant, par exemple, la règle d'endogamie pour s'unir sexuellement avec un individu d'une autre espèce. Ainsi, la monstruosité

n'est pas vue comme une contingence de la vie, mais bien comme *« une licence des vivants »*, une **liberté perverse et excessive visant à modifier l'ordre de la nature**. En Orient, on divinise les monstres parce qu'on a une théorie de la nature comme lieu de métamorphoses, alors qu'en Grèce – où la nature a été conceptualisée (par Aristote) comme régularité – les monstres sont plutôt vus négativement.

Au Moyen Âge, la liaison de la tératologie (étude des malformations) et de la démonologie (théorie des démons) s'enracine dans le dualisme chrétien de Dieu et du diable. Le monstrueux a quelque chose à voir avec le mal, avec le diable. C'est l'origine de l'évolution du concept de monstrueux vers **l'imaginaire** : *« le monstrueux, initialement concept juridique, [a] été progressivement constitué en catégorie de l'imagination »* (p. 175). En effet, d'aucuns résistent à admettre la réalité des actes diaboliques censés être responsables de la génération des monstres, et envisagent alors l'hypothèse qu'il suffirait qu'une femme soit suffisamment marquée par une image démoniaque pendant sa grossesse pour engendrer un être monstrueux. Ambroise Paré* (1510-1590) donne à l'imagination le pouvoir de produire des monstruosités biologiques, et le philosophe Nicolas Malebranche (1638-1715) en fait la théorie. La monstruosité est, là encore, l'effet du monstrueux, d'un monstrueux imaginaire, mais non moins efficace. Au XVIIIe siècle, cette théorie est même généralisée aux animaux[61].

■ XVIIe et XVIIIe siècles (p. 177)

La porosité entre réalité et fiction n'est pas étonnante aux XVIIe et XVIIIe siècles, tant on y accorde de place et de pouvoir à l'imagination. Le monstrueux fait l'objet d'une véritable célébration – en tout cas jusqu'à la Renaissance – dans les œuvres d'art, qui abolissent les frontières. La signification du monstrueux à cette époque a fait l'objet d'études récentes[62] décisives[63].

Au cours du XVIIe et du XVIIIe siècles, Ambroise Paré* (1510-1590) et Fortunio Liceti* (1577-1657) inaugurent une *« tératologie d'intention étiologique »*, c'est-à-dire commencent à s'intéresser aux causes des malformations, mais ces ouvrages sont finalement très peu différents des « chroniques prodigieuses » de Julius Obsequens* (IVe siècle) (rééditées et commentées par Lycosthenes* [1557]), qui recensent les augures et événements étranges survenus à Rome entre l'an 249 et l'an 12 av. J.-C.

Dans l'ensemble, le XVIIIe siècle est assez tolérant à l'égard des monstres (p. 178-179). Il en fait un objet et un instrument de la science.

■ Le XIXe siècle : naturalisation des monstres (p. 179)

Mais avec l'avènement de la science positiviste, la monstruosité n'est plus appréhendée comme l'effet du monstrueux. Elle est rationalisée et devient un **concept biologique.** Les monstruosités sont réparties en classes, et on cherche à les provoquer expérimentalement pour mieux en comprendre les mécanismes (tératologie expérimentale).

L'hypothèse du biologiste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire* (1772-1844) est que la monstruosité, c'est la survivance d'une forme embryonnaire transitoire. C'est son fils, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire* (1805-1861), qui classe la monstruosité dans la catégorie des anomalies et parvient même à **« naturaliser »** le monstre composé, c'est-à-dire dans lequel on trouve réunis des éléments de plusieurs organismes différents, en les rapportant à plusieurs individus normaux. Enfin, dans le contexte des théories de l'évolution, le concept d'anomalie sera mis en rapport avec celui de variété.

La tératologie est donc bien une science naturelle, et la tératologie expérimentale, quant à elle, est fondée par Camille Dareste* (1822-1899) comme étude expérimentale des conditions de production artificielle des monstruosités. Dareste *« se flatte »*, dit Canguilhem, d'avoir produit sur l'embryon de poulet la plupart des monstruosités simples, d'après la classification d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

La monstruosité est donc vraiment rationalisée et **le monstrueux semble donc bien avoir été éradiqué**, comme peuvent en témoigner les œuvres artistiques du XIXe siècle (Courbet, Ingres, Valéry), qui se moquent du monstrueux comme de quelque chose du passé.

■ Le retour du monstrueux dans la science (p. 181)

Mais le monstrueux n'a pas disparu. Dès cette époque, il demeure dans la poésie (Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont). Et surtout, le plus intéressant, dit Canguilhem non sans ironie, c'est qu'on le voit réapparaître **dans la science elle-même** (p. 181).

En effet, la tératologie expérimentale ne semble pas s'en tenir à une ambition purement scientifique, mais on observe plusieurs biologistes tentés par des expérimentations destinées à *« entraîner l'organisation*

dans des voies insolites[64] *»*. Canguilhem évoque les noms de Geoffroy Saint-Hilaire, mais aussi Réaumur* (1683-1757). Il se montre ici assez inquiet à l'idée que ces *« expériences »* pourraient être étendues aux êtres humains eux-mêmes. Il pourrait y avoir là un *« projet diabolique »*, en ce qu'il réaliserait les rêves médiévaux (p. 182).

Il conclut ce passage ainsi : *« L'ignorance des anciens tenait les monstres pour des jeux de la nature, la science des contemporains en fait le jeu des savants »* (p. 182).

■ L'expérimentateur ne peut pas tirer plus de ficelles que la nature (p. 182)

Toutefois, si le monstrueux est bien à l'œuvre dans la tératologie expérimentale, la puissance des effets de la tératologie expérimentale est limitée : l'expérimentateur ne crée **rien de réellement neuf**, car, d'une part, la plasticité embryonnaire est de courte durée et, d'autre part, il y a des lois de la monstruosité comme il y a des lois de la normalité. *« C'est ainsi que tous les cyclopes, du poisson à l'homme, sont organisés similairement »* (p. 183).

■ Conclusion (p. 183)

Il faut maintenir la dualité de la monstruosité et du monstrueux, de l'anomalie biologique et de la prolifération de l'imaginaire.

D'abord, parce que la rareté de l'un et la fécondité infinie de l'autre montrent qu'ils relèvent de deux ordres différents. Le fantastique est un monde parce que l'imagination est une fonction sans organe, qui ne s'alimente que de son activité.

Ensuite et plus profondément, la distinction est nécessaire parce qu'il n'y a rien de monstrueux dans les monstruosités, puisqu'un vivant n'est jamais manqué. Une monstruosité n'est pas une exception, parce que la vie n'est pas un système de lois vis-à-vis desquelles les cas singuliers seraient imparfaits. La vie est un ordre de propriétés capable d'imposer ses propres normes. Tout être vivant, à partir du moment où il vit, est réussi.

Cette deuxième raison est au principe de la première, car l'imagination – comme la technique et la science – est une faculté d'un être vivant. À cet égard, enfanter des monstres est une qualité du vivant.

3. Expériences de la nature dans *La Connaissance de la vie*

L'être humain a de multiples expériences de la nature, certaines heureuses, d'autres malheureuses. Mais si l'expression doit faire sens, il faut supposer deux choses : d'abord, **qu'il y a quelque chose comme « la nature »** ; et ensuite, que nous en sommes suffisamment **séparés** pour nous interroger sur la façon dont nous la vivons. C'est pourquoi le thème peut être entendu comme un appel à redevenir attentifs à des expériences concrètes que nous avons tendance à oublier, nous, les êtres humains du XXIe siècle bardés d'objets techniques. On nous invite à considérer la nature comme une expérience, ou des expériences que nous faisons, comme pour nous dire « N'oubliez pas ! » La nature est là, même si elle est devenue lointaine.

On peut en effet envisager un **double éloignement** : d'une part, un éloignement physique du fait de l'urbanisation des modes de vie ; et, d'autre part, un éloignement intellectuel lié à l'approche scientifique et technique de la nature. Devenue abstraite et invisible, la nature est bien là et se rappelle à nous par les violents soubresauts dont nos modes de vie énergivores sont la cause.

Mais se rendre attentif aux expériences que nous faisons de la nature, n'est-ce pas aussi, alors, se rendre attentif aux **expériences de la nature elle-même**, c'est-à-dire au fait que la nature **est** expérience ? Ce **renversement** est au cœur de la pensée de Canguilhem. Pour lui, la connaissance humaine de la vie est une façon dont la vie se connaît elle-même. Dans les termes de notre sujet, on peut alors envisager d'abord les expériences humaines de la nature, puis les expériences de la nature elle-même.

A. Les expériences que l'être humain fait de la nature

Dans notre texte, les expériences que l'être humain fait de la nature se déclinent en plusieurs dimensions.

a. La dimension affective de l'expérience de la nature

Deux expériences affectives majeures sont évoquées par Canguilhem : d'abord **la jouissance** : *« On jouit non des lois de la nature, mais de la nature, non des nombres, mais des qualités, non des relations, mais des êtres »* (p. 9). Il s'agit ici d'opposer l'expérience immédiate de la vie à celle de la connaissance. Alors que connaître est une activité aride, vivre, c'est **goûter les qualités des choses et des êtres vivants** : les couleurs, les formes, les parfums et les sons de la nature, autant de qualités qui nous réjouissent. Et pour notre auteur, pouvoir goûter la nature est la raison d'être de l'entreprise de connaissance. En effet, du fait de la pensée qui nous donne un recul vis-à-vis de la nature et du monde, nous avons perdu la capacité de jouir immédiatement de la nature. *« Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu – ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent – un accord sans problème*[65] *entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue*[66] *qu'on en tirerait garantirait la solidité définitive de son unité, la religion et l'art le lui indiquent, mais la connaissance [...] l'en écarte.»* (p. 11). Paradoxalement, Canguilhem présente la conscience humaine au fond comme un défaut de l'être humain vis-à-vis d'autres êtres vivants, parce que, nous donnant du recul, elle provoque une rupture dans cet accord immédiat avec elle que possèdent les espèces animales.

La connaissance est donc *« fille de la peur humaine (étonnement, angoisse) »* (p. 11). **La peur** est le deuxième affect fondamental dont il est question dans le texte. L'humain a peur parce qu'il a **conscience** des dangers qui le guettent. Il peut alors être **tenté de détester** la nature et la vie, d'éprouver une *« aversion irréductible »* pour cette situation difficile d'être vivant exposé à la maladie, à la souffrance et à la mort. Mais précisément pour notre auteur, si la connaissance est la fille de la peur, c'est pour *« la liberté de la vie »*. L'expérience de la distance avec la nature, et de la peur, doit nous conduire – par la médiation de la connaissance – à une expérience de la vie plus libre et plus heureuse.

b. Dimension pratique et intellectuelle de l'expérience de la nature

La théorie et la pratique sont difficilement séparables dans l'expérience de la nature, car la connaissance scientifique passe par des expérimentations, qui sont des pratiques sur des êtres vivants. De ce

point de vue, Canguilhem considère l'expérimentation sur les êtres vivants – et les animaux en particulier – comme indispensable pour les comprendre scientifiquement. En effet, l'approche anatomique, qui consiste à étudier la forme des organes, ne suffit pas du fait de leur polyvalence, et du fait que l'être vivant n'est pas réductible à une machine. Seule l'expérimentation est à même de fournir au savant une compréhension du vivant **en tant que vivant**, et non en tant que système physico-chimique.

Toutefois, Canguilhem insiste sur la spécificité de l'expérimentation **en biologie**, qui doit toujours se référer à **l'organisme appréhendé comme un tout**, et un tout actif dans un milieu où il cherche à survivre et vaincre les obstacles qu'il rencontre. L'auteur insiste sur l'importance d'un *« sens biologique*[67] *»* à acquérir, expression intéressante pour notre thème, puisqu'il s'agit de se rendre capable d'une sensibilité particulière, seule en mesure de compenser la tentation réductionniste de la raison calculante. Plus généralement, Canguilhem insiste plusieurs fois sur l'idée qu'une connaissance adéquate du vivant n'est possible que par imitation de la vie elle-même et de sa créativité : parce que la vie est créative, il faut être créatif pour connaître la vie[68].

Mais le lien entre expérience intellectuelle et expérience pratique de la nature est plus profond, puisque Canguilhem rejette l'idée selon laquelle la technique ne serait qu'une application de la science[69]. Selon cette conception, la science serait logiquement et chronologiquement antérieure à la technique : on connaît pour connaître, puis on cherche des applications pratiques pour ces connaissances. Au contraire, c'est la technique qui est antérieure à la science, non seulement chronologiquement, puisqu'on a d'abord fabriqué des outils comme des prolongements de nos organes, comme l'ont montré particulièrement les ethnographes (p. 123), mais aussi logiquement, puisqu'il faut avoir des problèmes techniques à résoudre pour entreprendre de connaître la nature[70], comme le montre l'exemple de l'invention de la locomotive[71]. Il y a donc deux stades de la technique : **une technique immédiate et irrationnelle** car naturelle, où les outils sont comme le prolongement des organes humains, et **une technique rationnelle car fondée sur des connaissances scientifiques**. On voit donc bien que l'expérience intellectuelle de la nature est investie par une expérience technique, et donc pratique.

Toutefois, **la technique peut devenir un obstacle** dans la connaissance de la nature, et plus précisément de la vie, précisément lorsqu'on veut appliquer le modèle de la technique, c'est-à-dire le rapport de moyen à fin, à la connaissance du vivant. La technique devient alors un obstacle épistémologique au sens bachelardien[72] du terme, puisque le modèle technique est à l'origine de l'explication de la vie en termes mécaniques[73]. D'où la nécessité d'acquérir le **sens biologique** évoqué plus haut.

En fait, pour Canguilhem, il semble y avoir **deux origines de la mécanisation de la vie** : d'un côté, le modèle de la technique dont il vient d'être question et qui implique **un rapport avec la nature en termes de fins et de moyens**, et de l'autre côté au contraire la volonté de nier toute finalité naturelle, négation qui conditionne notamment **la possibilité de l'exploitation des animaux**[74]. En tout état de cause, il ne paraît pas impossible d'interpréter cette mécanisation de la vie comme une façon de **nier la nature elle-même**, en tant que nature vivante, en la ramenant à la matière inerte. L'enjeu sous-jacent est alors celui de l'existence même de la nature. Il n'y a d'expériences de la nature que s'il y a une nature, c'est-à-dire ici une nature vivante.

c. Dimension éthique, sociale et politique de l'expérience de la nature

La question éthique se pose massivement dans notre texte à propos de l'expérimentation sur l'homme[75]. L'expérimentation sur les animaux ne gêne pas notre auteur, qui sait qu'elle est indispensable, mais ne semble toutefois pas indifférent à la dimension de cruauté qu'elle peut comporter[76]. Mais dans quelle mesure a-t-on le droit de faire des expériences sur des êtres humains ? L'enjeu est aussi politique puisque le risque est celui de l'exploitation d'individus *« socialement déclassés ou physiologiquement déchus »* (p. 37). Posant la question de la possibilité de « profiter » d'une intervention chirurgicale pour la considérer ou la transformer en expérimentation, Canguilhem rappelle le devoir du chirurgien de considérer le patient comme *« une détresse à secourir »* (p. 36).

Mais le domaine de l'organisation du travail intéresse aussi Canguilhem, notamment lorsqu'il évoque le taylorisme et l'alignement de l'organisme humain sur le fonctionnement de la machine. Il montre

comment l'industrialisation conduit paradoxalement, avec Friedmann*, à la recherche d'une technique d'adaptation des machines à l'organisme humain (p. 126). Cette question tend à montrer que l'organisation économico-politique des sociétés peut déterminer le rapport de l'être humain à son propre corps. Il y a donc bien une dimension sociale et politique de l'expérience de la nature, ici du corps humain. On la retrouve d'ailleurs dans la prévalence de la norme et le rejet de l'anomalie caractéristique de la société moderne, anomalie assimilée à tort à l'anormalité.

Enfin, la dimension politique de l'approche de la nature apparaît avec la question de l'idéologie scientifique. Canguilhem évoque l'affaire du savant soviétique Lyssenko[77] et montre que la science peut être instrumentalisée par le pouvoir politique[78].

d. Dimension esthétique de l'expérience de la nature

Cette dimension apparaît principalement dans le chapitre sur la monstruosité. L'être humain, du fait qu'il est doté d'imagination – cette faculté sans organe – crée des monstres, et le monstrueux constitue une catégorie de la pensée humaine telle que, si l'on cherche à la supprimer, elle réapparaît subrepticement. Il y a donc **des esthétiques des monstres**, en particulier du Moyen Âge à la Renaissance, véritables époques de *« célébration du monstrueux »* (p. 177).

En revanche, les artistes modernes – imprégnés de la naturalisation scientifique des monstres – ne savent plus les représenter et soit les oublient, soit s'inspirent de l'esthétique médiévale, par exemple Ingres qui s'inspire de *Roland furieux*[79].

B. Les expériences que fait la nature

La question des monstres nous conduit naturellement à l'exploration des expériences que fait la nature. Dans l'ensemble du texte, Canguilhem cherche en effet à défendre une conception de la nature vivante comme *« ordre de propriétés »*, et s'oppose à la thèse selon laquelle elle se réduirait à un système de lois, thèse mécaniste qui nie la spécificité du vivant vis-à-vis de l'inerte.

Parler d'*« ordre de propriétés »* (p. 159), c'est suggérer que le vivant – bien qu'il soit soumis aux mêmes déterminismes physico-chimiques que la matière inerte – est **d'abord un être qui doit affronter des**

problèmes d'équilibre, que ce soit dans son propre organisme (milieu intérieur) ou dans son rapport au milieu extérieur. C'est la raison pour laquelle l'irrégularité et l'anomalie sont parties intégrantes de la vie et ne doivent pas être envisagées comme des erreurs ou des échecs.

Il y a une valeur propre de l'individu, qui n'est pas seulement une variation par rapport à une norme idéale posée comme seule réelle, mais qui – comme le pensait déjà Leibniz (1646-1716) – est absolument **unique en droit** et ne saurait être évalué par rapport à une norme. La vie *« est expérience »*, dit Canguilhem dans cette formule très forte pour notre thème. Les anciens n'avaient peut-être pas complètement tort en admirant dans les monstres ce qu'ils considéraient comme des *« jeux de la nature »* (p. 182).

Le problème de la connaissance scientifique de la vie est qu'elle a tendance à nier la vie comme telle, et à perdre de vue la dimension proprement créatrice inhérente aux êtres vivants, ce qui implique le risque de la monstruosité, mais aussi de la maladie. L'homme savant oublie qu'il est un vivant et se met à vouloir imposer son propre rapport au monde comme critère de vérité du rapport au monde de tous les êtres vivants. Mais précisément, il est important de reconnaître la vie dans sa diversité, que ce soit entre les différentes espèces ou – au sein d'une même espèce – en accueillant les « monstres » comme les « fous ». Un être vraiment vivant n'est pas figé dans un rapport rigide aux normes, il est ouvert à une diversité d'expériences de la nature. Tenter de se mettre à la place des hérissons, des oiseaux ou des araignées constituerait alors une façon de faire une expérience de la nature.

On pourrait donc dire, pour conclure, que *La Connaissance de la vie* déploie une philosophie **de la nature**, au sens où elle prétend faire droit à la nature comme à la dimension qui donne sens à toute expérience vraiment humaine.

Bibliographie succincte

De et sur Canguilhem

- Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, 1966.
- Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, 1968.

• Dominique Lecourt, *Georges Canguilhem,* PUF, coll. Que sais-je ?, 2008.
• Guillaume Le Blanc, *Canguilhem et les normes*, PUF, 1998.

Podcasts et vidéos

• Une interview de Canguilhem sur le vivant : https://www.youtube.com/watch?v=BnFHd5azTmc
• Philosophie et vérité par Badiou, Canguilhem, Dreyfus, Foucault, Hippolyte, Ricoeur : https://www.youtube.com/watch?v=yOeO0G2q3Wo
• https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-science-cqfd/georges-canguilhem-5206034
• Une interview de Canguilhem par Alain Badiou sur le thème de la philosophie des sciences : https://www.youtube.com/watch?v=SKBNSabxhUA

Autres références

• Bernard (C.), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), en ligne sur le site Classiques des sciences sociales.
• Bergson (H.), *L'Evolution créatrice*, 1907.
• Bichat (X.), *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, 1800.
• Darwin (C.), *L'origine des espèces*, 1859.
• Von Uexküll (J.), *Milieu animal et milieu humain*, éd. Rivages, 2010.

---

1. 1re édition, 1952, augmentée en 1965 du dernier chapitre.
2. Dominique Lecourt, *Georges Canguilhem*, PUF, 2016, p. 75.
3. Op. cit., p. 73.
4. La biologie se constitue comme science à la fin du XVIIIe et surtout au XIXe siècle, alors que les sciences de la matière existent depuis le XVIIe siècle.
5. Tous les astérisques renvoient au lexique des noms ici.
6. Voir partie Verne, ici. Nous renvoyons également à l'introduction de l'article « La théorie cellulaire » (hors-programme), pages 43-47.
7. Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, 1907, chapitre III.
8. Canguilhem renvoie à Bergson, voir n. 1 p. 17 (dont il est un lecteur « attentif et critique » comme le signale Dominique Lecourt, op. cit., p. 105).
9. Heuristique : qui sert à la découverte.
10. Cf p. 11.
11. Cité page 19.

12. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Partie II, chapitre II, 4, « De l'anatomie normale dans ses rapports avec la vivisection », Classiques des sciences sociales (p. 120-121).

13. Physiologie : science qui étudie les fonctions et les propriétés des organes et des tissus des êtres vivants.

14. Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, *op. cit.*, p. 175.

15. Le milieu intérieur est le milieu nourricier des cellules dans lequel elles puisent leurs nutriments et rejettent leurs déchets métaboliques.

16. Le terme *hétéropoétique* est composé du préfixe grec *hétéro*, qui signifie « autre », et de l'adjectif « poétique », du grec *poiesis* : « fabrication ».

17. Canguilhem reprend ici à Bachelard le concept d'obstacle épistémologique. Voir « La théorie cellulaire », pages 43-47 et ci-dessous p. 121.

18. Discursif : qui relève d'un raisonnement, d'un discours.

19. Autopoétique : fabriqué par soi-même, de l'intérieur. Hétéropoétique : fabriqué de l'extérieur.

20. Bergson, *La Philosophie de Claude Bernard*, p. 264. Cité par Canguilhem p. 24.

21. Le *Cours de philosophie positive* est un ouvrage en six volumes d'Auguste Comte, transcription de son grand cours d'histoire des sciences et de philosophie politique donné entre 1830 et 1842. La philosophie de la biologie est abordée dans le troisième volume, publié en 1838.

22. Partie II, chap. 2.

23. Voir note 1, p. 29.

24. Pierre Duhem*, *La Théorie physique, son objet, sa structure*, 1906.

25. Anaphylaxie : réaction allergique aiguë qui peut être mortelle et qui survient chez un patient antérieurement sensibilisé quand il est réexposé à l'antigène sensibilisant.

26. Jacques Duclaux*, *Analyse chimique des fonctions vitales*, Paris, Hermann, 1934.

27. Théophile Cahn*, *Quelques bases physiologiques de la nutrition*, Paris, Hermann, 1946, p. 22.

28. Par *anthropologie*, il entend ici la connaissance de l'être humain en général, et non pas la discipline des sciences humaines qu'on appelle aussi « anthropologie ».

29. Rappel : la deuxième partie – Histoire – n'est pas au programme.

30. Le chapitre 1 n'est pas au programme.

31. Théorie complexe et dont l'interprétation fait débat. Elle consiste à expliquer le fonctionnement des corps vivants (humains et animaux) par des principes entièrement mécaniques, et par ailleurs à attribuer à l'âme le pouvoir de la pensée en général, qui s'étend de la perception à la volonté, en passant par l'imagination et l'intellect. Mais l'âme étant spécifiquement humaine, les animaux en sont alors dépourvus et se trouvent réduits, dans la théorie cartésienne, au statut de mécanismes.

32. Descartes, 1662, cité par Canguilhem (p. 112).

33. *Principes de la philosophie*, IV, 203.

34. Kant, *Critique de la faculté de juger* § 65, 75 et 48.

35. Cf. G. Friedmann, *Problèmes humains du machinisme industriel*.

36. L'anthropogéographie est une branche de la géographie qui étudie l'extension et la répartition de l'homme sur la terre.

37. Dans le *Scholium général* du livre III des *Principia* (1687), Newton conçoit une « espèce d'esprit très subtil qui pénètre à travers tous les corps solides », ajoutant que « c'est par la force, et l'action de cet esprit que les particules des corps s'attirent mutuellement » : un éther mécanique, emplissant l'espace et permettant la transmission de la force gravitationnelle.

38. Voir ci-dessous p. 136.

39. « L'origine commande le sens, et le sens commande l'usage. » p. 132.

40. Ces lignes sont à mettre en rapport avec la fin de la page 150 où Canguilhem rappelle la distinction entre la notion grecque de Cosmos, espace centré, qualifié où le mi-lieu est un centre ; et l'espace décentré, homogène de Galilée où le mi-lieu est un champ intermédiaire.

41. Néo-lamarckisme.

42. La théorie de Lamarck précède la découverte de la génétique et s'appuie sur l'hypothèse de l'hérédité des caractères acquis.

43. Variation : *« apparition de petites différences morphologiques par lesquelles un descendant ne ressemble pas exactement à ses ascendants »*, Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, p. 137.

44. Le terme ici employé ne semble pas entendu par Canguilhem dans son sens devenu courant aujourd'hui, où il renvoie à une théorie d'après laquelle l'évolution se fait de manière discontinue, par mutations héréditaires brusques susceptibles de donner naissance à de nouveaux traits ou à de nouvelles espèces ou générations. Cette théorie existait avant les travaux de Darwin et elle a par moments tendu à s'imposer comme une *« éclipse du darwinisme »*. Canguilhem semble plutôt entendre par *« mutationnisme »* une amélioration de la théorie darwinienne, qui connaissait la génétique, mais l'aurait sous-estimée.

45. Le behaviorisme est un courant de la psychologie selon lequel elle doit se limiter à l'étude du comportement des individus, sans référence à une conscience qui serait à l'origine de ces comportements. Les conduites humaines sont considérées comme des réponses à des stimuli. Le fondateur de ce courant de pensée est le psychologue américain John B. Watson (1878-1958).

46. Cf. Bergson, « La Conscience et la vie », in *L'Énergie spirituelle*, p. 14.

47. Voir encadré ici sur l'affaire Lyssenko.

48. Pour l'intelligence de l'ensemble de ce chapitre, on pourra lire avec profit l'ouvrage *Le Normal et le Pathologique*, qui comprend la thèse de doctorat en médecine de Canguilhem (1943), puis les « Nouvelles Réflexions concernant le normal et le pathologique » (1963-1966).

49. Voir ci-dessous p. 142.

50. *Recherches sur la vie et la mort* (1800), *Anatomie générale* (1801).

51. L'animisme est une attitude qui consiste à attribuer aux choses et aux êtres vivants une âme analogue à l'âme humaine.

52. Voir ci-dessus, Machine et organisme ; Rapports du mécanisme et de la finalité, ici.

53. Tératologie : étude des malformations des êtres vivants.

54. Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, 1966.

55. Canguilhem cite E. Minkowski, Lacan, Lagache. Voir *Le Normal et le Pathologique*, PUF, « Quadrige », 2023, p. 91 et suivantes. Nous utiliserons désormais les initiales *NP* pour désigner *Le Normal et le Pathologique* dans la version PUF « Quadrige » de 2023.

56. Ce chapitre, inséré dans la 2e édition de *La Connaissance de la vie*, est la transcription d'une conférence donnée à Bruxelles en 1962.

57. *NP*, p. 5.

58.*« Il n'y a pas en soi et a priori de différence ontologique entre une forme vivante réussie et une forme manquée. Du reste peut-on parler de formes vivantes manquées ? Quel manque peut-on bien déceler chez un vivant, tant qu'on n'a pas fixé la nature de ses obligations de vivant ? » NP*, p. 5.

59. Anomalie, du grec *an-omalos* : ce qui est inégal, rugueux, irrégulier. *NP*, p. 107. Canguilhem ajoute un peu plus loin : *« en toute rigueur sémantique anomalie désigne un fait, c'est un terme descriptif, alors que anormal implique référence à une valeur »*. *NP*, p. 108.

60. *« Les monstruosités sont des anomalies très complexes, très graves, rendant impossible ou difficile l'accomplissement d'une ou plusieurs fonctions, ou produisant chez les individus qui en sont affectés une conformation vicieuse très différente de celle que présente ordinairement leur espèce ; par exemple, l'ectromélie ou la cyclopie. » NP*, p. 110.

61. Dr Eller (1689-1760), cité par Canguilhem, p. 176.

62. Pour les années 1960.

63. Canguilhem évoque deux ouvrages de Baltrusaïtis : *Le Moyen Âge fantastique* (Paris, Armand Colin, 1955) et *Réveils et prodiges* (Paris, Armand Colin, 1960).

64. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire cité par Canguilhem, p. 181.

65. Nous soulignons.

66. Nous soulignons.

67. L'expression *« sens biologique »* apparaît dix fois dans le texte. La plupart du temps, elle signifie *« avoir une signification en biologie »*. Mais elle peut aussi renvoyer à : un sens à acquérir par le biologiste lui-même (p. 31, 144).

68. « Méthode », p. 24.

69. « Machine et organisme », p. 101, et surtout p. 126.

70. Voir « Introduction ».

71. « Machine et organisme », p. 124.

72. Ci-dessus p. 121.

73. « Méthode », p. 22-23.

74. « Machine et organisme », p. 111.

75. « Méthode », p. 39 et suivantes.

76. « Méthode », p. 19. La question de la souffrance animale est évoquée dans le texte de M. P. Deisch, cité p. 19.

77. Voir encadré ici

78. « Le vivant et son milieu », p. 148.

79. « La monstruosité et le monstrueux », p. 181.

Annexe

Lexique des noms

Bachelard, Gaston (1884-1962) : philosophe français, l'un des principaux représentants de l'épistémologie historique. Dans le domaine de la philosophie des sciences, il forge le concept d'« obstacle épistémologique » pour désigner le fait que la connaissance scientifique ne progresse pas de manière linéaire par acquisitions progressives de connaissances, mais qu'elle s'acquiert toujours contre des fausses connaissances, des préjugés d'ordres divers. Ces préjugés, tout en gênant la progression de la connaissance scientifique, sont parties intégrantes du dynamisme cognitif.

Bernard, Claude (1813-1878) : médecin, physiologiste et épistémologue français. Considéré comme le fondateur de la médecine expérimentale, il a notamment découvert la fonction glycogénique du foie et fondé le concept de milieu intérieur en biologie. Tout en reconnaissant son importance pour la biologie, Canguilhem n'est pas d'accord avec lui lorsqu'il considère le pathologique comme étant un état en continuité avec l'état normal[80].

Bichat, Xavier (1771-1802) : médecin et anatomo-pathologiste français, partisan du vitalisme et proche des conceptions de l'Ecole de Montpellier (Théophile de Bordeu 1722-1776, Paul Joseph Barthez 1734-1806).

Borkenau, Franz (1900-1957) : essayiste et universitaire autrichien. Comme Marx, il pense que ce sont les structures économiques et sociales qui déterminent les représentations (matérialisme).

Brown-Séquard, Charles-Edouard (1817-1894) : physiologiste et neurologue anglais, puis nationalisé français. Successeur de Claude Bernard au Collège de France. Il a travaillé sur le sang et la chaleur animale, et sur la moelle épinière, dont la section porte le nom de syndrome de Brown-Séquard. Ses travaux sur l'hérédité ont inspiré Charles Darwin.

Cahn, Théophile (1896-1986) : médecin et physico-chimiste français, il travailla à l'Institut de biologie physico-chimique, puis s'exila aux Etats-Unis pendant la deuxième guerre mondiale.

Comte, Auguste (1798-1857) : polytechnicien et philosophe, fondateur du positivisme, courant philosophique qui fait de la science le modèle de toute connaissance. Son influence sur la pensée de la fin du 19ème siècle et du xx^{e} siècle est considérable[81].

Cuvier, Georges (1769-1832) : naturaliste, fondateur de la paléontologie et de l'anatomie comparée. Il affirme (voir C. Bernard *IME* p. 103) que l'expérimentation scientifique n'est pas applicable aux êtres vivants parce qu'elle sépare des parties organisées qui doivent rester unies.

Dareste, Camille (1822-1899) : zoologiste français, docteur en médecine et en sciences naturelles, directeur du laboratoire de tératologie de l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Il étudie la genèse des monstruosités en cherchant à les produire de façon systématique chez les poulets.

Darwin, Charles (1809-1882) : naturaliste et paléontologue britannique, auteur notamment de *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la survie* (1859). Il reprend la théorie transformiste de Lamarck mais envisage autrement le mécanisme de l'évolution.

Duclaux, Jacques (1877-1978) : physicien, biologiste et chimiste français, professeur au Collège de France (1931-1948) et membre de l'Académie des sciences.

Duhem, Pierre (1861-1916) : physicien, chimiste, historien des sciences et épistémologue français. Spécialiste de thermodynamique, il élabore avec Gibbs la relation de Gibbs-Duhem. Il défend une conception instrumentaliste de la science, qui ne cherche pas à décrire les choses en soi, mais seulement à les représenter dans des théories dont la fonction est seulement de classifier les lois expérimentales.

Foucault, Michel (1926-1984) : philosophe français, critique des institutions sociales telles que la psychiatrie, la médecine et le système carcéral. Il voit en Georges Canguilhem un maître. Comme lui, il procède d'une manière historique. Il cherche à mettre en évidence la façon dont une époque construit des discours de vérité autour de certaines

pratiques, et il traque les micro-pouvoirs à l'œuvre dans la société. Canguilhem lui-même cite deux ouvrages de Foucault dans notre texte : *Naissance de la clinique* (1963) dans « Le normal et le pathologique » p. 66, et *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) dans « La monstruosité et le monstrueux » p. 178.

Friedmann, Georges (1902-1977) : sociologue et philosophe français, il s'intéresse en particulier à la question du travail et aux relations de l'homme avec la machine. Il est l'auteur notamment de *Problèmes humains du machinisme industriel* (1946).

Galien, Claude (129-216) : médecin grec de l'antiquité, qui a soigné plusieurs empereurs. Avec Hippocrate, il est considéré comme un des fondateurs des principes de base de la médecine occidentale. En s'appuyant sur l'observation anatomique et en pratiquant des expériences sur les animaux, il a cherché à comprendre les processus physiologiques.

Geoffroy Saint-Hilaire, Etienne (1772-1844) : naturaliste français contemporain de Georges Cuvier (1769-1832). Contrairement à Cuvier, il est partisan du transformisme et pratique l'anatomie comparée. Il classe les monstruosités comme la célosomie, la cyclopie, l'anencéphalie.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Isidore (1805-1861) : Il poursuit l'œuvre de son père sur les monstruosités et nomme cette science la tératologie. Il est abondamment cité par Darwin.

Goldstein, Kurt (1878-1965) : neurologue et psychiatre allemand, pionnier de la neuropsychologie moderne, il s'intéresse aux relations entre le cerveau et le fonctionnement psychologique. En partant de la *Gestalt-theorie* (théorie psychologique et philosophique du début du 20ème siècle selon laquelle les processus de la perception et de la représentation mentale traitent les phénomènes comme des *formes globales* et non comme la juxtaposition d'éléments simples), il élabore une théorie globale de l'organisme. Son ouvrage majeur de 1934, *Der Aufbau des Organismus* a été publié en français en 1952, la même année que la première édition de *La connaissance de la vie*, dans une collection dirigée par le philosophe Maurice Merleau-Ponty (1908-1961).

Grossman, Henryk (1881-1950) : économiste et historien germano-polonais. Pour lui, la pensée cartésienne ne doit pas ses origines à

l'émergence du capitalisme (théorie de Borkenau), mais au développement de la technique machiniste à la Renaissance.

Harvey, William (1578-1657) : médecin anglais qui démontre la circulation du sang. Disciple d'Aristote, il rejette le modèle de l'irrigation proposé par le philosophe athénien dans *Parties des animaux* III, 5, et s'inspire d'une autre de ses analogies dans les *Météorologiques*, celle du cycle de l'eau.

Jennings, Herbert Spencer (1868-1947) : zoologiste et généticien américain. Il étudie le comportement de protozoaires et complète les observations de Jacques Loeb.

Laberthonnière, Lucien (1860-1932) : prêtre français, théologien, philosophe et historien de la philosophie. S'oppose notamment à la sécularisation du monde initiée par Descartes.

Lamarck, Jean-Baptiste de (1744-1829) : Botaniste et zoologiste français. Il est le premier à élaborer une théorie transformiste de l'apparition des espèces vivantes. C'est également lui qui crée le terme de « biologie » pour désigner la science des êtres vivants. Il est l'auteur de *Philosophie zoologique* (1809).

Leriche, René (1879-1955) : chirurgien et physiologiste français. Un des premiers chirurgiens à s'intéresser à la douleur.

Liceti, Fortunio (1577-1657) : philosophe, médecin, universitaire italien, connu pour son traité sur les monstres *Des causes des monstres, nature et différences* (1616), qui marque l'émergence d'un discours médical sur les monstres, en dehors de la théologie. Son ouvrage est réédité en 1936, au moment où le courant artistique du surréalisme est à son sommet.

Loeb, Jacques (1859-1924) : biologiste et physiologiste américain. Il est spécialiste de biologie marine et réalise des expériences en embryologie sur la parthénogenèse.

Lycosthenes, Conrad (1518-1561), né Conrad Wolffhart : érudit et vulgarisateur des sciences alsacien. A publié en 1557 un recueil sur des phénomènes prodigieux, riche en illustrations mais peu rigoureux sur le plan historique.

Mendel, Gregor (1822-1884) : botaniste reconnu comme fondateur de la génétique. Il est à l'origine des « lois de Mendel », qui définissent la manière dont les gènes se transmettent de génération en génération.

Toutes ses archives ayant été brûlées juste après son décès, c'est seulement à partir de 1900 que son travail est reconnu grâce au botaniste Carl Correns qui avait eu accès à ses travaux avant la mort de Mendel.

Nicolle, Charles (1866-1936) : médecin et microbiologiste français, lauréat du prix Nobel de physiologie de 1928 pour ses travaux sur le typhus, élu membre de l'Académie des sciences en 1929.

Obsequens, Julius (semble avoir vécu au IV^{e} siècle ap. JC) : écrivain romain, auteur du *Livre des prodiges* consacré aux augures et événements étranges survenus à Rome entre l'an 249 av. JC et 12 av. JC.

Paré, Ambroise (1509-1590) : chirurgien français, souvent considéré comme le père de la chirurgie. Il invente de nombreux instruments et améliore les techniques de cautérisation.

Pasteur, Louis (1822-1895) : chimiste et physicien français, il est connu notamment pour avoir mis au point un vaccin contre la rage (1885). Il a aussi travaillé sur le choléra dès 1865 et réfuté la théorie de la génération spontanée en biologie, théorie selon laquelle des êtres vivants pourraient surgir de la matière non vivante. Ses travaux sur la fermentation lactique ont eu des retombées industrielles et commerciales importantes.

Portier, Paul (1866-1962) : zoologiste et biologiste français spécialiste de la mer, à l'origine avec Charles Richet de la découverte de l'anaphylaxie.

Réaumur, René-Antoine Ferchault de (1683-1757) : physicien et naturaliste français.

Richet, Charles (1850-1935) : physiologiste français, lauréat du prix Nobel de physiologie en 1913 pour la description de l'anaphylaxie.

Roule, Louis (1861- 1942) : zoologiste français, docteur en médecine et spécialiste de biologie marine.

Selyé, Hans (1907-1982) : médecin hongrois, pionnier des études sur le stress, qu'il définit comme « l'ensemble des moyens physiologiques et psychologiques mis en œuvre par une personne pour s'adapter à un événement donné » (*Le stress de la vie*, 1956).

Singer, Charles-Joseph (1876-1960) : historien britannique des sciences, des technologies et de la médecine. Auteur d'une histoire de la biologie, ouvrage paru en 1934 sur lequel s'appuie Canguilhem.

Swammerdam, Ian (1637-1680) : naturaliste néerlandais, pionnier de l'usage du microscope en biologie. Il a découvert les différentes phases de la vie d'un insecte et réalisé des expériences sur la contraction musculaire. Il a été le premier à observer et à décrire les globules rouges (1658).

Tolman, Edward (1886-1959) : psychologue américain, s'intéresse aux problèmes de l'apprentissage dans le cadre du behaviorisme. Il critique le schéma « stimulus-réponse » dans l'explication du comportement humain et affirme qu'il faut s'appuyer sur la notion de « but poursuivi » pour appréhender les conduites humaines et animales.

Von Uexküll, Jakob (1864-1944) : biologiste et philosophe allemand, pionnier de l'éthologie et de biosémiotique. Il cherche une voie médiane entre le mécanisme et le vitalisme. Créateur du concept d'*Umwelt*, il s'intéresse à la variété des mondes perceptifs des espèces vivantes et contribue ainsi à remettre en question la position hégémonique de l'humain dans la nature. Il aura une postérité importante, notamment chez les philosophes de la vie au 21ème siècle, tels que Vinciane Despret, Florence Burgat, Baptiste Morizot. Il est également cité par Peter Sloterdijk et Giorgio Agamben.

Watson, John B. (1878-1958) : psychologue américain, fondateur du behaviorisme[82].

---

80. *NP* chap. 3, p. 41.

81. Voir la partie sur Jules Verne, I, B, b, ici.

82. Voir ci-dessus, p. 134, note 2.

PARTIE 3

Étude transversale du thème dans les œuvres

1. La nature et le vivant sous la loupe de l'expérience scripturale

A. Les observateurs

a. Multiplicité des observateurs

Les textes de Georges Canguilhem et de Jules Verne mettent en scène des « je » **observateurs savants**. Georges Canguilhem exprime sa vision originale qu'il assume – *« nous pensons »*, lit-on à quatre reprises (GC, p. 16, 130 et 218). Le « nous » se définit comme un *« observateur scrupuleux »* (GC, p. 130). Pierre Aronnax est un *« professeur suppléant au Muséum d'histoire naturelle de Paris »* (JV, p. 10), auteur d'un ouvrage intitulé *Les Mystères des grands fonds sous-marins « particulièrement goûté du monde savant »* (p. 63), ce qui lui confère le titre de spécialiste des mers. Il se dit lui-même naturaliste, conchyliologue (spécialiste de l'étude des mollusques à coquille) et ichtyologue (spécialiste de l'étude des poissons). Nemo est une autre figure d'observateur savant dans le roman de Jules Verne, compagnon d'étude et d'observation du narrateur. Georges Canguilhem évoque également de nombreux savants de spécialités différentes : anatomiste, ethnographe, naturaliste, médecin, etc. Enfin sont évoqués de **grands observateurs savants réels** comme Humboldt, par exemple, qui n'est pas sans rappeler la figure savante de Pierre Aronnax, qualifié de *« naturaliste voyageur »* (GC, p. 178)[1]. **Observateur scientifique mais peu savant,** Conseil est un *« spécialiste très ferré sur la classification en histoire naturelle »* (JV, p. 44), *« un classificateur enragé »* (JV, p. 146). Son savoir reste cependant nuancé puisqu'il ne sait pas distinguer un cachalot d'une baleine, apprend-on à la page 68.

Texte-clé

« Dans la panoplie des mythes fondateurs de la modernité, le savant, depuis l'époque des Lumières, occupe une position éminente. […] il prend place, à côté du poète, de l'artiste ou du penseur, parmi les grandes figures intellectuelles et morales qui ont dominé la pensée du XIX^e^ siècle. Associé à l'avènement de la science, il en incarne, pour le grand public, les prestiges, mais aussi les ambiguïtés. […] Il est, à travers tout le XIX^e^ siècle et bien au-

delà, une des représentations les plus complètes et les plus chargées de sens du “grand homme”. […] À l’image traditionnelle du savant spéculatif, homme d’études abstraites et de méditation solitaire, va se substituer progressivement, sur le modèle du physiologiste, la figure du savant moderne, homme d’expérimentation et d’action. […] À la fois homme de science et thérapeute, dévoué au service public, illustre par son rayonnement intellectuel et moral, le médecin est le premier des savants à acquérir cette notoriété sans laquelle il n’est pas de statut possible de “grand homme”. »

Jacques Noiray, *Figures du savant*, Romantisme, 1998, n° 100.
Le Grand Homme. p. 143

La narratrice du *Mur invisible* ne cesse de regarder, d’observer le monde qui l’entoure – on décompte treize occurrences du verbe « regarder » au passé simple à la première personne : *« je regardai autour de moi »* (MH, p. 18) : **son observation est spontanée.** Cela n’empêche pas cependant son regard d’être insistant, pouvant mettre mal à l’aise les observés, comme Lynx, alors *« obligé de détourner les yeux »* (MH, p. 59). Dotés d’*« une vue particulièrement perçante »* (MH, p. 76), Ned, qui a une *« merveilleuse puissance de vision »* (JV, p. 60), et le garde-chasse sont **des observateurs chasseurs**. Il ne faut pas oublier les **animaux observateurs** : Lynx, la vieille chatte, observe le mur invisible, le calmar monstrueux regarde *« de ses énormes yeux fixes à teintes glauques »* (JV, p. 464), etc. Tous n’ont pas un regard perçant toutefois, à l’instar des tintoréas, *« requins terribles »* qui *« y voient mal »* (JV, p. 176).

b. Le lecteur-observateur

Le lecteur est également un observateur. Même si la narratrice pense que son texte sera davantage grignoté par des souris que lu par des humains, le lecteur apparaît comme une petite souris qui vient observer ce monde à part. De même, le lecteur de Georges Canguilhem observe le cheminement de sa pensée : gardons en mémoire que deux chapitres sont initialement des conférences[2]. Enfin, le roman de Jules Verne dévoile au lecteur un monde inconnu ; son roman est un *« dispositif qui transforme le monde en une représentation spectaculaire »*, écrit Jean-Michel Gouvard[3].

B. Les outils de l’observation

Outre Ned et le garde-chasse qui répugnent à utiliser la longue-vue ou les jumelles, les observateurs utilisent de nombreux instruments :

- les *« jumelles de Hugo »* dans *Le Mur invisible* ;
- la *« puissante lunette »* du second du *Nautilus*, des *« lunettes à réticules »* qui *« au moyen d'un miroir [corrigent] la réfraction »* (JV, p. 423) pour observer le soleil, le manomètre, le thermomètre, le baromètre, etc. dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* ;
- la *« loupe »* (GC, p. 35) dans l'essai philosophique[4].

Force est de constater que l'on **observe souvent à travers une vitre**. Les *« vitres du salon »* du *Nautilus*, évoquées à de nombreuses reprises, ont une certaine importance : elles sont un accès au monde sous-marin. Il y a fort à parier que ces vitres épaisses en cristal (JV, p. 131) soient dotées de *« verres lenticulaires »* (JV, p. 311) comme les hublots du timonier, c'est-à-dire de verres correcteurs de la vision. Même lorsque les personnages sortent du vaisseau, ils voient le monde à travers la vitre de leur scaphandre.

C. La nature observée

a. Variété des milieux

Le programme donne l'impression au lecteur de faire le tour du monde en trois œuvres : en effet, il semble que c'est toute la nature qui est donnée à lire. *Vingt Mille Lieues sous les mers* plonge le lecteur dans la découverte du milieu aquatique qui se décline sous des formes différentes selon les latitudes et longitudes – les eaux de Ceylan ne sont pas les mêmes que celles du pôle Sud et n'abritent pas ni la même flore ni les mêmes animaux. Ainsi, chaque mer parcourue par le *Nautilus* donne l'occasion à Pierre Aronnax de faire un recensement différent des espèces observées. On apprend que chaque espèce de requin est associé à un lieu différent : le requin tintoréa apparaît dans la forêt de Crespo (JV, p. 176), tandis que dans l'océan Indien sont évoqués des squales philipps, des squales œillés, des squales émissoles et des squales tigrés (JV, p. 262-263), etc. Le *Nautilus* explore également les profondeurs des océans, faisant l'observation de différents milieux stratifiés de la surface de l'eau aux abysses à une profondeur de plus de trois lieues, au chapitre 11 de la deuxième partie – seul endroit où l'on peut rencontrer le grenadier, poisson des abysses (JV, p. 380). De

même, *Le Mur invisible* plante un décor montagnard tout en variété lui aussi : alpage, forêt, sommet, plaine, vallée, gorge… La narratrice monte et descend, oscillant entre ses deux cabanes, dans la gorge et sur l'alpage : chaque espace a sa flore et sa faune. Par exemple, les chevreuils et le gibier de haute montagne ne fréquentent pas les mêmes lieux (MH, p. 292). Les essais de Georges Canguilhem ne plongent pas dans une découverte de la nature dans ses différents milieux : c'est le vivant qui est convoqué dans les laboratoires. Le philosophe explique cependant que chaque vivant a son propre milieu : il y a le *« milieu du hérisson, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours »* (GC, p. 49), comme il y a celui *« du lapin, du lion ou de la libellule »* (*ibid*.).

b. Variété des vivants

La liste exhaustive du bestiaire évoqué du programme paraît impossible, tant les animaux parcourent les pages des trois œuvres. Sans briller autant que Conseil qui maîtrise parfaitement la classification du règne animal de Cuvier, rangeant par exemple avec précision le baliste chinois dans *le « Genre des balistes, [la] famille des sclérodermes, [l'] ordre des plectognathes »* (JV, p. 147), on peut tenter une classification, non exhaustive, sommaire et imparfaite de quelques animaux évoqués selon les milieux de vie ; cela donne la mesure de **l'extraordinaire bestiaire** de nos trois œuvres.

	Le Mur invisible	***Vingt Mille Lieues sous les mers***	***La Connaissance de la vie***
Animaux terrestres	Cerf (p. 119), chamois (p. 147), chatte (p. 56), chevreuil (p. 118), chien (p. 13), fourmis géantes (p. 28), lézard vert (p. 214), renard (p. 60), salamandre (p. 33), sauterelle (p. 214), souris (p. 70), vache (p. 35), vipère (p. 100), etc.	*« Bari-outang »* (cochon des bois) (p. 221), kangourou (p. 231), etc.	Araignée (p. 13), cheval (p. 32), chien (p. 32), hérisson (p. 48), lapin (p. 49), lion (p. 32), pigeon (p. 32), poule (p. 38), rat (p. 35), souris grise (p. 196), tatou (p. 34), tique (p. 186), etc.
Animaux dulçaquicoles (eau douce)	Truite (p. 50).		Grenouille (p. 32), triton (p. 33).
Animaux marins		*« Je ne citerai pas toutes les variétés qui passèrent ainsi devant nos yeux éblouis »* (JV, p. 148).	Crabe (p. 158), oursin (p. 32).
Animaux aériens	Mésange (p. 21), corneille (p. 75), busard (p. 242), hibou (p. 60), papillon	Albatros (p. 270), kakaotes (p. 227), kalao (p. 227),	Drosophile (. p. 32), libellule (p. 49), oiseau (p. 11), etc.

	(p. 22), coléoptère (p. 214), mouche (p. 214) etc.	martin-pêcheur (p. 227) perroquet (p. 227), perruche (p. 227), etc.	

Certains animaux sont évoqués mais ne sont pas observés : ainsi, la narratrice imagine l'existence de *« protées et de blancs poissons aveugles »* (MH, p. 120), qui vivraient dans les grottes ; elle sait la présence de salamandres mais elle ne les voit pas. De même, les crocodiles qui *« foisonnent dans les rivières de l'île »* de Timor (JV, p. 231) ne sont pas observés par les occupants du *Nautilus*. Ils échappent à l'œil humain.

Parmi les vivants figurent des **animaux monstrueux.** Il faut comprendre ici l'adjectif « monstrueux » au sens de « monstruosité » définie par Georges Canguilhem comme une anomalie génétique, paraissant « anomal » (CG, p.205), adjectif qui a disparu mais auquel l'auteur recourt. En effet, le philosophe insiste, en citant Louis Roule et Gabriel Tarde, sur l'idée que la monstruosité marque une différence avec le normal. Ainsi la corneille blanche, albinos, dans *Le Mur invisible*, se distingue du reste du groupe de corneilles noires : *« Je la vois toute seule sur son pin, regardant fixement au-dessus du pré, un triste monstre qui ne devrait pas exister, une corneille blanche »* (MH, p. 294). La narratrice est fascinée par cette différence.

En effet, **la monstruosité fascine et provoque de la curiosité**. Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, Pierre Aronnax se passionne pour des animaux bizarres, c'est-à-dire « *curieux* », *« surprenants* », relevant donc d'une certaine monstruosité : la cumana est un « *bizarre animal* » (JV, p. 453), tout comme le « *poisson bizarre justement nommé "le crapaud de la mer"* » (JV, p. 259). Le « *tridacne gigantesque* » est qualifié de « *curiosité naturelle* » parce qu'il est justement de « *dimension extraordinaire* » (JV, p. 282). On peut également penser à la fameuse coquille sénestre, trésor inestimable pour Pierre Aronnax et Conseil car elle est une exception de la nature qui contredit « *la dextrosité […] une loi de la nature* » (JV, p. 223). L'une des premières pensées du narrateur est que cette coquille sénestre va « *enrichir le Muséum* » (JV, p. 224), de la même manière que le musée du *Nautilus* est rempli de choses exceptionnelles *[*« je déposai cet œuf rare sous une des vitrines du

musée », JV, p. 421] **: la monstruosité s'admire et s'étudie derrière des vitrines que l'on peut qualifier de « cabinets de curiosités[5] »**.

c. Variété des non-vivants

Les trois œuvres interrogent les « choses » qui s'opposent à la vie et distinguent les morts, les éléments inorganiques et le monstrueux.

La mort est définie par Georges Canguilhem comme *« la menace permanente et inconditionnelle de décomposition de l'organisme, […] la limitation par l'extérieur, la négation du vivant par le non-vivant »* (GC, p. 221). Elle apparaît avec le départ de la vie d'un corps. En observant le blessé de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, Pierre Aronnax constate que *« la vie se [retire] peu à peu »* (JV, p. 243). La mort apparaît comme un mouvement qui engloutit le vivant ; on peut penser au sabordage par le *Nautilus* d'un navire l'attaquant à la fin du roman : les hommes, en train de mourir, sont comparés à une *« fourmilière humaine surprise par l'envahissement d'une mer ! »* (JV, p. 500). **La mort transforme** les corps en cadavres dont le sang s'écoule parfois. Les exemples sont multiples : la mésange à la tête fracassée et à la *« poitrine tachée de sang »* (MH, p. 21), Perle devenu un *« pauvre tas ensanglanté »* (MH, p. 143), le cadavre de Lynx dont *« un peu de sang coulait de son nez »* (MH, p. 318) ou encore Taureau baignant « dans une mare de sang » (*ibid*.). Dans le roman de Jules Verne, les scènes de mort sont associées au rouge : on peut penser à l'image de la *« mer de sang »* (JV, p. 395) après la boucherie des cachalots ou encore aux *« flots de sang »* après l'attaque des poulpes (JV, p. 468). D'autres cadavres encore sont évoqués dans les deux œuvres de fiction : les deux vaches coupées par le mur, l'homme à la hache dans *Le Mur invisible*, les cadavres charriés par le Gange dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, le cadavre du requin tué à la pêcherie de Ceylan, etc.

Sans adopter tout à fait la vision de Lamarck, évoquée par Georges Canguilhem, pour qui la nature se distingue de la vie (GC, p. 175), **la nature peut être inhabitable, incompatible avant le vivant**. Au-delà de trois lieues sous le niveau de la mer, il n'y a plus de représentant de la vie animale : Pierre Aronnax photographie ces lieux où règnent seules *« les roches primordiales »*, *« les grottes profondes évidées dans la masse pierreuse »*, les *« montagnes »*, *« les roches lisses, noires, polies, sans une mousse »* sur un *« tapis de sable »* (JV, p. 383). De même, la

vie a disparu de la lune, comme elle disparaîtra de la terre, selon une prophétie de Pierre Aronnax : *« La terre sera un jour ce cadavre refroidi. Elle deviendra inhabitable et sera inhabitée comme la lune, qui depuis longtemps a perdu sa chaleur vitale »* (JV, p. 332). De même, de l'autre côté du mur imaginé par Marlen Haushofer, tout le vivant semble s'être transformé ; il n'y a pas de cadavre car il n'y a pas de décomposition. Les vivants se sont transformés en **êtres de pierre,** « entièrement [inorganiques] *»* (MH, p. 65). Ils deviennent des « choses » : *« la chose n'était pas un être vivant »* (MH, p. 24) ; l'homme près de la fontaine n'a *« pas l'air d'un cadavre »*, il est *« une étrange chose pétrifiée »* (MH, p. 65), de même les oiseaux ressemblent à présent à *« des jouets peints »* (*ibid*.) À l'image des vaches coupées qui ont *« l'air plutôt de dormir que d'être mortes »* (MH, p. 36), le vivant semble avoir été englobé dans un *« sommeil de pierre »* (MH, p. 135), voire un *« néant de pierre »* (MH, p. 156).

Enfin, si l'inorganique marque l'absence de la vie et si la mort est une *« négation du vivant »* (GC p. 221), c'est la monstruosité, pour Georges Canguilhem, qui est *« la contre-valeur vitale »* (*ibid*.). En effet, il y a un *« sentiment confus de l'importance du monstre »* qui permet d'apprécier correctement et vraiment *« les valeurs de la vie »*, ce qui *« fonde l'attitude ambivalente de la conscience humaine »* à l'égard du monstre (*ibid*.). *« Le monstrueux, écrit le philosophe, est du merveilleux à rebours »* (*ibid*.) : il nourrit l'imaginaire, comme la figure du géant (GC, p. 220) ou celle de l'oiseau à trois pattes (p. 222). Le calmar géant qui attaque le *Nautilus* (JV, II, 18) marque l'irruption de la fiction dans un texte qui se veut encyclopédique : à la limite du monde connu se cachent des monstres merveilleux. Le bout du monde marque une frontière avec un *« antimonde »*, *« monde imaginaire, trouble et vertigineux du monstrueux »* (GC, p. 236). Ainsi, le mur dans le roman de Marlen Haushofer est une frontière entre le monde vivant de la narratrice et un antimonde où tout n'est que pierre ; parce qu'il est invisible, il nous permet de voir le monstrueux.

Texte-clé

« Chacun de nous […] se trouve plongé dans un monde contradictoire, bigarré, où les connaissances les plus récentes voisinent avec les croyances de l'âge

des cavernes. […] par son progrès même, **la science fait surgir de nouveaux problèmes.** […]

On peut aussi comprendre pourquoi le progrès même de la science entraîne, *en même temps* que des essais audacieux de prospérité fondés sur l'analyse des possibilités de la méthode scientifique, des régressions dans le merveilleux de type superstitieux.

Il serait d'ailleurs naïf d'imaginer que le merveilleux pourrait s'éteindre à notre époque, alors que notre univers culturel repose en fait sur la coexistence des vérités scientifiques et des dogmes religieux. »

Marc Soriano, *Les Contes de Perrault*, Gallimard, « Tel », 1968, p. 474-475.

Fiction et science s'entremêlent autour du monstre, *« vivant de manière négative »* (GC, p. 220), comme l'explique Georges Canguilhem, les deux se nourrissant l'un l'autre. Pierre Aronnax nous met d'ailleurs en garde sur ce point à propos des légendes autour des poulpes : *« Vous savez ce qu'il faut penser des légendes en matière d'histoire naturelle ! D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer »* (JV, p. 460). Que ce soit au sujet du poulpe ou du cachalot, on voit combien d'*« histoires extraordinaires »* (JV, p. 390) à la manière de celles de *Simbad le marin* (JV, p. 389) ou celle du roman *L'Homme qui rit* de Victor Hugo (GC, p. 233) sont racontées et imprègnent les pensées des hommes.

D. Le spectacle de la nature, une expérience esthétique

Les trois œuvres au programme cherchent à rendre compte du vivant, en le représentant, par des descriptions si précises qu'elles peuvent donner l'impression au lecteur de voir l'objet décrit, de rendre l'objet décrit vivant : cela correspond à la figure de l'*ekphrasis*.

a. Les natures mortes

Les trois textes décrivent des objets ou des paysages qui ne sont plus vivants. Le muscle, présenté dans un *« bocal rempli d'eau »* (GC, p. 20), n'est plus vivant : il est *« isolé »* (*ibid.*) De même, l'animal objet de l'expérience est arraché à son milieu : **l'expérimentation décrite n'est pas une description du vivant**. Les expérimentations scientifiques sont en cela artificielles. Dans *Le Mur invisible*, la narratrice observe le monde de l'autre côté du mur : il lui paraît un *« paisible tableau »* (MH, p. 20).

Depuis l'alpage, elle regarde le *« lointain »* (MH, p. 130) ; la description évoque une peinture colorée : le rouge des clochers, le vert et le marron des *« bois et des prés [qui n'ont] pas encore perdu leur couleur »*, *« les rectangles jaunes »* et le bleu du ciel (MH, p. 131). **La description modifie la nature** – les champs sont à présent des *« rectangles »*, les camions des *« petits cubes »* – et évoque davantage une nature morte cubiste et moderne. Jules Verne propose quant à lui une photographie du naufrage du *Florida*, prise *« à la dernière minute »* (JV, p. 185) ; on est frappé par le réalisme de la description qui s'attarde sur des détails : les bras de l'enfant enroulés autour du cou de sa mère, les bras tendus de la mère, les hommes *« faisant un dernier effort pour s'arracher des cordes qui les liaient au navire »* (*ibid.*) et la *« main crispée à la roue du gouvernail »* du timonier (*ibid.*). Tous semblent, illusion picturale, encore vivants. De la même manière, en Méditerranée, Pierre Aronnax a l'impression que les navires naufragés vont *« saluer de leur pavillon et […] envoyer leur numéro d'ordre »* (JV, p. 335).

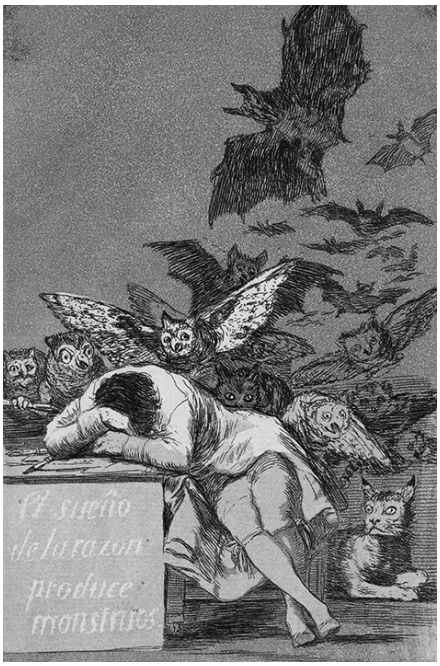
Parce que **les expérimentations ou les descriptions donnent une illusion de vie et la transforment**, elles sont **troublantes**. La narratrice doit *« s'arracher »* à la contemplation pour revenir à son travail et donc à sa survie (MH, p. 35) ; Pierre Aronnax cède à une *« irrésistible attraction »* qui le *« [colle] à la vitre »* (JV, p. 500) pour regarder un navire sombrer. La narratrice tremble tant lorsqu'elle observe la vallée qu'elle en fait tomber ses jumelles (MH, p. 131) ; Pierre Aronnax a *« le cœur palpitant »* (JV, p. 185), et est *« paralysé, raidi par l'angoisse, les cheveux hérissés, l'œil démesurément ouvert, la respiration incomplète, sans souffle, sans voix »* (JV, p. 500). La contemplation met en danger l'observateur ; dans une moindre mesure, le scientifique, évoqué par Georges Canguilhem, concentré uniquement sur son expérimentation, peut perdre de vue la réalité du vivant.

b. Les monstres

Les monstres ne laissent pas indifférents, en témoigne la grande prolifération des œuvres littéraires évoquées par Georges Canguilhem dans son œuvre. Depuis des légendes médiévales aux fictions de Thomas Mann (GC, p. 217), en passant par la poésie de Baudelaire, Rimbaud et Lautréamont (GC, p. 232), le monstre éveille chez l'homme **une multitude de sentiments** : une *« crainte radicale »* (GC, p. 219)

voire une *« terreur panique »*, mais aussi une *« curiosité »* pouvant conduire *« à la fascination »* (GC, p. 221). Au début du roman de Marlen Haushofer, le mur est une *« terrible chose invisible »* (MH, p. 18) : cette découverte provoque une peur intense chez la narratrice. Au début du roman de Jules Verne, un monstre inconnu parcourt les mers : on voit que le monde entier entre en ébullition à propos de ce mystère.

Le monstre est au-delà du dicible. Lors de la scène de l'attaque du poulpe, le monstre est décrit comme une chimère, hydre de Lerne aux vingt bras puissants – qui évoquent à la fois des serpents et des trompes d'éléphants –, dotée d'un *« formidable bec »* (JV, p. 468). Il est un Cerbère non pas à trois têtes mais à trois cœurs. La description du monstre est éprouvante pour le narrateur : *« Cette terrible scène du 20 avril, aucun de nous ne pourra jamais l'oublier. Je l'ai écrite sous l'impression d'une émotion violente »* (JV, p. 469). D'ailleurs, Conseil et Ned ont relu le récit fait par Pierre Aronnax, *« ils l'ont trouvé exact comme fait, mais insuffisant comme effet »* (*ibid.*) : la langue et le récit semblent incapables de dépeindre la réalité du monstre, si l'on n'est pas Victor Hugo *(« pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des* Travailleurs de la mer *»*, *ibid*.). De la même manière, l'*« écriture humaine »* (MH, p. 274) ne permet pas de rendre la réalité des rêves étranges de la narratrice où elle met au monde *« des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils »* (*ibid.*).



Le monstre est cauchemardesque. Georges Canguilhem écrit qu'*« on répète, après Goya : "Le sommeil de la raison enfante des monstres" »* (GC, p. 228). C'est en référence à la gravure 43 de la série *Los Caprichos* dont le titre est *Le sommeil de la raison engendre des monstres* : Goya se représente endormi, la raison en veille, tourmenté par des créatures monstrueuses, comme le hibou et la chauve-souris évoquant respectivement la folie et l'ignorance. On retrouve cette idée des monstres engendrés ou amplifiés par les rêves dans les deux romans. Pierre Aronnax rêve des requins, terrifié à l'idée d'en croiser lors de la visite de la pêcherie. Il s'interroge sur l'étymologie *« très juste et très injuste »* (JV, p. 275) qui associe le requin au requiem : le requiem est une composition musicale associée aux enterrements. **Le monstre incarne la peur de mourir.** Dans ses rêves qui la terrifient jusqu'aux larmes, la narratrice ne rêve que de morts : *« Quand je finissais enfin par m'endormir, c'était pour rêver, me réveiller en pleurant puis sombrer à nouveau dans un autre rêve tout aussi terrifiant »* (MH, p. 151). Les rêves renvoient la narratrice à un besoin de se confronter à la réalité. La narratrice du *Mur invisible* caresse un rêve à la fin du roman : celui qu'il *« existe une deuxième [corneille blanche] dans la forêt »* et que les deux animaux se rencontrent. À partir du moment où il y a deux monstres identiques, alors le monstrueux devient normal, comme l'explique Georges Canguilhem dans le chapitre « La monstruosité et le

monstrueux ». Le rêve, synonyme alors d'espoir, témoigne d'une envie de sortir de la monstruosité dans laquelle sa solitude la consacre.

c. *« Quel spectacle ! »* (JV, p. 354)

Au contraire des tableaux paisibles mais troublants des natures mortes et des images cauchemardesques, la nature offre des spectacles vivants, provoquant une émotion joyeuse forte pour les spectateurs.

Le terme « spectacle » est omniprésent dans le roman de Jules Verne : revenant à plus de vingt reprises, il est associé à l'observation des fonds marins et de ses habitants. Le spectacle peut se faire derrière la vitre du *Nautilus* – celui-ci n'est possible que lorsque les « panneaux » s'ouvrent, qui ne sont pas sans rappeler les rideaux du théâtre – ou derrière la vitre du scaphandre. Quoi qu'il en soit, il est *« splendide »* (JV, p. 164), *« prodigieux »* (JV, p. 143), *« admirable »* (JV, p. 430)… Il provoque *« enchantement »* (JV, p. 235), *« admiration »* (JV, p. 148), *« éblouissement »* (JV, p. 235)… Il laisse sans voix : les mots manquent là aussi. Les personnages sont plongés dans *« un silence de stupéfaction »* (JV, p. 143)… Et le narrateur n'a pas la plume nécessaire pour décrire le spectacle : le roman ne cesse de répéter **cette faiblesse du langage pour décrire le vivant** : *« Quel spectacle ! Quelle plume le pourrait décrire ! Qui saurait peindre les effets de la lumière […] »*, peut-on lire à la page 161 et *« Quel spectacle ! Comment le rendre ! Comment peindre l'aspect de ces bois et de ces rochers […] »*, lit-on à la page 366. Parce que les mots manquent, le narrateur semble opter pour le catalogue, comme en témoignent les nombreuses énumérations du roman.

Le terme est également employé dans le roman de Marlen Haushofer, associé à un sentiment joyeux : *« Bella était justement occupée à lécher le nez de son fils et à ce spectacle je poussai un soupir de soulagement »* (MH, p. 168). **Le spectacle se fait également acoustique** : la narratrice a appris à écouter le silence de la nature, qui n'est *« jamais entièrement silencieuse »* (MH, p. 214). Elle évoque le *« concert des oiseaux »* (MH, p. 222) qui l'accompagne dans la vallée ou encore le *« clapotis de la fontaine »* qui évoque une sorte de chant murmuré (MH, p. 29) ; dans le roman de Jules Verne, il est fait mention d'un *« concert de morses »* (JV, p. 418).

Si le terme de *« spectacle »* n'y apparaît qu'à une seule reprise, *Le Mur invisible* offre de nombreux tableaux vivants : par exemple, Perle, de son vivant, avait pour habitude de contempler des petits papillons bleus (MH, p. 143) et même si ce n'est pas la première image qui vient à l'esprit de la narratrice quand elle pense à elle, cette image lui est tout de même attachée. On peut aussi penser à Tigre, *« vrai polisson »* (MH, p. 191) qui, par ses grandes scènes de jeu, semble se donner en spectacle. Mais ce que la narratrice préfère contempler, ce sont les étoiles *« car elles existent vraiment »* (MH, p. 222). On le voit, le spectacle est associé, dans les deux romans, à **une représentation du vivant**, à **des scènes de vie animées.**

2. La nature et la grande famille du vivant : une expérience impossible pour l'homme ?

« Nous appartenons à la même grande famille », écrit la narratrice du *Mur invisible*, une même famille qui réunit les hommes et les animaux (MH, p. 274). Dans le domaine scientifique, le terme « famille » est un taxon, c'est-à-dire une entité conceptuelle regroupant des organismes vivants ayant en commun des caractères taxinomiques singuliers. Ainsi, on apprend à la lecture de *Vingt Mille Lieues sous les mers* que *« l'ordre des cétacés comprend trois familles : les baleines, les cachalots et les dauphins, et c'est dans cette dernière que sont rangés les narvals »* (JV, p. 69). Chaque vivant a son milieu qui lui est propre, c'est-à-dire *« son terrain de chasse et théâtre de ses amours »*, comme le hérisson évoqué par Georges Canguilhem (GC, p. 49). Dans le chapitre « Le vivant et son milieu », le philosophe rappelle que, pour Darwin, le *« rapport biologique fondamental »* est *« un rapport de vivant à d'autres vivants »* : *« le premier milieu dans lequel vit un organisme, c'est un entourage de vivants qui sont pour lui des ennemis ou des alliés, des proies ou des prédateurs »*. Georges Canguilhem ajoute ces mots : *« Entre les vivants s'établissent des relations d'utilisation, de destruction et de défense »* (GC, p. 174-175). Il s'agit d'étudier l'expérience de la nature par l'homme dans sa relation aux autres vivants.

A. La confrontation : l'homme contre le vivant

a. L'homme-proie

Comme Val Plumwood[6], les personnages des deux textes fictifs font l'expérience d'être convoité par un prédateur. Le busard que la narratrice voit *« tournoyer et descendre brusquement vers la forêt »* (MH, p. 263) lui confère un sentiment d'insécurité majeur et provoque sa fuite ; elle ajoute ces mots : *« Je n'aime pas que l'on m'attaque et je suis tout de suite sur la défensive »* (*ibid*.). Le roman de Jules Verne ne cesse de confronter l'homme à des animaux prédateurs : depuis l'araignée de mer, aux requins, jusqu'au calmar monstrueux. Le romancier insiste sur les *« horribles pattes »* de l'araignée (JV, p. 171) – araignée qui semble, avec son regard torve, saliver d'avance face à la bonne viande qu'est Pierre Aronnax –, ou encore sur *« les mâchoires ouvertes »* (JV, p. 284) du requin qui attaque le pêcheur au large de Ceylan, évoquant une *« cisaille d'usine »* (JV, p. 286) avec *« six rangées de dents, disposées en triangles isocèles »* (JV, p.287). L'attaque redoutable du poulpe géant est marquée par un bruit de succion épouvantable et l'image des *« deux énormes mandibules »* (JV, p. 468) prêtes à découper Ned en deux… Si le harponneur évite d'être mangé, ce n'est pas le cas d'un compatriote du *Nautilus* dévoré par un calmar.

b. L'homme prédateur

Cependant, outre ces quelques exceptions dans deux de nos œuvres, l'homme expérimente davantage le rôle de prédateur des autres vivants. **Parce qu'il a faim, l'homme part à la chasse ou à la pêche**, prenant les autres vivants pour proie. La narratrice du *Mur invisible* tire du gibier pour se *« ravitailler en viande »* (MH, p. 63) ; les personnages de *Vingt Mille Lieues sous les mers* se nourrissent également d'autres vivants : lors de la chasse dans la forêt de Crespo, Nemo abat une loutre et un albatros qui seront servis à table. De même, les poissons attrapés sont *« immédiatement affalés par le panneau vers les cambuses destinés, les uns à être mangés frais, les autres à être conservés »* (JV, p. 178). Plusieurs techniques de chasse sont évoquées : le fusil dans *Le Mur invisible* et *Vingt Mille Lieues sous les mers*, non seulement le harpon, mais aussi le lacet, la glu et l'empoisonnement – technique de chasse des Malais –, ou encore les madragues pour les Marseillais.

Cependant, Nemo et la narratrice n'acceptent de **tuer des animaux qu'à condition de les manger**. Tous deux répugnent à tuer par plaisir :

la narratrice se rend malade à la pensée du petit cœur d'un jeune chevreuil abattu, en train de congeler dans la pièce au-dessus d'elle ; Nemo interdit à Ned de chasser une baleine australe car ils n'ont que faire *« d'huile de baleine à bord »* (JV, p. 392). La chasse n'est légitime, pour eux, que s'il s'agit *« de se procurer de la viande fraîche »* (*ibid*.)

Au contraire, *« tuer pour tuer »* est un *« passe-temps meurtrier »* (*ibid*.). Les deux fictions mettent en scène des hommes prédateurs dont le seul plaisir est d'être prédateur. Hugo s'est offert une chasse, comme il aurait pu s'offrir *« des chevaux de course ou un yacht »* (MH, p. 11) – ce qui est d'autant plus paradoxal puisqu'il n'aime pas chasser… **La prédation est un loisir** luxueux, qui fait le bonheur de Louise et de Ned, *« roi des harponneurs »* (JV, p. 50), *« baleinier de profession »* (JV, p. 52). Cette *« passion »* de la chasse (MH, p. 11) n'est pas donc pas, par définition, raisonnable : elle semble incontrôlable. Ainsi, une partie du troupeau de kangourous échappe de peu à Ned ; Conseil et Pierre Aronnax sont soulagés de son absence sur la banquise car cet *« enragé chasseur aurait tout tué »* (JV, p. 416). Lorsque Nemo propose à ce dernier de chasser le dugong, ses yeux s'enflamment. **La chasse devient signe de puissance de l'homme**.

Parce qu'il se sent supérieur aux autres vivants, **l'homme est mauvais avec les animaux.** Dans *Le Mur invisible*, Louise est dure envers Lynx qu'elle ne semble tolérer que pour ses parties de chasse et qu'elle laisse d'ailleurs le reste du temps au garde-chasse. La chatte a eu des *« expériences fâcheuses »* (MH, p. 57) au contact des hommes et a du mal à *« oublier le mal que les hommes lui ont fait »* (MH, p. 58). Dans le roman de Jules Verne, les phoques ne se sauvent pas à l'approche de Conseil et Pierre Aronnax *« n'ayant jamais eu affaire à l'homme »* (JV, p. 416) : il y a à supposer que s'ils avaient déjà rencontré des hommes, ils auraient légitimement appris à se méfier. Georges Canguilhem parle de la grenouille, animal de prédilection des dissections, comme le *« Job de la biologie »* (GC, p. 32) : Job est un personnage de l'Ancien Testament, dont Dieu teste la fidélité en lui envoyant tous les malheurs du monde. Tel Job, la grenouille subit tous les outrages possibles des hommes. Même si l'expérimentation sur l'animal est nécessaire, Georges Canguilhem évoque, en citant M. P. Deisch, les examens *« si douloureux et si cruels »* imposés aux chiens (GC, p. 22).

c. L’homme, « un loup pour l’homme »

Dans *Le Mur invisible*, la narratrice a **peur d’un prédateur,** tapi dans l’ombre dont elle doit se protéger : il ne s’agit nullement d’un animal, elle a peur des hommes parce que *« l’homme [est] le seul ennemi qu’[elle a] connu »* (MH, p. 27). Tous les soirs, elle ferme la porte à clef de l’intérieur et prend l’habitude de dormir à côté de son fusil. La narratrice vit dans cette peur, depuis le premier jour, d’un homme tapi dans l’obscurité *« dissimulant une hache derrière son dos »*, qui l’agresse : *« Des pas ne s’approchent-ils pas du chalet ou de l’étable ? »* (MH, p. 61). La peur est présente depuis le premier jour et persiste dans le temps de l’écriture. Si celle-ci peut sembler excessive au lecteur, elle est légitimée par l’irruption de l’homme à la hache qui massacre Taureau et Lynx dans un déferlement incompréhensible de violence. La violence semble être inscrite dans la nature de l’homme, ce qui explique pourquoi *« il est plus facile d’aimer un animal qu’un être humain »* (MH, p. 145). De même, pour Nemo, c’est l’homme qui constitue la plus grande menace pour l’homme. En témoigne sa formule auprès de Pierre Aronnax après l’enterrement sous la mer d’un membre de son équipage, qui clôt la première partie *: « Vos morts y dorment, du moins, tranquilles capitaine, hors de l’atteinte des requins ! – Oui, monsieur, répondit gravement le capitaine Nemo, des requins et des hommes ! »* (JV, p. 249). Enfin, Georges Canguilhem montre également combien l’homme est capable d’horreurs sur ses pairs en évoquant les expériences biologiques menées aux États-Unis sur des *« objecteurs de conscience condamnés »* (GC, p. 46) ou sur *« des hommes dévalorisés par le législateur »* (*ibid*.). On peut également penser à la violence du gynécologue qui invite ses patientes à avoir des rapports à date fixe (GC, p. 47). Les trois œuvres le montrent bien : l’**homme est son propre ennemi, un véritable « loup pour l’homme** », selon la célèbre maxime.

L’homme est celui qui provoque les guerres. Le roman de Marlen Haushofer se déroule dans une période trouble où une *« guerre atomique »* (MH, p. 12) menace et où le souvenir des bombardements de la Seconde Guerre mondiale demeure[7]. Georges Canguilhem, figure de la résistance, évoque le *« passé récent »* (GC, p. 44) de la Seconde Guerre mondiale. Les guerres, les rivalités, les exploitations ne sont pas absentes du roman de Jules Verne. Nombreux sont les opprimés : comme les habitants de l’Inde auxquels Nemo s’identifie (*« Cet Indien,*

monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là ! », JV, p. 288) ou les Grecs à qui Nemo fait parvenir *via* le surnommé « Pesce *»* plusieurs lingots d'or pour les soutenir. Le capitaine du *Nautilus* a rompu avec l'humanité qu'il hait car elle est oppressive : *« Je suis l'opprimé, et voilà l'oppresseur ! […] Tout ce que je hais est là ! »* (JV, p. 495). Jules Verne, après plusieurs hésitations et échanges avec son éditeur, a décidé de ne pas éclairer le lecteur sur le passé de Nemo. Si quelques rares indices égrènent le texte, le mystère reste entier, ce qui confère au personnage une dimension universelle et légendaire.

L'homme est **oppresseur.** On peut penser à **l'exploitation économique et humaine** des pêcheurs de Ceylan par le peuple anglais, pourtant le *« peuple le plus industrieux du Globe »* qui a récupéré les pêcheries par le traité d'Amiens signé en 1802 (JV, p. 266). **L'oppression coloniale** est également évoquée dans le roman de Jules Verne lorsque les personnages fuient les anthropophages, également appelés « *naturels* », des « *sauvages* » ou encore des « *indigènes* » qui les effrayent tant en Papouasie. Le terme « *anthropophage* » désigne le fait qu'un humain se nourrisse d'un autre humain ; c'est à distinguer du cannibalisme qui renvoie à l'idée qu'un animal mange un membre de sa propre espèce à l'instar des mélanoptères – espèce de requin – qui dévorent le cadavre de leur comparse tué par Nemo (JV, p. 301). Il y a dans ces chapitres un sous-texte violent : Pierre Aronnax, comme tous les autres personnages y compris Nemo, porte sur ces hommes **un regard raciste colonial**. L'anthropophagie est associée également aux Calédoniens au début du roman par Ned, en colère lorsqu'il se retrouve enfermé dans le *Nautilus* : *« Voilà des gens qui en remontreraient aux Calédoniens pour l'hospitalité ! Il ne leur manque plus que d'être anthropophages ! »* (JV, p. 83).

Repère

En 2024 est sorti un ouvrage universitaire intitulé *Le Cannibale dévêtu, traces, récits et représentations de l'anthropophagie en Océanie du XVIIIe siècle à nos jours*, sous la direction de Murphy Gwenaël et Dominique Barbe aux Presses universitaires de Rennes qui revient sur le lien entre anthropophagie et colonialisme.

L'universitaire Murphy Gwenaël (université de la Nouvelle-Calédonie) constate que la première loi imposée par les Français en Nouvelle-Calédonie est l'interdiction de l'anthropophagie ; or, il n'a trouvé aucune trace d'anthropophagie dans les archives. Selon lui, l'histoire de l'anthropophagie est *« une manière de justifier la colonisation et elle est utile à tout le monde. Elle est utile aux missionnaires parce qu'elle justifie leur présence et leur volonté de christianisation. Elle est utile à l'administration coloniale pour déposséder les Kanaks de leur terre. Et elle est utile au moment de la conquête coloniale et avant aussi, de 1770 jusqu'à 1860, aux Kanaks et aux Océaniens. Ils ont très bien compris que ça fait peur aux Blancs. Ils vont peut-être surjouer à certains moments le cannibalisme pour les repousser ».*

Propos récupérés d'une interview menée par Fabien Dubedout pour le journal *Demain en Nouvelle-Calédonie* le 29 novembre 2024.

Enfin, l'homme est également **oppresseur des femmes.** La narratrice a toujours eu peur des hommes, c'est-à-dire des individus masculins, la nuit en ville, dans la vie d'avant (MH, p. 67). Le roman de Marlen Haushofer apparaît comme une robinsonnade déclinée au féminin, évoquant une libération de l'emprise des mâles, véritable *« bible écoféministe »* (Annabel Audureau)[8]. Le roman de Jules Verne est masculin : les femmes ont été perdues à l'instar de l'ancienne fiancée de Ned, de la femme morte avec son enfant sur le *Florida* ou de la supposée épouse de Nemo – celle représentée sur un tableau avec deux enfants devant lequel le commandant pleure. Dans ce roman scientifique, **les femmes sont effacées**.

B. La domestication : l'homme et la force animale

Afin d'alléger sa peine dans le travail de la terre, l'homme **a domestiqué les animaux pour exploiter leurs forces.** Georges Canguilhem évoque ainsi l'invention du fer à cheval ou du collier d'épaule, par exemple, qui ont permis de *« modifier l'utilisation et la force motrice animale »* (GC, p. 138) et d'alléger le travail de l'homme. La narratrice se réjouit d'avoir une vache qui lui permet d'avoir du lait : en la trouvant dans un champ près du mur, elle devient sa *« propriétaire »* (MH, p. 36). La possession se voit à travers le déterminant (*« ma vache »*, par exemple à la page 39) et l'attribution d'un prénom (Bella). L'animal domestiqué ne peut plus vivre sans l'homme : Bella n'aurait pu

survivre sans la narratrice. Elle mugissait de détresse, ayant besoin d'être traite : *« La pauvre bête n'avait pas été traite depuis deux jours et son beuglement était déjà enroué et rauque. J'essayai immédiatement de la soulager »* (MH, p. 36). Avoir une vache, c'est avoir de nouvelles obligations pour la narratrice : elle doit s'occuper de l'animal et ne peut plus s'éloigner trop longtemps du chalet. S'il n'y a pas d'animaux domestiques dans le roman de Jules Verne[9], on voit que Nemo exploite une énorme huître en cultivant une perle, qu'il laisse mûrir, sous son contrôle (JV, p. 282). On peut également penser au lait de baleine récupéré sur un cadavre, preuve que la force de l'animal est exploitée par les hommes ou encore les pétrels exploités pour leur huile (JV, p. 414). Pierre Aronnax rêve une domestication des phoques, qui, s'ils sont *« convenablement dressés »*, pourraient faire de fantastiques *« chiens de pêche »* (JV, p. 417). Dans le milieu scientifique, l'animal est réduit au statut de *« matériel »* (GC, p. 34), jouant un rôle de « *substitut de l'homme* » (GC, p. 23).

La domestication des animaux peut également répondre à un **besoin de compagnie** de l'homme. Cependant, en domestiquant ainsi le vivant, l'homme le rend **dépendant de lui**. Ainsi, Lynx a *« besoin d'un maître »* : *« un chien sans maître est l'être le plus misérable du monde »* (MH, p. 60). Georges Canguilhem, dans le chapitre « Le normal et le pathologique », prend d'ailleurs l'exemple du chien, espèce instable, pour questionner les conséquences de la domestication faite par l'homme (GC, p. 209). **Par la domestication, l'animal est asservi.**

C. La cohabitation : l'animal-ami ?

Peut-on envisager une *« sympathie universelle pour tout ce qui vit »*, comme l'appelle Rabindranath Tagore[10] ?

Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, l'animal s'observe surtout derrière une vitre. Lorsqu'il est placé dans une vitrine, il est prélevé de son milieu et est desséché : *« Je me plongeai dans l'étude de ces trésors de conchyliologie, entassés sous les vitrines. Je fouillai aussi de vastes herbiers, emplis des plantes marines les plus rares, et qui, quoique desséchées, conservaient leurs admirables couleurs »* (JV, p. 149). Georges Canguilhem constate le même paradoxe, dans le chapitre « Le vivant et son milieu » : en voulant étudier le vivant, les biologistes

l'arrachent à son milieu et n'étudient qu'un artefact. Alors, la cohabitation semble bien difficile.

Au contraire, Marlen Haushofer met en scène une certaine *philia* (amour profond) entre les vivants, évoquant l'*« ahimsa »* de la philosophie indienne. Dans *Le Mur invisible*, Lynx passe du statut de *« chien de Hugo »* (MH, p. 13) à *« mon ami »* (MH, p. 173) ; une intimité, voire une complémentarité, s'est tissée entre les deux vivants : pour la narratrice, Lynx est comme son sixième sens (MH, p. 173). La narratrice et ses animaux forment une *« étrange famille »* (MH, p. 55), *« famille ou meute »* (MH, p. 59). Lynx se comporte parfois comme le père des chatons ; Bella apparaît comme une sœur pour la narratrice – *« Bella est devenue bien plus que ma vache, c'est une sœur patiente qui supporte son sort avec plus de dignité que moi »* (MH, p. 273) ; la vieille chatte se comporte comme une vieille compagne de Lynx… La narratrice rêve même d'avoir une portée d'enfants animaux (MH, p. 274). Il n'y a plus de barrière entre l'animal et l'homme ; les vivants sont réunis.

3. La nature et l'homme : des expériences variées

A. La perception anthropocentriste de la Nature

« Les grandes fourmis rouges redevinrent très entreprenantes. Elles passaient devant moi en procession grise et noire. Elles semblaient très assurées de leur but et ne se laissaient pas déranger dans leur tâche. Elles traînaient des aiguilles de pin, des petits coléoptères, des fragments de terre et se donnaient beaucoup de mal. Jamais je n'ai été capable de détruire une fourmilière. Mon attirance à l'égard de ces minuscules robots était faite à la fois d'admiration, de dégoût et de pitié. ***Sans doute parce que je les voyais avec des yeux humains.*** *Mes propres activités auraient probablement paru très énigmatiques et très inquiétantes à une fourmi géante »* (MH, p. 256).

La narratrice du *Mur invisible* prend, dans cet extrait, conscience qu'elle observe d'autres vivants avec des yeux humains ; cette réflexion invite à un certain relativisme et à une prise de conscience que la nature est perçue à travers le regard de l'homme. Georges Canguilhem dénonce dans une certaine mesure cette perception anthropocentriste. En effet, il

faut garder en mémoire que ce qui peut sembler absurde pour l'homme ne l'est pas pour la nature.

a. L'échelle humaine

Les œuvres insistent sur **la petitesse de l'homme face à la nature**. Ainsi, Jules Verne fait de nombreuses références aux temps géologiques. Pierre Aronnax explique à Conseil que les murailles, de plus de trois cents mètres de profondeur, ne grandissent que d'un *« huitième de pouce par siècle » : « Donc, pour élever ces murailles, me dit-il, il a fallu ? … – Cent quatre-vingt-douze mille ans, mon brave Conseil, ce qui allonge singulièrement les jours bibliques »* (JV, p. 187). Si le monde est né avant l'apparition des hommes, il mourra également bien après les hommes *« dans quelques centaines de mille ans »*, selon l'optimiste Pierre Aronnax (JV, p. 332). De la même manière, Marlen Haushofer évoque un avenir de la nature, sans humanité : *« La vie reviendra avec l'eau des ruisseaux, une vie élémentaire et minuscule qui s'infiltrera dans la terre et la ranimera »* (MH, p. 260). L'homme prend la mesure de l'infinité de la nature, de l'immensité du ciel, comme la narratrice du *Mur invisible* qui contemple les étoiles depuis l'alpage, et en même temps de sa petitesse. Georges Canguilhem n'évoque ni les temps géologiques ni l'avenir, puisqu'il évoque l'approche du vivant par l'homme : cependant, il inscrit sa pensée dans une réflexion historique depuis l'Antiquité jusqu'à son époque, d'Aristote au IVe siècle avant J.-C. à l'affaire Lyssenko (« Le vivant et son milieu »). Il faut prendre conscience que la nature est antérieure à l'homme.

b. L'expérience humaine de la nature : les saisons et le temps qui passe

Le passage des saisons est l'une des expériences les plus anciennes de la nature pour l'homme[11], corollaire du temps qui passe et du cycle de la vie. Elles rythment le roman de Marlen Haushofer : l'automne, par exemple, impose son rituel avec les récoltes des pommes de terre, puis des haricots, ensuite des pommes avant de s'occuper du bêchage et du fumage du champ. Il en va de même pour **le climat** : l'orage et les vents imposent leur temporalité. Ainsi, la narratrice se dépêche de finir de faucher le champ *« pour rentrer avant l'orage »* (MH, p. 232) et attend sa fin pour ressortir. De même, le fœhn, vent sec et chaud, impose ses actions : *« Les jours de fœhn […] nous faisions une grande promenade à*

travers bois » (MH, p. 242). En faisant le tour du monde, sous les océans, le *Nautilus* se détache des saisons et du climat. Pierre Aronnax constate d'ailleurs, avec surprise qu'il pleut en surface sans que cela ne l'affecte sous l'eau (JV, p. 352). À une profondeur de cinquante mètres, tout est paisible ; on oublie la tempête rugissante en surface (II, 19). Le temps est alors dicté par l'homme et sa lumière artificielle et non plus le soleil. En convoquant la nature et le vivant dans un laboratoire, le biologiste l'extrait de son milieu : saison et temps disparaissent.

L'homme fait l'expérience du temps par la mort : il parle du cycle de la vie, qui le dépasse. Ainsi, le renard a certainement mangé Perle, et elle avait certainement mangé une truite : c'est cette pensée d'une boucle qui amène la narratrice à ne pas venger la petite Perle lorsqu'elle voit le renard en train de s'abreuver dans la rivière. Dans le roman de Jules Verne, les naufragés du *Florida* vont être dévorés par des squales ; les épaves méditerranéennes sont grignotées par la rouille (JV, p. 186). Nemo dit que *« tout [lui] vient de la mer comme tout lui retournera un jour »* (JV, p. 107). Si cela fait penser à la célèbre formule de l'Ancien Testament *« Tu es poussière et tu redeviendras poussière »*, cette phrase montre bien la **représentation cyclique de la nature et du vivant**.

c. La nature créatrice

La Nature est douée d'une *« force créatrice »* (GC, p. 295) : il est nécessaire, explique le philosophe, de la penser comme **une force vitale** et non pas comme une mécanique. Il insiste sur l'idée qu'il est nécessaire de reconnaître *« l'originalité de la vie »* (GC, p. 16) : elle est *« formation de formes »* (GC, p. 14) et féconde. En effet, le genre vivant est *« producteur de nouveautés »* (GC, p. 205). Pour Georges Canguilhem, ce qui importe, c'est ce mouvement de la vie : *« Ils vivent et se reproduisent et cela seul importe »* (GC, p. 207). On retrouve cette idée dans les deux œuvres fictionnelles : les animaux subissent l'appel de la vie dans *Le Mur invisible*, que ce soit la chatte, Tigre, Bella… ou encore la narratrice qui rêve qu'elle a des enfants. Le vivant est ébranlé par le *« cycle de la conception et de la naissance »* (MH, p. 273). Le mouvement de la vie s'exprime dans la *« croissance, verte, dense et silencieuse des plantes »* (MH, p. 259), dans la construction lente des murailles des polypes, ces *« travailleurs microscopiques »* (JV, p. 187). Il

se retrouve également dans le mouvement du vent, dans les déplacements des nuages qui passent au-dessus du mur dans le roman autrichien, dans le mouvement des vagues et dans celui de la lune – l'attraction de la lune a juste été découverte au moment de l'écriture du roman de Jules Verne, d'où la complaisance de Ned et de Pierre Aronnax à l'égard de Nemo qui croit en la force de la marée pour décoincer le *Nautilus* dans le détroit de Torrès. L'Océan est doté d'une vie réelle, possédant *« une circulation véritable »* (JV, p. 179) : Jules Verne reprend ici une théorie de Maury proposée en 1855 qui explique les courants par les différences de densité de l'eau de mer.

La vie décompose – l'organisme et les corps dans *Le Mur invisible* et *La Connaissance de la vie,* les épaves dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* – **et compose, voire recompose**. C'est à partir des corps décomposés que l'eau filtrée pourrait faire renaître la vie de l'autre côté du mur, imagine la narratrice. Elle est **Nature produisante**.

La nature *« prévoyante »* (JV, p. 179) devient vite, pour l'homme, **une Nature-ressource** : elle est la *« grande et douce mère nourricière »* (MH, p. 218) des hommes. Même si cette dernière formule s'applique dans le roman de Marlen Haushofer à Bella qui fournit les autres animaux en lait, il y a l'idée qu'à travers la vache, la nature prend soin des hommes en leur fournissant des ressources. Il en est de même pour la baleine qui fournit l'équipage du *Nautilus* en lait. De même, la nature offre des ressources minérales, comme les houillères, *« réserve précieuse que prépare la prévoyante nature pour ce moment où les hommes auront épuisé les mines des continents »* (JV, p. 376), selon un Jules Verne bien optimiste…

d. La nature destructrice

À l'image des anciennes déesses-mères antiques, la Nature est à la fois celle qui donne la vie et **celle qui tue**. À la lecture du roman *Le Mur invisible* demeure l'idée que la vie ne peut plus perdurer. En effet, les nouveau-nés meurent tous : Taureau, Perle, Tigre, Panthère et les chatons de la troisième portée. Il n'y a pas de nouvelle génération – même si on peut avoir espoir que Bella porte un veau après la mort de Taureau. Lynx meurt, l'homme à la hache également. Au chalet, il ne reste que des femmes, isolées et seules, à l'image de la corneille blanche. Même le *« râle des cerfs »* semble désespéré (MH, p. 141). Le

vivant, dans son ensemble, se meurt : les chamois sont contaminés par la gale, la gentiane est maladive (MH, p. 263), le chêne est foudroyé (MH, p. 110), l'orage arrache les arbres qui forment une pyramide contre le mur (MH, p. 111). Le froid tue : la narratrice doit achever un chevreuil (MH, p. 110) ; le fœhn tue Perle ; les tempêtes et les éléments tuent – on ne compte plus les vaisseaux échoués dans le roman de Jules Verne, on peut penser à la seule hécatombe engendrée à la recherche de La Pérouse. La nature tue, *a priori*, le *Nautilus* également par le maelström.

Quand elle ne tue pas, la **nature fragilise l'homme.** Cela peut se faire par **les maladies** qui touchent tout le monde. La maladie, qui s'oppose à la santé, au *« silence des organes »*, selon l'expression de Leriche (GC, p. 211), se fait bruyante, rupture. Elle *« réduit le pouvoir [du vivant] à en (des maladies) surmonter d'autres »* (GC, p. 217). Elle affaiblit le vivant par ses attaques : Pierre Aronnax sort considérablement affaibli de l'attaque du *Nautilus* par les glaces qui se refermaient autour du sous-marin ; la narratrice ne guérit jamais de sa rage de dents : *« depuis, la fistule ne cesse de se reformer, de se rouvrir puis de se vider et de se cicatriser à nouveau. Mais je n'ai plus mal. Je ne sais pas combien de temps cela va durer »* (MH, p. 79). L'équilibre semble précaire : un dentier serait vital, c'est-à-dire au sens propre nécessaire à la vie…

La vision anthropologiste donne à penser que si la nature détruit, c'est qu'elle punit, comme le Déluge dans l'Ancien Testament, par exemple. Les cataclysmes auraient pour but de punir les hommes à l'*hybris* démesuré. Le roman de Jules Verne plonge le lecteur au chapitre 9 de la deuxième partie dans la découverte d'*« un continent disparu »,* l'Atlantide, engloutie par les dieux pour punir les hommes dépravés.

Repère

L'Atlantide est une île gigantesque, située au-delà des colonnes d'Héraclès, c'est-à-dire dans l'Atlantique, évoquée, pour la première fois par Platon, philosophe antique, dans deux Dialogues : le *Timée* et le *Critias*. Dans le *Critias* (trad. V. Cousin), on apprend que cette île est habitée par les Atlantes, descendants de Poséidon et de Clito, une jeune mortelle. Le règne de l'aîné de cette grande fratrie – de dix enfants –, Atlas, correspond à l'âge d'or de l'Atlantide ; l'île est prospère et luxuriante, paraissant utopique :

« *Bien des choses leur venaient du dehors, à cause de l'étendue de leur empire ; mais l'île produisait elle-même presque tout ce qui est nécessaire à la*

vie […] L'île fournissait aux arts tous les matériaux dont ils ont besoin. Elle nourrissait un grand nombre d'animaux domestiques et de bêtes sauvages, entre autres des éléphants en grande quantité, et elle donnait leur pâture aux animaux des marais, des lacs et des fleuves, à ceux des montagnes et des plaines, et aussi à l'éléphant, tout énorme et tout vorace qu'il est. Elle produisait et entretenait tous les parfums que la terre porte aujourd'hui dans diverses contrées, racines, herbes, plantes, sucs découlant de fleurs ou de fruits. […] Avec ces richesses que le sol leur prodiguait, les habitants construisirent des temples, des palais, des ports, des bassins pour les vaisseaux ; enfin, ils achevèrent d'embellir leur île […]. »

Pendant plusieurs générations, les Atlantes *« conservèrent quelque chose de leur extraction divine »* ; mais petit à petit « *quand l'essence divine commença à s'altérer en eux pour s'être tant de fois alliée à la nature humaine, et que l'humanité prit le dessus, incapables de supporter leur prospérité, ils dégénérèrent* ». Face à la « *dépravation de cette race, autrefois si vertueuse* », Zeus réunit les dieux pour les punir. Le châtiment divin, un cataclysme qui engloutit l'île, est raconté dans le *Timée* (trad. Chambry) :

« *Mais dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre et des inondations extraordinaires, et, dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit néfastes, tout ce que vous aviez de combattants fut englouti d'un seul coup dans la terre, et l'île Atlantide, s'étant abîmée dans la mer, disparut de même. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, cette mer-là est impraticable et inexplorable, la navigation étant gênée par les bas-fonds vaseux que l'île a formés en s'affaissant.* »

Marlen Haushofer compare le corps de pierre de l'homme près de la fontaine à un corps de Pompéi : *« Il n'avait pas l'air d'un cadavre, il faisait plutôt penser à un corps exhumé des fouilles de Pompéi »* (MH, p. 65).

Repère

Cité antique italienne, Pompéi a été complètement détruite en 79, lors de l'éruption du Vésuve. Pline le Jeune a écrit une lettre à Tacite, dans laquelle il raconte son souvenir de l'irruption – son oncle adoptif, Pline l'Ancien, écrivain et naturaliste, est mort en voulant aller observer l'éruption au plus près.

« La cendre commençait à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait en se répandant sur la terre comme un torrent. Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur d'être écrasés dans les ténèbres par la foule qui se presse sur nos pas. À peine nous étions-nous arrêtés, que les ténèbres s'épaissirent encore. Ce n'était pas seulement

une nuit sombre et chargée de nuages, mais l'obscurité d'une chambre où toutes les lumières seraient éteintes. On n'entendait que les gémissements des femmes, les plaintes des enfants, les cris des hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme ; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-ci s'alarmait pour lui-même, celui-là pour les siens. On en vit à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Ici on levait les mains au ciel ; là on se persuadait qu'il n'y avait plus de dieux, et que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit qui devait ensevelir le monde. Plusieurs ajoutaient aux dangers réels des craintes imaginaires et chimériques. […] Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour de la lumière, mais l'approche du feu qui nous menaçait. Il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revint. La pluie de cendres recommença plus forte et plus épaisse. Nous nous levions de temps en temps pour secouer cette masse qui nous eût engloutis et étouffés sous son poids » (extrait de la lettre 20, trad. De Sacy, Pierrot, Gabaret-Dupaty).

La ville a été rapidement, entièrement ensevelie par des pierres et des cendres – cela correspond à environ 3 mètres de masses de scories volcaniques, d'une couche de 2,8 m de pierres poreuses et d'une couche de 1,8 mètres de cendres volcaniques ! À Herculanum, cité voisine ensevelie également par la même éruption, les couches atteignent 20 mètres. Les habitants qui n'ont pas fui sont morts à la suite de l'écroulement de leurs maisons ou par asphyxie. Giuseppe Fiorelli, inspecteur des fouilles de Pompéi au XIX^e^ siècle, a eu l'idée de verser du plâtre dans les cavités laissées par les corps dans ces couches de matières volcaniques. Ces moulages reconstituent les victimes saisies par la mort ; près de 1 150 corps nous sont parvenus par cette technique. Le moulage donne l'impression d'avoir des êtres de pierre.

Dion Cassius, écrivain romain du II-III^e^ siècle après J.-C., rapporte également le récit de l'éruption. Cependant, il évoque des géants, des fantômes et des événements prodigieux. Son récit ouvre la voie à de nombreuses nouvelles interprétations de la catastrophe naturelle : celle-ci serait une punition divine des Romains décadents. Cette idée a été entérinée dans le roman *Les Derniers Jours de Pompéi* d'Edward Bulwer-Lytton écrit en 1834 puis adapté au cinéma.

La narratrice trouve un mobile à un possible châtiment des hommes : des conduites de gaz, des centrales électriques, des oléoducs, l'homme *« en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage »* (MH, p. 259). L'adoration de simples objets d'usage est bien une marque d'orgueil démesuré, signe **d'une décadence de l'humanité**. Enfin, on peut se demander si le maelström, à la fin de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, est un phénomène naturel ou une intervention divine : en effet, Nemo semble avoir défié Dieu à deux moments principaux. Tout d'abord,

il se veut *« maître homme »*, soit *« plus puissant de la nature »*, en dépassant les bornes infranchissables de la banquise pour atteindre l'inatteignable pôle Sud. Le magnifique spectacle des glaces n'est pas permis aux hommes, comme le rappelle Ned à ses compagnons : *« Mais ce spectacle-là pourra nous coûter cher. Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme ! »* (JV, p. 430). Ensuite, on peut penser au moment où il défie la tempête au chapitre 19 de la seconde partie : *« Cet homme incomparable […] lui tenait tête »* (JV, p. 478).

Derrière cette vision anthropocentriste des catastrophes naturelles se trouve l'idée que **la Nature est associée au divin.** Le roman de Jules Verne ne cesse de parler de Dieu comme « Le Créateur » – l'expression revient à neuf reprises. Dans le chapitre « Machine et organisme », Georges Canguilhem revient sur le postulat d'un *« Dieu fabricateur »* (GC, p. 144) de la pensée de Descartes dans le *Traité de l'homme*. Cependant, Georges Canguilhem renverse cette réflexion en montrant que le *« Dieu cartésien, l'Artifex Maximus »*, soit le plus grand des artisans, *« travaille à égaler le vivant lui-même »* (GC, p. 144). Il évoque Sténon, anatomiste danois du XVII^{e} siècle, qui rappelle que *« l'homme reconstruit par Descartes sous le couvert de Dieu […] n'est pas l'homme de l'anatomiste »* (GC, p. 145). Georges Canguilhem, dans son essai *La Connaissance de la vie*, se positionne comme un philosophe du vivant, comme un philosophe scientifique adoptant un *« rationalisme raisonnable »* (GC, p. 16), reconnaissant ses limites et intégrant ses conditions d'exercice. Son postulat n'est pas religieux : il réside dans l'impératif de reconnaître *« l'originalité de la vie » (ibid*.)

e. L'homme, le justicier de la nature

Enfin, l'homme, orgueilleux, se place au-dessus des autres vivants, adoptant outre une posture de maître celle de **justicier**. Ainsi, Nemo apparaît aux yeux de Pierre Aronnax comme un *« terrible justicier, véritable archange de la haine »* (JV, p. 500) lorsqu'il attaque un navire. Ils considèrent certains animaux comme de la *« vermine »* à l'instar des calmars (JV, p. 466) ou comme mauvais, à l'instar des cachalots, *« bêtes cruelles et malfaisantes »* (JV, p. 393). Ce jugement donne raison à l'extermination (*« on a raison de les exterminer »*, *ibid.*). La scène est une boucherie si violente qu'elle écœure le chasseur Ned. La narratrice du

Mur invisible éprouve le même instinct de justicier lorsqu'elle aperçoit, peu de temps après la mort de Perle, un renard en train de s'abreuver à la rivière : *« J'aurais pu le tuer, j'avais mon fusil avec moi »* (MH, p. 148). Cependant, elle ne le fait pas car elle doute : *« Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste. Moi seule peux faire grâce »*, écrit-elle à la page 149. L'homme est par nature justicier, pouvant condamner ou faire grâce : *« Mais je suis un être humain et je pense et agis comme tout être humain »* (MH, 149).

B. La nature modifiée : l'événement anthropocène

Texte-clé

Les trois œuvres invitent à penser les effets de l'homme sur le vivant, sur la nature, son « *instinct destructif* » (JV, p. 281) ce qui nous invite à questionner le programme à travers le nouveau concept scientifique d'« anthropocène *».*

« Après le Pléistocène, qui a ouvert le Quaternaire il y a 2,5 millions d'années, et l'Holocène, qui a débuté il y a 11 500 ans, "il semble approprié de nommer 'Anthropocène' l'époque géologique présente, dominée à de nombreux titres par l'action humaine". Le Prix Nobel [Paul Crutzen] propose de faire débuter ce nouvel âge en 1784, date du brevet de James Watt sur la machine à vapeur, symbole du commencement de la révolution industrielle et de la "carbonification" de notre atmosphère par combustion du charbon prélevé dans la lithosphère.

Le grec ancien *anthropos* signifiant "être humain" et *kainos* signifiant "récent, nouveau", L'Anthropocène est donc la nouvelle période des humains, l'âge de l'Homme. L'Anthropocène se caractérise par le fait que "l'empreinte humaine sur l'environnement planétaire est devenue si vaste et si intense qu'elle rivalise avec certaines des grandes forces de la nature en termes d'impact sur le système Terre" ».

Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Éditions du Seuil, 2016, p. 17-18.

Les auteurs citent le texte suivant : Paul, J. Crutzen « Geology of manking *»,* *Nature*, vol. 415, 3 janv. 2002, p. 23.

a. La modification, voire la destruction, du monde animal

Les textes au programme, écrits en 1870, 1952 et 1963, évoquent de nombreux impacts négatifs de l'homme sur le monde animal, signe de la

sixième extinction de masse en cours. Marlen Haushofer rappelle **l'extinction des Lynx** : *« Les vrais Lynx avaient été exterminés depuis si longtemps »* (MH, p. 145). Depuis le XVII^e^ siècle, le lynx boréal s'est en effet raréfié en Europe avant de disparaître complètement au cours du XX^e^ siècle de ses derniers bastions en montagne, à cause de la chasse, du piégeage, de la diminution de la densité de ses proies et de la modification des paysages, d'après le site de l'Office national de la biodiversité. Le roman de Jules Verne évoque d'autres espèces menacées de disparition par l'homme :

• la loutre de mer *(« Ce précieux carnassier, chassé et traqué par les pêcheurs, devient extrêmement rare, et il s'est principalement réfugié dans les portions boréales du Pacifique, où vraisemblablement son espèce ne tardera pas à s'éteindre »*, JV, p. 174). **La loutre est chassée intensivement par les hommes** à partir du XVIII^e^ siècle pour sa fourrure – Pierre Aronnax porte un *« bonnet de loutre »* pour lui tenir au chaud (JV, p. 343). En 1911, date à laquelle est mis en place un *« traité international sur le phoque à fourrure »* visant à la protéger, on estime sa population à 1 000-2 000 individus. La protection mise en place de cette échelle aboutit aujourd'hui à des résultats positifs, donnant, heureusement, tort à Jules Verne ;

• **le phoque**, également prisé pour sa fourrure, que Pierre Aronnax porte également (*« Mais nous étions chaudement habillés de fourrures, dont les phoques ou les ours marins avaient fait les frais »*, JV, p. 398), est massacré par les hommes : *« Le capitaine m'apprit qu'autrefois de nombreuses tribus de phoques habitaient ces terres ; mais les baleiniers anglais et américains, dans leur rage de destruction, massacrant les adultes et les femelles pleines, là où existait l'animation de la vie, avaient laissé après eux le silence de la mort »* (JV, p. 399). Le phoque est considéré aujourd'hui par l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature) comme **une espèce en voie de disparition** ;

• **la baleine**, *« trop vivement [traquée] par les chasseurs »* (JV, p. 422) est évoquée à de nombreuses reprises dans le roman : *« L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'océan »* (JV, p. 392). Recherchée pour sa chair, ses fanons et sa graisse, la baleine est victime d'une chasse intensive depuis le XIX^e^ siècle : de nombreuses espèces de baleine sont en voie de disparition. Malgré de nombreux traités internationaux visant à la

protéger, certains pays, comme le Japon et la Norvège, continuent à la chasser. Le combat actuel de Paul Watson, fondateur de la Sea Shepherd Conservation Society, trouve un écho à celui de Nemo, qui protège la baleine du harpon de Nemo au chapitre 12 de la seconde partie. D'ailleurs, Paul Watson est qualifié de *« Capitaine Nemo version death metal »* par Mathieu Vidard, journaliste sur France Inter, en septembre 2020.

Il faudrait encore évoquer la **disparition des morses**, *« en butte à une chasse inconsidérée qui les détruira bientôt jusqu'au dernier »* puisque les chasseurs *« en détruisent chaque année plus de quatre mille »* (JV, p. 419). Ils sont aujourd'hui en voie d'extinction. **Les lamantins et les dugongs** sont également mentionnés comme victimes de la chasse de l'homme : Conseil ne comprend pas pourquoi le dugong est chassé *« si par hasard celui-ci [est] le dernier de sa race »*. Mais Ned Land répond que c'est *« l'intérêt de la cuisine »* qui prime (JV, p. 305). Aujourd'hui, le lamantin est en voie d'extinction, le dugong est une espèce vulnérable, voire en danger.

Quand il ne les a pas détruits, **l'homme a modifié les animaux**. Le chien a été transformé, sorte d'*« anomalie »* (GC, p. 209) par la domestication, en suiveur d'homme (*« Un chien sans maître est l'être le plus misérable du monde »*, MH, p. 60) ; le chat angora a été *« trop sélectionné »* (MH, p. 149). Les perroquets ne parlent la langue des hommes qu'après *« une éducation plus soignée »* (JV, p. 212), mais sans l'homme ils caquettent avec philosophie et ne semblent pas avoir besoin des mots humains. Cette modification de l'animal peut même être involontaire : la narratrice, pourtant soucieuse des autres vivants, donne ses déchets à manger aux corneilles qui semblent alors devenir *« paresseuses »* (MH, p. 181).

Georges Canguilhem dénonce les animaux élevés *« au sens jordanien du terme »* (GC, p. 34) *« par certaines organisations scientifiques »* (*ibid*.). Cette expression paraît renvoyer à une dimension démiurgique – la Jordanie est un pays de la Bible. Il y aurait derrière cette locution mystérieuse une critique de ces organisations – le démonstratif « ces » pourrait marquer un certain mépris – qui se donnent, par ces élevages de rats consanguins, un rôle de Créateur divin, au nom de la science. **L'animal devient alors un *« artefact »* (GC, p. 35), c'est-à-dire un produit de l'homme.** Dans le chapitre « La monstruosité et le

monstrueux », le philosophe évoque également le cas singulier de la tératogénie, où l'on voit Réaumur, physicien français au XVIIIe siècle, avoir l'envie, *via* ses essais, de croiser des espèces comme la poule et le lapin et être déçu du fait *« qu'une union aussi bizarre ne lui ait pas procuré "des poulets vêtus de poils ou des lapins couverts de plumes" »* (GC, p. 233). La narratrice mène de même une expérimentation singulière en provoquant un accouplement entre Bella et son fils, Taureau : *« Je ne connaissais pas les conséquences d'une telle consanguinité. Peut-être que dans ce cas, Bella ne pourrait pas avoir de veau ou bien que le veau serait atteint de malformation. Je ne trouvais rien à ce sujet dans les almanachs. Le croisement d'un taureau avec sa mère n'était sans doute pas une chose courante »* (MH, p. 179-180).

Enfin, l'homme en arrive même à créer de faux animaux, devenant ainsi de véritables « **faux-monnayeurs** » animaliers, pour reprendre une expression de Jules Verne à propos des Papous *« faux-monnayeurs en volatile »* (JV, p. 216) qui fabriquent de faux paradisiers en collant de belles plumes subalaires *« à quelque pauvre perruche préalablement mutilée »*, en teignant la suture et en vernissant l'oiseau. Une véritable et *« **singulière industrie** »* se met alors en place (*ibid.*).

b. La modification, voire la destruction, du milieu

Comme l'explique Auguste Comte, philosophe du XIXe siècle, cité par Georges Canguilhem dans le chapitre « Le vivant et son milieu », l'action sur le milieu par un organisme est négligeable, sauf dans le cas de l'homme : *« Dans le cas de l'espèce humaine, Comte, fidèle à sa conception philosophique de l'histoire, admet que, par l'intermédiaire de l'action collective, l'humanité modifie son milieu »* (GC, p. 170). **L'homme modifie les paysages**, si bien qu'il est *« en tant qu'être historique, un créateur de configuration géographique », « un facteur géographique »* (GC, p. 182). Sont évoqués des paysages artificiels dans le roman de Marlen Haushofer : *« Les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs »* (MH, p. 258-259). Dans le chapitre 20 de la seconde partie du roman de Jules Verne, on découvre un premier câble transatlantique *« gisant sur le sol »* (JV, p. 485) et ressemblant à *« un gigantesque serpent de mer »* (*ibid.*) ; on évoque aussi – avec louange – le canal de Suez percé entre 1859 et 1869 sous la direction de Lesseps dans le roman de Jules Verne.

Parce que **l'homme a été valorisé, la nature a été dévalorisée,** explique Georges Canguilhem dans « Machine et organisme » : en effet, c'est parce que « les hommes [ont été] conçus comme radicalement et originellement égaux [et parce que] la technique politique d'exploitation de l'homme par l'homme [était] condamnée, [que] la possibilité et le devoir d'une technique d'exploitation de la nature par l'homme [est apparue] » (GC., p. 138). Ainsi pour Georges Canguilhem, **l'exploitation de la nature est éminemment politique.**

c. La capitalisation de la nature

Texte-clé

« Si selon le mot de Frederic Jameson, il est plus facile "d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme", c'est que ce dernier est devenu coextensif à la Terre. Les trois derniers siècles se caractérisent par une accumulation extraordinaire de capital : en dépit de guerres destructrices, ce dernier s'est accru d'un facteur 134 entre 1700 et 2008. Cette dynamique d'accumulation du capital a sécrété une "seconde nature" faite de routes, de plantations, de chemins de fer, de mines, de pipelines, de forages, de centrales électriques, de marchés à terme et de porte-conteneurs, de places financières et de banques structurant les flux de matière, d'énergie, de marchandises et de capitaux à l'échelle du globe. C'est cette technostructure orientée vers le profit qui a fait basculer le système Terre dans l'Anthropocène. Le changement de régime géologique est le fait de "l'âge du capital" (Hobsbawm) bien plus que le fait de "l'âge de l'homme" dont nous rebattent les récits dominants. »

Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Éditions du Seuil, 2016, p. 247.

Force est de constater à ce titre que le vivant et la nature, dans le roman de Jules Verne, ne cessent d'être monétisés. Ainsi, l'oreille de mer *« produit une nacre très recherchée »* des hommes (JV, p. 333), la loutre de mer, abattue par Nemo lors de la chasse dans la forêt de Crespo, est estimée par Pierre Aronnax, en raison de la finesse et du lustre de son poil, à une *« valeur minimum de deux mille francs »* (JV, p. 174). On apprend que le corail se vend jusqu'à cinq cents francs le kilogramme à la page 260 et que l'écaille de l'ablette conservée dans de l'ammoniac a eu une valeur de deux millions de francs, à la page 287. Les exemples sont légion ! Gardons en mémoire également que Nemo

possède une fortune colossale, ce qui lui a permis de fabriquer le *Nautilus* et donc de découvrir des lieux inconnus. Hugo, homme *« assez fortuné »* (MH, p. 10) par la production de chaudières, s'est offert une chasse. **La nature** – les fonds marins ou la forêt – **semble alors achetable.** D'ailleurs, on voit que Nemo possède les lieux : la forêt de Crespo apparaît comme la sienne ; il plante son drapeau au Pôle Sud le déclarant le 21 mars comme son domaine (« *mon nouveau domaine »*, JV, p. 425). L'exemple des *« faux-monnayeurs en volatile »* témoigne également de cette capitalisation du monde (JV, p. 216).

Dans le chapitre « La machine et l'organisme », Georges Canguilhem montre que *« la réduction de toute valeur à la valeur économique, "au froid argent comptant" comme dit Marx dans le Manifeste communiste »,* la théorie de l'animal-machine devient une *«* Weltanschauung *bourgeoise »*, c'est-à-dire une vision bourgeoise de la vie (GC, p. 139). Le philosophe conclut que *« finalement, derrière la théorie de l'animal-machine, on devrait apercevoir les normes de l'économie capitaliste naissante. Descartes, Galilée et Hobbes seraient les hérauts inconscients de cette révolution économique »*. **Faire de la nature une expérience économique, c'est contribuer à la modifier**.

d. *« On est en train de payer »* (MH, p. 119)

« On est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps et que le gibier n'ait plus d'ennemi naturel à l'exception de l'homme » (MH, p. 119). Pour la narratrice, il y a une sorte de retour de bâton sur l'homme, **un prix à payer** douloureux pour ses outrages à la nature. Dans son roman, Jules Verne évoque la fièvre jaune comme une conséquence de l'extinction des lamantins : *« Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides »* (JV, p. 454). Pierre Aronnax continue en évoquant la pensée de Toussenel. Admirateur de la nature, passionné, Toussenel cherche à sensibiliser aux conséquences de l'épuisement des ressources par l'homme : *« Et s'il faut en croire Toussenel, ce fléau n'est rien encore*

auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. Alors, encombrées de poulpes, de méduses, de calmars, elles deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus "ces vastes estomacs", que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers » (JV, p. 454). L'homme est représenté comme **celui qui déséquilibre l'ordre du monde et de la nature**. Cette idée revient à plusieurs reprises dans le roman de Jules Verne, chaque vivant a un rôle, à l'image des lamantins ou de l'Océan, dont le Gulf Stream a un *« rôle de pondérateur »* (JV, p. 471), par exemple.

Toutefois, malgré l'avertissement de Pierre Aronnax, l'équipage du *Nautilus « sans dédaigner ses théories »* s'empare *« d'une demi-douzaine de manates »* (JV, p. 454) : le discours portant une alerte sur les dangers de la chasse et de la pêche n'est pas écouté par les hommes. On peut aussi penser à l'incompréhension de Conseil lorsque le dugong est chassé, même s'il est le dernier représentant de son espèce (JV, p. 305). Jules Verne, dans son roman, fait entendre la pensée de Toussenel évoquant les premières alertes portées par des discours préservationnistes en France depuis le XVIII^e^ siècle et amplifiés au XIX^e^ siècle, qui ont pourtant du mal à être entendus… y compris par Nemo. Ainsi, Buffon écrit dans *Les Époques de la nature*, en 1778, que la Terre porte *« l'empreinte de la puissance de l'homme »* et que celle-ci peut être destructrice. Lamarck, notamment dans *Système analytique des connaissances positives de l'homme* (paru en 1801), se demande si l'homme n'est pas *« destiné à s'exterminer lui-même après avoir rendu le globe inhabitable »* (1988, p. 155). Même si Georges Canguilhem n'évoque pas spécifiquement ces textes-là, il convoque leurs auteurs, Buffon et Lamarck, dans l'histoire de la conception du « milieu » dans le chapitre « Le vivant et son milieu ». **L'homme se fait sourd face aux alertes environnementales.**

Texte-clé

« L'homme, par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce. En détruisant partout les grands végétaux qui protégeaient

le sol, pour des objets qui satisfont son avidité du moment, il amène progressivement à la stérilité ce sol qu'il habite, donne lieu au tarissement des sources, en écarte les animaux qui y trouvaient leur subsistance, et fait que de grandes parties du globe, autrefois très fertiles, et très peuplées à tous égards, sont maintenant nues, stériles, inhabitables et désertes. Négligeant toujours les conseils de l'expérience, pour s'abandonner à ses passions, il est perpétuellement en guerre avec ses semblables, et les détruit de toutes parts et sous tous les prétextes : en sorte qu'on voit des populations autrefois considérables s'appauvrir de plus en plus. On dirait que l'homme est destiné à s'exterminer lui-même après avoir rendu le globe inhabitable. »

Jean-Baptiste de Lamarck, *Système analytique des connaissances positives* [1801],
Paris, PUF, 1988, p. 154-155.

C. La nature habitée

L'homme se déploie dans son *« milieu propre »* (*Umwelt*), selon le concept introduit par Uexküll et mentionné par Georges Canguilhem dans le chapitre « Le vivant et son milieu ». Cependant, l'homme est **un configurateur de monde** ; il modifie son milieu en l'habitant.

De là s'opère une **rupture entre le milieu humain et le milieu naturel**, opposant la ville et la nature, si bien que l'on peut avoir l'impression de deux mondes que tout oppose : *« La nature est un monde à part »*, peut-on lire dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* à la page 162. Il y a un tel *« règne séparé »* (GC, p. 12) que l'homme paraît intrus dans la nature : il est celui qui *« brise les rameaux »* (MH, p. 73). La ville est un monde humain dans lequel on court, pris par une vie trépidante mais usante (*« En ville on peut vivre de longues années d'une façon trépidante, le système nerveux s'en trouve ruiné »*, MH, p. 257). La ville est un lieu de *« vie stupide »* (MH, p. 258) pris dans des artifices : illusions du cinéma avec ses midinettes – on pense au *« portrait d'une star de cinéma »* punaisé dans la cabane de l'alpage (MH, p. 130), retouches du corps –, Marlen Haushofer évoque la pratique de l'épilation des sourcils dans sa vie d'autrefois à la page 115, par exemple ; on peut penser aussi aux masques de beauté décrits par les *« magazines de Louise »* (MH, p. 150). Les laboratoires, évoqués dans l'essai de Georges Canguilhem, sont des lieux non naturels où on étudie du vivant métamorphosé, extrait de son milieu naturel. Parce que la ville est un lieu d'ennui, on se perd dans la contemplation de *« [bagatelles précieuses] »* (MH, p. 10), qui,

comme la minuscule montre en or de la narratrice, ne peut donner l'heure exacte… Il y a quelque chose d'absurde dans l'image d'une montre à laquelle on ne peut se fier pour avoir l'heure. **L'espace humain est un lieu dont la nature est chassée.** Face à la pluie, on ferme la fenêtre pour se protéger – la narratrice a le réflexe de penser aux fenêtres de son appartement laissées ouvertes à la ville pendant un orage à la page 107 – ou on se réfugie dans les caves, on rêve d'abris en béton comme Hugo pour se protéger… Il y a *« le temps artificiel des hommes »* (MH, p. 75) avec l'heure de ses montres et de ses réveils qui remplacent *« l'heure des corneilles »* (MH, p. 290) ou la lumière artificielle des hommes qui remplace le soleil dans le *Nautilus* de Jules Verne. Georges Canguilhem évoque également les montres, si chères à la pensée de Descartes dans le chapitre « Machine et organisme » : **l'homme a besoin de prendre le contrôle du temps et de le faire sien**. L'homme a considéré la nature comme un moyen pour s'en rendre comme *« maître et possesseur »* pour reprendre la formule de Descartes, également reprise par deux fois par Georges Canguilhem aux pages 138 et 142.

La nature est ignorée. Les nuits ne sont jamais aperçues non plus – on les croit ténébreuses parce qu'on ne les observe que *« dans des maisons de pierre, derrière des persiennes et des rideaux »* (MH, p. 221). Depuis les continents, on ignore la vie sous-marine – Nemo s'amuse en disant à Pierre Aronnax que tout spécialiste qu'il est des fonds marins, il ignore beaucoup de choses, si bien que le narrateur refait son livre des fonds sous-marins grâce à son voyage sous les mers (*« Je refais mon livre des fonds sous-marins »*, JV, p. 314). D'ailleurs, dans les premiers chapitres du roman de Jules Verne, tant que l'on demeure en surface ou sur les continents, la nature est absente : ce qui s'agite, ce sont les paroles humaines et leurs actions et leurs industries. Même les animaux, on les aime *« à la manière superficielle des citadins »* (MH, p. 274).

D. L'homme, la technique et la nature

a. La technique ne sépare pas l'homme de la nature

Les trois œuvres au programme reviennent sur l'apparente dichotomie qui oppose la technique et la nature. En effet, le mur invisible, pouvant résulter de la technique humaine, possible œuvre d'un *« spécialiste en*

armes de destruction » (MH, p. 48) et le *Nautilus*, monstre de technique, montrent que **la technique n'éloigne pas l'homme de la nature**. Au contraire, le mur et le *Nautilus* permettent aux personnages de découvrir la nature. De plus, pour vivre dans la nature, la narratrice use de la technique : faux, jumelle, pioche, pelle… Elle regrette l'absence d'une brouette qui l'aurait grandement aidée (*« Sans brouette il n'était guère possible d'entreprendre grand-chose »*, MH, p. 116). Et elle considère d'ailleurs la main comme *« un outil merveilleux »* (MH, p. 159) : on voit bien se dessiner ici un prolongement entre l'homme et l'outil. Georges Canguilhem défend la thèse, particulièrement dans le chapitre « Machine et organisme », que la technique est un prolongement du vivant et est en cela naturelle. Il prend l'exemple de la locomotive qu'il est d'usage de considérer comme une *« merveille de la science »* (GC, 160). Le philosophe démontre, prenant appui sur la pensée de l'ethnologue français André Leroi-Gourhan, que la machine qu'est le train trouve ses origines dans le rouet, avec la découverte de la technique de la manivelle. C'est la rationalisation de la technique qui nous a fait perdre de vue son **origine naturelle.**

La technique aide les hommes à vivre dans la nature, à l'instar de la brouette regrettée dans *Le Mur invisible* ou du scaphandre qui pourrait être déployé auprès des pauvres pêcheurs de Ceylan pour améliorer leurs conditions de vie, comme l'imagine Pierre Aronnax dans le deuxième chapitre de la seconde partie.

b. C'est l'hybris des hommes et l'usage de la technique qui séparent l'homme de la nature

Ainsi, s'il y a rupture entre l'homme et la nature, ce n'est pas la faute de la technique, mais de son usage, soumis à l'*hybris* des hommes. **La société dans *Le Mur invisible* apparaît comme malade de la technique**, à l'image de Hugo qui produit des chaudières *« tout à fait spéciales »* (MH, p. 11) et est non seulement fortuné mais aussi très grand et très gros. Cet homme souffre d'*« obscures frayeurs »* et est *« épuisé de fatigue »* (*ibid*.). Inquiet, Hugo semble être un survivaliste ayant fait, par peur d'une guerre atomique, de grands stocks de *« denrées alimentaires et d'objets de première nécessité »* (MH, p. 12), ce dont Louise se moque. Et pourtant, Hugo n'a pas réussi à éviter le mur.

Le *Nautilus* est invincible ; si l'on évoquait sa mort provoquée par la nature *via* le maelström, on peut supposer que c'est plutôt l'orgueil de son commandant qui cause sa perte. En effet, Nemo considère son vaisseau non seulement comme un *« chef-d'œuvre de l'industrie moderne »* (JV, p. 141), mais comme *« la chair de [sa] chair »* (JV, p. 132). Il dit l'aimer *« comme un père aime son enfant »* (JV, p. 133). Il y a ici un premier signe de démesure. De plus, Nemo utilise son sous-marin pour défier la nature : *« Vous savez que je fais du Nautilus ce que je veux »* (JV, p. 404), clamant qu'il *« n'[échouera] pas »* (JV, p. 405). Le futur a une valeur de certitude et témoigne de **l'orgueil démesuré** du personnage à ce moment-là de l'histoire : on a l'impression que le *Nautilus* lui a fait perdre la raison. Il se veut maître homme ; pour lui, le plus important, à la fin du roman, est *« d'arriver premiers »* (JV, p. 437). Cette formule ne manque pas d'étonner Pierre Aronnax : elle semble être révélatrice de l'orgueil éclatant du commandant : *« Arriver premiers ! Enfin, j'aurais dû être habitué à ces façons de parler ! »* (JV, p. 438).

La narratrice suppose que le mur résulte d'une *« invention diabolique »* de scientifiques, de *« savants, spécialistes des armes de destruction »* (MH, p. 48) : elle emploie le lexique de la guerre pour comprendre le mur, évoquant de possibles vainqueurs. En effet, **la guerre est une conséquence de l'*hybris*** des hommes. Georges Canguilhem évoque lui aussi les dérives sombres des expériences menées pendant la Seconde Guerre mondiale et l'expérience de Lyssenko dans le chapitre « Le vivant et son milieu ». Il emploie le même adjectif que Marlen Haushofer, « diabolique », à propos d'un éventuel projet de tératogénie à venir (GC, p. 234). On voit une vraie peur surgir de la part du philosophe, pour qui, en tant qu'ancien résistant, le souvenir des exactions nazies est particulièrement vif (*« triste mémoire »*, GC, p. 44). Il sait que la science et la technique peuvent tomber dans de mauvaises mains, comme les théories de Mendel ont donné lieu à *« tous les péchés du racisme et de l'esclavagisme »* (GC, p. 191). Cependant, la peur de Georges Canguilhem quant à un *« projet diabolique »* (GC, p. 234) en tératogénie est nuancée ; on ne peut pas aller au-delà de la nature, dit-il, quand il écrit que *« l'expérimentateur ne peut pas tirer plus de ficelle que la nature »* (GC, p. 235).

E. L'amour de la nature

Les trois auteurs, Jules Verne, Georges Canguilhem et Marlen Haushofer, sont indéniablement trois amoureux de la nature et du vivant. On peut penser ainsi à la déclaration d'amour enflammée de Nemo pour la mer dans le dixième chapitre de la première partie : *« Vous aimez la mer, capitaine. – Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! »* (JV, p. 107). De même, la narratrice *« aime beaucoup vivre dans la forêt »* (MH, p. 90) et regrette de ne pas y avoir vécu, plus tôt, avant le mur avec ses deux filles : *« Parfois je pense qu'il aurait été agréable d'élever mes enfants ici, dans les bois. Pour moi, cela aurait été sans doute le paradis »* (*ibid*.). La marche dans la nature provoque un véritable apaisement, voire un plaisir – *« Comme chaque fois que j'étais en forêt avec Lynx, je me sentis envahie par une sorte de calme et de bonne humeur »* (MH, p. 146) ; elle permet à la narratrice de chasser ses *« pensées stériles »* (MH, p. 146). On peut également penser au bonheur, à la sensation de liberté absolue éprouvée par Pierre Aronnax lorsqu'il se promène dans les forêts de Crespo, libéré du poids, satisfait de la poussée d'Archimède.

a. Un discours écologique

Repère

Le mot « écologie » est un emprunt au mot allemand Ökologie, fondé par le zoologiste et biologiste E.H. Haeckel en 1866. Il est composé du mot grec *oikos* qui signifie « maison », « habitat » et *logo*s qui signifie « discours », d'après économie.

« Écologie, jusqu'en 1968-1970, est resté un terme didactique désignant la science qui étudie les milieux où vivent les êtres vivants ; ensuite, par une métonymie habituelle pour les mots en *–logie* et pour de nombreux noms de disciplines scientifiques, le mot se dit des réalités étudiées par l'écologie (*l'écologie d'une zone*). Puis il a pris par analogie (v. 1968) le sens courant de "doctrine visant à une meilleure adaptation de l'homme à son environnement" et de "courant politique défendant cette doctrine".

[…] ÉCOLOGISTE signifie "spécialiste de l'écologie" (1964) comme ÉCOLOGUE (v. 1979), moins courant, mais qui remédie à l'ambiguïté de écologiste, ce dernier désignant surtout dans l'usage courant une personne défendant des thèses inspirées de l'écologie ; en ce sens, on dit aussi ÉCOLO […]. La doctrine et l'action des écologistes sont désignées par ÉCOLOGISME (v. 1975). »

Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*,
Entrée « Écologie », p. 1172-1773.

De facto, si la nature est aimée, on peut s'interroger sur la présence d'un discours écologique dans les œuvres. Il s'agit de voir si elles portent **un discours sur la question environnementale**. Pour cela, une approche historique est nécessaire, afin de replacer chaque œuvre dans son contexte.

L'œuvre de Jules Verne développe une importante réflexion sur la question environnementale[12] : *« sans être un écologiste avant la lettre, Jules Verne est **l'un des précurseurs de la littérature environnementale en France** »* (Kevin Even, 2024, p. 165). Le roman célèbre la nature, à la fois pour elle-même, mais aussi pour ses ressources inépuisables au service de la science et du progrès. Nemo apparaît comme *« le modèle du personnage défendant un milieu naturel auquel il doit tout et dans lequel la liberté prend sa pleine mesure »* (p. 166), comme on le voit dans le dixième chapitre de la première partie. D'ailleurs le commandant Cousteau a pu être associé au personnage fictif de Nemo. Le journaliste Guillaume Valaurie se demande si le héros de Jules Verne n'est pas le premier éco-terroriste. Si cela est sujet à débat, cela montre bien la portée écologique forte de l'œuvre.

Georges Canguilhem exprime en filigrane, dans son essai *La Connaissance de la vie* et dans son œuvre de manière générale, **les prémisses d'une pensée écologiste**. En effet, même *« si les mouvements environnementalistes des années 1960-1970 ont pu susciter une certaine méfiance chez Canguilhem, et si l'écologie scientifique a joué un rôle plutôt marginal dans son œuvre, il a aussi affirmé, dans un entretien de 1995, quelques dizaines de jours avant sa mort, qu'il était indécis, au moment d'entreprendre ses études de doctorat, entre la médecine et la "géographie agricole", c'est-à-dire "ce qui finalement s'appelle maintenant l'écologie" »* (Andrea Angelini et Ferhat Taylan, 2024[13]). Dans l'œuvre au programme, il dénonce *« l'attitude typique de l'homme occidental »* (GC, p. 142) qui impose sa vision dominante sur les animaux et qui, parce qu'il se veut maître et possesseur de la nature, oublie *« toute finalité naturelle »* (*ibid*.). Tout son essai invite à revenir sur cette tradition de penser la nature comme un moyen, tradition de dévaloriser la nature pour valoriser l'homme. Il s'agit de le mettre en valeur dans toute sa dimension, dans sa

singularité… dans son *« originalité »*, comme l'auteur le souligne à la fin de son introduction.

Quant à l'œuvre de Marlen Haushofer, écrite en 1963, elle s'inscrit dans le mouvement dit « écoféministe[14] » : la narratrice, *« femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie »* (MH, p. 97), au début du roman, s'épanouit dans la forêt, loin des hommes/mâles. La voilà capable à la fin du roman de penser qu'elle parviendra à percer une porte pour transformer la chambre en étable de Bella à la page 321. Dans le monde d'autrefois, celui d'avant le mur, les femmes sont dans l'ombre des hommes : Louise est l'épouse de Hugo, l'homme près de la fontaine est marié à la vieille femme *« assise avec le chat sur le banc devant la maison »* (MH, p. 37). La narratrice est veuve, contente de ne pas avoir de partenaire, constatant qu'il y a nécessairement dans le couple un rapport de domination : *« Non, il vaut mieux être seule. Ce ne serait d'ailleurs pas mieux si j'avais un partenaire plus faible, j'en aurais fait mon ombre et prendrais si grand soin de lui qu'il en mourrait »* (MH, p. 77). La forêt lui permet de se libérer et de tuer, physiquement et symboliquement, l'homme à la hache, à la fin du roman.

Repère

Le mot « écoféminisme » date des années 1980, mais le mouvement semble prendre son origine dans l'essai *Silent Spring* écrit par la biologiste Rachel Carson en 1962 dans lequel elle dénonce les pollutions aux pesticides des hommes tuant les oiseaux. L'écoféminisme étudie les *« connexions qui existent entre la domination des hommes sur la nature et celle qu'ils exercent sur les femmes »*, selon les mots de Catherine Larrère (2012, p. 105).

b. Des œuvres relevant des humanités écologiques

La notion d'« humanités » renvoie au champ pluridisciplinaire des sciences humaines et sociales. Depuis les années 2010, face à l'importance des questions écologiques, se sont développés dans de nombreux pays des **laboratoires de recherche transdisciplinaires** appelés *« environmental humanities »* ou *« ecological humanities[15] »*. Humaniste écologiste avant l'heure, Georges Canguilhem semble avoir initié ce mouvement. En effet, le philosophe n'élabore pas une philosophie de la biologie, mais une philosophie de la vie, qui dépasse ce

seul champ disciplinaire. L'œuvre *La Connaissance de la vie* est transdisciplinaire : l'œil philosophe embrasse et réunit plusieurs disciplines comme la physique – avec l'évocation de Newton et Descartes par exemple –, la médecine, la mécanique, etc. Le roman *Vingt Mille Lieues sous les mers* est profondément ancré dans une écriture encyclopédiste qui veut rendre hommage aux penseurs du XIX^e^ siècle : si l'œuvre est éminemment naturaliste, à travers la figure de Pierre Aronnax et l'évocation de Maury – officier de l'US Navy qui a grandement influencé l'astronomie, l'océanographie, la météorologie et la géologie moderne – sont évoquées une multitude d'autres disciplines : l'histoire est convoquée, par exemple, avec le récit de l'expédition de La Pérouse au XVIII^e^ siècle (première partie, chapitre 19) et avec celui de la bataille navale de la baie de Vigo en 1702 (seconde partie, chapitre 8) ; le roman donne à entendre de véritables leçons de physique sur la production de l'électricité dans le chapitre 12 de la première partie intitulé « Tout par l'électricité ». De même, le roman de Marlen Haushofer met en scène, par la fiction, différentes disciplines en lien avec la nature : depuis la réflexion sur la technique, sur l'agronomie jusqu'à la médecine vétérinaire.

Les deux œuvres de fiction peuvent être lues comme des « **romans environnementaux** », relevant d'une écopoétique (voir Repère) : dans une démarche poétique, la nature est célébrée. Nemo aime l'océan et souhaite faire partager son amour, même s'il le fait de manière maladroite, aux trois naufragés que sont Pierre Aronnax, Conseil et Ned Land. *Le Mur invisible* fait l'éloge d'une nature prosaïque : *« Je descendis sous les sombres épicéas, par des sentiers caillouteux, et le petit coin de bleu au-dessus de ma tête n'avait rien de comparable avec le ciel qui s'étendait là-haut. Chaque pierre du chemin, chaque buisson m'était familier ; c'était beau mais un peu prosaïque après la neige étincelante sur les rochers. Pourtant c'était dans ce prosaïsme familier que je devais vivre si je voulais rester un être humain »* (MH, p. 252). Il ne s'agit pas de chercher la beauté majestueuse des hauteurs, de l'alpage, mais de vivre dans la nature familière… et de l'apprécier. Le roman autrichien pourrait être considéré comme de la « **littérature verte** », pour reprendre l'expression de Pierre Schoentjes dans la mesure où elle exprime un mouvement de retour vers la nature. Dans le chapitre « Le monstrueux et la monstruosité », le philosophe invite le

lecteur à dépasser une projection imaginaire et morale pour considérer le monstrueux pour ce qu'il est réellement, une manifestation de la vie : il s'agit d'aller au-delà même de la conception classique du beau. *Vingt Mille Lieues sous les mers* et *Le Mur invisible* montrent à quel point les moments dans la nature sont des moments harmonieux et merveilleux.

La nature apparaît comme un refuge, loin de la folie des hommes : sous l'eau, Nemo apprécie son éloignement avec les hommes ; la narratrice suppose, à un moment, que le mur a été fait par un homme torturé *« qui voulait s'échapper »* (MH, p. 128). Toujours est-il que les deux personnages, Nemo et la narratrice, ne veulent pour rien au monde quitter leur refuge : Nemo annonce qu'il ne quittera jamais le *Nautilus* et la narratrice est terrifiée à l'idée qu'elle pourrait être retrouvée par des hommes (*« Je ne suis pas encore en sûreté. Ils peuvent, chaque jour, venir me chercher »*, MH, p. 121). Les deux ont **rompu avec l'humanité en se réfugiant dans la nature**. Le roman de Marlen Haushofer appartient également au genre de la science-fiction : il nous plonge dans un **univers post-apocalyptique** après l'arrivée catastrophique du mur, pouvant résulter, peut-être, d'une *« guerre atomique »* (MH, p. 12). En cela, il rejoint également le champ de l'écopoétique.

Repère et texte-clé

L'écopoétique est un courant de critique littéraire, découlant de l'*« ecocriticism »*, qui, depuis le début du XXIe siècle, s'intéresse aux représentations de l'environnement, de la nature et du monde vivant dans les textes littéraires tout en prêtant une grande attention aux préoccupations poétiques. Pour Jonathan Bate, l'écopoétique renvoie à une création littéraire (du grec *poeisis*) à propos du lieu d'habitation (éco- vient du grec *oïkos*, la maison), une poétisation, en quelque sorte du milieu.

« La poétique écologique se préoccupe, qu'elle le veuille ou non, de la nature de l'écriture autant que de la nature de la nature. Héritière intellectuelle du romantisme, elle prête à l'écriture littéraire le pouvoir d'aider le lecteur à façonner son "imaginaire environnemental", le confrontant ainsi à sa propre aliénation par rapport au monde naturel et lui suggérant l'utopie d'une réconciliation entre nature et civilisation humaine. **»**

Thomas Pughe, « Réinventer la nature : vers une éco-poétique »,
Études anglaises, tome 58 (1), p. 68-81, 2005.

Les trois œuvres invitent à **réconcilier l'homme avec la nature**. La question est particulièrement forte dans l'introduction de *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem. Il s'agit de resituer l'homme dans le contexte du vivant, de tisser des liens avec l'araignée qui forme sa toile et l'oiseau qui construit son nid. La narratrice estime qu'elle *« ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain »* (MH, p. 96) et a l'impression que la forêt a *« commencé à allonger en [elle] ses racines »* (PH, p. 215). Nicolas, le plongeur du cap Matapan, est surnommé « le *Pesce »*, soit le poisson : *« l'eau est son élément, et il y vit plus que terre »* (JV, p. 320). Afin de développer une philosophie du vivant, Georges Canguilhem invite à la fin de son introduction, *« à nous sentir bêtes »* (GC, p. 16). **L'être humain peut se faire animal ou végétal.**

Cependant, Georges Canguilhem rappelle que si une réconciliation est possible, **il ne s'agit pas pour l'humain d'oublier son statut** car *« un homme ne vit pas comme un arbre, comme un lapin »* (GC, p. 200). Et la narratrice note d'ailleurs sur ce point qu'elle ne peut oublier sa condition d'être humain (*« Je reste un être humain qui pense et qui sent »*, MH, p. 246). Nicolas, le plongeur, demeure en contact avec les hommes, reliant à la nage chaque île et transportant les lingots d'or de Nemo pour les opprimés. Il a donc un rôle éminemment humain de messager.

4. La nature expérimentée : un objet de connaissance

A. Un objet d'étude singulier

Toute la thèse de l'ouvrage *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem consiste à montrer que le vivant ne peut être appréhendé comme les autres sciences et qu'il est nécessaire d'en assumer l'originalité. *« Tâchons de voir ce qui se passe autour de nous »*, s'exclame Pierre Aronnax tandis qu'il est, avec Conseil et Ned, enfermé dans le noir dans le *Nautilus*, ignorant tout de sa condition (GC, p. 161). Cette phrase pourrait résumer en elle-même la particularité de la connaissance de la vie : elle est tendue dans un effort de *« voir ce qui se passe autour de nous »*, sans être certaine d'y parvenir.

a. Une méthode spécifique : la connaissance n'est

qu’expérience

Appréhender la nature et le vivant, c’est adopter une **méthode spécifique reposant sur l’expérience et plus particulièrement sur l’observation**. Le savant est avant tout un observateur[16]. Avant de connaître la température moyenne des eaux des fonds marins, Nemo effectue toute une série de relevés à des profondeurs différentes *« de trois, quatre, cinq, sept, neuf et dix mille mètres »* (JV, p. 232). À partir des différentes observations, le commandant conclut à une *« température permanente de quatre degrés et demi, à une profondeur de mille mètres, sous toutes les latitudes »* (*ibid*.) Même si une connaissance a été élaborée, on voit que Nemo poursuit ses différents relevés afin de la confirmer : à la page 274, *« le thermomètre [indique] toujours invariablement quatre degrés au-dessus de zéro »*. Toutefois, Pierre Aronnax élargit son observation : *« J’observai seulement que, dans les nappes supérieures, l’eau était toujours plus froide sur les hauts fonds qu’en pleine mer »* (*ibid.*). On le voit, parce qu’ils reviennent régulièrement dans le roman, comme à la page 389, ces relevés font partie des activités ritualisées du narrateur. Dans une démarche tout aussi scientifique, la narratrice commence par faire diverses observations lorsqu’elle découvre le mur : *« quelque chose de froid et de lisse »* qui résiste (MH, p. 18). Elle l’observe, le longe et élabore différentes hypothèses plausibles. Ainsi, après avoir étudié l’eau du ruisseau, elle conclut que *« le mur ne devait donc pas être profondément enfoncé dans le sol »* (MH, p. 19). Le constat des arbres amoncelés après l’orage contre le mur lui permet de déduire que celui-ci est incroyablement résistant. Enfin, elle constate que le mur n’est pas non plus très haut car *« même les nuages bas peuvent franchir cette frontière »* (MH, p. 175). L’objet est progressivement appréhendé au fur et à mesure des observations. Ce point est très important dans la méthodologie proposée par Georges Canguilhem, pour qui, dans la continuité de Claude Bernard qu’il cite abondamment, la connaissance de la vie ne peut se faire que par l’expérience.

Ces expériences sont le fruit du hasard, apportant des *« essais ratés »* (MH, p. 63) et des *« coups de chance »* (MH, p. 81). On peut penser à la perte de pommes de terre gelées : l’expérience est ratée (*« Je n’osai pas les mettre à la cave qui était creusée dans le rocher, à l’arrière de la maison. Je tentai l’expérience d’y laisser quelques pommes*

de terre, mais elles gelèrent aux premières gelées », MH, p. 133). Alors que les haricots, qui *« n'avaient levé qu'à moitié »,* offrent tout de même une *« petite récolte »* contre toute attente pour la narratrice (MH, p. 81). La narratrice progresse dans sa connaissance, petit à petit, par tâtonnements pour vérifier des hypothèses – *« L'expérience me confirma que j'avais raison »* (MH, p. 99). Et parfois on renonce à l'expérience – par exemple, la narratrice renonce à l'idée de mettre du pétrole dans la terre pour chasser les souris de son champ de pommes de terre. Le roman de Marlen Haushofer semble ainsi une illustration de plus à la pensée de Georges Canguilhem déjà riche en exemples : la connaissance résulte *« d'une longue liste d'obstacles surmontés et d'erreurs reconnues »* (GC, p. 28). Et le philosophe ajoute que *« le hasard […] est galant homme pour le biologiste »* (GC, p. 32). Prenons l'exemple de la question de l'usage des glandes rénales, mise en question par l'académie de Bordeaux en 1718 et qui n'a pu être résolue : Montesquieu, chargé du rapport, écrit que certes une réponse n'a pu être apportée mais que *« par les expériences et les dissections qu'elle a fait faire sous ses yeux, [l'académie] a connu la difficulté dans toute son étendue, et elle a appris à ne point s'étonner de voir que son objet n'ait pas été rempli ».* Il ajoute que *« le hasard fera peut-être quelque jour ce que tous ses soins n'ont pu faire »* (GC, p. 25). Et Georges Canguilhem donne raison, *a posteriori*, à Montesquieu en rappelant qu'en 1856 Brown-Sequard a résolu ce mystère biologique, par hasard en étudiant la maladie d'Addison. Georges Canguilhem évoque d'autres nombreux cas, comme celui de Pasteur qui découvre l'immunité grâce à *« deux fautes techniques »* (GC, p. 37). Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, les découvertes peuvent relever du seul hasard, comme la découverte de la grotte souterraine dans le volcan éteint dans le dixième chapitre de la seconde partie. Ou elles peuvent résulter d'un heureux mélange de *« hasard et de raisonnement »* (JV, p. 301) : c'est ainsi que Nemo a découvert l'existence de l'incroyable tunnel arabique qui lui permet de relier la mer Rouge et la Méditerranée avant la construction du canal de Suez.

C'est pour cela qu'il est important pour le biologiste, selon le philosophe, d'***« inventer sa technique expérimentale propre »*** (GC, p. 31), c'est-à-dire propre à sa discipline, ce qui la distingue radicalement de la physique et des mathématiques. Il faut penser le *« geste*

expérimental » ; le biologiste fait preuve d'une *« activité créatrice »* (GC, p. 29), ce qui peut lui conférer une certaine dimension *« fantaisiste »* (GC, p. 29). Au lieu d'être des coups d'arrêt, les obstacles sont des *« stimulants de l'invention »* (GC, p. 39). On retrouve cette dimension lorsque Nemo tente l'expérience de se rendre au pôle Sud, cherchant une nouvelle voie au milieu du labyrinthe des glaces. Les obstacles n'arrêtent pas Nemo ; au contraire, ils le galvanisent. Là encore, la formule de Pierre Aronnax dans le 21e chapitre de la première partie semble illustrer la pensée de Georges Canguilhem : *« Nous sommes ici pour faire des expériences, faisons-les »* (JV, p. 208).

b.La nature est un objet que l'on ignore

À partir du moment où l'on accepte que la connaissance de la nature ne peut se faire que par tâtonnements, au gré des hasards et du temps, alors il est nécessaire de prendre conscience qu'elle nous échappe. Celui qui essaye de connaître la nature fait sienne la célèbre formule de Socrate, rapportée par Platon : *« Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien »* ; **l'expérience du savoir est aussi une expérience de l'ignorance**[17]. La formule moqueuse de Nemo prend alors une autre ampleur : *« Voilà bien les savants […] ils ne savent pas »* (JV, p. 344).

Le savant est, par définition, ignorant car la connaissance absolue et immédiate est impossible. Le *Nautilus* ne peut pas rester longtemps au-delà de trois lieues sous la surface de la mer, au onzième chapitre de la seconde partie ; les personnages ne peuvent ramener qu'une photographie de ces fonds inhabitables, ne pouvant y demeurer pour les étudier. Ils ont atteint la limite de la connaissance posée par la technique. La connaissance est toujours incomplète : les almanachs trouvés par la narratrice ne disent rien sur le vêlage ni sur l'accouplement d'une vache avec son veau. Georges Canguilhem rappelle qu'en 1718, on est incapable d'expliquer l'usage des glandes rénales dans le chapitre « L'expérimentation en biologie animale ». La narratrice renonce à comprendre le mur, n'ayant pas les clés nécessaires pour cela : *« Je n'allais pas me casser la tête à son sujet »* (MH, p. 48) car il ne la *« concerne pas »* (MH, p. 175). Pierre Aronnax, après avoir passé *« une heure entière »* à essayer de *« percer ce mystère* [qui est Nemo ?] *si intrigant pour moi »* (JV, p. 139), semble renoncer, retournant à ses études.

On a l'impression qu'il est nécessaire d'accepter un certain mystère dans la science, comme si elle ne pouvait tout expliquer. Cela se voit notamment dans la surprenante explication de l'extinction des volcans par Pierre Aronnax. Celui-ci recourt à une légende mettant en scène une lutte entre le feu et l'eau : *« Alors les eaux de l'Atlantique se sont précipitées à l'intérieur de la montagne. Il y a eu lutte terrible entre les deux éléments, lutte qui s'est terminée à l'avantage de Neptune »* (JV, p. 369). De même, le narrateur ne peut s'empêcher de chercher des yeux Protée, *« le mythologique pasteur qui gardait ces immenses troupeaux de Neptune »* (JV, p. 417) : **science et merveilleux se rencontrent**. Et *de facto*, **science et foi** également à travers l'idée de la croyance et de la foi. Ainsi, la narratrice semble faire une expérience mystique sur l'alpage ; Pierre Aronnax se demande si on va le croire : *« Me croira-t-on ? Je ne sais. Peu importe, après tout »* (JV, p. 509).

c. La nature est un objet difficile à saisir

La connaissance est d'autant plus compliquée que **le vivant évolue** : l'objet ne cesse de se modifier. La narratrice remarque qu'elle n'est plus *« la personne qu'[elle] a été »* (MH, p. 52) : non seulement, son visage a changé de forme, ses cheveux et ses poils ont poussé, mais aussi sa vue baisse *« imperceptiblement »* (MH, p. 176). Le vivant est mouvant. Georges Canguilhem le montre bien à propos du monstrueux : citant la formule de Louis Roule, il explique que les animaux sont *« des monstres normalisés »* (GC, p. 206).

Le mur, quant à lui, est identifié, au début du roman, comme un *« obstacle froid, lisse et insupportable »* (MH, p. 32) et le mystère ne sera jamais levé dans le roman. La narratrice ne peut faire que des hypothèses : le mur est si insaisissable que, paradoxalement peut-être par rapport à l'horizon d'attente ouvert par le titre du roman, il importe peu dans la narration. Il appartient au monde que l'on ne peut connaître pour l'heure, tout comme les possibles grottes : *« Un des invités de Hugo […] a affirmé une fois que sous toutes les montagnes de la région et même sous la vallée s'étendaient d'immenses grottes. J'ignore si c'est vrai, mais effectivement j'ai souvent vu une source ou un petit ruisseau disparaître sous terre. Sans doute le petit homme avait-il raison »* (MH, p. 120). L'affirmation ne peut être validée par la narratrice ; cependant,

on peut supposer qu'il a raison : on retrouve dans ses propos **la prudence de mise pour le biologiste**.

Le savant doit être patient. Georges Canguilhem le rappelle bien quand il dit que le temps, tout autant que le hasard, est *« galant homme pour le biologiste »* (GC, p. 32). Conseil, portant bien son nom, le rappelle à Pierre Aronnax (*« Que monsieur prenne patience »*, JV, p. 84). En effet, l'impatience fait sortir l'homme de son attitude de savant : Nemo perd patience contre les éléments lorsqu'il veut mesurer sa position et vérifier qu'il a bien atteint le pôle Sud : *« Il paraissait impatient, contrarié. Mais qu'y faire ? Cet homme audacieux et puissant ne commandait pas au soleil comme à la mer »* (JV, p. 415). Cet adjectif montre ici que Nemo est dans un point de bascule, prêt à plonger dans l'*hybris.* Jules Verne insiste sur l'idée que *« les progrès sont lents »* (JV, p. 296) et que *« le temps justifiera cette autre opinion de Maury »* (JV, p. 376). Si la connaissance se construit petit à petit, elle est aussi une œuvre collective, un véritable travail de fourmi. Georges Canguilhem en témoigne à de nombreuses reprises, lorsqu'il adopte une démarche historique[18]. Ainsi, la connaissance du phénomène de la contraction du muscle a été initiée par Galien, médecin grec du IIe siècle après J.-C., avant d'aboutir avec les travaux de Swammerdam, naturaliste néerlandais du XVIIe siècle, peut-on lire dans le chapitre *«* L'expérimentation en biologie animale *».* Le savoir peut aussi se composer de différentes approches : le regard de pêcheur complète le regard de *« classificateur enragé »* de Conseil (JV, p. 146). En effet, il est dit qu'*« ils connaissaient les poissons, mais chacun d'une façon très différente »* (JV, p. 143). Le savoir du palais complète le savoir de la classification. Celui de la narratrice se compose d'anciennes connaissances apprises à l'école, d'éléments lus dans les almanachs, d'expériences personnelles et de ouï-dire. La connaissance se construit ainsi à l'échelle de l'humanité. **Les trois œuvres ont une forte dimension polyphonique** : chacune à leur manière, elles font entendre les voix de nombreux connaisseurs et portent une dimension encyclopédique forte.

d. La nature est un objet en débat

Parce qu'objet insaisissable, la nature est un **objet scientifique qui fait débat**. Les œuvres polyphoniques font entendre non seulement des

discours qui se complètent, mais aussi des discours qui s'opposent et se réfutent. Nemo contredit les propos de Pierre Aronnax dans son ouvrage sur les fonds marins en disant écrire sa propre version ; Pierre Aronnax *« refait »* d'ailleurs son livre (JV, p. 314). De même, Georges Canguilhem revient sur plusieurs grandes disputes scientifiques : vitalisme *versus* mécanisme et finalisme, par exemple. Sont évoquées à de nombreuses reprises – et ce même hors du chapitre hors programme « Aspects du vitalisme » – de nombreuses accusations subies par le vitalisme, comme dans cet exemple : *« Il faudra pourtant en finir avec l'accusation de métaphysique, donc de fantaisie pour ne pas dire plus, qui poursuit les biologistes vitalistes du XVIIIe siècle »* (GC, p. 200). On retrouve également des traces de l'important débat sur l'âme des animaux opposant la pensée cartésienne à celle des Lumières. Georges Canguilhem évoque les laboratoires comme des *« salons du monde scientifique »* (GC, p. 20) faisant écho aux salons, lieux de débats philosophiques et littéraires sous l'Ancien Régime.

Il existe d'ailleurs une multitude de connaissances, qui semblent concurrencer la scientifique. Ainsi, il y a **celle de « l'homme de la rue** », pour reprendre l'expression de Thomas Mann (GC, p. 217), incarnée par Ned Land et par les almanachs de la narratrice. Ned Land porte un regard critique et moqueur sur les classifications adorées par Conseil : quelle idée de mettre ensemble les raies et les squales ! (*« Quoi ! s'écria Ned, des raies et des requins dans le même ordre ! Eh bien, ami Conseil, dans l'intérêt des raies, je ne vous conseille pas de les mettre ensemble dans le même bocal ! »*, JV, p. 146). La narratrice oppose le savoir livresque, inutile pour elle, et celui des almanachs, livres qu'elle aime consulter, car utiles. Cette connaissance prend des airs de **sagesse populaire**. Même s'il est présenté comme un homme rustre, Ned Land fait effectivement preuve de sagesse à plusieurs reprises dans le roman, lorsqu'il met en garde contre l'orgueil de Nemo qui se comporte en maître homme, par exemple ou bien quand il a une meilleure intuition que Pierre Aronnax à propos du *Nautilus* dans le quatrième chapitre de la première partie. Il invite également à se méfier des chiffres (*« On fait ce qu'on veut avec des chiffres »*, JV, p. 54), faisant preuve d'un certain scepticisme, reprenant – sans le savoir – une formule d'Arago, astronome et physicien français du XIXe siècle. Par une sorte de pirouette intellectuelle, l'homme de la rue rejoint le grand savant. Enfin, la

connaissance de la narratrice se fait robinsonne, presque animale – en renonçant à être une femme cultivée, la narratrice tend à se rapprocher de la connaissance intuitive de Lynx, qui *« comprend la vérité »* avant elle (MH, p. 30).

La science a même parfois du **mal à identifier l'objet étudié** : ainsi, le *« bizarre zoophyte »* (JV, p. 244) est intéressant : est-ce un animal, comme l'indique son nom composé de *zoon*, soit « animal » en grec ancien ? Est-ce un minéral ou un végétal puisqu'il *« se minéralise tout en s'arborisant »* (JV, p. 245). Une question similaire se pose pour l'éponge, objet de véritables débats entre naturalistes (seconde partie, chapitre 4).

Le débat peut être de **l'ordre de l'éthique.** La question traverse l'œuvre de Georges Canguilhem lorsqu'il est question d'expérimentations menées sur l'homme. Est posée la question du jugement de valeur et de la légitimité de cet acte expérimental : il faut se demander si *« le prix du savoir est tel que le sujet du savoir puisse consentir à devenir l'objet de son propre savoir »* (GC, p. 47). La **littérature permet de mener des expérimentations sur les hommes** : Jules Verne enferme dans un bocal quelques hommes, étudiant les effets de l'enfermement sur eux ; Marlen Haushofer tente-t-elle, par l'écriture, une expérimentation de survie dans la nature sur une femme seule, derrière un « mur invisible » ?

B. La connaissance de la nature est nécessaire à l'homme

a. La connaissance garantit la sécurité de l'homme

« La connaissance doit avoir un but », écrit Georges Canguilhem (p. 9). En effet, elle *« consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles »* pour parvenir à un *« nouvel équilibre dans le monde »* (GC, p. 12). **La connaissance garantit donc la sécurité et la survie de l'homme.** En effet, elle est nécessaire pour comprendre les maladies et protéger les vivants. La narratrice apparaît comme une figure médicale qui sait retirer l'écharde de Tigre, donne *« dans un peu de camomille un petit morceau d'aspirine »* (MH, p. 284) à la chatte malade, une pommade à Lynx (MH, p. 297), aide Bella dans son vêlage, soulage la douleur du chevreuil en train de mourir, etc. La figure du médecin traverse la réflexion de Georges Canguilhem, lui-même philosophe et

médecin : le médecin n'est pas biologiste car son geste n'est pas orienté vers la connaissance, mais a pour but d'aider avant tout *« un homme malade »*, c'est-à-dire de secourir *« une détresse »* (GC, p. 45). C'est parce que Nemo a des connaissances sur la pression de l'eau que les hommes ne sont pas en danger dans l'eau : les vitres du *Nautilus* sont suffisamment robustes. La connaissance, par l'expérience de la famine en hiver, amène la narratrice à prendre des précautions, comme garder du foin *« pour pouvoir en cas d'extrémité nourrir le gibier pendant une semaine »* (MH, p. 162).

La connaissance *« est fille de la peur »* (GC, p. 14) ; **elle permet d'*« affronter les risques »*** (GC, p. 215), de sauver la narratrice, par exemple. La connaissance résulte d'un besoin de s'adapter au milieu pour vivre et de comprendre les phénomènes bizarres et inquiétants. On peut penser à la première phrase du roman de Jules Verne : *« L'année 1886 fut marquée par un événement bizarre, un phénomène inexpliqué et inexplicable que personne n'a sans doute oublié »* (JV, p. 29). Le bizarre résiste à la compréhension comme le souligne la répétition des préfixes *in–* ; l'incompréhension provoque des tourments (« agitaient », « surexcitaient », *ibid*.), des émotions (*« particulièrement émus »*, *ibid*.) et des préoccupations (*« se préoccupèrent de ce fait au plus haut point »*, *ibid*.).

b. La connaissance améliore les conditions de vie de l'homme

La connaissance doit permettre à la vie de *« rayonner »* (GC, p. 188), c'est-à-dire d'organiser le milieu, explique Georges Canguilhem. Ainsi, le souvenir de la narratrice – elle se rappelle qu'il faut couper les pommes de terre *« en tranches en prenant garde que chaque morceau soit pourvu d'un œil »* (MH, p. 54) – permet une récolte. Celle-ci apporte à la narratrice un véritable confort de vie, la rassasiant alors qu'avant elle avait des *« fringales effrénées »* (MH, p. 64). De même, les connaissances de Ned lui permettent de cuisiner du pain, à partir d'une récolte de fruit de *« l'arbre à pain, très abondant dans l'île Gueboroar »* (JV, p. 207), pain qui lui manquait tant (*« Le manque de vin, de pain, de viande, cela ne convient guère à un digne Saxon »*, JV, p. 197) – et qui manque d'ailleurs à la narratrice du *Mur invisible* (*« Encore maintenant, je suis souvent prise du désir d'en manger »*, MH, p. 64).

c. La connaissance est l'essence de l'homme

Mais surtout la connaissance est l'essence de l'homme, elle fait partie de sa nature. Il y a, en effet, chez l'homme une *« avidité de connaissance »* (GC, p. 42), une *« insatiable passion de connaître »* pour reprendre les mots de Deisch cité par Georges Canguilhem (GC, p. 22), comme si le destin de l'homme se trouvait dans la connaissance : *« L'humanité cherche à assumer son destin et à transformer son être en devenir »* (GC, p. 43). C'est un *« douteux cadeau »* aux yeux de la narratrice qui considère que les hommes sont *« les seuls êtres condamnés à courir après un sens qui ne peut exister »* (MH, p. 277). D'ailleurs, le narrateur du roman de Jules Verne se définit par *« cet insatiable besoin d'apprendre »* (JV, p. 254), qui semble l'emprisonner. On a l'impression qu'il est comme un condamné à mort, vivant son dernier jour, lorsqu'il pense quitter le navire en suivant Ned dans sa fuite, qu'il songe à l'*« abandonner pour toujours »* (JV, p. 340) : **renoncer au savoir, c'est se condamner à mort**.

Ce besoin de connaissance est ce qui **distingue l'homme de l'animal**, l'homme du coléoptère dans *Le Mur invisible*. Il y a chez les hommes un besoin de nommer les choses : la narratrice prend *« l'habitude d'appeler cette chose 'le mur', il fallait bien lui donner un nom puisqu'elle existait »* (MH, p. 19) ; Conseil incarne ce besoin frénétique de l'humanité à ranger, à cataloguer, à classer. Les mystères intriguent et dérangent l'homme : la narratrice est très perturbée au début du roman par le mur car il pose *« une énigme et qu'[elle a] toujours été incapable d'abandonner une énigme »* (MH, p. 47). Pierre Aronnax saute sur l'occasion de monter à bord de l'*Abraham Lincoln* afin de résoudre le mystère de 1886.

d. L'homme a un besoin de transmission

Il y a chez l'homme un **besoin de transmettre des informations** : sont d'ailleurs évoqués dans les deux romans différents moyens de communication (télégramme, radio, etc.). La narratrice laisse spontanément un mot derrière elle quand elle part pour la première fois à l'alpage et confie à d'éventuels survivants son journal. Pierre Aronnax écrit un ouvrage savant pour informer les lecteurs de ce qu'il a vu, de ses propres yeux. Même Nemo envisage de transmettre le résultat de ses études aux hommes, *via* une bouteille à la mer. Georges Canguilhem évoque Humboldt, naturaliste allemand, qui dans son œuvre *Cosmos* fait

« une synthèse des connaissances ». Ce texte témoigne d'un souhait de *« parvenir à une intuition de l'univers »* (GC, p. 178).

Le philosophe, **enseignant** et inspecteur général de l'Instruction publique, témoigne également de son besoin de transmettre une réflexion, une pensée : *La Connaissance de la vie* est un ouvrage composé d'anciennes conférences et d'articles réédités, redonnés à la lecture. De même, le roman de Jules Verne relève de **la littérature jeunesse** et poursuit indéniablement un but de formation de son lectorat adolescent. De plus, on voit que les textes mettent en scène des figures d'enseignants – certes critiqués dans *Le Mur invisible*. Pierre Aronnax demande à Ned et Conseil de s'asseoir pour leur transmettre *« tout ce que l'Anglais Sirr vient de m'apprendre à moi-même »* sur les huîtres (JV, p. 269). Le passage est une véritable scène d'école où Ned et Conseil posent des questions et font des remarques potaches – comme au sujet de Cléopâtre : *« Je regrette de ne pas avoir épousé cette dame »*, dit le Canadien (JV, p. 273).

C. L'ambiguïté de la connaissance de la nature

a. L'étude éloigne-t-elle l'homme de la vie ?

L'étude de la nature peut cependant se révéler dangereuse, car elle éloignerait l'homme de la vie. Ainsi, la narratrice critique le savoir livresque qui non seulement ne l'a pas préparée à la vie dans la nature, mais l'a trompée : elle a bêtement retenu que les vipères pouvaient être dangereuses, par exemple. On a l'impression que l'étude scolaire a *« désappris à voir »* (MH, p. 247). Au contraire, à partir du moment où elle renonce à être une femme cultivée, qu'elle accepte d'être une femme de la nature, à partir du moment où elle renonce aux jumelles qui lui brouillent la vue, la narratrice va mieux et trouve un équilibre. De même, Georges Canguilhem dénonce des pratiques scolaires complètement déconnectées de la réalité, comme l'observation de la contraction d'un muscle plongé dans un verre d'eau (GC, p. 20). De telles pratiques modifient la perception des choses et trompent l'apprentissage.

Pour le philosophe, le savoir cristallin est insensé car *« on ne vit pas de savoir »* (GC, p. 9) : le savoir provoque une *« perte de jouissance »* (*ibid*.) et peut conduire à la destruction de la vie. Si on étudie pour aucune autre finalité que l'étude, alors on se coupe de la vie, à l'image de Pierre

Aronnax qui a l'impression de devenir un colimaçon : *« Véritables colimaçons, nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon »* (JV, p. 235). Le savant rêve qu'il devient un simple mollusque qui *« végète »* (JV, p. 381). Cette image est intéressante : elle montre que le savoir cristallin enferme. Conseil connaît toutes les classifications, mais cette connaissance ne lui ouvre pas les yeux puisqu'il est incapable de distinguer un cachalot d'une baleine. Il a beau connaître les Argonautes, il ne comprend pas que le *Nautilus* est justement bien nommé… Nemo, quant à lui, est complètement enfermé dans son sous-marin, dont il refuse de sortir ; il a même une langue à part – dont on ne connaît que quelques mots *« Nautron respoc lorni virch »* (JV, p. 151). Le commandant semble d'ailleurs perdre son statut d'humain à la fin du texte, tant l'étude l'a coupé de la vie : *« Ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers »* (JV, p. 505).

b. Littérature et science : deux voies vers la connaissance

Loin de s'opposer, les trois œuvres au programme apparaissent comme d'égales voies vers la connaissance de la vie et du vivant. En effet, Jules Verne parsème son roman fictif de nombreuses allusions à des scientifiques, à des textes. Dans une démarche inverse, Georges Canguilhem parsème sa réflexion philosophique et scientifique de nombreux écrivains comme Thomas Mann, Jean Giraudoux, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, etc. Les contes – comme *Blanche-Neige* ou les contes de Dickens évoqués dans *Le Mur invisible* – et légendes – très nombreuses dans le roman de Jules Verne – peuvent dire le monde, **provoquer une observation et enseigner une connaissance**.

Lorsque Pierre Aronnax découvre l'Atlantide, c'est toute la littérature écrite à son sujet depuis l'Antiquité qui lui vient en mémoire : *« L'Atlantide, l'ancienne Méropide de Théopompe, l'Atlantide de Platon, ce continent nié par Origène, Porphyre, Jamblique, D'Anville, Malte-Brun, Humboldt, qui mettaient sa disparition au compte des récits légendaires, admis par Possidonius, Pline, Ammien-Marcellin, Tertullien, Engel, Sherer, Tournefort, Buffon, d'Avezac, je l'avais là sous les yeux, portant encore les irrécusables témoignages de sa catastrophe ! »* (JV, p. 359). Dans cet extrait, on voit le poids de la science et de l'érudition : Jules Verne participe par ce célèbre chapitre à la constitution du « mythe

littéraire » de l'Atlantide qui ne cesse cependant d'être questionné par les scientifiques, comme en témoigne l'ouvrage du géologue Jacques Collina-Girard publié en 2009[19] auquel s'oppose l'historien Pierre Vidal-Naquet.

Cependant, le savoir livresque peut aussi être source d'erreurs et de confusion. La narratrice aime les livres. Mais quand elle s'imagine les retrouver, elle rêve de les caresser et pense qu'au lieu de les lire, elle en ferait des boulettes de papier pour jouer avec Tigre. Évoqué à deux reprises dans le roman, *Moby Dick* d'Hermann Melville pourrait avoir exalté l'envie de tuer des baleines auprès des hommes et de Ned. De même le roman de Jules Verne, avec les *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, a contribué à la fausse mauvaise réputation des poulpes et des requins…

D. L'expérience de la nature permet-elle la connaissance personnelle ?

a. L'écriture pour expérimenter le « moi »

Les trois textes mettent en scène l'écriture d'un « je » confronté à la nature et au vivant. Le *Mur invisible* et *Vingt Mille Lieues sous les mers* sont des journaux écrits à partir de notes. En décidant de republier des articles et des conférences, Georges Canguilhem s'inscrit dans **un processus similaire de réécriture** : *« Comme ces divers essais ont tous été revus, remaniés et complétés, tant en vue de leur mise à jour qu'en vue de leur coordination, en sorte qu'ils diffèrent tous plus ou moins de leur premier état d'exposition ou de publication, leur ensemble actuel peut prétendre à quelque unité et à quelque originalité »* (GC, p. 8).

Dans ces écrits, l'expérience de la nature semble permettre d'expérimenter le « je ». La première page du roman de Marlen Haushofer explicite la motivation de l'écriture : *« Je noterai tout, aussi exactement que possible […] M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison »* (MH, p. 9). L'écriture a pour objectif de sauver le « moi ». La narratrice prend d'ailleurs conscience qu'elle évolue à mesure qu'elle emplit le papier à lettres. **L'écriture se fait maïeutique.** Du renard surpris en hiver en train de s'abreuver, la narratrice conserve l'image d'*« une bête adulte et solitaire qui suivait sa*

voie tracée » (MH, p. 149). Celle-ci l'intrigue : *« il me semble que cette image a pour moi une signification importante, qu'elle est le signe d'une autre chose dont je ne connais pas le sens »* (*ibid*.). L'écriture serait-elle un moyen de percer le sens ? Le renard n'est-il pas une image de la narratrice qui *« bête adulte et solitaire [suit] sa voie tracée »* et a appris, par l'écriture, à l'accepter ? Pierre Aronnax manifeste, lui aussi, le besoin de tout raconter *« avec la plus scrupuleuse exactitude »* (JV, p. 150). Il écrit car il n'*« entrevoit encore de ces ténèbres que des lueurs »* (JV, p. 254) : réside dans l'écriture l'espoir d'éclairer l'incompréhensible et donc de mieux comprendre. L'écriture, faite dans l'après-*Nautilus*, semble même avoir une **dimension thérapeutique.** Le lecteur du *Mur invisible* ne comprend la mort de Lynx qu'à la toute fin du roman. Toutefois, dès le début, on sait qu'il est décédé ; la narratrice ne cesse de revenir sur ses deuils, celui de son ami, Lynx, de Perle, Tigre et Taureau, celui des humains du monde d'avant, de ses filles, etc. : l'écriture semble se faire aussi **processus de deuil.**

b. L'expérience de la nature révèle l'homme

L'expérience de la nature permet de révéler l'homme. Georges Canguilhem note d'ailleurs que c'est en développant, par l'expérience, une véritable connaissance de la nature que l'on pourra penser une anthropogenèse. **La connaissance de la nature permet une connaissance de l'homme.**

En effet, la nature semble réveiller ce qui est enfoui en l'homme. Par exemple, la solitude de la forêt a fait surgir la violence incompréhensible de l'homme à la hache : aurait-elle eu le même effet sur le garde-chasse ? La narratrice soulève la question : *« Dieu sait ce que l'emprisonnement dans la forêt aurait produit chez cet homme »* (MH, p. 76). De même, l'expérience de la nature provoque une multitude de sentiments chez la narratrice : la détresse, la colère – qui la pousse à brûler un magazine avec des recettes de homard à la mayonnaise, à la page 151 –, la peur, la résilience, l'apaisement… De même, Nemo, au contact de la nature, se révèle… jusqu'à sa perte. La trajectoire de ces deux personnages (la narratrice et Nemo) soulève une interrogation : l'homme est-il capable de vivre en harmonie avec la nature qu'il aime ?

1. Nous renvoyons aux index proposés pour l'étude des œuvres de Georges Canguilhem et de Jules Verne.

2. Il s'agit des chapitres « Machine et organisme » et « Le vivant et son milieu », deux conférences données en 1946-1947 au Collège de France.

3. Jean-Michel Gouvard, *Le* Nautilus *en bouteille : une lecture de Jules Verne à la lumière de Walter Benjamin*, Rennes, Pontcerq, 2019, p. 115.

4. Georges Canguilhem évoque particulièrement le microscope, *« prolongement de l'intelligence »* plutôt que de la vue dans le chapitre « La théorie cellulaire » à la page 59, chapitre qui ne fait partie du programme.

5. Nous renvoyons à III. 3 de l'introduction philosophique.

6. Nous renvoyons à l'introduction.

7. Nous renvoyons à « C. L'Autriche et le monde de Marlen Haushofer » dans la partie sur *Le Mur invisible*.

8. Nous renvoyons à l'étude sur l'œuvre du *Mur invisible*.

9. Contrairement à l'adaptation cinématographique de Richard Fleischer sortie en 1954 qui ajoute une otarie de compagnie…

10. Nous renvoyons à I.1 de l'introduction.

11. Nous renvoyons à l'introduction I, 3.

12. Pour aller plus loin, nous renvoyons à l'ouvrage de Kevin Even intitulé *La Question environnementale chez Jules Verne*, publié aux Presses universitaires de Lyon en 2024.

13. Appel à contribution d'un colloque de 2024 organisé par Paris 8. https://llcp.univ-paris8.fr/appel-a-communications-colloque-international-georges-canguilhem-et-l-ecologie

14. Nous renvoyons à la partie sur *Le Mur invisible* 1. C b.

15. Pour aller plus loin, nous renvoyons à l'ouvrage *Vers des humanités écologiques* de Deborah Bird Rose, Libby Robin, traduit en français, Wildproject Editions, en 2019.

16. Nous renvoyons à la partie I, A (partie transversale).

17. Nous renvoyons à l'introduction II. 2).

18. Nous renvoyons aux très nombreuses grandes figures de savants évoquées par Georges Canguilhem, mentionnées dans l'index.

19. *L'Atlantide retrouvée ? – Enquête scientifique autour un mythe*, Belin.

PARTIE 4

Méthode et conseils

Le résumé

1. Qu'est-ce qu'un résumé ?

A. Qu'est-ce que résumer/contracter un texte ?

Le résumé, également appelé « contraction » de texte, est un exercice qui a pour but de **réduire le nombre de mots d'un texte, sans modifier son sens littéral**, ni sa structure initiale. Contracter un texte, c'est exprimer *en version réduite* ce qu'il dit de manière exhaustive.

Les textes à résumer – qui portent sur le thème inscrit au programme – sont toujours **argumentatifs** : ils proviennent souvent des essais philosophiques, scientifiques, historiques, sociologiques. Ils contiennent donc des **idées (arguments) dont il s'agit de rendre compte**, de manière plus brève que dans le texte source.

B. Quels sont les types de résumés proposés aux différentes banques de concours ?

Toutes les banques de concours ne proposent pas un résumé, et quand il est demandé, la longueur diffère.

- **Banque Centrale-Supelec :** résumé en 200 mots d'un texte d'environ 100 lignes. Le résumé compte pour la moitié de la note finale et doit donc faire l'objet de la plus grande attention.
- **Banque CCINP :** résumé en 100 mots d'un texte d'environ 50 lignes. Le résumé compte pour un tiers de la note finale (10 points sur 30).
- **Banque PT épreuve B :** résumé en 150 à 200 mots d'un texte de 1 800 mots environ. Le résumé compte pour 8 points sur 20.
- **Banque ATS :** résumé en 120 mots d'un texte de 20 à 50 lignes.

C. Quelles sont les compétences évaluées lors d'un résumé ?

Cet exercice a pour but de vérifier les compétences suivantes :

- votre **compréhension** fine et complète d'un texte argumentatif ;

• votre **capacité de synthèse**, c'est-à-dire votre compétence de **tri et de sélection** des informations ;

• votre **culture générale**, certains éléments culturels du texte (expression, allusions à des personnages mythologiques, historiques, etc.) n'étant pas toujours expliqués en note ;

• votre capacité à **exprimer clairement une idée**.

Ces compétences sont finalement celles attendues d'un futur ingénieur : comprendre un texte rapidement, rédiger des rapports concis et précis, dans une langue maîtrisée.

D. Quelle importance accorder au résumé, lors des épreuves aux concours ?

Dans toutes les épreuves de français-philosophie où il est présent, le résumé est couplé à la dissertation. Comme le temps est très limité pour réaliser les deux exercices (4 heures), il est indispensable de réaliser le résumé en **1 heure au maximum** (éventuellement 1 heure 15 pour la banque Centrale-Supelec).

Toutefois, si cette partie de l'épreuve doit être réalisée rapidement, il ne faut pas négliger l'exercice, et encore moins ne pas le faire. D'une part, certains concours pénalisent fortement, sous forme de malus dans la note finale, la non-réalisation du résumé ou sa piètre qualité de réalisation, d'autre part, le temps passé sur le résumé est un atout indispensable pour réussir la seconde partie d'épreuve.

Le sujet de dissertation, pour les épreuves couplées au résumé, est en effet tiré du texte à résumer. L'analyse du sujet et celle des enjeux de la citation sont donc facilitées par une bonne compréhension générale du texte de l'exercice.

> Sur une feuille de brouillon, à part, notez pendant l'exercice du résumé les idées qui pourraient vous venir pour nourrir la dissertation, s'il y a lieu.

2. Comment résumer efficacement un texte ?

A. Prendre ses repères sur le texte

La première étape du travail consiste à lire le texte, **crayon en main**. Cette première lecture doit **être active**, afin d'optimiser le temps. Au cours de cette découverte, n'hésitez pas à **souligner les phrases importantes**, les grandes idées qui structurent la pensée. **Entourez** aussi, afin de gagner du temps, tous les **connecteurs logiques** présents dans l'argumentation.

Cette étape doit prendre **5 à 10 minutes**.

À la fin de cette première lecture, répondez aux questions suivantes :

• **Quel est le thème du texte ?** Il est forcément en lien avec la notion au programme, mais soyez précis dans sa formulation.

Exemples :

– Sur le thème du travail : « Le travail et la soumission du travailleur » ou « Les souffrances du travailleur au quotidien ».
– Sur le thème de l'enfance : « L'enfance malheureuse » ou « Les caractéristiques de l'attitude enfantine ».

• **Quelle est la thèse du texte ?** La thèse est toujours l'idée globale défendue par un auteur, au cours d'une argumentation.

– La thèse du texte est toujours l'idée principale de ce dernier. Pour vous aider à la formuler clairement, posez-vous la question suivante : **« Que veut nous dire l'auteur sur le thème ? »**
– Si vous ne parvenez pas à formuler la thèse du texte, vous aurez du mal à comprendre ce qui doit être synthétisé et reformulé quand vous rédigerez le résumé.

• **Quel est le système d'énonciation du texte ?** L'énonciation d'un texte concerne l'identification du locuteur et du destinataire d'un énoncé, produit par l'auteur, ainsi que la compréhension des intentions de l'argumentation. Au cours de cette recherche d'énonciation, vous devez vous interroger sur les éléments suivants :

– *Quels **pronoms personnels** désignent l'auteur ?* S'exprime-t-il à la première personne du singulier (« je ») ? du pluriel (« nous ») ? de manière impersonnelle (« on », « il ») ?
– *S'adresse-t-il à un **destinataire** nommé, ou non ?*
– *Quels sont les **temps verbaux** utilisés ?*

– *Le texte est-il composé dans une **tonalité** particulière ?* Est-il informatif ? polémique ? satirique ou ironique ?

– L'énonciation concerne toujours la question du « qui parle » ? Pour saisir la situation d'énonciation, comprendre **qui parle ? à qui ? où ? quand ? dans quel but ?**
– L'identification des procédés d'énonciation est précieuse : elle vous permettra de comprendre le style que vous devrez **obligatoirement** adopter, ensuite, dans la rédaction de votre résumé.

B. Analyser le texte

Après avoir balisé le texte, vous devez l'analyser et mettre en évidence sa structure argumentative, afin de faire apparaître clairement ses idées importantes.

Cette étape doit prendre **15 minutes** environ.

a. Mise en évidence de la structure

En vous appuyant sur votre première lecture, vous devez mettre en relief les **différents mouvements argumentatifs** du texte. Il s'agit d'identifier les grandes étapes de la pensée de l'auteur, de comprendre sa progression.

Pour cela, repartez des **connecteurs logiques** repérés lors de la première lecture, et identifiez lesquels correspondent à des ruptures, lesquels constituent une nouvelle étape dans l'argumentation et l'élaboration du sens.

– Prenez pour point de départ les connecteurs logiques permet **d'identifier les grands « marqueurs » de l'argumentation**.
– Pour distinguer les mouvements, repartez de la thèse générale du texte, en vous demandant **comment l'auteur parvient à nous la faire comprendre**.
– Identifiez **entre deux et quatre mouvements** au maximum dans le texte. En règle générale (surtout pour les résumés de la banque Centrale-Supelec !), les textes sont construits autour de trois grandes idées : mettre en évidence une structure en trois temps peut donc être applicable à presque tous les textes de concours. Mais faites preuve de bon sens avant tout, et soyez sensibles au texte lui-même pour opérer ces choix.

– Ne cherchez pas à avoir trois mouvements de longueur identique : cela dépend des textes. Il n'est pas impossible qu'un mouvement soit bien plus court qu'un autre, si l'auteur y accorde une importance différente, dans l'extrait à résumer.

Vous devez impérativement **établir les liens logiques** entre les différents mouvements repérés.

Exemples :

- Mouvement 1 – Idée première : l'auteur expose une idée préconçue sur le sujet (*doxa*).
  Mouvement 2 – « MAIS » : il s'oppose à cette *doxa* pour avancer son idée.
  Mouvement 3 – « DE PLUS » : il rajoute un nouvel argument à sa démonstration.
- Mouvement 1 – « CERTES » : l'auteur concède une idée sur le thème.
  Mouvement 2 – « MAIS » : il s'oppose à cette idée pour avancer sa thèse personnelle.
  Mouvement 3 – « POURTANT » : il nuance, amène une nouvelle concession et des limites à sa thèse.

b. Élaboration du « squelette argumentatif »

Une fois les différentes étapes de la pensée de l'auteur mise en évidence, il s'agit d'**identifier les arguments** (idées) importants dans chacun de ces moments argumentatifs.

– Soulignez dans une couleur les arguments et dans une autre couleur les exemples, quand il y en a.
– Dans un premier temps, il s'agit de se concentrer sur les arguments.
– Identifier les exemples vous permettra de vous poser la question de l'utilité de les garder dans la version finale.
– **Les exemples indispensables sont ceux qui ont une valeur argumentative**, c'est-à-dire que si on les supprime, on perd une idée essentielle du texte. Ceux qui n'ont qu'une valeur illustrative peuvent être supprimés d'un résumé sans grande modification du sens. Ils ne doivent pas pour autant l'être obligatoirement : tout dépend de l'équilibre des éléments à restituer.

Cette étape du travail doit vous permettre d'obtenir un « squelette argumentatif » du texte, au sein duquel vous avez mis en évidence la construction, le lien entre les différentes étapes de l'argumentation, et les idées fortes.

C. Rédiger le résumé au brouillon

Il est temps de rédiger le résumé.

Au brouillon, faites un premier jet sans tenir compte encore du nombre précis de mots mais en ayant quand même à l'esprit qu'il faut réduire, **en sautant des lignes, de façon à faciliter les modifications ensuite**. Au cours de cette rédaction, reprenez les différents mouvements mis en évidence lors de l'analyse.

Vous devez **rendre compte du cheminement argumentatif** de l'auteur et mettre en valeur les grandes étapes du texte initial, en rédigeant un paragraphe par mouvement repéré.

- Un paragraphe commence toujours par un **alinéa de deux carreaux**.
- Le nombre de vos paragraphes du résumé ne correspondra pas forcément au nombre de paragraphes du texte support, puisqu'il s'agit avant tout de rétablir la logique argumentative, et non pas la mise en page du texte initial.
- Les liens de conséquence, d'opposition, de cause, etc. devront être **mis en valeur par des connecteurs logiques au début de chaque paragraphe** de votre résumé, **pour rendre compte de la logique d'ensemble**.
- *« L'organisation du texte en paragraphes met en évidence les étapes de la pensée de l'auteur, de sa démonstration ; le résumé doit rendre compte de ce mouvement, là encore synthétiquement : c'est-à-dire qu'il ne doit jamais être ni monobloc ni éclaté en cinq, six paragraphes ou plus. »* (Extrait du rapport de Centrale-Supelec 2021.)

Le résumé doit **restituer fidèlement** les idées du texte, en les **reformulant**. Il est **interdit de citer ou de reprendre des expressions du texte** (sauf les éventuels concepts) : il s'agit de redire avec vos propres mots ce que dit l'auteur, sans déformer sa pensée. Vous devez exprimer avec le plus de clarté possible des idées parfois complexes.

- Reformuler une idée **ne veut pas dire la déformer**. Travaillez sous forme de système de synonymes, mais en vous demandant toujours si un mot a *exactement* le même sens qu'un autre.

– Veillez à ne pas faire de phrases trop longues et à éradiquer les formulations trop lourdes, voire fautives.
– À l'inverse, en cherchant à synthétiser vos idées, soyez attentif à ne pas enlever les verbes centraux de vos phrases, des articles ou déterminants…
– **Chaque mot doit être pesé et choisi judicieusement** car le sens de la nuance et de la subtilité est une des compétences attendues et évaluées dans cet exercice.

Rédigez le **résumé en vous mettant à la place de l'auteur**, c'est-à-dire en reprenant les modalités d'énonciation repérées en amont.

– Si l'auteur parle à la première personne, utilisez « je » dans le résumé ; s'il n'utilise que des formules impersonnelles, faites-en autant. **Vous devez « mimer » le style du texte, en donnant l'impression qu'il s'agit de sa version miniature.**
– N'utilisez jamais des formules comme « l'auteur dit que… », mais parlez comme si vous étiez lui.
– De même, reproduisez le système des temps, de la ponctuation. Si l'auteur utilise des questions rhétoriques ou des exclamations, montrez que vous avez repéré le procédé en faisant de même.

D. Compter les mots

Comment compter les mots ?

– La définition du mot, dans un résumé, repose sur une définition visuelle. Un mot est une unité typographique isolée par deux blancs.

Exemples : Jean de La Fontaine = 4 mots ; Charles de Gaulle = 3 mots.

– Tous les « petits mots » (articles, conjonctions, pronoms) comptent pour un mot.

Cas particuliers :

– Les dates comptent pour un mot (1789 = 1 mot).
– Le symbole du pourcentage compte pour un mot (50 % = 2 mots).
– Les sigles comptent pour un mot (SNCF = 1 mot).
– Le « t » euphonique ne compte pas pour un mot.

Exemple : « existe-t-il ? » = 2 mots.

– Les mots composés : on considère que le tiret sépare deux mots au même titre qu'un espace.

Exemples : c'est-à-dire = 4 mots ; après-midi = 2 mots, chou-fleur = 2 mots.

– Certains mots forment une entité insécable : « aujourd'hui » = 1 mot (car « hui », seul, ne signifie plus rien) ; « socio-économique » = 1 mot, puisque les deux unités typographiques sont insécables (« socio », seul, ne signifie rien).

À la fin du premier jet de rédaction, il est nécessaire de compter les mots pour ajuster et équilibrer lors de la réécriture (deuxième jet). Le nombre de mots admis dans le résumé est toujours spécifié dans la consigne formulée par la banque de concours : soyez-y attentif !

Quel que soit le concours, ce nombre de mots est toujours limité, et admet également toujours une marge de 10 % en plus ou en moins. **Tout dépassement de longueur, au-delà des marges autorisées, est sévèrement sanctionné.**

– Veillez à respecter scrupuleusement le nombre de mots précisé dans le sujet.
– *« Le résumé évalue les capacités de compréhension, d'appropriation, de restitution sous une forme objective, synthétique et claire d'un propos complexe. La qualité de synthèse s'apprécie d'abord dans le respect du nombre de mots imposé ; certains candidats semblent encore ignorer que le nombre de mots du résumé est systématiquement vérifié et que les décomptes frauduleux sont lourdement sanctionnés. La présence des barres de comptage est indispensable. »* (Extrait du rapport de Centrale-Supelec 2021)

Il est très rare d'obtenir le bon nombre de mots attendus à la fin de la rédaction du premier jet. Tout l'enjeu de l'exercice repose précisément sur cette reprise de la version première.

– Il peut être judicieux d'inscrire sur votre brouillon le nombre de mots de chaque mouvement du texte, à la fin de ceux-ci. Cela facilite le travail de réécriture, quand il s'agit d'ajuster le nombre de mots.
– Le nombre de mots dans chaque mouvement doit être environ **proportionnel** au volume que ce mouvement représente dans le texte : si votre premier mouvement correspond au premier paraphage du texte source et que le deuxième correspond aux trois suivants, il est naturel que le premier mouvement de votre résumé soit bien plus court que le deuxième.

Deux cas de figure se présentent souvent :

Il n'y a pas assez de mots (c'est le plus rare…)	Il y a trop de mots (c'est souvent ce qui arrive…)
Vérifiez que vous n'ayez pas oublié certaines idées importantes du texte, certains chaînons du cheminement argumentatif.	Supprimez les exemples inutiles.
Rajoutez des connecteurs logiques.	Retravaillez l'expression, de façon à gagner en concision, tout en disant la même chose.
Rajoutez les exemples les plus efficaces.	Supprimez les formulations inutiles. Par exemple, au lieu d'écrire « il apparaît que le travail est épuisant pour le travailleur » (10 mots), écrivez simplement « le travail est épuisant pour le travailleur » (7 mots), ou même « le travail épuise le travailleur » (5 mots).

Les étapes de la rédaction et du comptage des mots doivent prendre **20-25 minutes** environ.

E. Relire et recopier au propre le résumé sur sa copie

Après une vérification du nombre de mots, vous n'avez plus qu'à recopier votre résumé sur votre copie.

Deux cas de figure peuvent se présenter :

• Certaines banques de concours **fournissent une grille pour recopier le résumé** : il s'agit alors d'inscrire votre résumé dans ce document annexe, en faisant figurer un mot par case. Le décompte des mots (et son dépassement éventuel) est alors immédiatement perceptible par les correcteurs.

Vous devez **faire figurer par une double barre les changements de paragraphes (mouvements)**.

• D'autres banques de concours vous demandent de **recopier votre résumé** sur la copie. Vous devez alors écrire proprement votre production sur la feuille qui sera rendue au correcteur. Soyez attentifs aux éléments suivants :

–Faire clairement apparaître les **paragraphes** correspondant aux différents mouvements du texte.

–Faire figurer clairement une **barre bien nette** tous les *x* mots selon la consigne. Cette étape est impérative et lourdement sanctionnée en cas d'oubli.

–Indiquer le **nombre de mots exact en fin de texte**. Attention : les correcteurs savent compter… Tricher dans le décompte de mots est également sanctionné.

Cette étape doit prendre **5 à 10 minutes**.

3. Comment améliorer l'expression de son résumé ?

A Utiliser des connecteurs logiques adéquats et variés

Lien que je cherche à établir…	Connecteurs possibles que je peux utiliser…
Addition	Et ; de plus ; en outre ; non seulement… mais encore…
Alternative	Ou ; tantôt… tantôt… ; d'un côté… de l'autre…
But	Afin de ; de façon que… ; en vue de…
Cause	Car ; en effet ; attendu que… ; eu égard à… ; en raison de… ; du fait que… ; comme… ; grâce à…
Conclusion	Pour conclure ; ainsi ; en définitive ; en somme ; finalement ; enfin…
Conséquence	Donc ; aussi ; partant ; alors ; ainsi ; par conséquent ; de sorte que ; si bien que…
Opposition	Mais ; cependant ; pourtant ; par contre ; or ; en revanche ; néanmoins ; au contraire ; en dépit de…
Restriction	Toutefois ; néanmoins ; pourtant ; sauf…
Temps	Quand ; lorsque ; comme ; avant que ; après que ; dès lors que ; pendant que ; au moment où…

B. Corriger ses fautes

Le résumé étant bref, les **fautes de langue sont lourdement sanctionnées**. Vous devez être irréprochable dans la maîtrise dans la langue, notamment dans cette partie de l'épreuve.

« Enfin, il est évident qu'une syntaxe incorrecte, une ponctuation mal maîtrisée sont forcément prises en compte. Une écriture fluide, claire, précise, usant d'un lexique choisi est extrêmement valorisée. » (Rapport du jury, banque PT, épreuve B, 2021.)

Il est compliqué d'établir une liste de toutes les fautes de langue possibles. Le meilleur conseil est encore, en la matière, de **faire des relectures ciblées en fonction de ses propres erreurs récurrentes** : si vous avez tendance à faire des erreurs aux accords, par exemple, ne relisez votre résumé en concentrant sur ce point.

Réaliser une fiche de suivi orthographique

– Lorsque votre professeur vous rend un devoir, listez les fautes récurrentes que vous avez tendance à faire.
– Sur une fiche de suivi orthographique, écrivez d'abord la phrase fautive, puis au-dessous la correction de cette phrase, et encore au-dessous, la règle ou le moyen mnémotechnique à utiliser pour ne pas refaire cette erreur.

Exemple :

Erreur : « Il **à** fait une erreur »

Correction : « Il ***a*** fait une erreur »

Règle : je confonds « a/à ». Le « a » est le verbe avoir conjugué au présent, le « à » une préposition. Je peux remplacer par « avait » quand il s'agit du verbe avoir > « Il ***avait*** fait une erreur ».

– Si vous faites beaucoup de fautes, ne gardez que les cinq types d'erreurs les plus importantes (vous aurez du mal à être efficace, sinon). Vous ajusterez les choses plus tard, quand vous ne commettrez plus ces fautes-là.
– Relisez cette fiche avant chaque devoir, et opérez vos relectures ciblées en lien avec cette fiche.
– Pour les fautes d'orthographe lexicale, la meilleure solution est de recopier plusieurs fois le mot mal orthographié, avec la bonne orthographe…

C. Travailler la reformulation des idées

Le résumé est un véritable **exercice d'expression**. Il s'agit à la fois d'exprimer des idées avec justesse et de trouver les formulations les plus adéquates pour le faire dans un nombre de mots limité.

Certaines techniques existent pour réduire le nombre de mots et alléger également le style du texte produit.

Vous pouvez, notamment, reformulez certaines phrases en opérant des transformations grammaticales.

• Les verbes transitifs indirects peuvent être remplacés par des verbes transitifs directs : « obéir à » (2 mots) > « respecter » (1 mot).

• Les propositions subordonnées relatives peuvent se voir substituer des participes présents : « qui roule » (2 mots) > « roulant » (1 mot).

• Certains connecteurs logiques ou syntagmes figés comme « il y a », « c'est que », « c'est-à-dire » comportent trop de mots. On peut les remplacer par « donc » ou par deux points.

• Certaines propositions peuvent être remplacées par un verbe à l'infinitif : « La nourriture qu'on peut donner à certains animaux » (9 mots) > « Nourrir certains animaux » (3 mots).

• Remplacer des tournures passives par des tournures actives : « La souris a été mangée par le chat » (8 mots) > « Le chat mange la souris » (5 mots).

4. Comment obtenir une bonne note au résumé ?

A. Qu'est-ce qui est évalué dans cet exercice ?

D'après les rapports de jury, les trois critères d'évaluation du résumé sont les suivants :

• la capacité à restituer la démarche argumentative globale de l'auteur et à en expliciter les enchaînements logiques ;

• l'exactitude de la reformulation des propos de l'auteur ;

• la clarté et la concision de la rédaction, l'aptitude à respecter la tonalité du texte.

B. Qu'est-ce qui est attendu, valorisé ou pénalisé au concours ?

On attend	On pénalise	On valorise
La bonne restitution de la thèse du texte et du sens global de ce dernier.	Un texte confus, qui ne rende pas compte des idées du texte.	Des idées intelligemment et finement reformulées.
La bonne compréhension de la structure/logique argumentative du texte.	Un résumé qui juxtapose les idées du texte initial, sans logique d'ensemble.	Une structure clairement mise en évidence par des connecteurs logiques pertinents.
Une mise en page qui mette bien en valeur les mouvements de l'argumentation.	Un monobloc sans alinéas, ou un trop grand nombre de mini-paragraphes qui ne restituent pas le sens d'ensemble.	Un texte bien écrit, bien mis en page, une présentation soignée.

Le respect de l'énonciation.	Le non-respect de l'énonciation, des formules comme « l'auteur dit que… ».	Une énonciation maîtrisée jusque dans la tonalité, le respect de traits stylistiques du texte initial (ponctuation expressive, traits d'ironie ou implicites…).
Une expression correcte et soignée.	Une expression fautive, une syntaxe défaillante. Des passages du texte calqués, non reformulés, voire une juxtaposition de plusieurs morceaux du texte de départ sans reformulation.	Une expression fine, un vocabulaire précis et varié. Une recherche de formules pertinentes, qui montrent que le candidat maîtrise son expression.
Un nombre de mots respecté et affiché à la fin du résumé. Des barres de séparation qui facilitent de recomptage.	Un nombre de mots non respecté (résumé trop long ou trop court). Une omission du nombre de mots total ou des barres de recomptage.	

C. Comment s'autoévaluer ?

À la fin de ma première lecture et des premiers repérages, je m'autoévalue pour ne pas partir sur de mauvaises pistes :

- Ai-je bien identifié le thème général ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je bien identifié la thèse du texte ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je bien identifié la structure d'ensemble ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je bien identifié les principaux principes énonciatifs (pronoms personnels, temps verbaux, tonalité) ? ❑ Oui. ❑ Non.

À la fin de la rédaction du premier jet, au brouillon, je me pose les questions suivantes :

- Ai-je bien restitué les différents mouvements, en les faisant commencer par un connecteur logique ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Les idées importantes du texte sont-elles présentes dans le résumé ? ❑ Oui. ❑ Non.
- L'idée générale du texte est-elle perceptible ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je recopié des morceaux du texte ou calqué certaines phrases dans mon résumé ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je reformulé avec clarté et sans émettre de contresens les idées importantes du texte initial ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je bien restitué l'énonciation du texte ?

❑ ❑
Oui. Non.

• Ai-je rédigé le résumé en me mettant à la place de l'auteur ? ❑ ❑
Oui. Non.

• Ai-je été attentif à mon expression ? ❑ ❑
Oui. Non.

• Ma copie est-elle lisible ? ❑ ❑
Oui. Non.

• Ai-je bien respecté le nombre de mots attendu ? ❑ ❑
Oui. Non.

La mise en page de ma copie met-elle suffisamment en évidence les éléments suivants ?

• Les différents mouvements du texte sont-ils clairement identifiables (paragraphes avec des alinéas) ? ❑ ❑
Oui. Non.

• Ai-je bien mis les barres de séparation tous les x mots ? ❑ ❑
Oui. Non.

• Ai-je bien inscrit le nombre total de mots à la fin du résumé ? ❑ ❑
Oui. Non.

La dissertation

1. Qu'est-ce qu'une dissertation ?

A. Qu'est-ce que disserter ?

Du latin *dissertare*, qui signifie « discuter », lui-même dérivé du verbe *disserere*, « enchaîner à la file des idées, des raisonnements » le verbe « disserter » signifie étymologiquement **tisser des liens, discuter les liens entre des idées**.

La dissertation est ainsi d'abord et avant tout une **réflexion critique** sur un sujet. Il s'agit d'une **démonstration qui pèse le pour et le contre** d'une assertion, qui en envisage les différents points de vue, qui *discute* et *tisse des liens* avec elle.

B. Qu'est-ce que n'est pas disserter ?

La dissertation n'est surtout pas, au contraire, une juxtaposition d'avis opposés, d'idées générales et toutes faites sur le thème ou sur les œuvres. *Tisser des liens*, ce n'est pas opposer des idées sans logique.

L'exercice **ne consiste donc pas à réciter son cours** ni à dire ce que l'on sait. Il en appelle au contraire à une réflexion **à partir du sujet donné**, qui doit être discuté à chaque moment du devoir. On a parfois tendance à voir cet exercice comme une opposition préétablie entre deux avis contraires sur un même sujet, quand il s'agit en fait d'élaborer dans votre devoir **une pensée en mouvement**, une discussion progressive des enjeux du sujet, d'un propos relatif au thème au programme.

C. Quelles sont les spécificités de la dissertation aux concours scientifiques ?

Les différentes épreuves aux banques des concours scientifiques demandent aux candidats de disserter à partir d'un thème annuel, assorti de trois œuvres – l'une dite « philosophique » et deux autres dites « littéraires » – liées à ce thème. La place accordée aux œuvres du programme dans la dissertation est donc primordiale.

Il est attendu de vous que **vous maîtrisiez parfaitement ces trois œuvres**. Par conséquent, il faut **apprendre de nombreuses citations** et **relire plusieurs fois les textes** durant l'année, de manière à connaître des exemples précis (la reformulation d'un passage peut valoir citation). Il faut également retravailler vos cours de façon à comprendre les enjeux du thème au programme et savoir les restituer rapidement, en les étayant par des exemples précis puisés dans votre recueil d'exemples personnels. Chacune des sous-parties doit permettre une **confrontation des trois œuvres**, ce qui signifie que, idéalement, vous devez maîtriser vingt-sept passages différents au cours de la copie !

Comment réaliser un recueil d'exemples personnels ?

- Reprenez, dans les cours de l'année, les **grandes problématiques** d'étude. Ces problématiques peuvent aussi être inspirées de la partie « Étude transversale du thème dans les œuvres » (partie 3).
- **Pour chaque grand thème**/problématique, identifier **dans chacune des œuvres un exemple** qui vous semble important. Les citations proposées dans la partie 6 peuvent aussi vous aider à maîtriser certains enjeux.
- Les exemples retenus peuvent prendre la forme d'une **courte citation**, ou d'une **reformulation** avec vos propres mots d'un passage du texte.
- Il est possible d'utiliser certains **exemples identiques** dans plusieurs des thèmes : cela facilitera leur mémorisation.
- Sélectionnez dans vos cours surtout les exemples qui vous sont les plus familiers : on ne parle bien que de ce qu'on comprend vraiment…
- Une **connaissance précise et intime** des œuvres est un réel atout au concours : le choix des citations et passages doit rendre compte d'une lecture et appropriation toute personnelle des œuvres. Plus les exemples sont singuliers dans une copie, plus ils sont valorisés par le correcteur : **évitez donc d'inscrire dans votre fiche des exemples donnés par tout le monde**. Si certains d'entre eux sont des passages obligés, montrer le plus possible qu'on a lu et travaillé personnellement les œuvres est élément de valorisation.

D. Quelles sont les épreuves de dissertation aux différentes banques de concours ?

Les quatre banques de concours proposent une dissertation, mais dont les modalités de rédaction diffèrent.

• **Banque X-ENS :** dissertation de 4 heures dont le sujet est une citation. Le devoir doit prendre en compte tous les enjeux du sujet, et être le plus complet possible, en reposant précisément sur les trois œuvres au programme de manière équilibrée. On pourra convoquer à bon escient d'autres références culturelles sur le thème, sans que ces références prennent le pas sur les œuvres du corpus, qui demeurent prioritaires.

• **Banque Mines-Ponts/Mines-Télécom :** dissertation de 3 heures dont le sujet est une citation. Le devoir, comme pour la dissertation X-ENS, doit prendre en compte tous les enjeux du sujet et être le plus complet possible, en reposant sur les trois œuvres au programme de manière précise et équilibrée. Les autres références culturelles sur le thème ne sont pas une attente, mais peuvent être valorisées. Une connaissance riche et approfondie des œuvres au programme est en revanche impérative.

• **Banque Centrale-Supelec :** dissertation dont le sujet est extrait du texte à résumer. La dissertation peut prendre appui sur ledit texte. Elle ne doit pas excéder 1 800 mots. Vous devez y consacrer entre 2 heures 45 et 3 heures.

• **Banque CCINP :** dissertation dont le sujet est extrait du texte à résumer. La dissertation peut prendre appui sur ledit texte : elle est d'une longueur libre. Vous devez y consacrer environ 3 heures.

• **Banque Agro et écoles vétérinaires (section BCPST) :** Dissertation de 3 heures dont le sujet est une citation. Le devoir doit prendre en compte tous les enjeux du sujet, et être le plus complet possible, en reposant précisément sur les trois œuvres au programme de manière équilibrée. On pourra convoquer à bon escient d'autres références culturelles sur le thème, sans que ces références prennent le pas sur les œuvres du corpus, qui demeurent prioritaires et fondamentales.

• **Banque G2E (section BCPST) :** Dissertation de 3 heures 30 dont le sujet est une citation. Le devoir doit être le plus exhaustif et précis possible.

• **Banque PT Épreuve A :** Dissertation de 4 heures dont le sujet est une citation. Le devoir doit être exhaustif et de la plus grande précision conceptuelle et culturelle possible.

• **Banque PT Épreuve B :** Dissertation dont le sujet est une question portant sur un extrait du texte à résumer. La dissertation peut prendre

appui sur ledit texte. Elle est d'une longueur libre. Vous devez y consacrer environ 3 heures.

2. Comment construire le plan de la dissertation ?

A. Analyser le sujet

Une seule règle d'or prévaut au début de l'épreuve : correctement analyser le sujet. Ce travail consiste à **cerner les enjeux de la citation**, à **définir sa thèse** et/ou son présupposé, et à comprendre alors quels sont **les principes mis en jeu**. Concrètement, vous pouvez procéder par étapes :

- Recopier le sujet.
- **Expliquer/définir**, chacun de ses mots, interroger leur(s) signification(s), ce qu'ils disent du thème au programme, à quelles grandes idées cela renvoie (dans vos connaissances, dans les œuvres…).
- Penser le sujet en termes de **tensions** : un propos n'est jamais acceptable que **dans une certaine mesure**. Quand vous expliquez les idées du sujet, demandez-vous alors à quoi l'idée exposée par un terme du sujet peut s'opposer à une autre ou rentrer en discussion avec elle, de manière à cerner les problèmes au cœur du propos donné à étudier.
- Au terme de ce travail définitoire et analytique, vous devez être en mesure de répondre à la question suivante : **quelle est la thèse défendue par l'auteur de la citation ?** Cette thèse constitue le point de départ de votre réflexion : c'est à partir d'elle que vous pouvez formuler la problématique.

– En temps limité, cette étape doit vous prendre **5 à 10 minutes**.
– Pour les épreuves où la citation est extraite du texte à résumer, aidez-vous de votre compréhension globale dudit texte pour analyser le propos de l'auteur. Cette pensée doit alors être remise dans son contexte. Parfois, certains textes comportent des arguments qui peuvent vous servir pour la nuance ou le dépassement du sujet : ne vous privez pas de les utiliser !
– Si vous ne comprenez pas certains termes, essayez de penser à des mots de la même famille et tentez, quoi qu'il arrive, d'en donner une définition

propre. Tous les termes sont toujours importants, oublier d'en définir certains peut alors être dangereux.

B. Problématiser le sujet

Un problème philosophique ou de théorie littéraire comporte toujours un débat, c'est-à-dire un questionnement auquel on a à la fois de bonnes raisons de répondre « oui » et de bonnes raisons de répondre « non ». Pour mener une dissertation, il est donc indispensable de **comprendre les enjeux de la discussion**. Le but de l'analyse du sujet est ainsi de **soulever le problème central dans le propos de l'auteur, afin de poser la thèse** (base du problème et de la discussion) **à nuancer et à dépasser**.

Au concours, vous aurez à composer sur des sujets non problématisés : on vous propose une citation, avec laquelle vous devez engager un dialogue. C'est à vous de déterminer quels aspects majeurs du propos suscitent le débat.

- Cette étape ne doit pas excéder **5 minutes**.
- Au stade où vous en êtes, il est bon d'avoir un **projet de problématique**, pour orienter votre recherche d'idées et votre conception du plan. Vous peaufinerez la problématique après cette étape.
- Il est nécessaire de ne pas rester bloqué sur la problématique en début de devoir. Vous pouvez, à partir de votre questionnement du sujet, élaborer déjà des pistes pour votre plan qui vous aideront dans un deuxième temps à formuler votre problématique.

C. Rechercher les arguments et concevoir le plan

Cette étape, dans sa globalité, ne doit pas excéder **30 minutes**.

a. Qu'est-ce qu'un bon plan de dissertation ?

Le plan doit réfléchir de façon globale au sujet, en **dialoguant avec lui**. Il est le squelette de votre pensée, et cette pensée n'est reliée qu'à une chose : la citation ! **C'est à partir de la citation que vous devez réfléchir au thème au programme.** Dans un premier temps, ne

cherchez pas à convoquer les œuvres, qui ne serviront qu'à illustrer votre réflexion.

– De manière générale, ce ne sont pas les œuvres ni les éléments du cours qui créent le plan, mais au contraire le plan qui sollicite les éléments du cours et les œuvres.
– Toutefois, il est possible qu'un élément du cours, que certains passages des œuvres, qu'une référence (philosophique, littéraire…) extérieure aux œuvres du programme vous donnent des idées à ce stade de la réflexion. Servez-vous alors de ces exemples, mais transformez-les en arguments au service du sujet, corrélés aux enjeux de la citation.

b. Comment répondre logiquement à la problématique ?

C'est le plan qui donne les éléments de réponses à la problématique. Comme une dissertation renvoie toujours à un débat, le but du plan est d'exposer les thèses opposées et le dépassement envisageable. Ainsi, le meilleur plan est celui qui apporte une **réponse nuancée** à la problématique, c'est-à-dire dire qui montrera que **dans une certaine mesure, sous certaines conditions** telle réponse est valable et, **au contraire, dans telles autres conditions**, telle autre réponse/solution est valable.

La logique en jeu est alors celle de la **dialectique** :

• Une première partie expose les enjeux de la thèse, explique **dans quelle mesure le propos de la citation peut se vérifier**, plus particulièrement à la lumière des œuvres au programme.

• La deuxième partie montre **les nuances et les limites de cette thèse** : affirmer une chose, c'est toujours en négliger d'autres. C'est ce qu'il convient de montrer dans cette partie.

• La dernière partie tente de **dépasser l'opposition** entre les deux premières. Il faut alors aller plus loin, en abordant un aspect de la problématique non encore développé, **mais qui est essentiel au sujet**, ou poursuivre la discussion du sujet, en allant au-delà de la limite posée en deuxième partie. Il est parfois aussi possible de revenir à un terme de la citation, en lui donnant une nouvelle définition, qui donne un rebond à votre réflexion. Cette partie est évidemment la plus complexe, mais elle est le point d'aboutissement de votre démonstration.

– Il est possible – même si cela est moins souhaitable et plus difficile à tenir – de commencer par l'inverse de la thèse et de revenir à la thèse dans la deuxième partie seulement, si votre plan vous paraît plus logique ainsi.
– Le cas échéant, exposez clairement en introduction la thèse du sujet, et expliquez votre démarche au moment de l'annonce du plan, de manière que le jury comprenne que votre démarche est réfléchie et assumée et qu'elle ne constitue pas un contresens sur le sujet.

c. Comment construire le plan ?

À ce stade du travail, il convient de créer un plan. La façon la plus simple est encore de repartir du sujet. Vous avez dû, au cours de l'analyse de la citation, exposer la thèse, et commencer à la mettre en tension. Repartez de cette tension, justement : elle fonde *a minima* l'objet de vos deux premières parties.

I – Reformulez la thèse du sujet : « **Certes**, l'auteur a raison de penser que… »
II – Formulez les manques de la thèse, l'idée à laquelle cette thèse s'oppose ou les éléments que l'on pourrait objecter à la thèse : « **Mais**, si la thèse peut se vérifier, il n'en demeure pas moins que… et on peut aussi considérer, contre l'auteur, que… »
III – Dépassez l'opposition des deux premières parties : « **Cependant**, au-delà de cette opposition, il est également possible de considérer que… » ou encore « Cependant, ne faut-il pas plus encore, au-delà de l'opposition précédemment énoncée, concevoir que… »

À l'intérieur de vos trois grandes parties délimitées, vous pouvez dorénavant **chercher des arguments**. Essayez d'en formuler idéalement trois. Vous pouvez n'en formuler que deux – à défaut – si vous n'en trouvez pas plus, si vous ne parvenez pas à terminer votre devoir, pour les dissertations en 3 heures, ou à l'épreuve de Centrale-Supelec, dont le nombre de mots est limité.

• Pour la première partie : le plus évident est de **repartir des éléments de la citation** : les arguments sont en fait dans le sujet lui-même.

• Pour la deuxième partie : le plus simple est encore de chercher **une nuance, une limite**, **à chacun des éléments de la citation**. Vous pouvez chercher à nuancer chacun des arguments de la première partie, assez logiquement. Vous pouvez aussi, si cela vous semble plus logique

par rapport au sujet, chercher trois arguments qui justifient la discussion, mais en cherchant à toujours dialoguer avec le sujet.

• Pour la troisième partie : il est difficile ici de repartir d'arguments déjà posés et de les nuancer. Cependant, cherchez à dialoguer avec le sujet en formalisant deux ou trois arguments qui prouvent la thèse de votre dépassement.

– Les titres de vos parties (thèses) et de vos sous-parties (arguments) doivent **impérativement reprendre les mots du sujet ou dialoguer avec eux**. Afin d'éviter le hors-sujet ou le traitement partiel de ce dernier, dites-vous que, si vous ne reprenez pas ces termes, vous ne répondrez pas au sujet !
– Toute la dissertation est un **dialogue constant** avec la citation : c'est votre plan qui constitue la « colonne vertébrale » de votre devoir.
– La logique du plan est toujours identique : illustration/explication de la thèse (I) / discussion de celle-ci (II) / dépassement ou prolongation de la discussion (III).

d. Comment compléter le plan ?

C'est uniquement à cette étape que vous allez puiser dans les œuvres au programme vos exemples. Pour chaque sous-partie, il s'agit d'aller chercher dans votre recueil d'exemples un **passage précis** qui illustre l'idée abordée.

Chaque sous-partie doit proposer une **confrontation de trois exemples**, pris dans chacune des œuvres. Il s'agit de trouver des exemples suffisamment courts et précis à la fois.

– Utilisez des **passages précis des œuvres, courts** de préférence : les longues citations ne sont guère utiles.
– Une **reformulation de passage**, qui cite un ou deux termes importants du texte au programme en lien avec l'argumentation, est tout aussi efficace qu'une citation non commentée, qui seule, ne prouve rien.
– Développez les exemples **en argumentant grâce aux œuvres** : il s'agit de rendre compte de l'argument de la sous-partie, en montrant en quoi l'exemple utilisé valide l'idée.
– Vous pouvez, pour gagner du temps, **regrouper les auteurs** qui pensent la même chose sur une idée, et l'opposer par exemple au troisième auteur. Exemple : *« Cette idée se vérifie notamment dans les œuvres de [auteur 1]*

et [auteur 2], qui développent l'idée selon laquelle… Au contraire, chez [auteur 3], les choses sont quelque peu différentes puisque… ».

D. Bien formuler sa problématique

À ce stade, vous pouvez reprendre la problématique partielle que vous aviez déterminée après l'analyse du sujet, et formuler la tension que vous ferez figurer dans l'introduction.

La problématique doit à la fois être simple et riche. **Elle doit, en partant de la thèse, montrer une tension, la nommer, et annoncer le chemin de votre pensée.** Il conviendra alors, dans la rédaction de votre introduction, après avoir expliqué le sujet, de dire clairement quelle est la thèse de l'auteur et de la mettre ensuite en tension, pour **faire apparaître le problème**.

– Il est bon de poser la problématique à la forme interrogative, en commençant par **« dans quelle mesure »**, ou à défaut par **« comment »**.
– Bannissez les questions commençant par « en quoi », qui n'exposent pas un problème en tension, mais qui invitent plutôt à développer une thèse.
– Au moment de la rédaction, dans l'introduction, soyez attentif à la confusion récurrente entre **l'interrogation directe** et **l'interrogation indirecte**. Exemple : *« Nous répondrons alors à la question suivante : dans quelle mesure l'homme est-il un être de désir ? »* ou *« Au cours de notre développement, nous chercherons alors à nous demander dans quelle mesure l'homme est un être de désir. »*

BILAN : quelles sont les différentes étapes de votre brouillon ?

1.Lire et analyser le sujet.
2.Dresser un projet de problématique.
3.Déterminer les grands axes du plan.
4.Chercher les sous-parties.
5.Compléter sous forme de tirets les exemples pris dans les œuvres, pour étayer les sous-parties.
6.Reformuler précisément la problématique.
7.Rédiger l'introduction, les transitions et la conclusion.

3. Comment rédiger le devoir ?

La rédaction de votre devoir s'effectue directement sur la copie à l'exception de l'introduction, de la conclusion et des transitions, à préparer au brouillon.

– Exprimez-vous à la **troisième personne du singulier** ou à la **première personne du pluriel**, afin de donner un caractère général à votre propos.
– N'utilisez jamais la première personne du singulier.
– Ne mêlez pas dans la même phrase l'emploi du pronom indéfini « on » à celui du pronom « nous ».

A. L'introduction

L'introduction ouvre le devoir et comporte toujours six étapes.

• **Amener le sujet :** on commence par une phrase d'accroche, généralement une référence culturelle prise hors programme. On montre qu'on peut situer le problème dans une problématique plus vaste, empruntée à une théorie littéraire, à une autre œuvre… Servez-vous des cours, des références étudiées à l'occasion d'autres dissertations, résumés, dans l'année.

Cette amorce peut aller dans le sens du sujet, ou en prendre exactement le contre-pied. Elle doit toujours, cependant, avoir un lien explicite avec la citation, que ce soit un lien de similitude ou d'opposition. Un simple connecteur suffit parfois à montrer ce lien.

Terminez cette amorce avec une formule du type « On retrouve une idée semblable chez [*l'auteur de la citation*] lorsqu'il écrit que… » ou au contraire « Pourtant [*l'auteur de la citation*] s'oppose totalement à ce point de vue en affirmant que… », ou encore « [*l'auteur de la citation*] nous pose la même question en se demandant… ».

• **Citer le sujet** en recopiant intégralement la citation.

• **Analyser le sujet :** vous reprenez ici les éléments du brouillon, en reformulant avec vos propres mots les idées exprimées dans la citation. Il s'agit alors de faire apparaître clairement la thèse et ses limites. Cette étape est primordiale, car de cette analyse découle la problématique.

• **Formuler clairement la problématique.**

• **Annoncer le plan**, en formulant successivement les aspects que l'on va aborder mais sans trop en dire encore. Il ne s'agit pas d'annoncer les

sous-parties ici, mais seulement les grands axes (idées directrices) qui vont guider votre réflexion.

• **Présenter le corpus au programme dans l'ordre chronologique de publication, en soulignant les titres des œuvres et en orthographiant correctement les noms des auteurs.**

– L'introduction contient un **paragraphe unique, commençant par un alinéa**.
– Il est **inutile de revenir à la ligne** ou de faire des alinéas à chaque nouvelle étape de l'introduction.
– Utilisez des **connecteurs logiques** à chaque nouvelle étape, pour relier habilement les éléments entre eux.

B. La mise en page

Chaque partie doit faire l'objet d'une mise en évidence rigoureuse. Cette étape formelle marque la réussite de l'exercice et clarifie votre argumentation.

• **Sautez une ligne** entre l'introduction et la première partie. Il en va de même entre deux parties et entre la dernière sous-partie et la conclusion.

• **Rédigez un court paragraphe introductif** à chacune des parties, qui annonce l'axe directeur.

• **Faites un alinéa** à chaque nouvelle sous-partie.

Visuellement, votre correcteur doit suivre votre pensée.

Voici un schéma qui peut illustrer une copie-type :

Annonce de l'axe 1 Sous-partie 1 Sous-partie 2 Sous-partie 3	Transition Annonce de l'axe 2 Sous-partie 1 Sous-partie 2

C. La composition d'une sous-partie

Chaque sous-partie constitue **un paragraphe**, qui est un des arguments de votre devoir. Vous devez toujours commencer votre paragraphe en annonçant votre argument. Puis, vous devez **l'expliquer** théoriquement (quitte à faire appel à une théorie philosophique, historique, littéraire…), et **l'illustrer** ensuite par des exemples, pris dans les œuvres au programme.

D. Les transitions

À la fin de chaque grande partie, il est bon de faire figurer une transition, ou **conclusion partielle**, qui conclut l'axe et amorce un changement de cap. Ce moment rhétorique permet alors de créer des liens entre les deux parties, de tisser la discussion et de maintenir les liens argumentatifs avec le sujet.

E. La conclusion

Rédigée en amont, pour clarifier votre pensée dès le début de la composition et pour éviter de la bâcler en fin d'épreuve, la conclusion comprend traditionnellement deux étapes :

• **un bilan**, récapitulant l'essentiel de ce à quoi on a abouti dans l'argumentation, une réponse claire à la problématique posée en introduction. Il s'agit revenir clairement au sujet, en citant les termes de ce dernier.

• **un élargissement** de la réflexion, **si possible**. Si vous ne savez pas comment ouvrir, finissez par une jolie phrase finale, qui donne une impression d'achèvement à votre devoir.

– Comme pour l'introduction, la conclusion ne contient qu'un seul paragraphe.
– Dans les épreuves en trois heures, gardez **deux heures environ** pour la rédaction.
– Ménagez des **temps de relecture** à la fin de chaque partie, si possible, de manière à éradiquer le maximum d'erreurs.

4. Comment obtenir une bonne note à la dissertation ?

A. Qu'est-ce qui est évalué dans cet exercice ?

Les éléments évalués sont les suivants :

• votre capacité à dégager la thèse d'un sujet, à la problématiser et à la discuter ;

• votre capacité à faire preuve d'esprit critique face au sujet donné ;

• votre capacité à structurer votre argumentation de manière claire, logique et progressive ;

• votre capacité à justifier vos propos en vous appuyant sur votre connaissance des textes au programme ;
• votre capacité à rédiger votre devoir dans une langue maîtrisée.

B. Qu'est-ce qui est attendu, valorisé ou pénalisé au concours ?

On attend	On pénalise	On valorise
Une bonne compréhension de la thèse de la citation, et sa discussion.	Un sujet non analysé, une thèse non prise en compte ni nuancée.	Une thèse bien posée, puis nuancée, un dépassement pertinent des tensions dans la troisième partie.
Une problématique qui mette en tension la thèse du sujet.	Un sujet non problématisé, ou dont la problématique n'est qu'une mise en interrogation de la citation.	Une problématique fine et en tension, rappelée lors des transitions, et qui réinterroge le sujet à chaque instant.
Une organisation du propos en deux parties au moins.	L'absence de plan, ou un plan qui traite chaque œuvre dans une partie.	Un plan en trois parties, qui joue intelligemment avec les termes du sujet, et dont la dernière partie est riche, non répétitive.
La structuration du propos à l'intérieur des parties en arguments qui dialoguent avec le sujet.	L'absence de sous-parties, ou des sous-parties centrées sur un seul auteur, sans confrontation des œuvres.	Trois sous-parties riches et démonstratives, qui précisent la pensée de manière progressive.
La confrontation des trois œuvres au programme dans chaque sous-partie.	Un devoir qui néglige une ou plusieurs des œuvres, qui ne cite pas suffisamment les œuvres, ou qui dise des bêtises à leur propos.	Une parfaite maîtrise des œuvres, citées et argumentées en lien avec le sujet.
Une mise en page correcte du travail.	L'absence de mise en page, une présentation brouillonne.	Une présentation soignée.
Une expression correcte.	Une expression fautive, une syntaxe défaillante.	Une expression fine, un vocabulaire précis et varié.

C. Comment s'autoévaluer ?

À la fin de l'élaboration de mon plan, je m'autoévalue pour ne pas partir sur de mauvaises pistes…

• Ai-je bien identifié la thèse de la citation ? ❑ Oui. ❑ Non.

• Ai-je bien mis en tension cette thèse dans mon plan ? ❑ Oui. ❑ Non.

• Mon plan dialogue-t-il avec les termes du sujet ? ❑ Oui. ❑ Non.

• Ai-je bien utilisé les trois œuvres dans (presque) toutes les sous-parties de mon devoir ? ❑ Oui. ❑ Non.

À la fin de sa rédaction, au brouillon, je me pose les questions suivantes : mon introduction…

• … contient-elle une amorce ? ❑ Oui. ❑ Non.

• … cite-t-elle le sujet ? ❑ Oui. ❑ Non.

• … analyse-t-elle le sujet ? ❑ Oui. ❑ Non.

• … aboutit-elle à une problématique bien formulée, qui met la thèse en tension ? ❑ Oui. ❑ Non.

• … annonce-t-elle le plan du devoir ? ❑ Oui. ❑ Non.

• … précise-t-elle les œuvres au programme ? ❑ Oui. ❑ Non.

À la fin de sa rédaction, au brouillon, je me pose les questions suivantes : ma conclusion…

• … répond-elle à la problématique dégagée en introduction ? ❑ Oui. ❑ Non.

• … dialogue-t-elle avec le sujet ? ❑ Oui. ❑ Non.

• … élargit-elle les perspectives, ou à défaut, soigne-t-elle l'expression de la fin du devoir ? ❑ Oui. ❑ Non.

La mise en page de ma copie met-elle suffisamment en évidence les éléments suivants ?

• Les parties sont-elles clairement annoncées ? ❑ Oui. ❑ Non.

• Des paragraphes délimitent-ils chacune de mes sous-parties ? ❑ Oui. ❑ Non.

• Ai-je bien pensé à ménager des transitions d'une partie à l'autre du devoir ? ❑ Oui. ❑ Non.

En rédigeant ma copie, ai-je bien respecté les éléments suivants ?

- Ai-je bien fait commencer chaque paragraphe par un argument ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je confronté les trois œuvres dans (presque) chaque sous-partie ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je argumenté mes exemples pour illustrer l'idée de chacune des sous-parties ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ai-je été attentif à mon expression ? ❑ Oui. ❑ Non.
- Ma copie est-elle lisible ? ❑ Oui. ❑ Non.

La synthèse de textes

Concours Pré-Master de l'EDHEC

1. Nature de l'exercice

A. Quel est l'esprit de la synthèse de documents ?

Certains concours, d'entrée en écoles de commerce, pour la plupart, comportent une épreuve de synthèse d'un dossier composé majoritairement de textes. Si variés soient les documents, il s'agit de dégager une problématique précise qui rend compte de leurs enjeux communs. Le devoir doit être structuré dans un plan qui hiérarchise et approfondit les réponses à la problématique.

Le seul exercice de synthèse spécifiquement ouvert aux étudiants de CPGE scientifiques compte pour le concours Pré-Master de l'EDHEC (ancien AST1, mais dont les modalités ont changé depuis plusieurs années !). Elle porte sur un dossier de presse de six textes au maximum, à composer en trois heures. L'ensemble du dossier fait environ quinze pages.

Il existe bien une « Analyse et Synthèse de documents techniques et scientifiques » dans le concours APPRENTISSAGE (écoles d'ingénieurs agronomes et vétérinaires). Mais celle-là, qui requiert avant tout des connaissances techniques précises, relève d'une méthode trop spécifique pour être traitée ici.

Les conseils ci-dessous concernent essentiellement l'épreuve du concours Pré-Master.

B. Qu'est-ce que la synthèse ?

a. Quelles sont les consignes ?

La synthèse de textes du concours Pré-Master de l'EDHEC, doit comporter 500 mots (avec une tolérance de plus ou moins 10 %, donc de 450 à 550 mots) et respecter les consignes suivantes :

- mettre une barre tous les 50 mots pour le décompte des mots ;
- indiquer dans la marge le décompte progressif tous les 50 mots (« 50 », « 100 », « 150 », etc.) ;
- indiquer, à la fin de la synthèse, le nombre total de mots.

Aucune appréciation personnelle n'est tolérée. Les adjectifs à caractère énonciatif, qui peuvent valoriser ou dévaloriser les textes, sont donc à éviter. La maîtrise et la qualité de l'expression écrite, la qualité orthographique seront appréciées et prises en compte dans l'évaluation.

b. Pourquoi une synthèse ?

Une synthèse mobilise votre capacité à comprendre rapidement un texte, à en dégager la thèse et les arguments essentiels pour les mettre en relation avec d'autres textes ou documents iconographiques et à les articuler autour d'une problématique.

Chercher une telle problématique à partir de supports parfois disparates constitue le cœur de nombreux métiers, lors de comptes rendus brefs, efficaces et précis auprès de collègues, clients, supérieurs… Et tout n'est qu'une question de méthode pour exceller en la matière.

c. Comment la synthèse est-elle évaluée ?

Les critères spécifiques d'évaluation de la synthèse du concours Pré-Master de l'EDHEC plus spécifiques sont les suivants : « Une synthèse n'est pas une succession de résumés de plusieurs textes : elle implique l'élaboration d'un texte dont la formulation est personnelle et propre au candidat, en restituant des idées, positions ou affirmations qui ne sont pas les siennes. Il faut donner en raccourci la pensée d'un auteur, sans le trahir, sans le dénaturer. »

Outre ces exigences particulières, il s'agit de :

- montrer que l'on a compris les textes et leurs thèses spécifiques ;
- rapprocher les argumentaires entre les textes différents ;
- mettre en évidence les oppositions ;
- trouver la problématique la plus pertinente ;
- proposer une structure homogène et progressive ;
- construire un tout cohérent ;
- reformuler les textes, ne citer que rarement ;

• respecter scrupuleusement l'orthographe et la syntaxe de la langue française ;
• rédiger avec clarté, précision et logique.

Les 5 écueils à éviter

1er écueil : ne pas faire de plan

Des paragraphes clairs et délimités par la typographie doivent apparaître dans votre rédaction.

2e écueil : recopier ou citer les documents

Votre maître-mot : la reformulation !

3e écueil : oublier un document

Il faut faire un sort à chaque document, même ceux qui semblent se distinguer du reste du dossier.

4e écueil : intégrer des données extérieures au dossier

Le dossier constitue le seul et unique support de votre synthèse. Tout au plus pouvez-vous vous aider de votre bon sens et de certaines connaissances pour créer des liens entre les documents.

5e écueil : ne pas suivre l'ordre des textes

Les textes ont été agencés d'une certaine façon à dessein. Ne le perdez pas de vue, au moment d'organiser vos idées. Il s'agit d'une exigence spécifique au concours EDHEC. En général, les synthèses invitent plutôt à brasser les documents.

2. Le travail préparatoire

A. Quelles étapes suivre ?

–Survolez activement les textes et paratextes.
–Lisez chaque texte en en notant précisément les thèses, les arguments, la tonalité et le plan.
–Formulez la question d'ensemble dont tous les textes sont porteurs.
–Trouvez un plan en deux ou trois parties qui répartisse de façon logique les textes, sans en changer pour autant l'ordre.
–Trouvez un titre d'ensemble concis mais qui englobe tous les enjeux majeurs.
–Rédigez le devoir entier au brouillon.
–Recopiez-le au propre.

B. Dans quel ordre les suivre ?

Gardez en tête que les parties du plan sont des réponses possibles à la problématique. Cette dernière se doit d'être plus englobante que les parties, et en aucun cas se contenter de reprendre les titres des parties (et réciproquement). Il peut donc s'avérer plus simple de trouver la problématique après avoir élaboré un plan.

Il est aussi possible de trouver son plan très tôt, lors de la prise de connaissance des textes. Un premier survol donne déjà une idée d'un thème commun. Et dès la lecture du deuxième texte, il se peut que des intuitions surgissent, que l'on insère dans son plan sans hésiter. Le tout est d'ajuster son plan par la suite en le raturant.

C. Trouver un titre thématique

Ni trop large, ni trop précis, le titre doit englober tous les textes, et en particulier leurs thèses respectives. Évitez les phrases ou les groupes verbaux. Vous pouvez opter pour des énumérations et les deux points.

Le rapport de jury du sujet 2019 du concours Pré-Master de l'EDHEC comporte un exemple de copie ayant obtenu la note de 18/20. Le titre de la synthèse était le suivant : « Croire, voir, savoir : relations et causalités. »

D. Trouver une problématique

La problématique s'appuie directement sur le titre thématique. Elle met en exergue les enjeux sous la forme d'une question, qui n'appelle pas une réponse univoque et simple, mais des pistes d'investigation. Le plan explore ces pistes que la problématique ouvre.

Ainsi, dans la copie du rapport de jury de 2019, la problématique choisie était : « Quels liens existe-t-il entre croyance et observation ? »

E. Dresser le plan

Les idées directrices de vos parties doivent être limpides. Aucune approximation ne saurait constituer un axe de réflexion ferme.

La synthèse de textes du concours Pré-Master, sans sous-parties, se contente de regrouper les enjeux des textes tels qu'ils s'enchaînent. N'y passez donc pas trop de temps !

Le bon sens s'avère donc précieux pour faire basculer un texte dans une partie ou l'autre. Il est tout à fait possible de revenir par la suite sur l'un des premiers textes, ou anticiper un texte ultérieur, par comparaison avec les autres. Il s'agit surtout d'épouser la logique du dossier de textes.

La copie du rapport de jury de 2019 suit le plan suivant, en deux parties : 1) Les croyances influencées par d'autres facteurs que l'observation. 2) Croire, une condition nécessaire pour observer.

Ainsi, si la répartition des documents vous semble dialectique, n'hésitez pas à dresser votre plan en conséquence.

3. Rédiger l'introduction

L'introduction de la synthèse du concours Pré-Master de l'EDHEC suit trois étapes :

- accroche/amorce, soit sous la forme d'un exemple pris du corpus, soit sur le thème général abordé dans ce dernier ;
- précisions et définitions d'éléments du thème et de l'amorce, qui conduisent naturellement à la problématique ;
- formulation de la problématique ;

Ces étapes doivent être systématiquement reliées par une certaine cohérence syntaxique, ou des connecteurs logiques.

Pour une synthèse de 500 mots, faites une introduction de 50 à 60 mots.

Certaines étapes de la méthode de l'introduction varient fortement selon le type de synthèse. Dans la plupart d'entre elles, contrairement au concours de l'EDHEC, il faut annoncer le plan.

4. Rédiger le développement

La reformulation des documents est fondamentale. Il ne faut reprendre d'expressions telles quelles qu'exceptionnellement. Des astuces existent pour reformuler, soit grâce à des synonymes, soit par des périphrases, ou encore à l'aide de dérivations du verbe au nom commun, par exemple.

Rédigez au présent de l'indicatif, avec des tournures possibles au passé composé et au conditionnel.

Comptez rigoureusement vos mots pour proposer des paragraphes homogènes. Restez le plus proche possible du nombre exact de mots prescrits. Ne dépassez jamais la marge autorisée, faute de quoi les pénalités vous coûteront cher.

N'anticipez pas sur les idées prévues dans la suite de votre plan : le risque est de se retrouver bloqué ou d'avoir l'impression de se répéter.

Pour la synthèse du concours EDHEC, il est recommandé de tout rédiger au brouillon avant de recopier au propre.

Dans tous les cas, il est vivement conseillé de veiller à ne pas faire d'erreurs d'orthographe au brouillon, en se disant qu'on aura bien le temps de se relire...

5. Rédiger la conclusion

Plus brève encore que l'introduction, la conclusion récapitule le raisonnement suivi dans le développement, avant de proposer une ouverture. Les ouvertures peuvent prendre des tournures variées, mais doivent répondre à deux contraintes : se situer dans la continuité logique du devoir et prolonger la réflexion sans redondance. Ne soyez pas tentés de formuler une considération plus personnelle ou biaisée. Restez neutre, comme partout ailleurs.

6. Quelques conseils de rédaction

A. Entre précision et élégance

La qualité de rédaction comporte deux dimensions majeures : la **précision** et l'**élégance**. Il faut être capable d'écrire exactement ce que l'on souhaite exprimer, dans ses nuances les plus infimes. Pour ce faire, il convient d'employer le vocabulaire et les formulations les plus riches et agréables à lire. Élégance et précision progressent à mesure que l'on acquiert un vocabulaire abondant et varié. Ce travail régulier fait feu de tout bois : on s'efforce de retenir les nouveaux termes que l'on lit, et l'on lit le plus possible en diversifiant les supports.

B. Interrogations directes et indirectes

Que vous formuliez une problématique ou tout autre type de question, il est de très mauvais goût de vous tromper dans la syntaxe de l'interrogation…

Quand vous commencez par un pronom interrogatif, vous inversez le sujet et le verbe et vous mettez un point d'interrogation : « Dans quelle mesure la crise sanitaire **a-t-elle** transformé le monde **?** » / « Pourquoi l'indépendance des journalistes **est-elle** essentielle **?** » / « En quoi l'identité des individus **est-elle** plurielle **?** »

Quand vous commencez par un verbe interrogatif, vous n'inversez pas le sujet et le verbe et ne mettez pas de point d'interrogation : « Nous nous demanderons dans quelle mesure la crise sanitaire a transformé le monde. » etc.

Mais dans ce deuxième cas de figure, afin que la fluidité de la rédaction soit assurée, sans « on » ou « nous », il vaut peut-être mieux abandonner toute tournure interrogative : « Seront évoquées les raisons pour lesquelles l'indépendance des journalistes est essentielle. »

Ce qu'il faut éviter

Tout effort consenti pour éviter d'employer les termes ou tournures suivants constitue un pas vers l'élégance et la précision du propos, et même sa concision :

– Ça (et même « cela » …).
– Chose.
– Dire (l'auteur dit…).
– Faire.
– Montrer que.
– Parler de.
– Les verbes « être » et « avoir » quand ils ne sont pas auxiliaires : des verbes consacrés existent la plupart du temps.
– Texte (mentionner le genre du texte plutôt).
– Aspect.
– Il y a (s'efface facilement)
– Nous voyons / apercevons /. percevons (idem).
– Nous pouvons voir / apercevoir / percevoir (idem).
– Nous remarquons / constatons… (idem).
– Même remarque pour les « on ».
– Ne pas abuser de « permettre ».

C. Le spectre des répétitions

Les répétitions, si elles sont subtiles, permettent de structurer un texte logiquement. En trop grand nombre, elles courent le risque de l'alourdir. Les reprises sont alors d'un grand secours. **Veillez à ce que le mot que vous reprenez soit clairement identifiable, faute de quoi vous courez le risque d'être confus.**

a. Les reprises pronominales

–**Pronom personnel**. Exemple : « Les églises sont des édifices religieux. **Elles** accueillent les croyants qui viennent prier. »
–**Pronom relatif**. Exemple : « Le chanteur, **qui** possède un talent hors normes, se fait acclamer par la foule. »
–**Pronom démonstratif**. Exemple : « Les élèves vont à l'école tous les jours. **Ceux-là** sont parfois évalués par des contrôles. »
–**Pronom possessif**. Exemple : « Ce n'est pas son téléphone portable. Il a oublié **le sien** chez lui. »
–**Pronom adverbial**. Exemple : « Elle a dormi chez sa meilleure amie hier soir. Elle **y** retournera demain. »

b. Autres formes de reprises

–La **synonymie** : on remplace un terme par un autre, qui n'est toutefois que rarement un strict synonyme… Exemple : « Il a pris le **virage** à cent à l'heure. Le **tournant** lui a été fatal. »
–La **dérivation** : des mots de même famille sont utilisés, mais dans des classes grammaticales différentes. Exemple : « Il **reprend** le travail demain. J'espère que sa **reprise** se fera en douceur. »
–L'**hyperonymie** : terme général, qui représente une catégorie plus large. Exemple : « Le peintre Claude Monet a vécu dans l'Oise. **Cet artiste** s'est illustré par ses *Nymphéas*. »
–La **périphrase** : une expression plus longue remplace le terme initial. Exemple : « Il a du mal avec l'orthographe en français. Parfois, on peut même constater qu'il malmène **la langue de Molière**. »

L’oral

1. Qu’est-ce qu’un oral de français-philosophie ?

A. Des épreuves décisives

Il va sans dire que les épreuves orales des concours des différentes écoles constituent un **enjeu décisif**. Elles départagent les simples admissibles des admis. L’épreuve de français-philosophie échappe d’autant moins à la règle que l’on a coutume de dire qu’elle sert de juge de paix entre les cadors en matières scientifiques.

Il s’agit donc très tôt de prendre conscience que l’oral doit se préparer dès l’instant où l’on commence à préparer l’écrit. Faites d’une pierre deux coups en gardant toujours en tête l’oral, ce qui n’est pas si difficile puisqu’en deux années, au moins, de classe préparatoire, vous êtes régulièrement amené à vous exprimer en colle…

> L’oral de français-philosophie diffère considérablement d’école en école. Renseignez-vous donc en priorité sur le **site de l’école** dont vous passez l’oral. Surtout, l’épreuve orale comportant souvent un entretien de personnalité, récoltez un **maximum d’information** sur la vie de l’école, la ville où elle se situe, les associations d’étudiants, l’offre de formation.

B. Des épreuves de communication

Si les connaissances et les capacités de réflexion importent au plus haut point, une épreuve orale est d’abord une situation où des interlocuteurs humains se font face. Vous serez donc jugé pour une certaine aisance **dans l’expression et la communication**.

Naturellement, il convient de se vêtir d’une **tenue appropriée**. Sans aller jusqu’à la cravate, évitez les tennis et les pantalons décontractés. En revanche, soyez à l’aise dans vos vêtements, notamment en cas de températures élevées, ce qui se produit souvent la saison des concours.

Ayez l’air confiant, regardez le jury dans les yeux, avec un visage animé. Variez vos intonations afin d’accentuer les idées les plus

importantes. **Donnez de l'âme à votre prestation.**

Pour ce faire, reposez-vous sur une **belle élocution**. Votre phrasé doit être clair et intelligible. Votre voix doit s'imposer, sans crier toutefois. Enfin, tâchez de suivre un **rythme dynamique**, mais pas non plus effréné. De **courtes pauses** aident parfois à reprendre votre souffle et à insister sur certaines articulations de votre exposé.

Tout candidat a le droit d'être nerveux. Il faut réussir à **maîtriser les manifestations de votre stress**. Prenez garde notamment à votre posture, à vos gestes et à certains tics. C'est à cela que servent les entraînements avec des proches. Attention cependant à ne pas avoir l'air trop détendu, le jury n'apprécie pas les familiarités ni la désinvolture.

Pour ce qui est de l'expression en elle-même, adoptez évidemment un **niveau de langue soutenu**. Du moins, évitez tous les termes familiers et certaines exclamations peu élégantes. Soyez **le plus précis possible dans votre vocabulaire**. Le sens de la nuance doit émaner de chacune de vos phrases. Les synonymes sont d'un bon secours.

2. Les épreuves orales X, Mines-Ponts, ESM, Mines-Telecom

A. L'épreuve orale de français à l'École polytechnique, ESPCI

a. Nature de l'épreuve

- **Coefficient :**
  –pour les filières MP et PC : 8 ;
  –pour les filières PSI : 6.
- **Durée de l'épreuve :**
  –45 minutes de préparation ;
  –30 minutes de passage, décomposé en deux temps (voir ci-dessous).

  Le but de l'épreuve : cette épreuve a pour but d'évaluer l'aptitude des candidats à dégager objectivement les idées essentielles d'un texte et leur enchaînement, à montrer leur portée, à mettre en œuvre leurs connaissances comme leur pratique de l'argumentation, et à à conclusion.

En introduction, l'enjeu choisi et ses notions doivent être mis en perspective, analysés et définis clairement pour aboutir à une problématique et à un plan. L'annonce du plan permet, dès l'introduction, de révéler l'articulation logique des différentes parties. Dans le développement, ayez recours à des références culturelles diverses. Ne bâclez pas la conclusion : elle permet de mettre en exergue tout votre cheminement.

Un **entretien**, qui a pour vocation d'approfondir certaines idées, de s'assurer de la bonne compréhension de certains mots, et de revenir sur d'éventuelles imprécisions. Cette dernière étape dure **10 à 12 minutes**.

b. Conseils spécifiques à cette épreuve

L'excellence exigée par l'admission à la prestigieuse École polytechnique s'applique à la fois à **la culture (littéraire, philosophique et même historique) du candidat et à la qualité de sa réflexion et de son expression**.

Le rapport de jury 2024 des filières MP et PC conseille aux candidats de *« relire leurs cours d'histoire, de lettres et de philosophie pour nourrir leur réflexion à terme, et leur fournir des exemples qu'ils pourront développer »*. Il souligne la nécessité que *« ces exemples soient pertinents, variés et maîtrisés »*.

Cependant, on n'attend pas de vous une érudition sans faille. Les questions de l'entretien qui vous paraissent insurmontables ou semblent exiger une connaissance pointue de tel ou tel champ constituent souvent simplement des occasions pour vous d'approfondir votre réflexion ou d'apporter de nouvelles références à un développement parfois déjà assez riche !

Le rapport de jury 2024 de la filière PSI insiste sur cette bienveillance du jury qui *« ne cherche pas à piéger les candidats mais plutôt à leur permettre d'exprimer tout leur talent et de manifester leur à-propos »*. Et le rapport de poursuivre : *« Ainsi, même un candidat qui serait déçu de l'exposé qu'il a livré devrait se saisir avec courage et énergie de cette chance qui lui est donnée de faire valoir ses qualités. »*

B. L'épreuve orale à Mines-Ponts

a. Nature de l'épreuve

- **Coefficient :** 6 pour les filières MP, PSI et PC.

- **Durée de l'épreuve :**
  –30 minutes de préparation ;
  –30 minutes (20 minutes au maximum d'exposé) de passage, décomposé en trois temps.

  Le but de l'épreuve : apprécier chez le candidat les capacités d'expression, la correction de la langue orale, la compréhension et restitution de la pensée d'autrui, l'aptitude à développer sa pensée de façon argumentée, ordonnée et convaincante, ainsi que son sens du dialogue.

  Le support : l'oral prend appui sur un texte de réflexion contemporain postérieur à 1950, en dehors des programmes des concours écrits de l'année en cours et de l'année précédente, d'une longueur de 700 mots environ (une page) et dont les lignes sont numérotées. Il peut s'agir d'un texte traduit d'une langue étrangère. Seul le nom de l'auteur apparaît, sans mention de date, afin de se focaliser sur le texte et sur ses enjeux.

  Le candidat doit procéder à une **analyse du texte (5 à 7 minutes)**, puis à un **développement personnel (12 à 15 minutes)**. L'examinateur conduit ensuite un **entretien d'environ 10 minutes** avec le candidat.

b. Conseils pour les différentes parties de l'épreuve

1Ł'analyse du texte : Ni résumé ni commentaire à vide des procédés rhétoriques du texte, l'analyse en révèle l'argumentation ou les traits saillants. Plutôt qu'une paraphrase du texte, il s'agit au contraire montrer sa **spécificité, dans le contenu comme dans le style**.

Après avoir **présenté le texte brièvement**, on annonce **le thème et la thèse** le plus clairement possible, en une courte phrase. **Le registre du texte** (polémique, ironique, satirique), **le niveau de langue** (surtout s'il est inattendu, comme un niveau de langue familier) peuvent être relevés juste après, si vous l'estimez utile.

Il faut ensuite annoncer la **structure globale** du texte, en dégageant les idées majeures et en soulignant leur articulation. Selon le rapport de jury 2024 *« un plan évasif et dépourvu de consistance souligne la faiblesse de la compréhension du texte. Trop souvent, le candidat entre trop dans le détail dès l'introduction de son analyse »*.

Utilisez bien les numéros de lignes du texte.

Pour ce qui est du **développement**, on revient sur les **arguments principaux** du texte *« dans la mesure où ils appellent un éclaircissement et présentent un élément saillant »*.

Vous dépeignez la **cohérence** et la **logique interne** du raisonnement présenté, sans faire un montage de citations qui consisterait à relire des phrases entières. Reformulez le texte en mettant en valeur l'enchaînement logique des idées.

En somme, vous analysez la **stratégie argumentative** de l'auteur.

- **Restez neutre :** vous vous contentez de rendre compte de la pensée d'autrui sans la juger. Pour ce faire, être capable d'identifier les **types d'arguments ou de raisonnements** constitue un indéniable atout.
- Le jury 2024 conseille particulièrement aux candidats d'**annoter leur texte**, preuve qu'ils ont tâché de le travailler au plus près. Un texte vierge apparaît comme une absence de repérage des articulations logiques ou moments de l'extrait.
- Également conseillé, l'emploi du **dictionnaire** peut s'avérer salvateur en cas d'incertitude. Il indiquera aussi la polysémie d'un terme que vous pensiez maîtriser pleinement.

2Le développement personnel : Comme pour l'épreuve de Polytechnique, le **développement personnel (12 à 15 minutes)** prend la forme d'une petite dissertation orale dont le candidat choisit le sujet. Il se concentre sur la thèse ou l'une des hypothèses saillantes du texte, en choisissant par exemple une phrase qui l'illustre. Il s'agit donc d'opter pour un aspect qui éveille l'intérêt et suscite le débat ou des approfondissements.

À partir de ce sujet, on propose une introduction, un développement en deux ou trois parties, et une conclusion. Dans l'introduction, **annoncez le sujet choisi avant de préciser votre problématique**. Le rapport de jury 2024 prône une formulation simple, mais précise de cette dernière : *« Il arrive assez régulièrement que la formulation de celle-ci soit négligée, confuse, voire éludée. »* D'autant qu'*« il est regrettable que les problématiques fassent rarement l'objet d'un travail de justification et de définition »*. Explicitez donc le rapport entre le texte et la question qu'il suscite, à travers une analyse véritable des termes.

Il est de nouveau particulièrement conseillé d'avoir recours au dictionnaire : *« Certains candidats, qui avaient eu l'idée de vérifier la définition des termes de leur problématique dans le dictionnaire, ont ainsi livré d'excellentes prestations. »*

3Ł'entretien : Comme pour l'École polytechnique, l'entretien revient sur la prestation du candidat, dans une optique de clarification de la compréhension tout comme d'approfondissement de certaines idées. Le jury 2024 tient à mettre à l'aise les futurs candidats, en les invitant à *« l'aborder d'une manière ouverte, [à] **ne pas être sur la défensive**, mais dans le dialogue, [à] percevoir les questions comme des occasions d'aller plus loin, de préciser sa pensée, de montrer ses connaissances et de faire preuve de qualités d'échange »*.

C. L'épreuve de l'entretien avec support technique de Mines-Telecom

a. Nature de l'épreuve

- **Coefficient :** 7 pour les filières MP, PSI et PC.
- **Durée de l'épreuve :**
  –pas de temps de préparation ;
  –25 minutes de passage.

  Les buts de l'épreuve : évaluer votre curiosité, votre ouverture d'esprit, votre capacité à réagir rapidement, à rebondir, à convaincre, votre créativité, votre autonomie et votre capacité à dialoguer.

  Le support : deux cartes avec une image ou un pictogramme vous seront attribuées aléatoirement, l'une indiquant une technologie, l'autre une problématique actuelle. Vous aurez la possibilité de choisir entre deux technologies proposées.

  L'épreuve se divise en **deux parties**. Le jury en face du candidat est composé de deux personnes, l'une issue de l'école et l'autre du monde de l'entreprise.

  Dans un premier temps, il s'agit de développer et d'évaluer les possibilités qu'une **technologie spécifique** peut offrir afin de **répondre à une problématique actuelle**, à un **grand enjeu du monde contemporain**. Pour cela, après avoir choisi l'une des deux technologies, vous aurez 3 minutes au maximum de réflexion, puis

3 minutes au maximum pour exposer votre idée (par exemple : un produit ou un service qui utilise cette technologie et réponde à cette problématique).

Dans un deuxième temps, un **entretien avec le jury** a lieu, afin de :

–vous inviter à préciser ou à développer vos propositions ;

–vous questionner sur votre parcours, vos centres d'intérêt, votre projet professionnel.

b. Conseils spécifiques à cette épreuve

Comme il ne s'agit pas d'un test de connaissances, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse aux questions qui vous seront posées. Appuyez-vous sur votre bagage technique acquis lors de votre formation en CPGE et sur vos goûts et centres d'intérêt dans le domaine des technologies.

> Mettez en évidence **vos passions, vos souhaits de formation, vos projets professionnels**, etc. Exprimez-vous avec conviction, prenez le temps de développer clairement vos idées. Écoutez attentivement le jury et répondez précisément à ses questions.

3. L'épreuve de l'entretien seul

A. Nature de l'épreuve

Chaque école pour laquelle existe une épreuve d'entretien dans la phase d'admission impose ses propres modalités. Reste que toutes les compétences évoquées dans les entretiens des épreuves précédentes sont applicables. À celles-là s'ajoute en général **une dimension nettement plus personnelle**.

Vous devez donc, en amont, **prendre du recul sur vous-même et sur le monde**. Comme y sont habitués les étudiants américains, soyez capable de **vous présenter en quelques traits**, même schématiques. Nul besoin d'être parfaitement au clair ou à l'aise avec vous-même (quoique cela aide !), il s'agit surtout de ne pas être déstabilisé au moment de parler de vous. Si la sincérité est de mise, n'allez cependant pas trop loin : faites en sorte que ressorte avant tout une **image positive et naturelle** d'un étudiant qui ne manquera pas de contribuer à l'énergie d'une bonne école !

En outre, renseignez-vous sur **l'actualité**, les enjeux de société, l'écologie, les conflits dans le monde, les polémiques, et certains faits divers. Consultez, pour ce faire, les sites des grands quotidiens, ou encore des ouvrages qui reviennent sur les faits marquants de l'actualité de l'année écoulée. Abonnez-vous aux newsletters du *Monde*, de France Culture : en lisant seulement les titres et les premières lignes, vous aurez une idée des informations importantes au jour le jour.

Vous pouvez vous entraîner à répondre de façon convaincante aux trente questions présentées aux pages suivantes.

B. Trente exemples de questions classiques en entretien

a. Première catégorie : sur votre personnalité

1. Quelles sont vos plus grandes qualités ?

2. Quels sont vos plus grands défauts ?

3. Quel genre de musique écoutez-vous ?

4. Êtes-vous plutôt solitaire ou sociable ?

5. Aimez-vous prendre des initiatives ?

6. Avez-vous de bonnes capacités d'adaptation ?

7. Aimez-vous travailler en équipe ?

8. Si vous étiez président de la République, quelle serait votre première mesure ?

9. Dans quels domaines allez-vous chercher à vous améliorer ces prochaines années ?

10. Comment vos amis définiraient-ils votre personnalité ?

11. Quel est le sujet ou le domaine que vous maîtrisez le mieux ?

12. En qui vous reconnaissez-vous le plus entre Elon Musk, Stephen Hawking et Thomas Pesquet ?

b. Deuxième catégorie : sur votre expérience

13. Avez-vous voyagé et le souhaitez-vous à l'avenir ?

14. La prépa vous a-t-elle apporté autre chose que des connaissances ?

15. Vous êtes-vous déjà engagé(e) bénévolement ?

16. Vous a-t-on déjà confié des responsabilités ?

17. Quel épisode de votre vie vous a le plus marqué(e) ?

18. Avez-vous une expérience professionnelle ?

19. De quelle réalisation personnelle êtes-vous fier/fière ?

c. Troisième catégorie : sur le monde

20. Qui a obtenu le prix Nobel de physique/de chimie cette année ?

21. Comment fonctionne un barrage hydraulique ?

22. Sur quel principe moral êtes-vous le plus intransigeant(e) ?

23. Êtes-vous inquiet/inquiète pour la France ? Et pour l'humanité ?

24. Quels sont les défis prioritaires qui se présentent à l'être humain pour les siècles à venir, selon vous ?

d. Quatrième catégorie : sur l'école

25. Selon vous, quel est le rôle d'un ingénieur ?

26. Quelle association de notre école a suscité votre curiosité ? Pourquoi ?

27. En quoi notre école bénéficierait-elle de votre présence ?

28. Où vous projetez-vous dans dix ans, idéalement ?

29. Avez-vous une question à nous poser ?

30. Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans notre offre de formation ?

4. Les écueils à éviter à l'oral

A. Le stress

Tout le monde éprouve du trac au moment d'une performance orale. Chanteurs, hommes politiques, professeurs le ressentent forcément avant leur prise de parole, et parfois même pendant, surtout si elle comporte un certain enjeu, ce qui est votre cas, vous qui avez travaillé si dur pour être admissible.

Faites-en une force. On parle couramment de **stress positif**, qui génère de l'adrénaline et nous rend efficaces et déterminés. Sachez donc cultiver le stress qui vous mobilise et maîtriser, voire étouffer, celui qui vous tétanise. Les exercices de **visualisation méliorative** ainsi que des entraînements fréquents vous aideront à surmonter votre appréhension.

B. L’excès de confiance

À l’inverse, l’**arrogance** peut jouer en votre défaveur. Ayez l’air sûr de vous, mais avec cette modestie qui commence par une écoute sincère des interventions ou questions de votre jury. Un équilibre subtil doit donc être atteint dans vos prises de parole.

> Il est notamment tout à fait légitime d’ignorer la réponse à une question de connaissance. **Admettre son ignorance ponctuelle** est une preuve d’honnêteté et vaut toujours mieux que de bluffer.

C. La passivité gestuelle

Adoptez une **attitude expressive**, tant pour ce qui est du regard, du visage que des gestes. Effectuez de préférence des gestes à connotation positive. Ayez recours aux **mains actives**, les doigts écartés, ou au doigt pointé en l’air, et aux pouce et index joints, tous trois à valeur explicative. De temps en temps, vous pouvez vous frotter les mains, signe de plaisir. Quand vous écoutez votre jury intervenir ou vous poser une question, **joignez vos mains**, les coudes sur la table. Vous pouvez même appuyer votre menton sur vos mains. Attention cependant à ne pas effectuer tous ces gestes en même temps !

D. Tics et gesticulations intempestives

Les **gestes de compensation** sont vos ennemis, à l’image des mains dans les cheveux, sur le visage, qui remontent vos lunettes sur votre nez (sans qu’elles soient pour autant tombées !) ou qui grattent sans démangeaison. De façon générale, se toucher le corps et mettre sa main devant la bouche traduisent un manque de confiance en soi. Ne croisez pas non plus les bras ou les doigts, signes de stress de l’orateur. Quant à la tête, si vous la tenez, vous avouez les difficultés que vous rencontrez.

E. Une mauvaise gestion du temps

Vous êtes encore dans votre développement quand le jury vous demande de conclure. N’insistez pas : venez-en tout de suite à votre conclusion. Un jury qui prend du retard est forcément un jury agacé. Les quelques minutes que vous aurez grappillées joueront immanquablement

contre vous. Concentrez-vous sur l'entretien : ce sera le moment pour développer ce que vous n'avez pas eu le temps d'évoquer.

5. Des conseils de langue

A. Une syntaxe orale claire, précise et variée

La simplicité et la clarté sont les reines d'une expression efficace à l'oral, plus encore que le raffinement et l'élégance. Faire comprendre son raisonnement et ses idées, telle est la priorité de tout orateur. Pour ce faire, privilégiez les **phrases courtes**. Vous pouvez allonger certaines phrases, mais entrecoupez-les toujours de **propositions plus concises et percutantes**.

La structure classique de vos phrases affirmatives suit **l'ordre « sujet-verbe-complément »**. En général, une phrase sur deux doit être construite ainsi. La règle suivante a d'ailleurs fait ses preuves : **une phrase par idée**.

Au reste, un discours captivant **varie les types de phrases**. En plus de phrases affirmatives classiques, agrémentez donc vos prises de parole de **questions** (simples ou rhétoriques), de **phrases nominales**, et, si le sujet s'y prête, **d'exclamations** et **d'injonctions**. Tout est évidemment une question de mesure : ne vous emportez pas lorsque le contexte ne s'y prête pas.

À l'oral, l'unité de la phrase s'entend par les **pauses** que vous prenez : **courtes** (virgules) ou **longues** (points ou points-virgules). N'hésitez pas à bien les marquer.

B. Un vocabulaire riche

L'ampleur du lexique est d'autant plus grande qu'il est composé d'une multitude de **mots qu'on emploie spontanément**. Ensuite, plus on connaît de mots même **sans avoir l'idée de les employer**, mieux on est armé pour s'exprimer à l'oral. L'enrichissement de son lexique comporte trois phases :

- **l'appropriation** de termes que l'on ne connaissait pas auparavant ;
- **l'emploi courant et fréquent** de termes soutenus ;
- la connaissance précise du **sens** de termes déjà entendus.

Soyez toujours **le plus précis** possible. « Guilleret » n'est pas l'exact équivalent de « joyeux ». N'est pas tout à fait « exaspéré » quelqu'un qui éprouve de « l'amertume ». Un homme « maigre » est certes « mince », mais à un degré très élevé.

C. Des répétitions à modérer

Si elles ne sont pas à fuir coûte que coûte, les **répétitions** font cependant souvent mauvais effet. Les **pronoms personnels de troisième personne** permettent de les contourner : « Les atomes sont les plus petites parties d'un corps simple. **Ils** peuvent se combiner chimiquement entre **eux**. » De même, grâce aux synonymes, les redondances disparaissent du texte : « Le conducteur a pris le **virage** à **toute vitesse** avant de finir dans le mur. Le **tournant** était trop serré pour pouvoir le négocier correctement à **cette allure**. »

Par souci d'élégance, et surtout de précision, certains verbes peuvent être substitués aux plus courants. En voici quelques exemples :

Verbe à remplacer	Suggestions d'autres verbes
Être	Constituer, sembler, paraître, exister, devenir, avoir l'air, figurer, représenter, apparaître, demeurer, rester.
Avoir	Comporter, contenir, compter, entraîner, éprouver, obtenir, posséder.
Faire	Effectuer, causer, commettre, composer, créer, engendrer, construire, fabriquer, produire, réaliser
Dire	Évoquer, suggérer, affirmer, rétorquer, annoncer, répliquer, contester, expliquer, exposer, dévoiler, confier, prétendre, prononcer, objecter, raconter, narrer, soutenir, prétendre, indiquer, révéler.

D. Les connecteurs logiques

Les **connecteurs logiques** appartiennent au bagage lexical de tout orateur chevronné ou en puissance. Les conjonctions de coordination (« donc », « mais », « et », « ou »…) sont vos alliées, de même que les adverbes (« cependant », « par conséquent », « en outre »…) et les conjonctions de subordination (« parce que », « tandis que », « de même que »…)

Attention à ne pas en abuser non plus, surtout à l'oral. Dans la pratique, **un connecteur logique toutes les quatre phrases suffit**.

Le reste du temps, la logique transparaît de l'enchaînement des idées, de synonymes et de l'emploi de **déterminant démonstratifs** : « ce », « cette », « ces », auxquels peuvent s'ajouter les particules « -ci » et « -là ». Par exemple : « La neurofibromatose est une maladie génétique rare. Cette maladie-là engendre une formation de kystes sur tout le corps. »

Les **pronoms démonstratifs** fonctionnent aussi souvent : « celui-ci », « celui-là », « ces derniers », et toutes leurs déclinaisons.

6. Qu'est-ce qui est attendu, valorisé et pénalisé à l'oral ?

On attend	On pénalise	On valorise
Un niveau de langue correct.	Une expression relâchée.	Une expression orale riche et élégante.
Une analyse sérieuse des textes et des sujets.	Une analyse superficielle des textes et sujets.	Un travail lumineux d'analyse de texte et de sujet.
Une bonne culture littéraire et générale.	Le manque de références.	Une connaissance intime et variée de la littérature, des arts, de la philosophie.
Une structuration logique de son propos.	L'absence de structure.	La structuration subtile et approfondie d'un vrai raisonnement.
Une attitude communicative.	Le repli sur soi et ses notes.	Une réelle aisance à l'oral.
La volonté d'échanger avec le jury.	Le refus de développer ses réponses et rebondir.	La mise en place d'un véritable dialogue agréable et fructueux.
Une certaine détermination.	Une attitude arrogante.	Une confiance en soi maîtrisée.
Une posture droite et une gestuelle coordonnée.	Une posture avachie et une gestuelle répétitive ou aléatoire.	Une gestuelle expressive, sans excès.
Une voix audible et un propos intelligible.	Une voix inaudible et un propos inintelligible.	Une modulation efficace de la voix selon la nature du propos et l'étape de l'épreuve.
Une connaissance minimale de l'école à laquelle vous souhaitez accéder.	L'ignorance des spécificités de l'école.	Une connaissance précise des associations étudiantes, de la ville, des formations proposées par l'école.

PARTIE 5

Sujets et corrigés

Sujets de résumé

Sujet 1 : résumé CCNIP en 100 mots (± 10 %)

L’art de vivre animal

La patience de la panthère n’est pas une vertu morale d’élévation au-dessus de l’animal archaïque et primal qu’on pense tapi dans nos fors intérieurs, ce n’est pas une muselière mise par la Raison à nos passions prétendument bestiales. Pratiquer cette patience revient à “activer en soi les pouvoirs d’un corps différent” comme l’écrivait l’anthropologue Eduardo Viveiros de Castro pour définir la métamorphose. Cela constitue une métamorphose au sens animiste, mais enrichie d’une compréhension éco-évolutive de ces puissances animales qu’on porte en soi.

Car la patience comprise comme maîtrise de ses impulsions et de son discours intérieur, conçue dans toute la philosophie, du zen au stoïcisme, comme sol de la sagesse qui cherche, se trouve probablement en un sens à de plus hauts degrés chez le lynx à l’affût, l’ours pêcheur, la panthère à l’approche, que chez nous. Car ils possèdent plus spontanément que la plupart d’entre nous cette liberté à l’égard des pensées parasites (ce qui est aussi leur impuissance). Il nous faut l’acquérir. Nous humains sommes assaillis chaque fois qu’il faut être pleinement là par ce discours intérieur infini qui éloigne de la pleine conscience. Les dispositifs de captage de l’attention contemporains nous rendent incapables de fixer notre concentration sur un présent, sur un désir suivi, d’aller au rythme des choses.

Seul le penseur occidental est assez bizarre pour croire que la sagesse consiste à s’éloigner de l’animal en lui, à s’élever sur ses décombres : le sage zen, il me semble, entend bien se rapprocher de son chat - de ses puissances de sagesse propre. Je songe aussi au pinson qui chante au matin dans le nichoir sur la terrasse, et me ridiculise de penser déjà à demain, à l’an prochain.

Il y a peut-être une éthologie[1] à faire des sagesses animales. La sagesse de la panthère, par exemple s’élargit au-delà de son ardente

patience. La souveraineté tranquille du félin solitaire, sa capacité à inhiber la pensée associative aliénante, à jouir des plus infimes dons du monde vivant autour, en font un maître de sagesse domestique qui inspire probablement les plus sages, en inventant une allure de la vie que les humains, primates sociaux voués aux jeux de pouvoir et d'influence, n'ont pas su inventer seuls. Pour des raisons d'évolution, le félin solitaire a inventé une forme de vie éthologique qui est une souveraineté sans sujets. Ou : comment être un roi sans avoir de pouvoir sur personne, voilà le paradoxe - sans posséder personne, et donc sans être possédé par personne. À regarder bouger la panthère des crêtes, ou votre chat dans le salon, il est clair qu'ils ont trouvé un ethos de majesté auquel les grands rois de la terre ont rarement atteint. Leur indépendance est le privilège éthologique des rois sans royaumes, indétrônables parce qu'ils n'ont rien à perdre, impossibles à assujettir à notre pouvoir parce qu'ils n'ont de pouvoir sur personne. Le félin solitaire est impérial sans empire autre que sur lui-même. Très peu de veulerie dans son éthogramme, car il n'a pas ou peu de besoin vital qu'il ne sache combler seul ; et pour cette raison, son affection est quelque chose comme un don volontaire, non l'expression d'une dépendance. Il y a cette formule de Nietzsche qui est énigmatique comme idéal politique : "Il n'y a de maîtrise qu'entre maîtres." Elle devient évidente à vivre avec des félins. Mille autres formes de vie ont d'étranges sagesses, souvent involontaires et sans langage, qu'on peut apprendre.

Et pourtant nous sommes les héritiers d'une culture qui, dans ses grandes lignes, a pensé la sagesse comme élévation au-dessus de l'animal, en soi et hors de soi. Pour cela, il a fallu défigurer l'animal réel, l'ériger en repoussoir où sont projetés tous les vices de l'humain (il serait féroce, bestial, incapable de maitriser ses pulsions violentes ou sexuelles, imprévoyant...).

D'autres héritages sont plus lucides : certaines sagesses antiques (celle des cyniques et des sceptiques) travaillent à retrouver une quiétude animale d'avant le langage - le nom même des cyniques devient moins énigmatique à la lumière de cette idée. Le chaman amérindien Davi Kopenawa a aussi cette étrange sagesse : il chérit ses plumes d'ara, car elles lui confèrent le pouvoir animal de l'éloquence, pour aller parler avec les chefs blancs en costume trois-pièces qui détruisent la forêt.

Ce que l'on peut apprendre de la souveraineté sans sujets du félin solitaire, de la dispersion curieuse du corbeau, du goûteur infatigable qu'est le renard, de la concentration sans pensées parasites de l'ours, ce sont des arts animaux, des arts de vivre animaux qui, cachés à l'intérieur, nous ont toujours nourris de leur puissance, des arts que nous n'avons fait qu'infléchir, ou oublier.

C'est une logique de la différence sans orgueil d'être unique. Entre les vivants, pas de différence de nature ou de degré, mais une différence de problèmes à résoudre et d'histoire évolutive. C'est une logique de la parenté où les puissances sont partagées ; la vie dehors et dedans est fascinante, et certes, les autres animaux ne savent pas résoudre des équations différentielles, mais qu'importe en vérité ?

Sur la piste animale, de Baptiste Morizot, © Actes Sud 2018

Sujet 2 : résumé Centrale en 200 mots (± 10 %)

Mais j'en viens à l'argument, après cette digression sur les paysages qui ont marqué mon enfance : aujourd'hui, la rencontre avec la beauté naturelle n'est souvent possible que si l'on accepte d'avoir un *regard sélectif*.

En Europe occidentale – mais il en va ainsi désormais de nombreuses parties du globe –, nous ne sommes plus confrontés à des forêts primaires, ni à la démesure géologique du désert, ni aux steppes craquelées de gel du Nord. Les grands espaces, la *wilderness* ne sont pas pour nous. Ma thèse est cependant que cela ne nous prive nullement de satisfactions esthétiques tout à fait valables. Il n'est pas exclu, à la limite, qu'on puisse s'émerveiller d'une feuille d'arbre ou même d'une pousse d'herbe tenace qui a réussi à jaillir de la fissure d'un trottoir. Quoi qu'il en soit, un essai sur la beauté de la nature ne saurait poser, dès l'abord, comme condition, que nous n'en faisons l'expérience authentique que dans des parcs naturels, des sites aussi exceptionnels que les falaises de Santorin ou encore des terres que leur caractère hostile – toundras, jungles – a miraculeusement préservées.

Il existe, en particulier dans les magazines et les films documentaires d'aujourd'hui, une tendance à la magnification aristocratique de la nature : à grands renforts d'expéditions coûteuses, de raids en 4 x4 ou en

hélicoptère vers les régions les moins touristiques de la planète, jamais desservies par les lignes d'aviation commerciales, les photoreporters rapportent des clichés merveilleux qui nous restituent le spectacle d'une terre quitte de toute intervention de l'humanité. Qu'ils choisissent de parcourir les régions les plus escarpées et les plus malfamées à vélo, à cheval ou à pied, les écrivains de littérature de voyage tombent dans le même travers et nous rapportent des descriptions de splendeurs auxquelles seule une solide constitution physique donne accès. Mais c'est, à mon avis, placer la barre bien trop haut, et l'effet est contre-productif. Ces photographies, ces récits sont censés entretenir en nous l'amour de la nature, voire provoquer un sursaut de conscience écologique, mais à rebours de ce grand dessein, ils nous écrasent en nous présentant une réalité que nous n'aurons jamais les moyens d'aborder, un monde dans lequel nous ne vivons pas et que nous savons hors d'atteinte. Je suis pour une conception plus démocratique et plus immédiate du contact avec la nature. Selon moi, même dans une plaine céréalière, même en bordure d'une cité-dortoir, même en banlieue, la beauté naturelle est là, et nous avons des rendez-vous intermittents et secrets avec elle, si du moins nous savons lui ouvrir nos yeux et notre cœur. Le soleil se couche aussi derrière les barres de HLM.

Ce n'est pas seulement par souci politique que je tiens cette position, mais parce que notre sensibilité fonctionne ainsi, me semble-t-il : il m'est arrivé d'être en voyage dans quelque lieu privilégié, exotique, superbe, malheureusement à ce moment-là je n'étais pas dans les bonnes dispositions, les portes de ma perception étaient fermées et je n'ai pas éprouvé le quart des émotions que m'ont offertes la Fosse-aux-Chats, ou le saule foudroyé qui se dresse au bord de la route de Gizay, ou le brouillard naissant des labours poitevins en hiver, ou le son de la pluie crépitant sur les aiguilles de la sapinière du bois des Cartes.

Quand j'allais au square, à sept ou huit ans, dans le quinzième arrondissement de Paris, j'avais remarqué un gros nodule de silex fiché au milieu d'une allée. Les pieds des passants frappaient dessus, comme les roues des vélos, sans jamais le déloger. Je l'adorais. J'ai essayé, à plusieurs reprises, de gratter avec des bâtons autour de ce nodule pour l'extraire, en vain. C'était le minuscule square Desnouettes bétonné, nous étions à trois cents mètres du périphérique – et alors ? Ce caillou était pour moi le Silex, je passais tous les matins et tous les soirs devant

lui pour me rendre à l'école et me sentais attaché à lui par un lien spécial, affectif. Il ne correspondait pas au décor urbain qui l'entourait, il était bien plus ancien, il venait de loin, du fond des âges, et grâce à lui ou à travers lui, je me représentais la passion de nos ancêtres pour les silex. Il n'avait plus aucune utilité, mais un jour il avait été regardé comme un matériau à sculpter ou un porteur d'étincelles. Il était un messager des temps préhistoriques, de l'époque antéhumaine même. (…)

Alors bien sûr, il nous faut plaindre les gens sans imagination qui n'ont d'autre solution que de s'offrir des treks sur les pentes de l'Himalaya, car il n'est pas indispensable d'aller si loin et Maurice Merleau-Ponty a raison : le monde naturel transparaît sans cesse sous le monde social, comme la toile sous le tableau, au point de le faire paraitre fragile.

À ce stade, je m'aperçois que l'expression de *regard sélectif*, employée plus haut, prête à confusion. Attention, il ne s'agit pas de faire abstraction de ce qui ne nous plairait pas dans les paysages, c'est-à-dire par exemple de faire comme si tel pylône ou telle usine n'existaient pas, pour mieux apprécier la vue d'une vallée. Le conseil n'est nullement de porter des œillères, ni de flouter mentalement ce qui jure dans les panoramas pour se concentrer uniquement sur ce qui flatte notre sens esthétique. Aussi vaut-il mieux parler d'un *regard électif*. Les enfants ne décident pas du lieu où ils grandissent, où ils vivent. Ils n'ont pas non plus de préjugés. Ils ne se demandent jamais si le territoire qui les entoure devrait être réaménagé. Ils composent avec ce qui leur est donné. Seulement, ils choisissent ce qui leur plaît. Un enfant va tomber amoureux d'une pierre, d'un arbre, d'un ruisseau, d'une colline, il va se prendre d'affection pour eux, les élire, ce qui ne veut pas dire qu'il accorde une moins grande dignité d'être au restant des choses, mais seulement qu'il parvient à se brancher affectivement sur tel ou tel aspect du monde environnant. La sélection est soustractive, tandis que l'élection est au contraire affirmative, qui consiste à tirer le meilleur parti des choses.

Si nous procédons ainsi, par élection, l'espèce de ravissement procuré par la beauté naturelle n'a rien d'exceptionnel ni de coûteux, mais appartient au quotidien. La nature est là, nous l'avons sous les yeux, elle forme la toile de fond de notre existence. Il arrive, par distraction, par fatigue, qu'on passe à côté. Qu'on la néglige. Qu'on l'oublie. Mais il ne tient qu'à nous d'y revenir. Repousser ces rencontres fugaces avec les éléments naturels dans notre contexte habituel, au prétexte qu'elles ne

seraient pas assez complètes, pas assez satisfaisantes, et qu'il faudrait attendre d'être dans des sites magnifiques pour s'émerveiller enfin, ce serait comme refuser une pièce d'or parce qu'on préfèrerait en avoir cent. Un genre raffiné d'avarice.

Devant la beauté de la nature, Alexandre Lacroix, Allary Éditions, 2018

Sujet 3 : résumé Centrale en 200 mots (± 10 %)

C'est ici que l'on croise les efforts d'une anthropologie élargie, étendue désormais à d'autres sujets que les vivants humains. Dans son tournant « ontologique » (avec Marylin Strathern, Philippe Descola, Eduardo Viverios de Castro, Tim Ingold, Eduardo Kohn, Anna Tsing…), l'anthropologie invite en effet à reconnaître le statut de sujets à des vivants non humains, mais aussi à des non-vivants, en les dotant d'une intériorité, d'une capacité à signifier, d'une agentivité (avec des effets déjà sensibles, dans le droit par exemple, lorsque des fleuves se voient dotés d'une personnalité juridique). Être pierre, être fleuve, être forêt, être rive, être bête, être machine, être fantôme… : autant de modes d'être désormais rassemblés sur une même scène ontologique et politique –puisque c'est avec chacune de ces formes de vie que nous avons à nous lier, et qu'à chacune de ces choses (à son silence, à ses réclamations) il s'agit de prêter l'oreille.

Le chapelet des verbes décidément s'égrène, et avec l'infinitif l'énumération (l'élargissement) s'enclenche elle-même : être fleuve, être pierre, « penser comme un arbre » (Jacques Tassin), « penser comme une montagne » (Aldo Leopold), « apprendre à parler à une pierre » (Annie Dillard), « penser comme un rat » (Vinciane Despret), penser comme une forêt. Pas même se demander si les forêts pensent, mais poser qu'elles le font : c'est tout le propos d'Eduardo Kohn dans *How Forests Thing,* un livre exemplaire de cette décision d'étendre le parlement des vivants avec lesquels nous savons qu'il faut entretenir des relations politiques.

Où l'élargissement du sensible, et la politisation de l'idée même de nature, se diront toujours en verbes, pas en noms, qu'ils soient « propres » ou communs. Parce que la question n'est pas de baptiser et faire adamiquement les choses du monde, mais de les laisser penser, rêver, dire leur formule. Car ce sont des phrases qui émergent ici. Les

animaux, par exemple, « conjuguent les verbes en silence » (Jean-Christophe Bailly), conjuguent plus qu'ils ne se déclarent : esquivent, se cachent, brament, feulent, muent…

Ce qui importe dans ces formules est la décision d'honorer d'autres styles d'être, d'autres pensées, d'autres comportements dans le sensible, de suivre d'autres lignes qui constituent autant de propositions sur le monde et les façons de s'y tenir. Et c'est à cela que l'infinitif, ou la préposition « comme », sont bons ; l'infinitif qui revient dans tous ces titres comme le foyer même de l'élargissement : l'infinitif, ou le mode de la participation, du métamorphique, de la coulée d'un style d'être dans un autre. Et le « comme », qui fait la relation tout en maintenant l'écart, qui dit que l'on n'en saura rien, de ce que pensent exactement les forêts, mais que l'on tente, que l'on s'approche, que l'on se laisse ébranler et instruire par ces idées qu'a la vie. Sans croire qu'il nous faille pour cela simuler ces formes d'existence, nous y loger ; mais, depuis notre site d'existence et de langage à nous, en faisant l'hypothèse d'autres pensées ; et en faisant l'hypothèse de notre rencontre réelle (qu'il s'agisse d'alliance, de collaboration, ou de conflit) avec elles.

Si l'un des enjeux actuels (pour les sciences humaines comme pour les formes de nos pratiques) est de reconstruire les conditions d'une perception élargie, d'une écoute de tout ce qui ne parle pas (et d'une réflexion sur ce que l'on peut faire de cette écoute), alors il nous faut des alliés pour cet élargissement. Et je crois que les poètes ont un temps d'avance, que la poésie offre des points d'appui pour penser et éprouver ce parlement élargi dont nous avons besoin.

Pourquoi ? parce que ces choses du monde, qui réclament si fort aujourd'hui qu'on les traite autrement, ce sont les très anciennes *choses lyriques* ; c'est pour ce que la poésie est ici très savante, experte même. Poser que le monde a des idées, les entendre et les suivre, le poème sait très bien faire ça, lui qui écoute les choses signifier, gémir, rêver, lui qui emploi son effort à qualifier ces voix non-voix, ces pensées non-pensées. Prêter l'oreille, discerner, entendre quelque chose non-parler, entendre le monde muet bruire d'idées, ça s'apprend. Et les poètes, honneur aux poètes, sont là pour ça : prêter davantage l'oreille, élargir la perception, le faire savoir, en répondre. Ponge, encore lui, aura passé sa vie à cela : entendre ce qui ne parle pas mais qui n'en pense pas moins, qui en sait long et qui en dit long. Son « parti pris des choses » est là tout entier.

Pauvre poème pourtant que l'on soupçonne de ne rien savoir toucher du réel : même les plus imaginatifs des anthropologues ou des philosophes du vivants croient devoir préciser que, si la terre parle, si les bêtes ont du génie ou si les forêts pensent, ce n'est pas dans un sens poétique.

Or c'est là l'ordinaire de l'effort poétique ; ou plutôt : c'est la folie raisonnable du poème ; ou encore : c'est l'animiste tranquille du poème, sa force de vérité écopolitique, aujourd'hui très précieuse, que de dresser une scène de parole et de pensée où écouter ce qui ne parle pas et pourtant signifie, non en lui « donnant voix » mais en le laissant faire signe à sa manière ; une scène où s'adresser donc à ce qui ne répondra pas, à ce qui n'entend pas, peut-être même n'existe pas, en tout cas par comme nous : les choses (« Objets inanimés, avez-vous donc une âme … ? ») ; les bêtes, les vivants non humains, les rivières, les arbres (« Surgissez, bois de pins, surgissez dans la parole. L'on ne vous connaît pas. –Donnez votre formule », Ponge, *Le Carnet du bois de pins*) ; les pas-vivants, les plus vivants, les défunts (« Ce poème t'est adressé et ne rencontrera rien »). Le poème qui s'adresse avec sérieux à ce qui ne saurait parler, qui règle entièrement sa parole sur ce qui ne saurait parler (sur la réalité de cela à quoi il s'adresse), qui n'entend pas des voix mais fait obstinément (comme Roubaud destinant son poème à sa femme morte), « l'hypothèse d'une rencontre, l'hypothèse d'une réponse, l'hypothèse de quelqu'un ».

Pour un poète en effet, rien d'étrange à écouter les pensées de l'eau, de l'arbre, des morts, à s'adresser à eux, à leur poser des questions, à leur commander même. Animisme calmement soutenu par le poème, un qu'il nous reste, un qu'on n'a pas perdu, sur lequel on pourrait faire fond pour se rapporter avec plus d'ampleur aux choses, se relier de nouveau à l'intelligence du monde ; qui pourrait nous aider à cesser de jalouser les peuples traditionnels (que l'on regarde tour à tour comme des enfants ou comme d'inatteignables ancêtres, des ancêtres au présent mais incontemporains, parqués de l'autre côté du globe). Animisme, ou plutôt, travail patient des analogies, imagination des relations, nouages et dénouages, reconnaissance d'alliés là où l'on avait appris à ne considérer que des ressources, des immobilités et des mutismes. Élargissement.

1. Étude scientifique du comportement animal.

Corrigés des résumés

Sujet 1

1. Première approche du texte à résumer

Quel est le thème ?

La vision de la sagesse animale en comparaison avec celle humaine.

Quelle est la thèse ?

De manière erronée, l'Homme se pense comme supérieur à l'animal en usant d'une théorie basée sur l'évolution.

Quelles sont les marques d'énonciation ?

Le texte est écrit majoritairement à la troisième personne du singulier, mais l'auteur exprime aussi parfois son jugement à la première personne, et en utilisant des marqueurs subjectifs (*« peut-être… »*). Il s'adresse même au lecteur (*« votre chat de salon »*). Le temps dominant est le présent de vérité générale. On note que la dernière phrase est une question rhétorique.

Comment est structurée l'argumentation ?

Le texte semble être construit en trois mouvements :

• mouvement 1 – § 1 à 3 : la patience animale est supérieure à celle humaine, même si le penseur occidental ne comprend pas cette force ;

• mouvement 2 – § 4 : l'auteur nuance quelque peu le propos en proposant une étude scientifique (éthologie) de la sagesse de la panthère ;

• mouvement 3 – § 5 à 8 : les débats à propos de la sagesse humaine au-dessus de celle animale.

Nous détaillons ci-après les idées et exemples présents dans chacun d'entre eux.

• Mouvement 1 – § 1 à 3 : la patience animale est supérieure à celle humaine, même si le penseur occidental ne comprend pas cette force.

– *Idée 1* : contrairement à l'opinion commune, pratiquer ce qu'on nomme « la patience de la panthère » n'est pas une vertu morale.

– *Idée 2* : au contraire, cette patience animale en l'Homme constitue une métamorphose enrichie d'une théorie d'évolution de l'espèce que l'Homme porte en lui.
Exemple 1 : citation de Castro sur la métamorphose qui vient enrichir l'idée n° 2.
– *Idée 3* : l'auteur explique (*« Car »*) la patience comme philosophiquement reliée à la sagesse de la maîtrise de soi. Elle est pourtant bien plus forte chez les animaux que chez l'Homme.
Exemple 2 : le lynx à l'affût, l'ours pêcheur, la panthère à l'approche.
– *Idée 4* : *« Car »* (nouvelle explication) : ces animaux sont plus libres et ont moins de pensées parasites. L'Homme a plus de mal à fixer son attention sur un élément précis, sans être assailli de pensées connexes.
– *Idée 5* : la pensée occidentale, au contraire de celle orientale, croit étrangement que sa sagesse consiste à s'éloigner de l'animal en lui.
Exemple 3 : le pinson.

• Mouvement 2 – § 4 : l'auteur nuance quelque peu le propos en proposant une étude scientifique (éthologie) de la sagesse de la panthère.
– *Idée 6* : nuance (*« peut-être »*) : tous les animaux ne sont pas les mêmes. Une étude scientifique de leurs comportements peut faire émaner une sagesse différente. Seul l'exemple du félin est ici développé (idée 7), mais la fin du paragraphe laisse penser que d'autres formes de sagesse animale sont envisageables chez d'autres animaux.
– *Idée 7* : l'exemple du félin solitaire sert de développement à son argument. Cet animal invente une forme de souveraineté naturelle, en étant roi naturellement sans avoir de sujets. La panthère des crêtes ou le chat domestique ont une forme de majesté enviable à tout roi. Ils sont des rois indétrônables car ils n'ont pas de royaume.

• Mouvement 3 – § 5 à 8 : les débats à propos de la sagesse humaine au-dessus de celle animale.
– *Idée 8* : *« Pourtant »* la sagesse humaine se pense comme supérieure à celle animale. C'est en renvoyant l'animal à la bête que l'homme s'est construit comme dominant par rapport à lui.
– *Idée 9* : mais certaines philosophies pensent la quiétude animale comme bénéfique.

Exemple 4 : le chaman Davi Kopenawa chérit les plumes d'ara pour être plus éloquent envers les oppresseurs.

– *Idée 10* : on peut apprendre des animaux, mais cette connaissance est oubliée par l'Homme.

– *Idée 11* : l'Homme se pense supérieur car il fonde sa distinction par la théorie de l'évolution, ce que l'animal est incapable de faire.

2. Proposition de résumé

Nous résumons ici le texte, en proposant entre parenthèses les numéros correspondants aux idées précédentes, et en présentant les mouvements par des paragraphes. Au concours, le résumé serait à présenter dans une grille annexée au sujet (les mouvements doivent y être marqués par des barres bien nettes entre les tirets, à l'endroit adéquat).

L'Homme ne pense pas la patience de la panthère comme une valeur (1), mais comme une marque de son évolution fondamentale (2). En fait, cette maîtrise de soi est plus puissante chez les animaux (3) qui eux savent rester concentrés (4). Bêtement, l'Homme occidental pense la sagesse comme une éradication de son animalité (5).

On peut cependant classifier les patiences animales (6) et reconnaître au félin solitaire son règne exceptionnel : comme vos chats domestiques, il trône sans sujets (7).

Vainement, les humains philosophent en dominant la faune (8). À quelques exceptions près (9), ils négligent les qualités animales (10). L'homme n'est supérieur qu'en pensée et se croit évolué. Mais l'est-il vraiment ? (11).

108 mots (hors parenthèses).

Sujet 2

1. Première approche du texte à résumer

Quel est le thème ?

Le regard sur la nature environnante.

Quelle est la thèse ?

On ne se rend compte de la beauté de la nature que si l'on opère un regard sélectif sur les choses, mais le regard électif est bien plus juste, car il nous fait considérer la beauté naturelle là où elle se trouve.

Quelles sont les marques d'énonciation ?

Le texte est fortement marqué par la subjectivité de l'auteur. Les marques de 1re personne du singulier sont nombreuses, et la modalisation personnelle soutenue (*« ma thèse »*, *« selon moi »*, *« vaut-il mieux… »*). Le texte est écrit au présent et fait appel aux temps du passé (notamment l'imparfait) quand l'auteur raconte ses souvenirs d'enfance.

Comment est structurée l'argumentation ?

Le texte semble être construit en trois mouvements :

- mouvement 1 – § 1 à 3 : le regard sélectif sur la nature ;
- mouvement 2 – § 4 à 6 : la sensibilité humaine fonctionne par sélection ;
- mouvement 3 – § 7 à 8 : le regard électif sur la nature est plus juste encore.

Nous détaillons ci-après les idées et exemples présents dans chacun d'entre eux.

- Mouvement 1 – § 1 à 3 : le regard sélectif sur la nature
  - *Idée 1* : l'auteur introduit son propos en conditionnant la rencontre de la beauté naturelle à un regard sélectif.
  - *Idée 2* : les hommes modernes (en Europe et dans d'autres parties du monde) ne vivent plus dans des milieux naturels hostiles.
  - *Idée 3* : *« cependant »* l'auteur affirme que ce milieu n'empêche pas les Hommes d'éprouver des satisfactions esthétiques quant à cette nature.
    Exemple 1 : on peut s'émerveiller d'une pousse d'herbe qui se fraye un chemin dans la fissure d'un trottoir.
  - *Idée 4* : *« Quoiqu'il en soit »* composer sur la beauté de la nature n'est pas réservé à ceux qui ont fait l'expérience des milieux hostiles et préservés.
  - *Idée 5* : une tendance moderne tend à acheter l'expérience de la nature et à ne pas la vivre singulièrement
    Exemple 2 : les raids en 4x4, en hélicoptère, les photoreportages dans les magazines ou films documentaires…

Exemple 3 : les écrivains de la littérature de voyage font la même chose.

– *Idée 6* : *« Mais »* cela est contre-productif et exhibe un faux rapport à la nature. Alors qu'ils cherchent à nous rendre sensibles aux questions écologiques, ces médias ne nous offrent qu'un monde qu'on ne connaîtra jamais.

– *Idée 7* : l'auteur affirme à la 1re personne un rapport plus immédiat et personnel à la nature.

Exemple 4 : une plaine céréalière, une cité-dortoir ou une banlieue contiennent une beauté naturelle si nous apprenons à la voir.

- Mouvement 2 – § 4 à 6 : la sensibilité humaine fonctionne par sélection
  – *Idée 8* : *« Ce n'est pas seulement »* politiquement que l'auteur tient ce propos. C'est de notre sensibilité qu'il est question ici. Il reconnaît avoir vécu des expériences singulières négatives lors de voyages, qu'il explique par les mauvaises dispositions dans lesquelles il était à ce moment-là.
  – *Idée 9*/*Exemple 5* : l'exemple raconté par l'auteur (l'intérêt pour le silex du square Desnouettes, à Paris) apparaît comme argumentatif. Ce simple caillou, dans les yeux de l'enfant qu'il était, avait à ses yeux une importance capitale, il le voyait comme créateur de feu, quand les passants d'alors n'y portaient aucune attention.
  – *Idée 10* : *« bien sûr »* il est pathétique que les humains réduisent leur expérience de l'ailleurs, mais comme Merleau-Ponty, l'auteur considère que la société fait jaillir le monde de la nature en la révélant comme fragile.
- Mouvement 3 – § 7 à 8 : le regard électif sur la nature est plus juste encore
  – *Idée 11* : le regard sélectif n'est donc pas le concept le plus juste. Contempler, ce n'est pas choisir ce qui nous plaît ou déplaît dans un paysage, en favorisant notre goût personnel et en masquant la laideur.
  – *Idée 12* : il est préférable (*« aussi »*) de considérer que le regard électif rend mieux compte de notre environnement. Les enfants apprennent à vivre là où ils naissent et élisent leurs objets d'amour et d'admiration sans pour autant faire abstraction du reste. Le regard sélectif ôte quand celui électif ajoute et valorise.

– *Idée 13* : par ce type de regard (*« Si… ainsi »*), la beauté naturelle est une toile de fond habituelle à laquelle on ne prête plus attention.
– *Idée 14* : mais seul l'être est à même de retrouver cette beauté connue dans la beauté environnante. Il n'est pas nécessaire d'attendre d'être au milieu de sites d'exception pour s'en réjouir, il faut se réjouir de la beauté là où elle se trouve, profiter du luxe que l'on possède.

2. Proposition de résumé

Nous résumons ici le texte, en proposant entre parenthèses les numéros correspondants aux idées précédentes, et en présentant les mouvements par des paragraphes. Les barres tous les 50 mots correspondent aux attentes de la banque Centrale.

On pose un *regard sélectif* sur la nature (1). Les Hommes ne vivent plus, dorénavant, dans des milieux hostiles (2) mais ressentent partout la beauté naturelle (3). On peut bien sûr composer sur cette beauté sans l'avoir éprouvée (4) car divers médias nous donnent désormais accès à des paysages inconnus (5). Alors qu'ils//cherchent à nous rendre sensibles à l'environnement, ces supports nous présentent un monde contrefait – et faussé, selon moi – qu'on ne connaîtra jamais (6). Je milite pour ma part pour une découverte de la nature sans intermédiaire (7).

J'ai parfois vécu des voyages décevants parce que je n'étais pas//dans les meilleures dispositions pour les apprécier (8). Enfant, le Silex du square Desnouettes me paraissait un trésor alors que les passants y étaient indifférents (9). Plaignons donc les adorateurs factices de paysages et apprenons à voir la beauté naturelle (10).

Le concept *de regard sélectif* s'avère ainsi imprécis : contempler ne consiste//pas à choisir autour de nous ce qui nous plaît ou déplaît (11). Ayons plutôt, comme les enfants, un *regard électif* qui ne néglige rien. Le regard sélectif ôte quand celui électif ajoute et valorise (12). On s'acclimate ainsi à la beauté naturelle (13) dont on peut se réjouir intrinsèquement. Au-delà//des sites exceptionnels, profitons du luxe que l'on possède (14).

210 mots (hors parenthèses).

Sujet 3

1. Première approche du texte à résumer

Quel est le thème ?

L'importance de la poésie pour relier les hommes à la Nature.

Quelle est la thèse ?

Pour permettre de *« se relier à l'intelligence du monde »*, c'est-à-dire retrouver un lien entre l'homme et le monde, il est nécessaire, pour Marielle Macé, d'élargir notre perception et de tendre l'oreille aux autres vivants et non-vivants, de ne plus se restreindre aux seuls hommes. Pour elle, c'est la poésie qui peut nous aider à agrandir notre champ d'écoute.

Quelles sont les marques d'énonciation ?

Le texte est écrit à la 1re personne du singulier. Même si le « je » est discret – il n'apparaît clairement qu'une seule fois –, le texte est extrêmement personnel dans le fourmillement de citations, dans les allongements des phrases, dans le mouvement de la pensée. Il ne s'agit pas d'un texte académique, mais d'un essai très personnel à l'écriture poétique, parfois complexe dans ses tournures, où la pensée semble se développer au fur et à mesure qu'elle s'écrit.

Comment est structurée l'argumentation ?

Le texte est composé de sept paragraphes ; à la première lecture, le texte peut sembler difficile à structurer tant la plume de l'autrice semble suivre des vers, des souvenirs de lecture et un certain plaisir à jouer avec la langue : les idées peuvent donner l'impression de déborder des paragraphes. La difficulté principale de ce texte réside donc dans l'identification des exemples et la capacité à dégager de la richesse culturelle sa stratégie argumentative.

- **I. Constat d'une rupture : il faut agrandir notre conception du vivant (§ 1-4)**
  - *Idée 1* : l'autrice rejoint la réflexion développée par plusieurs philosophes. Il faut élargir l'anthropologie et considérer comme sujets des vivants non humains et non vivants (paragraphe 1).
  - *Idée 2* : toutes les « manières » de vivre doivent à présent être réunies pour que l'on puisse toutes les écouter. L'attention (*« prêter l'oreille »*) est la condition pour se « lier » (paragraphe 1). Il faut penser une nouvelle assemblée (paragraphe 2).

  - *Idée 3* : l'autrice met en garde. Il ne s'agit pas de poser l'homme en créateur qui nomme, identifie. Il faut développer une écoute sensible (paragraphe 3).
  - *Idée 4* : il est important de célébrer d'autres manières d'être. Peu importe si cela semble impossible, ce qui compte, c'est de faire *« comme si »*, de faire l'hypothèse d'autres possibles, qu'il y a des rencontres possibles (paragraphe 4).
- **II. La poésie peut permettre cet élargissement (§ 5-9)**
  - *Idée 5* : parce que cet élargissement est un enjeu, il faut trouver des alliés. L'autrice pense que les poètes sont des alliés pour cette assemblée (paragraphe 5).
  - *Idée 6* : la poésie sait écouter le monde, prêter attention au monde depuis très longtemps. Il faut apprendre à écouter le monde et les poètes peuvent nous l'enseigner (paragraphe 6).
  - *Idée 7* : malheureusement, le poème souffre d'un discrédit, y compris par les anthropologues et les philosophes qui cherchent à s'en éloigner (paragraphe 7).
  - *Idée 8* : or, toute la poésie est tendue vers cette écoute de l'autre vivant (paragraphe 8).
  - *Idée 9* : c'est le poète qui peut nous enseigner à nous relier au monde, à retrouver ce qui a été perdu, à élargir notre perception (paragraphe 9).

2. Proposition de résumé

Nous résumons ici le texte, en proposant entre parenthèses les numéros correspondants aux idées précédentes, et en présentant les mouvements par des paragraphes. Les barres tous les 50 mots correspondent aux attentes de la banque Centrale.

Notre pensée rejoint celle développée par plusieurs anthropologues-philosophes : il est nécessaire d'étendre la définition du sujet au-delà de l'humain, voire du vivant (1). Pour nous relier aux autres manières de vivre, il faut leur être attentif, offrir une place à chacun dans une nouvelle assemblée. (2) Attention// : il ne s'agit pas de le faire en maître, mais d'adopter une posture plus humble en développant une écoute sensible (3). Ce qui est important, c'est de célébrer ces autres manières d'être, d'accepter de faire « comme si », d'accepter de supposer d'autres intelligences et//donc des rencontres (4).

Face à ce défi actuel, on a besoin de partenaires : je pense aux poètes ! La poésie pose des jalons pour penser cette grande assemblée (5). En effet, la poésie sait, depuis très longtemps, prêter l'oreille au monde. Les poètes peuvent nous apprendre à le faire ! (6) Et cela//les savants ne l'ont pas compris (7) : la poésie est tendue dans cette écoute attentive de l'autre ; elle sait supposer des échanges (8). Et cela, en poésie, n'a rien de bizarre. C'est pourquoi je pense que le poète peut nous aider à nous relier au monde, à retrouver ce//que nous avons perdu, à étendre notre perception (9).

208 mots (hors parenthèses).

Sujets de dissertation

Sujets avec corrigé entièrement rédigé

Sujet 1 (type Mines)

Dans *Voyage au centre de la Terre*, Axel s'exclame : *« C'est merveilleux ! »*, à quoi son oncle répond : *« Non, c'est naturel »*.

Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, 1870

Vous examinerez la pertinence de ce propos en le confrontant aux œuvres du programme.

Sujet 2 (type CCINP)

« Et pourtant nous sommes les héritiers d'une culture qui, dans ses grandes lignes, a pensé la sagesse comme élévation au-dessus de l'animal, en soi et hors de soi. »

Baptiste Morizot, *Sur la piste animale*, Actes Sud, 2018

En quoi cette affirmation vous permet-elle d'approfondir votre réflexion sur le thème Expériences de la nature et votre lecture des oeuvres au programme ?

Sujet 3 (type Centrale)

« Une telle oblitération de la laideur relèverait du déni de réalité ; il serait ridicule de vouloir vivre dans un monde enchanté, à l'exception de tout ce qui y fait tache. »

Alexandre Lacroix, *Devant la beauté de la nature*,
Allary Éditions, 2018

Vous examinerez la pertinence de ce propos en le confrontant aux œuvres du programme.

Sujets avec plans détaillés

Sujet 4 (type CCINP)

« Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ? »

Rousseau, « Profession de foi du vicaire savoyard », *Émile ou De l'éducation*, 1762

Vous examinerez la pertinence de ce propos en le confrontant aux œuvres du programme.

Sujet 5 (type Mines)

« Nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature »

Descartes, *Discours de la méthode*, 1637

Vous discuterez cette citation en vous appuyant sur les œuvres au programme

Sujet 6 (type X-ENS)

« Prêter l'oreille, discerner, entendre quelque chose non-parler, entendre le monde muet bruire d'idées, ça s'apprend »

Marielle Macé, *Nos cabanes*, Verdier, 2019

En quoi cette affirmation vous permet-elle d'approfondir votre réflexion sur le thème Expériences de la nature et votre lecture des œuvres au programme ?

Sujets avec plans simples

Sujet 7 (type BCPST)

« La nature est toujours là, pourtant. Elle oppose ses ciels calmes et ses raisons à la folie des hommes »

Albert Camus, « L'exil d'Hélène » dans *L'Eté*, 1954

Vous discuterez cette citation en vous appuyant sur les œuvres au programme.

Sujet 8 (type CCINP)

L'homme est le seul être *« qui sache admirer le soleil »*

Rousseau, « Profession du vicaire savoyard », *Émile ou De l'éducation*, Livre IV, 1762

En quoi cette affirmation vous permet-elle d'approfondir votre réflexion sur le thème Expériences de la nature et votre lecture des œuvres au programme ?

Sujet 9 (type CCINP)

« Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature »

Blaise Pascal, « Disproportion de l'homme », *Pensées*, 1670

Vous examinerez la pertinence de ce propos en le confrontant aux oeuvres du programme.

Corrigés des dissertations

Dissertations rédigées

Sujet 1 (type Mines)

Voyage au centre de la Terre évoque le périple du scientifique Otto Lidenbrock, minéralogiste, et de son neveu Axel. Au chapitre XXXI, alors qu'ils viennent de découvrir une mer souterraine qui s'élève d'une dizaine de pieds environ, Axel s'exclame : *« C'est merveilleux ! »* À quoi son oncle lui répond : *« Non, c'est naturel. »* Axel confirme son ébahissement devant un tel spectacle : *« C'est à peine si j'en crois mes yeux. Qui eût jamais imaginé dans cette écorce terrestre un océan véritable, avec ses flux et ses reflux, avec ses brises, avec ses tempêtes ! »* L'échange qui constitue la citation semble néanmoins donner raison au scientifique qui désamorce l'émerveillement – ce mélange d'admiration et de surprise – pour signifierà l'ignorant que tout cela s'inscrit dans l'ordre de la nature. Le contraste oppose donc l'énigmatique et l'inédit, source d'étonnement, à des phénomènes qui seraient en réalité non seulement explicables, soumis à des lois physiques mais potentiellement présents à différents endroits du globe. Le scientifique serait-il alors celui qui ne s'émerveille plus devant la nature parce que cet émerveillement traduirait une forme de naïveté ou une ignorance ?

L'étonnement qui laisse sans voix devrait donc laisser place à une étude plus analytique, au souci d'observer, de comprendre la nature et de dégager des lois. L'homme doit-il célébrer les beautés de la nature ou en faire l'objet d'une analyse susceptible de la « désenchanter » ?

Pour étayer notre argumentation, nous nous appuierons sur *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer. Certes, la nature ne devrait pas être une source d'émerveillement puisqu'elle relève de phénomènes réguliers et explicables. Toutefois, l'attitude la plus juste face à la nature pourrait relever de l'émerveillement. Finalement, l'analyse de la nature et l'émerveillement peuvent non seulement coexister mais en plus ils s'alimentent. S'émerveiller, ce n'est pas être

passif, mais c'est se mettre en mouvement pour tâcher de comprendre ce que l'on entend par « naturel ».

La nature ne devrait pas être une source d'émerveillement puisqu'elle relève de phénomènes réguliers et explicables. Ce qui nous semble extraordinaire s'explique en réalité par des lois et répond à une causalité.

Au moment où ils arrivent dans l'océan Indien, les héros de Verne aperçoivent une *« mer de lait »*, phénomène inconnu en Europe mais dû à la présence de micro-organismes lumineux. Même si Conseil *« ne pouvait en croire ses yeux »*, les explications scientifiques d'Aronnax permettent de désamorcer l'émerveillement suscité par un tel spectacle. De fait, la science tend à réduire la nature à des lois, des nombres, des relations. Comme le dit Bergson, d'après la philosophie de Claude Bernard, *« ce qui est absurde à nos yeux ne l'est pas nécessairement au regard de la nature »*. Face à l'énigme du mur, la narratrice exprime dans un premier temps son désir de comprendre : *« Le mur posait une énigme et j'ai toujours été incapable d'abandonner une énigme dont je n'ai pas trouvé la solution. »* Ce faisant, elle refuse d'adhérer à l'irrationnel et suppose que le phénomène trouve des explications. D'ailleurs, les événements naturels se répètent, se reproduisent – ce qui devrait limiter notre émerveillement. Comme le souligne Aronnax dans le chapitre 22 de la première partie de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, les coquilles des olives porphyres répondent à la loi de la dextrosité, privilégiant un enroulement de droite à gauche : *« Or, la nature a généralement suivi cette loi pour l'enroulement de ses coquilles. »* Dans son *Cours de philosophie positive* (cité par Canguilhem, p. 30), Auguste Comte confirme cette recherche des récurrences : *« Une expérimentation quelconque est toujours destinée à découvrir suivant quelles lois chacune des influences déterminantes ou modifications d'un phénomène participe à son accomplissement. ».* On suppose donc que les mêmes milieux, les mêmes circonstances et les mêmes causes entraînent les mêmes effets.

L'émerveillement serait donc le produit d'une imagination qui ne peut décrypter le monde. Si la nature nous émerveille, c'est parce qu'elle est associée à des images grandioses, des récits fantastiques ou mythiques. Pour Verne, *« l'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels »*. Les légendes, les récits antiques et les œuvres

d'art font ainsi du poulpe une créature extraordinaire. Mais il ne s'agit là que de spéculations et de fantasmes : *« Vous savez ce qu'il faut penser des légendes en matière d'histoire naturelle ! »*, s'exclame Aronnax. Lorsque la narratrice du *Mur invisible* affirme *que « tout ce qu'[elle] avai[t] vu dans la gorge [lui] parut complètement irréel »*, l'adjectif « irréel » et le modalisateur « me parut » semblent relever d'un récit fantastique. Canguilhem évoque lui aussi le rôle des productions culturelles et des images poétiques dans une approche émerveillée de la nature.

L'attitude adéquate est donc celle du recul, de l'éloignement, de la hauteur de vue. Ce qui paraît merveilleux peut être appréhendé en le réinscrivant dans le naturel, notamment par un travail de classification et de comparaison avec ce qui est connu. Ainsi, le naturaliste Buffon explique rationnellement les *« merveilles »* de la ruche. Aronnax rapproche ce qui aurait pu l'émerveiller de formes déjà connues pour mieux le réintégrer dans l'ordre de la nature : *« des karraks à gros yeux, dont la tête a quelque ressemblance avec celle du chien » ; « des nuées d'hippocampes, semblables aux cavaliers du jeu d'échecs ».* Un autre exemple confirme que la connaissance atténue l'étonnement : *« Vers onze heures du matin, étant à la surface de l'Océan, le* Nautilus *tomba au milieu d'une troupe de baleines. Rencontre qui ne me surprit pas, car je savais que ces animaux, chassés à outrance, se sont réfugiés dans les bassins des hautes latitudes*. » Chez Marlen Haushofer, on lit cette phrase : *« Si étonnant que cela puisse paraître, le garde avait obtenu du chien qu'il reconnaisse Hugo comme son maître. »* Mais cela ne doit pas surprendre tant le garde-chasse est un expert dans son domaine.

Une fois expliquée et domestiquée, la nature ne devrait plus nous surprendre. Mais l'émerveillement ne reste-t-il pas légitime tant la nature regorge de trésors et d'exceptions à nos règles ?

L'attitude la plus juste face à la nature pourrait relever de l'émerveillement.

De fait, la nature est source de beauté**.** La narratrice s'extasie devant l'aube : *« C'était le premier lever de soleil auquel j'assistais. J'étais seule avec Lynx assis à côté de moi et qui, comme moi, fixait la lumière. Il lui était très difficile de ne pas se mettre à aboyer joyeusement, je le comprenais au tressaillement de ses oreilles et aux ondes qui*

parcouraient son dos. Soudain il fit grand jour. » Pierre Aronnax ne cesse de s'émerveiller, comme pour inviter le lecteur à en faire autant : *« À quel degré m'émerveillaient les beautés de ces régions nouvelles, je ne saurais l'exprimer » ; « je regagnai ma chambre, tout émerveillé de cette surprenante excursion au fond des mers. »* Canguilhem évoque le paradoxe de l'homme qui s'adonne à l'émerveillement puis, par un sursaut de fierté, se prétend supérieur et détaché du vivant : *« Tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé. »*

En tant que « merveille », elle peut causer un vif étonnement par son caractère étrange et sa capacité à ébranler les règles et les catégories établies par les hommes. La narratrice est soudain saisie par la beauté étrange de la vache qui lui *« faisait penser à une jeune femme coquette qui regarde par-dessus son épaule avec des yeux bruns et humides ».* Aronnax rappelle que les coquilles des olives porphyres sont toutes dextres, à de rares exceptions. La découverte d'une *« coquille sénestre »* en devient d'autant plus étonnante. D'ailleurs, l'adjectif « formidable » – qui présente quarante occurrences chez Verne – indique à la fois une source d'émerveillement et de crainte (du latin « *formido* »). Canguilhem reconnaît que le monstrueux suscite *« crainte »*, *« terreur panique »*, *« curiosité et jusqu'à la fascination ».* Face au monstrueux, on peut s'émerveiller de la singularité des formes de la vie.

En limitant l'émerveillement, l'étude nous éloigne possiblement d'un rapport adéquat à la nature et à la vie. La narratrice renonce à devenir une femme cultivée car la connaissance à l'école lui a *« désappris à voir »*. Canguilhem déplore un savoir cristallin insensé : *« On ne vit pas de savoir. »* Par une telle approche, l'être humain aborde la vie comme si elle se réduisait à des processus physico-chimiques et comme s'il en était le juge alors qu'il est une partie du Tout. Nemo, étant si érudit, ne semble même plus jouir du spectacle de la nature – ce qui déstabilise le narrateur et rend le Capitaine peu aimable aux yeux du lecteur. Le chapitre XX de la première partie le définit en effet comme *« froid et calme, toujours maître de lui, ne paraissant ni ému ni contrarié »*.

Finalement, n'est-ce pas précisément parce que la nature peut s'expliquer qu'elle peut susciter notre admiration et notre étonnement ?

En réalité, l'analyse de la nature et l'émerveillement peuvent non seulement coexister mais en outre ils s'alimentent. S'émerveiller, ce n'est pas être passif, mais c'est se mettre en mouvement pour tâcher de comprendre ce que l'on entend par « naturel ».

C'est parce que la nature est analysable et explicable qu'elle est source d'émerveillement : celui qui comprend un phénomène ne peut que s'émerveiller de la diversité et du fonctionnement du vivant, mais aussi du pouvoir de l'homme. L'émerveillement peut naître de l'éclairage progressif, de la surprise provoquée par l'expérimentation ou l'observation du vivant. D'ailleurs, certains mystères ont longtemps perduré : alors que l'usage des glandes rénales avait été questionné dès 1718 par l'académie de Bordeaux, sa fonction a été découverte par Brown-Séquard en 1856. Chez Aronnax, la connaissance des sources antiques comme des travaux les plus récents n'empêche jamais l'émerveillement face au curieux spectacle de la nature. À mesure qu'elle apprend et comprend, la narratrice s'émerveille toujours plus du fonctionnement du vivant. Avoir appliqué des règles ne l'empêche pas de s'émouvoir devant la récolte de pommes de terre. S'émerveillant de la diversité du vivant et de sa complexité, le savant ou la « Robinsonne » peuvent également s'émerveiller du pouvoir du cerveau humain, de la capacité de l'homme à s'adapter, à développer de nouvelles compétences.

Si son étrangeté alimente le désir de savoir, la nature ne s'épuise pas dans l'explication rationnelle : elle peut conserver du mystère. La narratrice renonce à comprendre l'existence du mur. Elle s'étonne également de la mise à l'écart de la corneille : *« Je ne peux pas comprendre pourquoi les autres corneilles ne veulent pas d'elle. Elle me semble à moi un oiseau particulièrement beau, mais pour ses compagnes elle est horrible. »* Canguilhem évoque le maintien du mystère au sein de la diversité des formes et la capacité du vivant à échapper aux schémas, aux modèles fixés par les hommes : *« Il est normal qu'une analyse ne puisse jamais rendre compte d'une formation et qu'on perde de vue l'originalité des formes quand on n'y voit que des résultats dont on cherche à déterminer les composantes.* » Pour appréhender le naturel, il faut donc se laisser surprendre et ne pas plaquer de modèles préétablis. Ainsi, l'ablation de l'estomac et de l'intestin d'une lapine auquel on peut faire jouer le rôle d'un utérus donne

la preuve qu'un organisme vivant est polyvalent parce que la vie est expérience et invention permanente. Canguilhem invite donc à un *« rationalisme raisonnable »* qui ne se pose pas en absolu. Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, à défaut de réponse sur l'évolution, il faut faire des hypothèses : *« Non, Ned, on ne le sait pas, mais on le suppose, et voici le raisonnement sur lequel on s'appuie. Il y a quatre cents ans, lorsque les pêcheurs chassèrent pour la première fois les baleines, ces animaux avaient une taille supérieure à celle qu'ils acquièrent aujourd'hui. On suppose donc, assez logiquement, que l'infériorité des baleines actuelles vient de ce qu'elles n'ont pas eu le temps d'atteindre leur complet développement. »* Ainsi, l'émerveillement naît aussi du défi stimulant lancé par la nature, de l'exaltation qui invite à poursuivre une quête possiblement sans fin.

S'il faut résorber l'émerveillement produit par certains phénomènes, il convient d'envisager que la nature ne s'explique pas entièrement par le « naturel ». D'autres causes peuvent émerger et ce qui semble naturel peut être l'effet d'une action humaine. Ainsi, l'apparition du mur pourrait tout aussi bien être liée à une action humaine. Chez Verne, ce qui émerveille, c'est un effet qui semble naturel, mais qui a été créé par l'homme. En effet, les termes « formidables » et « mystères » sont souvent associés non pas au naturel mais au *Nautilus*. L'engin, longtemps confondu avec un mammifère marin, a bénéficié des propriétés du monde naturel pour devenir ce bijou de technologie qui suscite l'émerveillement. Canguilhem rappelle que l'homme tente parfois d'expliquer la nature en créant une « paranature ». Il évoque l'élevage d'animaux consanguins qui vise à produire des organismes quasiment identiques pour les comparer plus facilement. Ce qui semble naturel – et peut susciter l'émerveillement ou l'effroi – relève d'une action humaine.

Loin de laisser l'individu pétrifié ou stupéfait, l'émerveillement peut susciter un élan, une dynamique : le secret des enchantements de la nature déclenche le désir de savoir et un lent travail d'analyse. Plus encore, si l'on peut s'émerveiller, c'est aussi parce que tout pourrait s'expliquer, même si cela requiert des efforts. L'émerveillement viendrait alors de l'émergence de découvertes face à une nature qui ne se donne pas immédiatement. *In fine,* l'homme serait cet être à la fois naturel et

merveilleux, partie du Tout mais capable de se perfectionner donc de s'émerveiller de lui-même.

Sujet 2 (type CCINP)

Dans son essai *Nos cabanes*, Marielle Macé écrit : *« L'écologie aujourd'hui ne saurait être seulement une affaire d'accroissement des connaissances et des maîtrises, ni même de préservation ou de réparation. Il doit y entrer quelque chose d'une* philia *: une amitié pour la vie elle-même et pour la multitude de ses phrasés, un concernement, un souci, un attachement à l'existence d'autres formes de vie et un désir de s'y relier vraiment. »* Cette préconisation suggère que le désir de se connecter au vivant et le respect des autres formes de vie ne vont pas de soi. Baptiste Morizot le confirme lorsqu'il affirme dans son essai *Sur la piste animale* (2018) : *« Nous sommes les héritiers d'une culture qui, dans ses grandes lignes, a pensé la sagesse comme élévation au-dessus de l'animal, en soi et hors de soi. »*

Le pronom « nous » désignant probablement l'Occident, il faut supposer que la sagesse occidentale a été conçue dans une opposition entre l'homme et l'animal. D'après le mythe de Prométhée, l'homme est l'animal le plus vulnérable, mais il possède le feu qui lui permet de modifier son milieu. On peut également souligner l'influence d'Aristote qui condamnait l'animal à l'infériorité en raison de son absence de « logos ». Dans cette perspective, l'enfant oscillait entre l'animal et l'homme, invité par l'éducation à s'extraire d'une condition indésirable et indigne. Descartes a lui aussi séparé l'homme de « l'animal-machine ». Cette opposition implique de s'élever *« au-dessus de l'animal »*, donc de déployer des compétences qui nous permettraient d'échapper à ce que nous considérons comme ses caractéristiques : sauvagerie, brutalité, soumission à un instinct qui empêche toute initiative et toute modification de l'environnement. Si l'expression « être héritiers » signifie recevoir un legs et s'inscrire dans une continuité, il reste possible de questionner, rejeter ou transformer cet héritage. Dès lors, la sagesse doit-elle constituer dans le rejet de l'animal ou dans l'acceptation de la part d'animalité en chacun de nous ?

Pour étayer notre argumentation, nous nous appuierons sur *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer. Certes, la

sagesse occidentale s'est donné pour perspective d'élever l'homme au-dessus de l'animal. Toutefois, il se pourrait que cette « sagesse » occidentale ne soit pas vraiment sage. Finalement, la vraie sagesse ne consisterait-elle pas à faire face à la part d'animalité que chacun porte en soi ?

Il est indéniable que la sagesse occidentale se donne pour perspective d'élever l'homme au-dessus de l'animal.

Cela revient d'abord à refuser les instincts, les pulsions, la violence. L'homme en est capable car il est doté de la raison et d'un langage articulé. Comme le rappelle Canguilhem, Buffon distingue avec beaucoup de netteté une société concertée, comme celle des hommes, d'une réunion mécanique comme la ruche des abeilles. La société des abeilles *« n'est qu'un assemblage physique ordonné par la nature et indépendant de toute vue, de toute connaissance, de tout raisonnement »*. La négation restrictive « ne… que » réduit la ruche à un fonctionnement réglé et prédéterminé qui n'autorise aucun libre arbitre, aucun remaniement, aucun recul critique. Cette connaissance et ce raisonnement sont précisément ce que cherche à sauver la narratrice du *Mur invisible*. Consciente que la situation de crise menace son intégrité, elle écrit *« pour ne pas perdre la raison »*, adoptant une stratégie qui était déjà celle de Robinson Crusoé, soucieux de conserver son humanité et sa dignité. Quant à Nemo, il se sait capable de violence. Mais face aux nouveaux venus, il a choisi de faire preuve d'hospitalité, tant pour faire appel à des qualités naturelles que par un intérêt bien compris : *« J'ai donc hésité, dit-il, mais j'ai pensé que mon intérêt pouvait s'accorder avec cette pitié naturelle à laquelle tout être humain a droit. »* Exposant son raisonnement, il a su dépasser son « animalité » et sa tendance première à se méfier de l'étranger.

En outre, par la science ou la technique, l'homme peut analyser le comportement animal, apprivoiser les bêtes. Cette supériorité de l'homme s'illustre chez Verne dans la capacité à classer – grande spécialité de Conseil –, à chasser l'animal ou à le domestiquer afin qu'il réponde aux besoins humains : *« Les phoques sont-ils susceptibles de recevoir une certaine éducation ; ils se domestiquent aisément, et je pense, avec certains naturalistes, que, convenablement dressés, ils*

pourraient rendre de grands services comme chiens de pêche. *»* La narratrice du *Mur invisible* réussit, quant à elle, à domestiquer la chatte et la vache. Canguilhem évoque Darwin dont la théorie intégrait l'homme et l'animal dans un même processus tout en plaçant l'homme à un stade avancé de l'évolution. Nous sommes en effet les héritiers d'une culture qui a pensé la science et la technique comme élévation au-dessus de l'animal. Ce dernier est non seulement devenu un objet d'étude mais aussi une ressource dont nous prétendons disposer à volonté.

Une telle affirmation implique donc une infériorité de l'animal, placé du côté de la sauvagerie, de l'absence d'intelligence ou de sensibilité. Canguilhem souligne que la théorie de Descartes implique *« le refus de l'âme, c'est-à-dire de la raison, aux animaux »*. La chatte dans *Le Mur invisible* est associée à une certaine hostilité initiale : *« La chatte n'était plus aussi sauvage qu'à la naissance de Perle. Elle continuait à se hérisser et à cracher en voyant Lynx, mais ça ne semblait plus être que pour la forme. »* Chez Verne, l'énigme que constitue le « narval » plonge les passagers de l'*Abraham Lincoln* dans la consternation : *« Le découragement s'empara d'abord des esprits, et ouvrit une brèche à l'incrédulité. Un nouveau sentiment se produisit à bord, qui se composait de trois dixièmes de honte contre sept dixièmes de fureur. On était "tout bête" de s'être laissé prendre à une chimère, mais encore plus furieux* ! *»* L'expression placée entre guillemets constitue-t-elle un jeu de mots autour de la bêtise et de l'animalité ? Le terme est alors associé au manque de recul critique, au grégarisme.

Les œuvres confirment donc que notre sagesse occidentale s'est érigée contre l'animal et ce que l'on a estimé être ses caractéristiques. Mais cette sagesse occidentale trouve des limites.

Cette « sagesse » occidentale est-elle vraiment sage ? Il semblerait qu'elle ne soit pas exempte d'une certaine déraison et de violence.

De fait, cette prétendue sagesse nous arrange car elle justifie l'exploitation violente des animaux jugés sauvages, impulsifs, nuisibles. Nemo peut ainsi s'exclamer à propos des cachalots : *« Quant à ceux-là, bêtes cruelles et malfaisantes, on a raison de les exterminer. »* Dans *Le Mur invisible*, on comprend également que les lynx ont été exterminés. Quant à Canguilhem, il évoque l'usage des animaux pour les

expériences en laboratoire, notamment *« en biologie l'utilisation d'un rat blanc élevé par la Wistar Institution »*.

Cette soi-disant sagesse entend également légitimer l'ethnocentrisme, consacrant l'homme blanc et européen qui pose un regard dédaigneux sur les autres peuples, les autres pratiques, les autres rapports au vivant. Canguilhem souligne que le XIX^e^ siècle français a été marqué par un réalisme qui a rendu le monstrueux *« plat et sage »* tandis que les Japonais continuaient à *« peindre encore des dragons »*. Aronnax oppose fréquemment le sauvage et l'homme civilisé, estimant que *« mieux valait être prisonnier à bord du* Nautilus*, que de tomber entre les mains des naturels de la Papouasie ».* Les indigènes sont en effet qualifiés de *« sauvages* » avant que leur effroi et leur ignorance ne soient source de moquerie : *« Cependant, les Papouas épouvantés avaient battu en retraite, affolés de terreur. Nous, moitié riants*… *»* Dans *Le Mur invisible*, Louise la chasseuse semble incarner celle qui ne doute pas de son invincibilité ni de sa capacité d'adaptation. Aussi se moque-t-elle des précautions prises par Hugo à l'heure où plane la menace d'une guerre atomique. L'Occidental tend donc à se féliciter d'une lucidité, d'une connaissance et de compétences que la nature s'ingénie à ébranler.

En réalité, même si nous prétendons dépasser les bêtes, nous les calquons plus qu'elles ne nous calquent : les animaux nous offrent des modèles. Il serait donc plus juste de dire que l'homme tente de s'élever au niveau de l'animal dont nous admirons les dons et la capacité de survie. Les personnages de *Vingt Mille Lieues sous les mers* se couvrent de fourrures pour rivaliser avec les phoques et les ours marins naturellement dotés d'une capacité à faire face au froid polaire. Aussi horrible soit-il, le crabe énorme observé par Darwin suscite l'admiration, tant *« la nature a donné l'instinct et la force nécessaires pour se nourrir de noix de coco ; il grimpe aux arbres du rivage, il fait tomber la noix qui se fend dans sa chute, et il l'ouvre avec ses puissantes pinces »*. La narratrice du *Mur invisible* admire l'attachement des animaux à leur liberté. À propos de Tigre, elle constate : *« Mais il était encore plus attaché à sa liberté qu'à moi. Il ne supportait pas d'être enfermé et s'assurait vingt fois par jour que la porte et la fenêtre étaient ouvertes. »* Canguilhem rappelle cette vérité que nous oublions trop souvent : les machines humaines ont été conçues sur le modèle des organes naturels. Si *« nous sommes les héritiers d'une culture qui, dans ses grandes*

lignes, a pensé la sagesse comme élévation au-dessus de l'animal, en soi et hors de soi », il faudrait toutefois rester humble tant notre dette est grande envers les animaux puisqu'ils nous ont fourni des modèles, ils favorisent les expérimentations et flattent notre ego.

Mais cette hiérarchie au sein du vivant mérite d'être questionnée.

Finalement, la vraie sagesse ne consisterait-elle pas à faire face à la part d'animalité que chacun porte en soi ?

La sagesse consisterait d'abord à s'avouer que nous sommes parfois « en dessous » de l'animal par notre inhumanité. Il faudrait reconnaître la brutalité de nos actes et un manque de compassion qui peut nous placer au-dessous des animaux puisque des études ont montré qu'ils étaient capables d'empathie[1]. Ainsi, l'obsession de Ned Land pour la viande, son *« mouvement de mâchoire très significatif »,* sa volonté de *« donner quelques coups de dents »*, ses dents *« affûtées comme un tranchant de hache »* en font un être glouton, mais aussi métaphoriquement un chasseur désireux de dévorer le monde animal. Canguilhem suggère que les expérimentations de la science peuvent nous rendre plus dangereux que l'animal pour l'espèce humaine : « *L'ignorance des anciens tenait les monstres pour des jeux de la nature, la science des contemporains en fait le jeu des savants. »* Très respectueuse des animaux, la narratrice comprend que la brutalité de l'homme le mène plus loin encore : *« Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, cela ne serait pas si terrible, ce qui est terrible c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme. »*

À l'inverse, la sagesse consisterait plutôt à s'élever au niveau de l'animal dans son rapport à la nature. L'homme devrait ainsi se réjouir de cette animalité, viser la sagesse des bêtes dans leur osmose avec l'environnement. Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, Nicolas, le plongeur du cap Matapan, est surnommé « le *Pesce »*, soit le poisson : *« L'eau est son élément, et il y vit plus que terre. »* De même, la connaissance de la narratrice se fait robinsonne, presque animale. En renonçant à être une femme cultivée, la narratrice tend à se rapprocher de la connaissance intuitive de Lynx, qui *« comprend la vérité »* avant elle. Afin de développer une philosophie du vivant, Georges Canguilhem invite, à la fin de son introduction*, « à nous sentir bêtes »*. Il s'agit de

resituer l'homme dans le contexte du vivant, de tisser des liens avec l'araignée qui forme sa toile et l'oiseau qui construit son nid. Le *« rationalisme raisonnable »* qu'il prône doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice.

Dès lors, si nous souhaitons nous élever au-dessus de l'animal, nous pouvons le faire en prenant du recul sur nos héritages. D'où nous vient cette idée d'une nécessaire élévation au-dessus de l'animal ? Alors que l'action animale relève de l'instinct, l'homme peut – grâce à des considérations historiques et philosophiques – questionner son héritage culturel pour repenser les hiérarchies et mettre à distance les préjugés. Les œuvres au programme favorisent un retour à certaines sources pour les mettre en débat. Canguilhem met à distance tout un héritage cartésien. Verne revient sur les textes antiques qui ont alimenté la légende du Kraken démesuré : *« On reproduisit même les procès-verbaux des temps anciens les opinions d'Aristote et de Pline, qui admettaient l'existence de ces monstres. »* Si la narratrice du *Mur invisible* interroge un savoir scolaire inutile, inapproprié, elle revalorise les savoirs ancestraux véhiculés par les almanachs. Ces derniers suggèrent une attention à la nature et un respect du vivant qui contrastent avec les magazines de Louise. Parlant *« à longueur de pages de masques de beauté, de manteaux de vison »*, ces revues prônent non seulement la lutte contre les effets naturels du temps sur la peau, mais aussi le massacre d'animaux pour satisfaire un désir de raffinement quelque peu déraisonnable.

Si la sagesse occidentale prétend résider dans un dépassement de l'animal et de l'animalité, elle se révèle déraisonnable tant elle justifie la violence. Finalement, la vraie sagesse consisterait plutôt à reconnaître que nous sommes parfois moins que des animaux, mais que nous pouvons encore repenser notre rapport au monde en prenant du recul sur nos héritages.

Sujet 3 (type Centrale – 1 800 mots maximum)

Dans son poème « J'aime l'araignée », Victor Hugo clame son amour pour l'araignée et l'ortie, maudites et mal aimées, avant d'inviter les passants à jeter sur elles *« un œil moins superbe »*. Déplorant lui aussi cette détestation d'un pan entier de la nature jugé disgracieux, Alexandre

Lacroix affirme dans son essai *Devant la beauté de la nature* (Allary Éditions, 2018) **:** *« Une telle oblitération de la laideur relèverait du déni de réalité ; il serait ridicule de vouloir vivre dans un monde enchanté, à l'exception de tout ce qui y fait tache. »*

L'auteur part du principe que les hommes cherchent à *« oblitérer »* tout ce qui est laid, imparfait, désagréable à voir. Mais il critique cette volonté d'éliminer le laid, soit en le négligeant, soit en le transformant afin de l'embellir ou de le faire coïncider avec les normes du beau idéal. De fait, cette approche est irréaliste et naïve tant elle implique le refus de la réalité telle qu'elle est. Lacroix invite plutôt à une acceptation des imperfections et à une reconnaissance de la complexité du monde. D'où la question : Devons-nous faire face à la laideur de la nature ou est-il possible voire souhaitable de concevoir un monde où rien ne fait tache ?

Pour étayer notre argumentation, nous nous appuierons sur *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer. Certes, l'individu peut être tenté de fuir une certaine réalité pour se concentrer uniquement sur le beau, le parfait, l'agréable. Toutefois, certains affrontent le laid et manifestent même un désir de le voir de près. Finalement, est-il si ridicule de vouloir oblitérer la laideur pour vivre dans un *« monde enchanté, à l'exception de tout ce qui y fait tache »* ?

Certes, la tentation est grande de fuir la laideur.

Cette occultation ou ce rejet se justifie par la peur ou le dégoût. Canguilhem rappelle que l'albinisme, la syndactylie, l'hémophilie, le daltonisme sont source de crainte : *« Il suffit d'une déception de cette confiance, d'un écart morphologique, d'une apparence d'équivocité spécifique, pour qu'une crainte radicale s'empare de nous*. *»* Aronnax porte également un regard dépréciatif sur cet *« animal disgracieux »* qu'est le cachalot ou sur le *« monstre horrible »* qu'est le calmar : *« Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque ! »* En revanche, c'est plutôt sur sa propre laideur que la narratrice s'attarde : *« Ce n'est pas que je sois laide, plutôt ingrate, je ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain. »* La nature place donc sous nos yeux de la laideur, des éléments *« qui font tache ».*

Partant, l'homme va lui opposer son désir de vivre dans un monde enchanté fait de beauté même si cela relève de la fuite, du déni. D'après Canguilhem, l'homme occidental désirerait que tout soit organisé selon un principe finaliste, voire anthropocentrique. La narratrice du *Mur invisible* souligne d'ailleurs que la sensibilité à la beauté est une préoccupation purement humaine : *« Sans doute leur manquait-il d'ailleurs le sens de la beauté. Je ne crois pas qu'un homme aurait pu leur paraître beau*. *»* Le capitaine Nemo refuse la laideur des hommes mais s'entoure à la fois de la beauté du monde souterrain et de la beauté artistique : *« Parmi ces ouvrages, je remarquai les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, c'est-à-dire tout ce que l'humanité a produit de plus beau dans l'histoire, la poésie, le roman et la science, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, depuis Xénophon jusqu'à Michelet, depuis Rabelais jusqu'à madame Sand. »*

Aussi ridicule ou excessif que cela puisse paraître, certains individus tentent de nier la laideur humaine ou naturelle. Mais force est de constater que certains osent regarder *« tout ce qui y fait tache »*, mus par une fascination malsaine ou par une curiosité scientifique.

De fait, certains affrontent le laid avec un certain plaisir et manifestent même un désir de le voir de près.

Ainsi, une sorte de fascination anime ceux qui observent le spectacle des Papouas avec *« leurs figures horribles »* ou qui écoutent les *« légendes tératologiques »* assimilant le poulpe au Kraken. Canguilhem rappelle que les monstres suscitent à la fois *« crainte », « terreur panique » « mais aussi, d'autre part, curiosité et jusqu'à la fascination »*. En revanche, la narratrice du *Mur invisible* éprouve le désir de fuir l'alpage car elle sent un vertige face à la beauté : *« Le premier été à l'alpage faisait partie du passé et je ne voulais pas en vivre une répétition affadie. C'est pourquoi je m'efforçais de ne pas succomber à l'ancien enchantement. »*

Plus qu'un objet de contemplation, le laid devient objet d'étude pour ceux qui désirent l'observer de près – qu'il s'agisse du scientifique, du naturaliste, de l'expert qui veut voir la réalité sans déni. Aronnax découvre ainsi des créatures formidables (stupéfiantes mais aussi *« effrayantes »* au sens étymologique), à l'instar du crapaud de mer

« répugnant et horrible » ou *« un animal non moins hideux »*, le crabe énorme observé par Darwin. Selon Canguilhem, le scientifique analyse ce qui est atypique, transformant *« la laideur »* en source de questionnement : *« L'existence des monstres met en question la vie quant au pouvoir qu'elle a de nous enseigner l'ordre. »* La présence de *« ce qui fait tache »* révèle que la stabilité de la vie est précaire, que la régularité morphologique est contingente. Chez Haushofer, la narratrice s'étonne que la vie crée de la laideur en mettant à mort des êtres beaux : *« Tout en eux était parfait des oreilles jusqu'à la queue et pourtant ils n'avaient pu vivre. »* Cette expérience d'un anéantissement de la beauté interroge les règles qui régissent la nature. L'oblitération de la laideur est donc discutable tant elle fascine, intrigue et invite à mieux appréhender la complexité du réel.

Toutefois, est-il si ridicule de vouloir vivre dans un monde enchanté ?

Si Lacroix discrédite ce qui lui apparaît comme un déni de la réalité, on peut revaloriser le souci de vivre dans un monde où rien ne fait tache.

Avant toute chose, le sujet suggère que *« la laideur »* fait consensus. Or, les œuvres au programme suggèrent que le beau et le laid, l'agréable et le désagréable sont des critères fluctuants ou relatifs dans l'ordre naturel. Verne rappelle que le poulpe a tantôt été jugé fascinant, tantôt laid : *« On le chanta dans les cafés, on le bafoua dans les journaux. »* Après avoir été saisie par la beauté d'une vache, la narratrice du *Mur invisible* célèbre la beauté d'une corneille rejetée par ses pairs *: « Elle me semble à moi un oiseau particulièrement beau, mais pour ses compagnes elle est horrible. »* Selon Canguilhem, la monstruosité fait partie de la vie et tout être vivant *« monstrueux »* qui vit instaure une norme qui lui est propre : *« Quand la monstruosité est devenue un concept biologique, quand les monstruosités sont réparties en classes selon des rapports constants, quand on se flatte de les pouvoir provoquer expérimentalement, alors le monstre est naturalisé, l'irrégulier est rendu à la règle, le prodige à la prévision. »* Ce qu'on juge laid exige d'être reconsidéré. On comprend donc que le propos de Lacroix postule une laideur dont la définition ne va guère de soi.

Ce souhait d'un monde sans exception peut également être utile à l'individu, répondre à un désir de rationalité, voire permettre une

meilleure appréhension de la réalité. Dans la réplique *« La nature ne fait pas de sots »*, Verne parodie le propos de Carl von Linné : *« La nature ne fait pas de saut. »* Le naturaliste suédois affirmait ici qu'il existe un principe de continuité et d'intermédiaire entre les espèces. D'après cette théorie, rien ne fait tache : la nature peut s'expliquer. La narratrice du *Mur invisible* veut elle aussi croire que rien ne fait tache tant elle se sent connectée au monde naturel. Dès lors, les frelons *« paraissaient coulés dans de l'or pur »*. S'élevant au-delà de la peur ou du dégoût que peuvent provoquer les insectes, elle préfère vivre dans un *« monde enchanté »* en s'adonnant à la contemplation esthétique. Plus encore, *« l'oblitération de la laideur »* ne relèverait pas d'un déni de la réalité, mais d'une façon plus juste de l'analyser. Canguilhem soutient que les lois scientifiques – érigées dans une perfection telle que toute exception fait tache – ne sont qu'un idéal, un modèle. Pour beaucoup de savants, les variations apparaissent comme des défaillances vis-à-vis de la loi, comme si la réalité véritable était la loi, et les cas particuliers seulement des approximations imparfaites. Or, Claude Bernard rappelait que la loi générale n'est jamais réalisée parfaitement dans les individus, sans quoi tous seraient identiques. Si l'on veut appréhender correctement les êtres vivants, il faut donc accepter que ce qui fait l'individualité, c'est précisément l'imperfection vis-à-vis de la norme donc *« la laideur »*.

Alexandre Lacroix déplorait la tendance de l'homme à dissimuler ou à nier la laideur de la nature et des êtres vivants. Si l'on peut comprendre ce désir de privilégier le beau pour vivre dans un monde enchanté, cette laideur – qu'elle relève de l'ignoble, du désagréable, de l'imparfait – attire les hommes et intéresse le scientifique. Plus encore, le désir d'oblitérer *« ce qui y fait tache »* ou de repenser *« l'exception »* pour la réintégrer dans le vivant pourrait constituer une façon pertinente d'envisager la réalité.

Plans détaillés

Sujet 4 (type CCINP)

Analyse du sujet

Dans le Livre IV d'*Émile ou De l'éducation*, Rousseau définit son rapport à la religion. Prônant une sorte de déisme, il affirme que le spectacle de la Nature est si bien ordonné et si harmonieux qu'il faut croire en un principe créateur. Mais lorsque l'homme évalue son rang au sein de la Création, il se découvre supérieur aux animaux en raison d'une capacité à percevoir cet ordre et à analyser le monde : « *Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvements, leurs effets, et joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle ? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ? Il est donc vrai que l'homme est le roi de la terre qu'il habite.* »

Parce que tout laisse à penser que l'homme présente une sensibilité et une intelligence singulières, la citation *« Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ? »* apparaît comme une question rhétorique. Sentant la présence de Dieu en lui, l'homme est autorisé *« à penser que tout est fait pour [lui] ».* La Nature serait organisée en vue de répondre aux besoins de l'homme, de lui faciliter la vie, de l'aider à accroître sa puissance vitale et à vivre heureux. Autrement dit, l'expérience que l'homme fait de la nature l'inviterait à adhérer à l'idée que les phénomènes ont une finalité.

Parce que certains pourraient juger cette perspective *« ridicule »*, dérisoire, abusive, Rousseau renforce son argumentation par une relation de cause à effet, l'homme étant *« le seul qui sache tout rapporter à lui »*. Son expérience de la nature repose donc sur l'idée que tout a été pensé en fonction de lui : les animaux peuvent être domestiqués, l'environnement peut être mis à son service par l'abondance naturelle ou par la technique, la nature a été créée avec beauté pour lui offrir un spectacle revigorant ou apaisant. En somme, comme l'affirme le proverbe, *« la nature fait bien les choses »*.

Mais cette affirmation ne témoigne-t-elle pas d'un anthropocentrisme discutable ? D'ailleurs, ne peut-on mettre en doute le principe même du finalisme ?

(Problématique) : À supposer que tout ait été créé pour l'homme, la nature est-elle vraiment clémente et généreuse envers lui ?

(I) Tout porte à croire que la nature a été faite pour répondre aux besoins divers de l'homme.

(A) La nature favorise la vie, fournissant notamment à l'homme de quoi se nourrir.

Canguilhem : il rappelle que l'homme attend du monde qu'il lui apporte de quoi vivre : *« Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour se nourrir, d'air pour respirer »* (p. 191).

Haushofer : le lait de Bella nourrit la narratrice. La chasse et la pêche lui fournissent des ressources.

Verne : la chasse apporte à Ned Land la viande dont il raffole, lui dont *« les dents semblaient être affûtées comme un tranchant de hache »* (p. 205). Le lait de baleine permet de se nourrir *: « Le capitaine m'offrit une tasse de ce lait encore chaud. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma répugnance pour ce breuvage. Il m'assura que ce lait était excellent, et qu'il ne se distinguait en aucune façon du lait de vache. Je le goûtai et je fus de son avis. C'était donc pour nous une réserve utile, car, ce lait, sous la forme de beurre salé ou de fromage, devait apporter une agréable variété à notre ordinaire »* (p. 396).

(B) La nature offre également un spectacle harmonieux ou féerique qui répond au besoin de beauté chez l'homme.

Haushofer : *« Si j'ai un jour ressenti la paix, c'est cette nuit de juin sur la clairière au clair de lune. Lynx se serrait contre mes genoux et regardait, calme et attentif, la forêt d'un noir d'encre. Je dus m'obliger à me lever et à continuer mon chemin »* (p. 67).

Verne : la banquise offre un spectacle unique dont s'émerveillent unanimement les trois passagers du *Nautilus* :

« Que c'est beau ! Que c'est beau ! s'écria Conseil.

— Oui ! dis-je, c'est un admirable spectacle. N'est-ce pas, Ned ?

— Eh I mille diables ! oui, riposta Ned Land. C'est superbe ! » (p. 430).

Canguilhem : définie comme une *« formation de formes »* (p. 14), la vie offre un spectacle de la création continue. Elle fait des animaux de véritables créateurs, notamment l'oiseau qui construit son nid et l'araignée qui tisse sa toile.

(C) La nature offre à l'homme un refuge réconfortant ou lui donne les moyens d'assurer sa protection en adaptant son environnement.

Haushofer : le monde de la forêt offre un espace apaisant, loin de *« l'agitation de la ville »* (p. 11).

Verne : évocation des pétrels, oiseaux nourris avec une substance huileuse très riche régurgitée. Le narrateur dit à Conseil que ces oiseaux sont *« si huileux […] que les habitants des îles Féroé se contentent d'y adapter une mèche avant de les allumer ». « Un peu plus, répondit Conseil, ce seraient des lampes parfaites ! Après ça, on ne peut exiger que la nature les ait préalablement munis d'une mèche ! »* (p. 414). La nature a si bien fait le travail que les hommes n'ont eu qu'à parachever ce qui leur était quasiment offert.

Canguilhem : *« En sorte que l'environnement auquel il est censé réagir se trouve originellement centré sur lui et par lui »* (p. 195).

La nature ordonnerait tout dans un but ; cet agencement serait orienté par un dessein favorable à l'homme.

(II) Néanmoins, certaines expériences laissent à penser que tout n'est pas fait pour l'homme, bien qu'il ait tendance à tout rapporter à lui.

(A) La nature peut générer de la « laideur » – selon des critères proprement humains.

Canguilhem : la nature crée ce que l'homme peut qualifier de *« monstruosité »*. L'analyse rationnelle de cette monstruosité s'est accompagnée d'une mise à l'écart des êtres vivants considérés comme des « monstres » par une société devenue de plus en plus normative.

Verne : certains animaux semblent frapper par la laideur, à l'instar du cachalot, *« animal disgracieux, plutôt têtard que poisson, suivant la remarque de Frédol. Il est mal construit, étant pour ainsi dire "manqué" dans toute la partie gauche de sa charpente, et n'y voyant guère que de l'œil droit »* (p. 393).

Haushofer : la narratrice constate les effets du temps sur son corps et son visage : *« Je suis toujours aussi maigre mais je me suis musclée et mon visage est recouvert d'un réseau de rides minuscules. Ce n'est pas*

que je sois laide, plutôt ingrate, je ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain » (p. 96).

(B) Plus encore, la nature s'en prend à l'homme, le fragilise et le menace, **suggérant que tout n'est pas établi en sa faveur.**

Haushofer : la nature peut se montrer hostile : *« la forêt ne veut pas que les hommes reviennent »* (p. 215). Isolée, la narratrice se sent dans une *« prison forestière »* (p. 26).

Verne : Aronnax observe le tableau effrayant des corps victimes d'un naufrage. La nature, dans sa violence sans bornes, aura même frappé une jeune femme et son enfant, *« pauvre petit être dont les bras enlaçaient le cou de sa mère ! »* (p. 185).

Canguilhem évoque les maladies qui font partie de la nature. Dans les romans au programme, elles frappent certains personnages : la narratrice (p. 181), les membres de l'équipage de La Pérouse, les équipages de Dumont d'Urville « *minés par les fièvres de ces côtes malsaines, et, très malade lui-même »* (p. 209).

(C) En rapportant tout à lui, l'homme fixe des normes non pertinentes et évalue la vie par rapport à des problèmes humains.

Canguilhem souligne que l'homme juge les animaux avec des questions non pertinentes pour eux : *« Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens »* (p. 13).

Haushofer : la narratrice dénonce un savoir livresque qui l'a *« mal armée »* face à la nature (p. 97). La connaissance à l'école a *« désappris à voir »* (p. 245).

Verne : parfois, en rapportant tout à soi, l'homme risque de ne pas comprendre l'animal. Ainsi, Conseil entendant de *« formidables rugissements, tels qu'un troupeau de ruminants en eût pu produire »* (p. 418) pense que les animaux se battent – s'appuyant probablement sur des réalités humaines. En réalité, les morses jouaient entre eux.

(III) Finalement, il semble ridicule de penser que la nature est faite pour l'homme. Ni généreuse ni malveillante envers l'homme, la nature fonctionne hors de toute intentionnalité. Néanmoins, parce

que l'homme ramène tout à lui, cette indifférence de la nature peut être une chance pour lui.

(A) La nature fonctionne et le vivant se perpétue dans une certaine indifférence à l'égard de l'homme.

Canguilhem : *« Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles »* (p. 45). Chaque espèce a un monde qui lui est propre et l'espèce humaine n'est pas légitime à se poser en juge absolu du comportement des autres vivants. Vouloir évaluer l'intelligence d'une espèce animale sur la base de notre propre intelligence, c'est poser abusivement l'intelligence humaine comme la norme des capacités de toutes les espèces vivantes.

Haushofer : la narratrice observe le spectacle du vivant, parfois indifférent à sa présence. Les fourmis rouges *« passaient devant moi en procession grise et noire. Elles semblaient très assurées de leur but et ne se laissaient pas déranger dans leur tâche »* (p. 256). Même indifférence de la chatte : *« Je ne pense pas que la chatte ait besoin de moi comme j'ai besoin d'elle »* (p. 59).

Verne : la nature fonctionne et se déploie, quand bien même cela effraie ou menace l'homme. À propos des vagues gigantesques dont la pression peut ravager des villes, à l'instar de la ville japonaise de Yeddo détruite dans la tempête du 23 décembre 1864, Aronnax affirme : *« Je compris alors le rôle de ces lames qui emprisonnent l'air dans leurs flancs et le refoulent au fond des mers où elles portent la vie avec l'oxygène »* (p. 479).

(B) La nature n'a pas été faite pour celui qui n'est qu'une partie du Tout. Mais cette expérience de l'indifférence de la nature n'est pas sans vertu tant elle oblige l'homme à reconsidérer sa prétendue supériorité au sein du vivant. Soit il fait en sorte qu'elle lui soit bénéfique en s'adaptant et en développant outils techniques et savoirs ; soit il accepte de réintégrer le vivant.

Verne : l'océan Indien place sous nos yeux des cadavres d'Indiens dévorés par des vautours, aidés par les squales dans *« leur funèbre besogne »* (p. 263). La fragilité humaine s'expose ici, rappelant que l'humain n'est qu'un tas de chair, de la viande consommable, un mets

potentiel pour certaines espèces. Cette scène constitue une invitation à l'humilité devant le règne du vivant et la petitesse de l'homme.

Canguilhem : si Canguilhem a pour objectif de réinscrire l'homme et l'étude de la nature au sein du vivant, il souligne que la connaissance résulte *« d'une longue liste d'obstacles surmontés et d'erreurs reconnues »* (p. 28). C'est en prenant conscience que la nature n'est pas faite pour lui que l'homme a pu développer la technique et la science.

Haushofer : l'arrêt de sa montre permet à la narratrice de mettre à distance la folie du contrôle et l'esclavage dans lequel *« le temps artificiel des hommes, haché par le tic-tac des horloges »* (p. 75) avait placé les individus. Elle redécouvre ainsi un autre rapport au temps et une reconnexion avec la nature : *« Aujourd'hui il ne me reste plus que le vieux réveil de la cabane, mais lui aussi s'est arrêté depuis longtemps et je me guide sur le soleil ou, quand il ne brille pas, sur l'arrivée et le départ des corneilles, sans compter bien d'autres signes. »*

(C) La nature est plus forte que l'homme et fait son œuvre sans lui, suivant un cycle de vie et de mort. Découvrant que la nature n'a pas été faite pour lui, l'homme peut tout de même « rapporter tout à lui » et rendre compte de cette prise de conscience dans des écrits.

Canguilhem : avec *La Connaissance de la vie*, il réfléchit en effet sur les pouvoirs de la science, mais aussi sur les limites de certaines pratiques et de certaines théories.

Verne : ce récit d'aventures permet d'exprimer la grandeur technique de l'homme (le *Nautilus* donne la preuve du génie technique et scientifique de Nemo et, par contrecoup, du génie littéraire de Jules Verne), mais il n'exclut pas une conscience de la fragilité humaine et un mystère indépassable de la nature.

Haushofer : la narratrice, consciente de sa vulnérabilité, rédige ce journal pour ne pas perdre la raison, même s'il sera peut-être grignoté par les souris. *Le Mur invisible* offre le récit d'une métamorphose : de la croyance que la nature *« était faite pour l'homme »* à la découverte de la complexité de la nature, de son hostilité et de son indifférence. Mais cette métamorphose est également celle d'une femme dotée de multiples compétences, devenue actrice de sa vie et autrice.

Conclusion

L'anthropomorphisme est une attitude critiquable qui consiste pour l'homme à se faire le centre de tout, à tout évaluer à partir de lui-même. Canguilhem rappelle la nécessité pour l'homme de rester humble afin de retrouver cette unité avec le monde que la modernité lui a fait perdre. En réalité, la nature ne fait pas bien ou mal les choses : elle les fait. À l'homme de saisir les occasions de se faciliter la vie, de s'adapter en développant la technique, de s'éprouver, de sentir sa faiblesse ou sa grandeur. Ce désir d'évaluer la nature a au moins le mérite de faire naître des réflexions et des écrits.

Sujet 5 (type Mines)

Analyse du sujet

« Dans l'ensemble, cette vallée offrait un aspect plus riant que ma vallée. J'ai bien dit "ma vallée" » (p. 69). Par ce commentaire, la narratrice du *Mur invisible* souligne son lien privilégié avec un espace naturel. Faut-il y voir l'appropriation brutale d'une zone que la catastrophe a privée de son propriétaire ? S'agit-il de définir un cadre qui aide la narratrice à se donner des repères stables et à conserver une conscience de soi ? L'ambiguïté même de cette mention se retrouve dans l'expression de Descartes qui annonçait dans la dernière partie du *Discours de la méthode* (1637) qu'un nouveau rapport au savoir pourrait *« nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature*[2] *»*.

À l'ère du réchauffement climatique et des dérives technologiques, cette expression sonne comme une invitation au développement sans frein de la technologie, à l'exploitation des animaux, à l'appropriation abusive des espaces naturels. Perçue comme un véritable manifeste de l'hybris moderne, elle couronnerait l'homme et sa volonté de façonner le monde selon ses besoins et ses désirs. Dans leur essai *La nature existe – Par-delà règne machinal et penseurs du vivant* (2025), Renaud Garcia et Michel Blay soutiennent même que la crise écologique est la conséquence d'un processus entamé avec Descartes qui aurait permis l'avènement de *« l'ordre du Technique »*. Pourtant, au XVII^e^ siècle, Descartes appelait de ses vœux l'entrée dans une ère nouvelle marquée par une prise d'indépendance de l'homme. Selon la philosophe Marie-Frédérique Pellegrin, il faut en effet y voir *« un rêve de libération de l'homme de l'emprise d'explications magiques de la nature »*. Si l'homme

peut se rendre *« comme maître et possesseur de la nature »*, c'est d'abord par la capacité à la penser autrement que comme une entité puissante, hostile, quasi divine. Désormais accessible à l'entendement humain, voire réductible à des lois, la nature se laisse appréhender. Le terme « comme » exprime toutefois une nuance, plaçant cette emprise à un niveau cognitif et symbolique. Il s'agit de faire « comme » s'il était possible de devenir « maître et possesseur » afin de stimuler un désir de connaissances scientifiques, une entreprise de découvertes. Toutefois, à travers la science, il s'agit bien de se rendre « comme » maître et possesseur tant elle ne nous donne pas accès au réel immédiat mais à sa représentation, sa schématisation. Plus qu'un fait acté, Descartes énonce donc un programme, un horizon, une ambition sans nier la difficulté, voire l'impossibilité, d'une telle quête du savoir. Bien évidemment, de la compréhension découlera une action assurée par la technique. *« Se rendre comme maîtres et possesseurs de la nature »*, c'est aussi déjouer ses actions, les réorienter en faveur de l'homme, aménager l'environnement pour le rendre plus habitable.

(Problématique) : À supposer que l'homme puisse aspirer à une maîtrise de la nature, cette maîtrise doit-elle faire de lui un propriétaire ou un protecteur ?

Le programme nous invite à nous demander quel genre de « maître » est devenu l'homme entre le XIX^{e} et le XX^{e} siècle.

(I) Si l'homme peut se rendre « comme maître et possesseur de la nature », c'est qu'il peut l'appréhender à travers des lois, des calculs, des savoir-faire techniques.

(A) Cette maîtrise passe par une approche surplombante visant à nommer les phénomènes, à dégager des lois et des modèles abstraits, à classifier les espèces.

Canguilhem : la science permet d'appréhender la nature à travers des lois et des nombres : *« On jouit non des lois de la nature, mais de la nature, non des nombres, mais des qualités, non des relations mais des êtres »* (p. 9). *« Mais l'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu »* (p. 196).

Verne : Conseil présente une grande aptitude à classer les espèces, donc à leur assigner des noms, des caractéristiques et à les associer, ce qui lui permet d'avoir une grille de lecture pour appréhender les nouvelles

espèces : *« Devant ce splendide spectacle, Conseil s'était arrêté comme moi. Évidemment, le digne garçon, en présence de ces échantillons de zoophytes et de mollusques, classait, classait toujours »* (p. 164). La connaissance lui fournit un repère qui le rend bien *« comme maître de la nature »*.

Haushofer : *« Je me mis à compter les secondes entre un éclair et un coup de tonnerre. Je déduisis de ce calcul que l'orage était encore au-dessus de la vallée »* (p. 106).

(B) La technique permet à l'homme d'adapter le monde à ses besoins et de le rendre habitable.

Haushofer : la narratrice évoque sa progressive maîtrise des savoirs et sa capacité à tirer profit des ressources – « *Mes mains toujours couvertes d'ampoules et de durillons étaient devenues mes principaux outils de travail* » (p. 95). Cela requiert néanmoins de la patience et de la persévérance : « *Je commençai à la traire, mais cela marchait moins bien que la veille, car tous les os me faisaient mal. Traire une vache est un travail très fatigant et je devais m'y réhabituer. Du moins je savais comment m'y prendre, c'était l'essentiel* » (p. 40).

Verne : Aronnax constate la capacité des habitants des îles Féroé à utiliser l'huile des pétrels.

Canguilhem : l'être humain est l'être vivant dont le mode d'existence est tel que, pour survivre, il fabrique des outils. Les outils humains sont donc des productions naturelles. L'activité technique est aussi authentiquement organique que celle de la fructification des arbres.

(C) Cette quête de savoir et cette possibilité d'exploiter la nature impliquent-elles une mise à distance de l'approche religieuse ?

Canguilhem : dans le chapitre « Machine et organisme », Canguilhem revient sur le postulat du *« Dieu fabricateur »* (p. 144) de Descartes. Cependant, il renverse cette réflexion en montrant que le *« Dieu cartésien, l'Artifex Maximus » (« le plus grand des artisans »*) *« travaille à égaler le vivant lui-même »*. Son postulat n'est pas religieux : il réside dans l'impératif de reconnaître *« l'originalité de la vie »*.

Verne : le narrateur convoque Dieu à neuf reprises, en tant que Créateur mais aussi pour lui demander grâce afin de survivre à cette exploration. Il sait toutefois que la Bible ne constitue pas un ouvrage scientifique, mais plutôt un récit poétique et symbolique : *« Mais*

j'ajouterai que les jours de la Bible ne sont que des époques et non l'intervalle qui s'écoule entre deux levers de soleil, car, d'après la Bible elle-même, le soleil ne date pas du premier jour de la création » (p. 188). S'il faut expliquer la nature, c'est avant tout aux sciences qu'il faut s'en remettre**.**

Haushofer : Si la narratrice évoque à quelques reprises Dieu ou un dieu (*« le dieu des lézards »*), elle souligne que ses actions la placent en surplomb de la nature *: « Parfois je ne peux pas m'empêcher de jouer le rôle de la providence ; je sauve une bête d'une mort certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande* » (p. 214).

(T) Par la science et la technique, il semble donc que l'homme ait pu se rendre « comme maître et possesseur de la nature », mettant quelque peu à distance le rôle du Créateur. Mais de la prise d'indépendance face à la nature à la prise de pouvoir sur la nature, il n'y a qu'un pas que l'homme, enclin à l'hybris, n'hésite pas à franchir.

(II) Parce que l'homme tend à la démesure, cet horizon risque de mener à l'exploitation de la nature et à sa dégradation.

(A) Un projet démiurgique : une volonté – vaine ou inquiétante – de contrôler la Création.

Verne : le franchissement d'une frontière au pôle Nord relève de la transgression : *« Parce que personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré »* (p. 403). *« S'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme ! »* (p. 430). Nemo, figure du Prométhée moderne, se prend pour une divinité de l'océan, double de Neptune (maître des fonds marins) par sa création et double de Jupiter (maître de la foudre) par son désir de justice : *« Alors le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange. Son type s'accentuait et prenait des proportions surhumaines. Ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers »* (p. 505).

Canguilhem : on peut s'inquiéter de la volonté de créer des animaux artificiels. Ainsi, au XVIII^{e} siècle, Réaumur, physicien français, souhaitant

croiser une poule et un lapin, fut déçu *« qu'une union aussi bizarre ne lui ait pas procuré "des poulets vêtus de poils ou des lapins couverts de plumes" »* (p. 233).

Haushofer : la narratrice voulant favoriser la fécondité de Bella, elle multiplie les tentatives d'une union avec Taureau, tout en avouant que *« le croisement d'un taureau avec sa mère n'était sans doute pas une chose courante »* (p. 179). Elle persévère dans son projet, malgré les cris de la bête : *« Lorsque Bella se remit à beugler, je lui amenai Taureau qui me tirait joyeusement. Tout le temps que cela dura, je tremblai en craignant que Taureau ne blesse sa mère plus délicate »* (p. 272). Plus largement, le roman discrédite les nouveaux dieux de la technologie qui révèlent désormais leur impuissance face à la nature : *« Maintenant que les hommes n'existent plus, les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage »* (p. 258).

(B) Parce que l'homme se pense maître et possesseur, il ne semble plus respecter le caractère sacré de la vie animale. Il s'autorise à exploiter les animaux et à les tuer pour l'argent ou pour le plaisir.

Canguilhem : « L'animal-machine » de Descartes dévalorisait l'animal pour justifier son utilisation par l'homme. *« Finalement, derrière la théorie de l'animal-machine, on devrait apercevoir les normes de l'économie capitaliste naissante. Descartes, Galilée et Hobbes seraient les hérauts inconscients de cette révolution économique »* (p. 139).

Verne : la vie de certains animaux a en effet perdu sa valeur sacrée au profit d'une valeur marchande : *« Cette loutre, longue d'un mètre cinquante centimètres, devait avoir un très grand prix. Sa peau, d'un brun marron en dessus, et argentée en dessous, faisait une de ces admirables fourrures si recherchées sur les marchés russes et chinois ; la finesse et le lustre de son poil lui assuraient une valeur minimum de deux mille francs »* (p. 174).

Haushofer : les magazines de mode vantent d'ailleurs les *« manteaux de vison »* (p. 150).

Plus largement, les romans évoquent la passion de la chasse pour le pur plaisir de s'éprouver en se confrontant à la nature, de se sentir

puissant face à l'animal. Pour Ned Land, la nature constitue avant tout un réservoir de proies potentielles. *« L'enragé chasseur aurait tout tué »* s'il avait découvert les troupeaux de phoques. On apprend également que les lamantins ont disparu (*« les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles »*, p. 454), tout comme les lynx dans *Le Mur invisible (« les vrais lynx avaient été exterminés depuis si longtemps que personne ici ne pouvait s'en faire une idée* », p. 45).

(C) L'individu qui se pense « maître et possesseur de la nature » – parce qu'il estime détenir un savoir ou qu'il se croit doté de qualités naturelles exceptionnelles – se montre également violent envers les autres hommes.

Canguilhem : *La Connaissance de la vie* évoque l'utilisation de la biologie par les nazis (techniques de stérilisation et d'insémination artificielle).

Haushofer : la narratrice fait l'hypothèse que le garde-chasse l'aurait exploitée : *« Dieu sait ce que l'emprisonnement dans la forêt aurait produit chez cet homme. En tout cas, il était physiquement plus fort que moi, et je serais tombée sous sa dépendance. Qui sait, il serait peut-être aujourd'hui paresseusement allongé dans la cabane après m'avoir envoyée travailler »* (p. 76).

Verne : s'érigeant en justicier depuis ce bijou de technologie qu'est le *Nautilus*, Nemo s'attaque à des navires de guerre.

(T) Ayant connu des contextes marqués par un usage possiblement dangereux de la technique et de la science – positivisme et émergence de pseudosciences, Seconde Guerre mondiale, guerre froide –, nos auteurs ne manquent pas de s'interroger sur la nécessité de penser de concevoir des garde-fous. Leurs écrits invitent alors à associer maîtrise et responsabilité.

(III) L'homme peut-il être un maître responsable conservant sa mesure ? Se sentant « comme » maître et possesseur, ne doit-il pas accepter les responsabilités qu'implique toute maîtrise ?

(A) Si l'homme est un bon maître, il doit être responsable, respecter son objet, l'aider à s'épanouir ou reconnaître sa grandeur.

Haushofer : la narratrice reconnaît la responsabilité qui lui incombe : *« Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que si cette vache était*

pour moi une bénédiction, elle représentait aussi une lourde charge. Il n'était plus question d'entreprendre de longues explorations. J'étais à la fois propriétaire et prisonnière d'une vache » (p. 38).

Verne : la connaissance scientifique permet de reconnaître les facultés des différentes espèces : *« Aucun mammifère, l'homme excepté, n'a la matière cérébrale plus riche. Aussi, les phoques sont-ils susceptibles de recevoir une certaine éducation »* (p. 417).

Canguilhem : si nous avons créé des machines, c'est sur le modèle du vivant. Autrement dit, nous devons la technologie aux modèles que nous offre la nature et il conviendrait d'en reconnaître la grandeur : « *On a rarement cherché à comprendre la construction même de la machine à partir de la structure et du fonctionnement de l'organisme* » (p. 130).

(B) L'homme doit également reconnaître que la maîtrise totale n'est ni souhaitable ni possible en raison des mystères de la nature, de la complexité du vivant, du fonctionnement singulier des espèces.

Verne : *« On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles »* (p. 428). *« La force créatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme »* (p. 281).

Canguilhem : dénonciation en filigrane de *« l'attitude typique de l'homme occidental »* (p. 142) qui impose sa vision dominante sur les animaux et ne considère la nature que comme un moyen. Cependant, le pouvoir de l'homme restera limité car *« l'expérimentateur ne peut pas tirer plus de ficelles que la nature »* (p. 235).

Haushofer : la narratrice doit accepter de vivre avec les ressources possibles, donc de se plier au cycle des saisons : *« Sous le toit, dans un coin, il y avait un petit réduit que plus tard je remplis de paille. Mais à ce moment de l'année, en mai, il n'y en avait pas encore et je dus me contenter de branches vertes »* (p. 34). Par ailleurs, la connaissance est toujours incomplète : par exemple, les almanachs trouvés par la narratrice ne disent rien sur le vêlage.

(C) Plus qu'un rapport de domination, il conviendrait de considérer la nature comme un partenaire pour une cohabitation sereine.

Haushofer : *« Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand*

nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse » (p. 274). En nommant ses bêtes, la narratrice les baptise : ce faisant, elle s'en reconnaît la propriétaire, mais elle leur confère aussi une importance majeure au point de former avec elles une véritable famille.

Canguilhem : l'essai vise à mettre en valeur le Vivant dans toute sa dimension, à rassembler l'animal et l'homme, à relier la monstruosité à la vie. L'homme ne se situerait plus au-dessous ou contre, mais au sein du vivant. Pour Canguilhem, l'anthropologie est un savoir fondamental : les hommes ont besoin de se connaître en tant qu'êtres vivants parce que c'est à cette condition qu'ils pourront retrouver une unité avec le monde.

Verne : le capitaine Nemo éprouve un sentiment de calme au fond des mers et il envisage une cohabitation sereine – on ne tue que ce que l'on mange.

Conclusion

Aujourd'hui, la nature n'est pas ce que nous devons dominer, mais ce que nous devons retrouver et ré-expérimenter. L'humain est un vivant parmi d'autres, dont il doit reconnaître et accepter le droit de vivre, l'altérité, la puissance, le mystère, l'indépendance. Après avoir voulu se « rendre comme maître et possesseur de la nature », l'homme se redécouvre partie du Tout, éprouvant ses limites à mesure qu'il prend acte du défi d'une cohabitation à redéfinir. Comme le dit Marielle Macé dans son essai *Nos cabanes* : *« L'écologie aujourd'hui ne saurait être seulement une affaire d'accroissement des connaissances et des maîtrises, ni même de préservation ou de réparation. Il doit y entrer quelque chose d'une philia : une amitié pour la vie elle-même et pour la multitude de ses phrasés, un concernement, un souci, un attachement à l'existence d'autres formes de vie et un désir de s'y relier vraiment. »* Si la démarche exige de faire preuve d'humilité, on peut espérer que ce retour aux sens pour une nouvelle quête de sens constitue une source de joie.

Sujet 6 (type X-ENS)

Analyse du sujet

« Leurs doigts sont plus courts que ceux des grands singes, leurs ongles moins tranchants que ceux des petits chiens, pourtant ils avilissent bêtes et prairies, ils prennent les rivières, les arbres et les ruines du vieux monde. Ils prennent, oui, avec une avidité de nouveau-né et une violence de dieu malade, ils posent les yeux sur un carré d'ombre et, par ce regard, l'ombre leur appartient et le soleil leur doit sa lumière et sa chaleur ». Tel est le portrait que la romancière et poétesse Cécile Coulon dresse de la majorité des hommes. Pourtant, certains individus – plus rares – *« entendent, écoutent, répondent, ils guérissent* » car ils ont appris, très tôt, « *la langue des choses cachées* [3]». Cette opposition entre l'homme qui absorbe le monde par son regard et celui qui sait être à l'écoute fait écho aux propos de Marielle Macé lorsqu'elle affirme dans son essai *Nos cabanes* : *« Prêter l'oreille, discerner, entendre quelque chose non-parler, entendre le monde muet bruire d'idées, ça s'apprend ».*

D'après cette citation, l'écoute ne serait pas seulement une action passive, mais une compétence active qui nécessite de l'attention et de la pratique. Même dans le silence, le « monde muet » offre des messages et des significations à décoder. S'il s'en donnait les moyens, l'homme pourrait percevoir ce que la nature n'exprime pas par les mots. Marielle Macé soutient en effet que cette attention à la nature et ce décryptage du monde qui « bruit d'idées » peuvent s'apprendre. Avant toute chose, il convient de s'interroger sur l'intérêt d'entreprendre un tel apprentissage si la communication reste impossible avec le monde du « non-parler ». À supposer que cette éducation soit profitable voire nécessaire, selon quelles modalités peut-elle s'effectuer ? Qui peut assurer le rôle de guide pour capter les vérités profondes qui échappent à la communication ordinaire ? D'où l'intérêt de se demander :

(Problématique) : l'homme peut-il et doit-il apprendre à accorder de l'attention aux voix de la nature ?

Pour étayer notre argumentation, nous nous appuierons sur *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer. Nous verrons d'abord qu'il est possible de faire un autre usage des sens pour un accès à de nouveaux sens. Toutefois, il faudra envisager que cette entreprise puisse être vaine. S'il est vrai que « prêter l'oreille, discerner, entendre quelque chose non-parler, entendre le monde muet bruire

d'idées » s'apprend, la possibilité de le faire ne devrait-elle pas devenir une véritable nécessité ?

(I) Il est possible de faire un autre usage des sens pour un accès à de nouveaux sens.

(A) « Le non-parler » – les voix de la forêt, des animaux, des minéraux, de l'océan – sont des voix souvent ignorées.

Le spectacle de la nature se fait acoustique. Certains se montrent capables d'entendre ces voix, d'autres non.

Haushofer : *« Les deux chats sortirent au milieu de la nuit et je perçus bientôt venant de la forêt le chant de Tigre. Il avait une voix superbe, héritée de Monsieur Koua-Koua, mais plus jeune et plus flexueuse »* (p. 266).

Verne : *« Ned Land, demanda le commandant, vous avez souvent entendu rugir des baleines ? »* (p. 67).

Canguilhem : même si Descartes refuse une âme aux animaux, il leur reconnaît une sensibilité.

(B) On peut apprendre à développer une qualité d'écoute, une vigilance pour un nouvel usage des sens. Il ne s'agit pas seulement de percevoir mais de désirer percevoir.

Canguilhem : si l'on veut développer une attention au vivant, encore faut-il accepter de l'écouter et de l'observer. Il est dérisoire de recréer la contraction du muscle dans un bocal rempli d'eau. Il faut percevoir le réel tel qu'il se déploie.

Verne : *«" Mais, dites-moi, ce bruit n'est-il pas celui que font les cétacés rejetant l'eau par leurs évents ?*

– Le même bruit, monsieur, mais celui-ci est incomparablement plus fort. Aussi, ne peut-on s'y tromper" » (p. 67).

Ned Land fait montre d'une capacité à identifier un son et à distinguer des nuances.

Haushofer : *« La forêt n'est jamais entièrement silencieuse. On la croit silencieuse, alors qu'elle recèle des bruits innombrables. Un pivert frappe ses coups au loin, un oiseau crie, une branche frappe contre un tronc et quelque petit animal fait craquer le rameau sous lequel il passe »* (p. 104).

La narratrice se montre désireuse d'écouter la vie qui travaille. Par l'expression *« on la croit »*, elle suggère au lecteur de se défaire de nos idées reçues pour mieux entendre la symphonie de la nature.

(C) Une telle écoute permettrait de donner du sens à ces voix, de percevoir les idées qui bruissent.

Verne : *« Au-delà éclataient de formidables rugissements, tels qu'un troupeau de ruminants en eût pu produire.*

"Bon, fit Conseil, un concert de taureaux ?

– Non, dis-je, un concert de morses" » (p. 418).

Haushofer : la narratrice sait interpréter le ronronnement mais aussi le silence de la chatte : *« La plupart du temps nous sombrons toutes les deux dans un silence sans espoir »* (p. 125).

Canguilhem : Leriche définit la santé comme *« la vie dans le silence des organes »*. Étudier l'homme revient donc à écouter les bruits signficatifs du corps.

(II) Cette entreprise pourrait-elle être vaine ?

(A) Ces facultés ne sont-elles pas innées, naturelles ? Cela ne s'apprendrait pas dès lors que ces perceptions s'imposent à nous puisque nous sommes dotés d'yeux, d'oreilles. Baignés dans un environnement, nous n'avons pas besoin de fournir des efforts.

Verne : *« Nous marchions d'un pas régulier qui résonnait sur le sol avec une intensité étonnante. Les moindres bruits se transmettaient avec une vitesse à laquelle l'oreille n'est pas habituée sur la terre. En effet, l'eau est pour le son un meilleur véhicule que l'air, et il s'y propage avec une rapidité quadruple »* (p. 167). Les sons s'imposent aux personnages même quand ils n'y prêtent pas véritablement attention.

Haushofer : *« Je fus réveillée par un grondement sourd, un bruit que je n'avais jamais entendu et qui me tira du sommeil. […] Le grondement venait du ruisseau »* (p. 109).

Canguilhem : si cette perception qui s'impose à nous et frappe nos sens peut nous déstabiliser, elle peut également conférer à l'homme une certaine fatuité : *« L'homme vivant tire de son rapport à l'homme savant, par les recherches duquel l'expérience perceptive usuelle se trouve pourtant contredite et corrigée, une sorte d'inconsciente fatuité qui lui fait*

préférer son milieu propre à ceux des autres vivants, comme ayant plus de réalité et non pas seulement une autre valeur » (p. 196). L'homme se montre très sûr de ses perceptions, animé par la suffisance de celui qui fait trop confiance à ses sens.

(B) Il peut sembler vain de discerner le non-parler si cela ne peut mener à aucune communication. Comment l'homme, un être du langage articulé, pourrait-il communiquer avec l'être du « non-parler » ?

Verne : *« Pour le moment, ils caquetaient en compagnie de perruches de toutes couleurs, de graves kakatouas, qui semblaient méditer quelque problème philosophique »* (p. 212). Le verbe « semblaient » suggère que l'homme est réduit à faire des hypothèses, faute d'une compréhension mutuelle. Les méditations philosophiques que l'on peut prêter aux perroquets ne seront jamais confirmées.

Canguilhem : pour Descartes, théorisant l'homme-machine, *« il est impossible d'admettre une âme animale, puisque nous n'avons aucun signe que les animaux jugent, incapables qu'ils sont de langage et d'invention »* (p. 141).

Haushofer : Louise n'anticipe pas les plaintes ou le langage non parlé des animaux qui pourraient se blesser : *« N'y avait-il pas des clous et des débris de verre sur le pré ? Louise avait toujours été du genre négligent. Et ces clous et ces morceaux de verre pouvaient déchirer un des nombreux estomacs de Bella »* (p. 82).

(C) Plus encore, chercher à entendre le monde muet bruire d'idées, n'est-ce pas perdre son temps si l'on estime que l'homme est le maître de la nature ? Pourquoi accorder du crédit aux voix des subalternes ?

Verne : l'homme, seul à posséder un langage articulé, en fait un critère de distinction au nom duquel il s'estime supérieur : *« En effet, sous l'épais feuillage de ce bois, tout un monde de perroquets voltigeait de branche en branche, n'attendant qu'une éducation plus soignée pour parler la langue humaine »* (p. 212).

Canguilhem : « L'homme occidental », convaincu de sa supériorité, renonce à écouter les voix singulières et préfère englober le monde animal dans des lois et des généralités : *« La physique et la chimie, en cherchant à réduire la spécificité du vivant, ne faisaient en somme que*

rester fidèles à leur intention profonde qui est de déterminer des lois entre objets, valables hors de toute référence à un centre absolu de référence » (p. 122).

Haushofer : adoptant une posture maternelle, la narratrice parle à Lynx alors que Louise prétend simplement asseoir son autorité. *« Il avait sans doute refusé d'obéir à Louise et avait dû se faire renvoyer. Je compris qu'elle l'avait grondé […] Je caressai Lynx en lui parlant pour le consoler car je savais que Louise ne le traitait pas comme il le méritait »* (p. 15).

(III) S'il est vrai que *« prêter l'oreille, discerner, entendre quelque chose non-parler, entendre le monde muet bruire d'idées »* s'apprend, quels sont les modalités et les enjeux de cet apprentissage ? La possibilité de le faire ne devrait-elle pas devenir une véritable nécessité ?

(A) « Ça s'apprend » mais avec quels guides ? Les poètes, les naturalistes, les auteurs du programme semblent capables de rendre ces voix sonores, de décrypter cette langue du vivant.

Verne : *« Quelques auteurs, – plus poètes que naturalistes, – prétendent que ces poissons chantent mélodieusement, et que leurs voix réunies forment un concert qu'un chœur de voix humaines ne saurait égaler »* (p. 379).

Haushofer : *« Je ne sais pas chanter et je ne le fais qu'à voix basse, intimidée par le silence de l'après-midi d'hiver. Mais ma chatte apprécie mon chant. Elle aime les sons graves et solennels, en particulier les chants religieux. Les notes aiguës ne lui plaisent pas plus qu'à moi. Dès qu'elle en a assez, elle s'arrête de ronronner et je m'interromps aussitôt »* (p. 125). Cette citation suggère une entente entre la narratrice et l'animal, mais aussi un véritable concert entre la voix humaine et le ronronnement.

Canguilhem : il convient de se défaire de quelques préjugés afin de rendre sa place au vivant. Tel est l'enjeu de *La Connaissance de la vie.*

(B) Pourquoi le faire ? *« Prêter l'oreille »* nous permettrait d'entendre les voix du vivant pour une conscience aiguisée de notre rapport au monde et une meilleure évaluation de notre place au sein de la nature. Nous sommes des voix parmi d'autres dans le concert du vivant.

Verne : *« Puis la nuit se fit, au milieu d'un lourd silence que rompaient*

parfois le cri du pélican et de quelques oiseaux de nuit, le bruit du ressac irrité par les rocs ou le gémissement lointain d'un steamer battant les eaux du golfe de ses pales sonores » (p. 310).

Canguilhem : *« C'est pour cela que dans ce qui apparaît à l'homme comme un milieu unique plusieurs vivants prélèvent de façon incomparable leur milieu spécifique et singulier. Et d'ailleurs, en tant que vivant, l'homme n'échappe pas à la loi générale des vivants »* (p. 195).

Haushofer : *« Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse »* (p. 274).

(C) Il faut aussi le faire parce que le monde muet *« bruit d'idées »* qu'il faudrait écouter pour envisager l'avenir : droit au respect pour les autres espèces, modèle à prendre en compte pour assurer la pérennité d'une nature menacée par l'homme quand il prétend être le seul à faire entendre sa voix.

Canguilhem : *« À bien regarder, la pensée humaine manifeste-t-elle dans ses inventions une telle indépendance à l'égard des sommations du besoin et des pressions du milieu qu'elle légitime, visant les vivants* infra-*humains, une ironie tempérée de pitié ? »* (p. 13).

Haushofer : l'expérience révèle l'interdépendance entre les hommes et les animaux, la nécessité d'une cohabitation sereine.

Verne : le chasseur Ned Land écoute les voix de la nature mais pour mieux les faire taire. Or, il s'agirait de les écouter pour mieux saisir la singularité d'une espèce ou anticiper les mouvements de la Terre (*« On a signalé de nombreux volcans sous-marins dans cette portion de l'Océan, et bien des navires ont senti des secousses extraordinaires en passant sur ces fonds tourmentés. Les uns ont entendu des bruits sourds qui annonçaient la lutte profonde des éléments »*, p. 361).

Conclusion

Marielle Macé appelle de ses vœux une plus grande attention à la nature et aux voix qui l'animent. Les œuvres au programme bruissent en effet de ces voix ignorées, étouffées, perçues par quelques rares initiés.

Bien évidemment, l'homme qui se pense maitre de la nature et se targue d'être doté du « logos » voudra s'épargner de tels efforts. Pourtant, guidés par les naturalistes et les poètes, nous pourrions évaluer plus justement notre place dans le concert du vivant et reconsidérer notre ancrage présent pour mieux envisager un avenir commun.

Plans simples

Ces sujets ne sont traités que dans leur démarche argumentative. Vous pouvez, pour vous entraîner, chercher dans chaque sous-partie les exemples les plus adéquats pour chaque argument, puis rédiger une des parties. Cet exercice constitue un très bon entraînement pour faire le point sur vos connaissances et sur votre capacité à rédiger.

Sujet 7 (type BCPST)

Pistes pour l'analyse et la problématisation

• Dans « L'exil d'Hélène », Camus plaide pour une reconnaissance des limites humaines, un respect de la beauté et de la nature, et un engagement authentique avec le monde tel qu'il est, au lieu de chercher à le transfigurer de manière abstraite et tyrannique.

• Si *« la nature est toujours là »*, son immuabilité est source d'étonnement, comme le suggère l'adverbe « pourtant ».

• Le terme « ciels » n'est pas dénué d'une valeur esthétique. Par contraste avec le pluriel « cieux », le mot s'emploie dans le domaine pictural et désigne les parties du ciel considérées sous leur aspect pittoresque. Associé à l'adjectif « calmes », il exprime la beauté paisible et l'harmonie d'une nature qui invite l'homme à lever la tête et à la contempler.

• Le terme « ses raisons » fonctionne en antithèse avec la folie des hommes. Sans être pourvue d'une faculté d'examen critique, la nature trouve à se justifier et oppose à l'agitation humaine ses lois constantes. Dès lors, sa tranquillité contraste avec les actions irrationnelles, destructrices ou chaotiques de l'homme.

• En somme, la nature est vue comme éternelle et immuable tandis que les actions humaines sont transitoires et souvent destructrices.

• Dès lors, peut-elle servir de modèle de sagesse aux hommes ? Peut-elle constituer un refuge par la stabilité rassurante qu'elle incarne ? Mais en tant que victime de cette folie humaine, se pourrait-il qu'elle ne soit pas « toujours là » ?

(On notera que Jules Verne exprime une idée similaire dans le chapitre XXI de la deuxième partie : *« Au milieu de cette paisible nature, le ciel et l'Océan rivalisaient de tranquillité, et la mer offrait à l'astre des nuits le plus beau miroir qui eût jamais reflété son image. Et quand je pensais à ce calme profond des éléments, comparé à toutes ces colères qui couvaient dans les flancs de l'imperceptible* Nautilus*, je sentais frissonner tout mon être. »*)

(**problématique) :** A-t-on raison d'opposer la stabilité et la sagesse de la nature à l'instabilité et l'irrationalité des actions humaines ?

(I) Par contraste avec la constance et la sagesse d'une nature qui offre un spectacle de l'équilibre, les hommes vivent dans la folie, la démesure et l'instabilité.

(A) Il est vrai que l'homme fait preuve de folie et de démesure. Cette volonté de transgresser les limites menace l'environnement et les autres espèces.

(B) La folie humaine fragilise même sa propre espèce, à travers les guerres, la menace nucléaire, l'utilisation de la biologie par les nazis (techniques de stérilisation et d'insémination artificielle).

(C) Pourtant, la nature leur offre un modèle d'harmonie et de constance. Malgré cette folie des hommes, elle perdure et oppose à leur vie son éternité : beauté et calme de la nature, survie de la nature malgré les catastrophes, permanence des espèces animales, continuité du vivant.

(T) Camus semble avoir raison de célébrer la beauté harmonieuse d'une nature que l'hybris des hommes n'ébranle pas. Malgré tout, l'expérience de la nature invite à nuancer une telle dichotomie.

(II) Mais l'expérience de la nature et l'observation des hommes invitent à nuancer une telle dichotomie.

(A) Les ciels calmes laissent parfois place à la démesure de la nature. Orage ou maelström sont autant de manifestations d'une violence

extrême qui pousse à s'étonner que l'homme soit *« toujours là, pourtant »*.

(B) Face à ce déchaînement de la nature, l'homme est capable de se montrer « calme » pour analyser les événements.

(C) Il arrive néanmoins que les « raisons » de la nature lui échappent et qu'elle conserve son mystère.

(T) Face à une nature qui peut sembler folle, l'homme sait faire preuve de calme pour analyser, comprendre et réagir au mieux afin d'assurer sa survie.

(III) Comment gérer cette oscillation entre folie et calme, tant dans la nature que chez les hommes ?

(A) Si la connotation esthétique des *« ciels calmes »* invitait à la contemplation, l'homme peut également prendre plaisir à contempler les spectacles effrayants de la nature.

(B) Il existe des « folies » créatrices et fécondes :

• folie de la *libido sciendi*, du désir de savoir encyclopédique qui peut relever de l'hybris, mais qui permet aussi la connaissance et le progrès ;

• folie requise dans une certaine mesure pour inventer des techniques nouvelles, oser des innovations ;

• folie du voir et du faire voir : contemplation qui va jusqu'à l'obsession mais qui pousse l'homme à créer des œuvres littéraires ou artistiques afin de restituer le vertige ou l'effet hypnotisant provoqué par le spectacle de la nature.

(C) Parce que la nature risque de n'être plus là ou de ne plus être la même – environnement dégradé, espèces disparues –, l'homme doit limiter ses folies. D'ailleurs, il doit d'autant plus le faire qu'il fait partie du vivant : sa folie le menace autant qu'elle menace la nature.

Sujet 8 (type CCINP)

Pistes pour l'analyse et la problématisation

• Comme le souligne Sébastien Labrusse : *« Le soleil est fortement présent dans la pensée et dans l'imaginaire de Rousseau, et ce à un double titre, puisqu'il a consacré aux questions d'astronomie une*

importante réflexion, et qu'il s'est montré particulièrement sensible à la symbolique du soleil[4]*. »*

• La nature offre en effet à l'homme le spectacle d'une harmonie qui se donne à voir, à entendre, à sentir : *« J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres ; je le sens en moi, je le vois tout autour de moi. »*

• Dans le passage du traité *Émile ou De l'éducation* dont est tirée la citation, Rousseau célèbre dans un même temps la grandeur du Créateur, la perfection de la nature et la singularité humaine : *« Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. »*

• Le verbe « admirer » renvoie-t-il à une perception sensorielle ou à une activité intellectuelle et émotionnelle ? De fait, il peut simplement avoir pour synonyme « regarder » ou impliquer une vive réaction (« s'enthousiasmer », « s'extasier »), voire une fascination, pour ce qu'on juge supérieur (« adorer », « vénérer »). Dès lors, l'admiration renvoie à une émotion liée à l'émerveillement pouvant aller jusqu'au profond respect.

• Plus qu'un astre, le soleil est symbole de vie, d'énergie et de beauté transcendante.

• En affirmant que la nature – à travers la contemplation du soleil – offre à l'homme une expérience esthétique, subjective et spirituelle, Rousseau cherche à prouver la supériorité de l'homme et son lien privilégié avec le Créateur.

• Cette admiration de la nature empêche-t-elle la compréhension scientifique du soleil et plus largement de la nature ?

• Par ailleurs, connaissons-nous suffisamment les animaux pour affirmer qu'ils n'admirent pas la nature ? De fait, la narratrice du *Mur invisible* dépeint *« Perle sur [s]es genoux en train de contempler le soleil »* (p. 96) et raconte : *« C'était le premier lever de soleil auquel j'assistais. J'étais seule avec Lynx assis à côté de moi et qui, comme moi, fixait la lumière »* (p. 68).

(**problématique) :** À supposer que l'homme soit le seul être capable de vénérer la nature, cette fascination implique-t-elle nécessairement une passivité ?

(I) L'admiration du soleil : une spécificité humaine

(A) L'homme est en effet un observateur de la nature.

(B) Il manifeste une capacité à s'émerveiller face à la beauté de la nature.

(C) Cette admiration peut engendrer un véritable culte de la nature au point qu'elle se trouve associée à une symbolique ou à une mythologie.

(II) Une approche anthropocentriste et réductrice

(A) Une telle conception relève de l'anthropocentrisme puisque les autres êtres vivants interagissent avec le soleil et la nature.

(B) Si l'homme admire la nature, il ne s'en tient pas à cette contemplation passive mais éprouve le besoin de la comprendre et de l'analyser. D'ailleurs, s'il sait admirer le soleil, il tente également de s'approprier ses caractéristiques, notamment en recréant artificiellement de la chaleur ou de la lumière.

(C) Dès lors, ce que l'homme admire dans le face-à-face avec la nature, c'est peut-être avant tout son image, celle d'un être toujours enclin à défier le soleil, tenté de le regarder en face.

(III) L'admiration humaine, du culte à la responsabilité

(A) La singularité de l'homme réside probablement dans sa volonté de célébrer cette beauté dans des écrits. Étant le seul qui sache exprimer son admiration pour le soleil, il a le pouvoir de transformer l'image contemplée en image créée par les mots.

(B) Cette admiration devrait pousser l'homme à protéger ce qu'il admire, pour continuer à en jouir et en garantir la pérennité pour les générations futures.

(C) Cette admiration pour la beauté du soleil devrait aider l'homme à ne pas se contenter d'un regard utilitariste sur la nature. Plus encore, elle l'invite à se réconcilier avec les autres êtres vivants et à reconnaître ce qu'ils ont d'admirable.

Sujet 9 (type CCINP)

Pistes pour l'analyse et la problématisation

• Dans cette réflexion tirée des *Pensées*, Pascal invite l'homme à prendre conscience de son insignifiance dans l'univers. De fait, l'homme

est un point infinitésimal dans un cosmos infini, une poussière dans ce vaste *« canton détourné »* qu'est la Terre.

• La prise de conscience (*« revenu à soi »*, *« considère »*, *« qu'il se regarde »*) sera d'autant plus difficile que l'homme s'est octroyé une place royale, une prétendue centralité dans l'univers.

• Non seulement l'homme est faible et myope dans sa contemplation de la nature, mais la Terre est un « canton égaré », une région isolée dans l'immensité cosmique, une part insignifiante du grand Tout.

• Pascal enjoint donc à l'homme d'adopter une attitude d'humilité et de réflexion en reconnaissant la fragilité de sa position dans l'ordre naturel.

• Pourtant, aussi faible soit-il, l'homme est ce *« roseau pensant »* qui peut méditer sur sa fragilité, prendre conscience de son ignorance. Dès lors, considérant *« ce qu'il est au prix de ce qui est »*, n'a-t-il pas une place singulière dans l'univers ?

• En outre, par la connaissance et la technique, l'homme peut se donner les moyens de rendre visible – ne serait-ce que partiellement – ce qui était *« imperceptible dans l'ample sein de la nature »*.

(problématique) : Peut-on concilier la conscience de l'insignifiance humaine avec sa quête de sens et de centralité dans l'univers ?

(I) L'insignifiance de l'homme égaré dans le monde devrait le rendre humble.

(A) La petitesse de l'homme face à l'immensité cosmique devrait s'imposer à lui : ce qu'il voit et comprend n'est qu'un *« trait imperceptible dans l'ample sein de la nature »*. Certains espaces échappent à sa perception et des mystères persistent.

(B) Pourtant, l'homme agit souvent comme s'il était le centre de l'univers, victime de cette illusion qu'est l'anthropocentrisme.

(C) Une nécessaire humilité : l'homme est confronté à sa finitude et à l'incertitude du sens de son existence. Son rôle semble dérisoire face aux forces naturelles et au temps de la nature.

(T) Même s'il revendique sa supériorité, l'homme n'a accès qu'à un pan limité de la nature et n'occupe qu'une place infime dans l'univers. Mais la conscience même de sa faiblesse ne serait-elle pas déjà une force ?

(II) Cet égarement peut être nuancé car l'homme se donne les moyens de se repérer, d'explorer *« l'ample sein de la nature »*, voire de rendre sa présence perceptible sur le monde visible.

(A) Malgré son insignifiance physique, l'homme cherche à comprendre les lois qui régissent l'univers et à analyser le visible afin de se donner des repères.

(B) Si *« tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature »*, l'homme crée des outils pour explorer le monde invisible, l'infiniment petit (loupe), l'infiniment grand, le lointain (jumelles), le monde céleste (pensé et observé par **Copernic, Képler et Galilée**) et le monde de la mer (sous-marin doté de hublots).

(C) Si l'homme est petit, les créations scientifiques, technologiques et culturelles de l'anthropocène ont des effets sur son environnement. L'impact de l'homme dans l'univers visible n'est pas négligeable : l'empreinte humaine sur la planète est devenue si nette et si intense qu'elle rivalise avec certaines des grandes forces de la nature en termes d'effets sur le système Terre.

(T) L'homme pourrait donc considérer autrement *« ce qu'il est au prix de ce qui est »* : un être soucieux de compenser ses fragilités, d'étudier le monde et de le modifier, parfois au point de le menacer. Mais l'égarement ne présente-t-il pas quelques vertus ?

(III) Si l'homme reste tout de même *« égaré dans ce canton détourné de la nature »*, cet égarement peut être source de joies et d'une certaine grandeur.

(A) Que l'homme revenu à soi considère ce qu'il fait au prix de ce qu'il est, dans la mesure où chaque acte humain peut avoir un impact disproportionné sur son environnement. Puisque l'homme est insignifiant mais qu'il peut ravager *« ce canton détourné de la nature »* qu'il habite, il devrait agir de manière éthique et responsable.

(B) L'homme est le seul être capable de *« revenir à soi »*, de *« considérer ce qu'il est au prix de ce qui est »* et de tenter de saisir cet égarement par le pouvoir de son esprit. N'y a-t-il pas une joie et une certaine grandeur à se confronter à ce qui nous dépasse, qu'il s'agisse du sublime, de la transcendance ou de l'infini ?

(C) Si *« tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans*

l'ample sein de la nature », ce mystère constitue une invitation jubilatoire à envisager l'invisible par l'imagination ou la création artistique. L'invisible lance un défi à l'homme qui tire joie et grandeur de sa capacité à créer des œuvres littéraires ou des tableaux par lesquels il va au-delà de ce qu'il perçoit et de ce qu'il sait.

---

1. Notamment l'émission de France Culture : « Les animaux peuvent-ils faire preuve d'empathie ? », 24 avril 2018. On pourra également consulter l'ouvrage du biologiste Frans de Waal, auteur de l'essai *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?*, Les Liens qui Libèrent, 2016.

2. *« Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature »* (*Discours de la méthode*, Sixième partie).

3. Cécile Coulon, *La Langue des choses cachées*, édition de l'Iconoclaste, 2024.

4. Sébastien Labrusse (2017), « Le Soleil dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau. Étude sur l'entrecroisement de la connaissance rationnelle et de la pensée symbolique », *Le Philosophoire*, 48 (2), 253-272. https://doi.org/10.3917/phoir.048.0253.

PARTIE 6

Citations

20 citations – *Vingt Mille Lieues sous les mers* – Jules Verne

1. « L'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels » (p. 40).

► **Thèmes :** Imaginaire et expérience de la nature ; Sens de la vie ; Ontologie du vivant

2. « À se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en était venu à savoir quelque chose. J'avais en lui un spécialiste, très ferré sur la classification en histoire naturelle, parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces et des variétés. Mais sa science s'arrêtait là. Classer, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage. Très versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine ! » (p. 44).

► **Thèmes :** Multiplicité des expériences de la nature ; Finalité de la connaissance

3. « Il est doué d'une prodigieuse facilité de déplacement. Or, vous le savez mieux que moi, monsieur le professeur, la nature ne fait rien à contre sens, et elle ne donnerait pas à un animal lent de sa nature la faculté de se mouvoir rapidement, s'il n'avait pas besoin de s'en servir. Donc, si la bête existe, elle est déjà loin ! » (p. 60).

► **Thèmes :** Expérience intuitive de la vie ; La connaissance et la vie

4. « J'en conclus définitivement qu'il appartenait à l'embranchement des vertébrés, classe des mammifères, sous-classe des monodelphiens, groupe des pisciformes, ordre des cétacés, famille… Ici, je ne pouvais encore me prononcer. L'ordre des cétacés comprend trois familles : les baleines, les cachalots et les dauphins, et c'est dans cette dernière que sont rangés les narvals. Chacune de ces familles se divise en plusieurs genres, chaque genre en espèces, chaque espèce en variétés. Variété, espèce, genre et famille me manquaient encore, mais je ne doutais pas de compléter ma classification avec l'aide du Ciel et du commandant Farragut » (p. 69).

► **Thèmes :** Multiplicité des formes de vie ; Technique humaine et expérience de la nature

5. « Le doute n'était pas possible ! L'animal, le monstre, le phénomène naturel qui avait intrigué le monde savant tout entier, bouleversé et fourvoyé l'imagination des marins des deux hémisphères, il fallait bien le reconnaître, c'était un phénomène plus étonnant encore, un phénomène de main d'homme.

La découverte de l'existence de l'être le plus fabuleux, le plus mythologique, n'eût pas, au même degré, surpris ma raison. Que ce qui est prodigieux vienne du Créateur, c'est tout simple. Mais trouver tout à coup, sous ses yeux, l'impossible mystérieusement et humainement réalisé, c'était à confondre l'esprit ! » (p. 79).

► **Thèmes :** Technique humaine et expérience de la nature ; Statut de l'expérience

6. « "Vous trouverez parmi les livres qui servent à mes études favorites cet ouvrage que vous avez publié sur les grands fonds de la mer. Je l'ai souvent lu. Vous avez poussé votre œuvre aussi loin que vous le permettait la science terrestre. Mais vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu. Laissez-moi donc vous dire, monsieur le professeur, que vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord. Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux. […] À partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme, – car moi et les miens nous ne comptons plus, – et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets." » (p. 104).

► **Thèmes :** La connaissance et la vie ; Ontologie du vivant ; Statut de l'expérience.

7. « Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. Et en effet, monsieur le professeur, la nature s'y manifeste par ses trois règnes, minéral, végétal, animal. Ce dernier y est largement représenté par les quatre groupes des zoophytes, par trois classes des

articulés, par cinq classes des mollusques, par trois classes des vertébrés, les mammifères, les reptiles et ces innombrables légions de poissons, ordre infini d'animaux qui compte plus de treize mille espèces, dont un dixième seulement appartient à l'eau douce. La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes » (p. 107-108).

► **Thèmes :** Sens de la vie ; Ontologie du vivant ; Multiplicité des formes de vie

8. « "Mais les poissons ? fit observer le Canadien. Je ne vois pas de poissons !

— Que vous importe, ami Ned, répondit Conseil, puisque vous ne les connaissez pas.

— Moi ! un pêcheur ! s'écria Ned Land."

Et sur ce sujet, une discussion s'éleva entre les deux amis, car ils connaissaient les poissons, mais chacun d'une façon très différente.

Tout le monde sait que les poissons forment la quatrième et dernière classe de l'embranchement des vertébrés. On les a très justement définis : "des vertébrés à circulation double et à sang froid, respirant par des branchies et destinés à vivre dans l'eau." Ils composent deux séries distinctes : la série des poissons osseux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertèbres osseuses, et les poissons cartilagineux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertèbres cartilagineuses.

Le Canadien connaissait peut-être cette distinction, mais Conseil en savait bien davantage, et maintenant, lié d'amitié avec Ned, il ne pouvait admettre qu'il fût moins instruit que lui. Aussi lui dit-il :

"Ami Ned, vous êtes un tueur de poissons, un très habile pêcheur. Vous avez pris un grand nombre de ces intéressants animaux. Mais je gagerais que vous ne savez pas comment on les classe.

— Si, répondit sérieusement le harponneur. On les classe en poissons qui se mangent et en poissons qui ne se mangent pas !" » (p. 143-144).

► **Thèmes :** Multiplicité des expériences de la nature ; Multiplicité des formes de vie ; Expérience esthétique de la nature

9. « Et en effet, le digne garçon, classificateur enragé, n'était point un naturaliste, et je ne sais pas s'il aurait distingué un thon d'une bonite. En

un mot, le contraire du Canadien, qui nommait tous ces poissons sans hésiter » (p. 146-147).

► **Thèmes :** Multiplicité des expériences de la nature ; Statut de l'expérience ; Finalité de la connaissance

10. « Notre admiration se maintenait toujours au plus haut point. Nos interjections ne tarissaient pas. Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. Jamais il ne m'avait été donné de surprendre ces animaux vivants, et libres dans leur élément naturel » (p. 148).

► **Thèmes :** Multiplicité des expériences de la nature ; Expérience esthétique de la nature

11. « Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde. D'ailleurs, qui lui eût disputé la possession de cette propriété sous-marine ? Quel autre pionnier plus hardi serait venu, la hache à la main, en défricher les sombres taillis ? » (p. 168).

► **Thèmes :** Maîtrise de la nature ; enjeux politiques de la connaissance

12. « Mais, pendant quelques minutes, je confondis involontairement les règnes entre eux, prenant des zoophytes pour des hydrophytes, des animaux pour des plantes. Et qui ne s'y fût pas trompé ? La faune et la flore se touchent de si près dans ce monde sous-marin ! […] "Curieuse anomalie, bizarre élément, a dit un spirituel naturaliste, où le règne animal fleurit, et où le règne végétal ne fleurit pas !" » (p. 169-170).

► **Thèmes :** Normalité/anormalité/anomalie ; Multiplicité des formes de vie ; statut de l'expérience ; Définition de la vie

13. « Mon sang se glaça dans mes veines ! J'avais reconnu les formidables squales qui nous menaçaient. […] Je ne sais si Conseil s'occupait à les classer, mais pour mon compte, j'observais leur ventre argenté, leur gueule formidable, hérissée de dents, à un point de vue peu scientifique, et plutôt en victime qu'en naturaliste » (p. 176).

► **Thèmes :** Normalité/anormalité/anomalie ; Multiplicité des expériences de la nature

14. « Pendant cette période du voyage, le capitaine Nemo fit d'intéressantes expériences sur les diverses températures de la mer à

des couches différentes. Dans les conditions ordinaires, ces relevés s'obtiennent au moyen d'instruments assez compliqués, dont les rapports sont au moins douteux, que ce soient des sondes thermométriques, dont les verres se brisent souvent sous la pression des eaux, ou des appareils basés sur la variation de résistance de métaux aux courants électriques. Ces résultats ainsi obtenus ne peuvent être suffisamment contrôlés. Au contraire, le capitaine Nemo allait lui-même chercher cette température dans les profondeurs de la mer, et son thermomètre, mis en communication avec les diverses nappes liquides, lui donnait immédiatement et sûrement le degré recherché » (p. 232).

► **Thèmes :** Multiplicité des expériences de la nature ; Statut de l'expérience ; Finalité de la connaissance

15. « Je voudrais avoir observé la complète série des merveilles entassées sous les mers du globe. Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet insatiable besoin d'apprendre ! Qu'ai-je découvert jusqu'ici ? Rien, ou presque rien, puisque nous n'avons encore parcouru que six mille lieues à travers le Pacifique ! » (p. 254).

► **Thèmes :** Multiplicité des expériences de la nature ; Statut de l'expérience ; Finalité de la connaissance ; Sens de la vie ; Ontologie du vivant

16. « Grâce à lui, grâce à son appareil, je complétais chaque jour mes études sous-marines, et je refaisais mon livre des fonds sous-marins au milieu même de son élément. Retrouverais-je jamais une telle occasion d'observer les merveilles de l'Océan ? Non, certes ! Je ne pouvais donc me faire à cette idée d'abandonner le *Nautilus* avant notre cycle d'investigations accompli » (p. 314).

► **Thèmes :** Multiplicité des expériences de la nature ; Statut de l'expérience ; Finalité de la connaissance

17. « Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable ! Je suis l'historien des choses d'apparence impossible qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti ! » (p. 355).

► **Thèmes :** Imaginaire et expérience de la nature ; Écriture comme trace de l'expérience ; Statut de l'expérience

18. « Parce que personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré » (p. 403).

► **Thèmes :** Maîtrise de la nature ; Ontologie du vivant

19. « "Eh bien ! moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle Sud sur le quatre-vingt-dixième degré, et je prends possession de cette partie du globe égale au sixième des continents reconnus.

— Au nom de qui, capitaine ?

— Au mien, monsieur !" » (p. 424).

► **Thèmes :** Maîtrise de la nature ; enjeux politiques de la connaissance

20. « Le fond de cette immense vallée est accidenté de quelques montagnes qui ménagent de pittoresques aspects à ces fonds sous-marins. J'en parle surtout d'après les cartes manuscrites que contenait la bibliothèque du *Nautilus*, cartes évidemment dues à la main du capitaine Nemo et levées sur ses observations personnelles » (p. 450).

► **Thèmes :** Technique humaine et expérience de la nature ; Maîtrise de la nature ; Multiplicité des expériences de la nature

20 citations – *Le Mur invisible* – Marlen Haushofer

1. « Aujourd'hui cinq novembre je commence mon récit. Je noterai tout, aussi exactement que possible. Pourtant je ne sais même pas si aujourd'hui est bien le cinq novembre. Au cours de l'hiver dernier quelques jours m'ont échappé » (p. 9).

► **Thèmes :** écriture comme trace de l'expérience ; écrire pour surpasser l'épreuve ; flou temporel.

2. « Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que si cette vache était pour moi une bénédiction, elle représentait aussi une lourde charge. Il n'était plus question d'entreprendre de longues explorations. Un tel animal doit être nourri et trait, il exige un maître sédentaire. J'étais à la fois propriétaire et prisonnière d'une vache. Pourtant, même si je n'avais pas eu l'intention de la garder, il m'aurait été impossible de l'abandonner. Elle avait besoin de moi » (p. 38).

► **Thèmes :** animal comme source de survie ; dépendance et servitude de la femme à l'animal.

3. « Grelottante dans mon lit, j'envisageai toutes les possibilités qui me restaient. Je pouvais me tuer, ou chercher à creuser un passage sous le mur, ce qui n'était sans doute qu'une façon plus pénible d'arriver au même résultat. Et, bien entendu, je pouvais aussi rester ici et essayer de survivre. […] C'était surtout la pensée de Lynx et de Bella qui me retenait. Le mur posait une énigme et j'ai toujours été incapable d'abandonner une énigme dont je n'ai pas trouvé la solution » (p. 47).
► **Thèmes :** expérience de la nature qui repousse les limites de l'humain ; animal comme moteur de survie ; mur comme énigme.

4. « Je n'ai jamais perdu certaines habitudes. Je fais ma toilette tous les jours, me brosse les dents, lave mon linge et nettoie la maison. Je ne sais pas pourquoi je le fais, j'obéis à une sorte d'exigence intérieure. Si j'agissais autrement, j'aurais sans doute peur de cesser peu à peu d'appartenir au genre humain et je craindrais de me mettre à ramper sur le sol, sale et puante, en poussant des cris incompréhensibles. Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, cela ne serait pas si terrible, ce qui est terrible c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme » (p. 51).
► **Thèmes :** résistance d'une forme culture humaine ; absence de peur de perte d'humanité dans la nature par la narratrice.

5. « Aujourd'hui il ne me reste plus que le vieux réveil de la cabane, mais lui aussi s'est arrêté depuis longtemps et je me guide sur le soleil ou, quand il ne brille pas, sur l'arrivée et le départ des corneilles, sans compter bien d'autres signes. Je me demande où est passée l'heure exacte, depuis qu'il n'y a plus d'hommes. Parfois me revient à l'esprit l'importance jadis de ne pas arriver cinq minutes en retard. La plupart des gens que je connaissais faisaient de leur montre une sorte de divinité et même moi je trouvais cela tout à fait raisonnable » (p. 75).
► **Thèmes :** réflexion sur le temps dans la nature et dans la vie des hommes ; divinité du temps dans la culture humaine ; absence de temps dans la nature.

6. « Non, il vaut mieux être seule. Ce ne serait d'ailleurs pas mieux si j'avais un partenaire plus faible, j'en aurais fait mon ombre et prendrais si grand soin de lui qu'il en mourrait. Je suis ainsi faite et mon séjour dans

la forêt n'y a rien changé. Il n'y a guère que les animaux qui soient capables de me supporter. Si Hugo et Louise étaient eux aussi restés ici, nous n'aurions pas échappé aux inévitables frictions. Je ne vois vraiment pas ce qui aurait pu rendre heureuse notre vie en commun » (p. 77).
► **Thèmes :** image d'une vie harmonieuse avec les animaux ; préférence pour la solitude ou la vie dans la forêt que pour la vie humaine.

7. « Je me rendis compte qu'il allait me falloir protéger mon champ. Je ne pensais pas que le gibier irait s'attaquer aux feuilles de pommes de terre, alors qu'il pouvait trouver les meilleures herbes tout autour, mais un animal quelconque pouvait s'approcher des précieux tubercules » (p. 80).
► **Thèmes :** menaces dans la nature ; nécessité de protection de la culture pour la survie.

8. « [Lynx]connaissait un remède à tous les maux, un agréable petit tour en forêt. La chatte accepte de m'écouter avec attention mais à la condition que je ne montre aucun signe d'émotion. Elle réprouve toute manifestation hystérique et s'en va tout simplement si je me laisse aller. Quant à Bella, elle se contente de me lécher la figure en réponse à tout ce que je lui dis, ce qui est à vrai dire une consolation, mais pas une solution » (p. 83).
► **Thèmes :** complicité narratrice/animaux ; animal comme réconfort.

9. « Lorsqu'en août le foin fut enfin au sec dans la cabane, j'étais si épuisée que je m'assis sur le pré et pleurai. Je fus prise d'un terrible accès de découragement et pour la première fois je compris clairement quel coup m'avait frappée. Je ne sais pas ce qu'il serait arrivé si la responsabilité de mes bêtes ne m'avait pas obligée à accomplir au moins les gestes indispensables » (p. 92).
► **Thèmes :** fatigue du corps dans la nature ; difficile solitude qui conduit au possible abandon vital ; survie grâce aux animaux.

10. « La féminité de la quarantaine s'était détachée de moi en même temps que mes boucles, mon double menton et mes hanches arrondies. Par la même occasion, j'avais perdu la conscience d'être une femme. Mon corps, plus intelligent que moi, s'était adapté et avait réduit au minimum les inconvénients de mon état. […] [J]e ressemble davantage

à un arbre qu'à un être humain, une souche brune et coriace qui a besoin de toute sa force pour survivre » (p. 95-96).
► **Thèmes :** l'expérience de la nature transforme les corps ; métamorphose et dépersonnalisation humaine dans nature.

11. « À présent il est trop tard, je mourrai sans avoir profité de ma chance. Dans la première partie de ma vie j'ai été une dilettante et ici, dans la forêt, je ne suis rien de plus. Mon unique professeur est aussi peu savant et aussi peu cultivé que moi, car je suis mon propre professeur » (p. 98).
► **Thèmes :** apprentissage de la forêt ; solitude qui conduit à être autodidacte ; expérience de la nature qui modifie une femme.

12. « À travers la gorge, la route s'était ravinée mais pas aussi gravement que je l'avais craint. Je la remettrais en état dès que l'occasion se présenterait. Il y avait tant à faire : couper du bois, récolter les pommes, aller chercher le foin à la cabane, réparer la route, consolider le toit. Chaque fois que j'espérais me reposer un peu, un nouveau travail se présentait » (p. 113).
► **Thèmes :** travail sans fin dans la nature ; l'épuisement de la survie ; repos impossible pour ne pas mourir.

13. « Comme chaque fois que j'étais en forêt avec Lynx, je me sentis envahie par une sorte de calme et de bonne humeur. Je n'avais pas d'autre but que de faire prendre un peu d'exercice au chien et de chasser mes pensées stériles. Marcher dans la forêt m'empêchait de m'appesantir sur mon sort. Ça me faisait du bien d'avancer lentement, de regarder et de respirer l'air frais » (p. 146).
► **Thèmes :** bonheur de la forêt ; expérience régénératrice de la nature.

14. « Naturellement il existe une multitude de travaux que je ne saurai jamais faire, car j'ai mis quarante ans pour comprendre que j'avais des mains. On ne doit pas trop me demander. Mon véritable exploit serait de réussir à poser la porte de la nouvelle étable de Bella » (p. 160).
► **Thèmes :** éloge des mains comme outil de survie ; dépassement de soi dans la nature ; opposition entre l'ancienne vie de la narratrice et sa vie dans la forêt.

15. « Depuis que je vis dans la forêt, je ne m'aperçois pas que je vieillis. Personne n'est là pour me dire comment je suis, et moi-même je n'y pense jamais » (p. 176).

► **Thème :** expérience de la nature comme expérience hors du temps.

16. « Je travaillais tranquillement et régulièrement, sans trop me fatiguer. La première année, je n'en avais pas été capable tout simplement parce que je ne savais pas trouver le rythme convenable. Mais depuis, j'avais appris comment il fallait s'y prendre et m'étais adaptée à la forêt » (p. 256).

► **Thèmes :** adaptation du corps à la forêt ; l'expérience de la nature transforme les corps ; apprentissage empirique.

17. « C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante. Je ne veux pas dire que ce soit la seule façon de vivre, mais c'est certainement celle qui me convient le mieux. Et que n'a-t-il pas fallu qu'il se passe avant que je parvienne à la trouver ! » (p. 258).

► **Thèmes :** éloge de la décroissance comme chemin de vie ; l'apprentissage d'un autre mode de vie dans la nature ; expérience bénéfique de la nature.

18. « Dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi et il n'y a rien en eux qui puisse m'effrayer ou me rebuter. Cela ne semble étrange que parce que je l'écris d'une écriture humaine avec des mots humains. Peut-être faudrait-il dessiner ses rêves avec des graviers sur de la mousse ou les tracer dans la neige avec un bâton. Mais je n'en suis pas capable. Je ne vivrai sans doute pas assez longtemps pour me transformer à ce point » (p. 274).

► **Thèmes :** narratrice fusionne avec la nature ; image d'une Mère-Nature ; transformation de l'être par l'expérience de la nature.

19. « Le pays n'était plus maintenant qu'une vaste étendue verdoyante et fleurie. C'est à peine si je pouvais reconnaître les champs et les prés grâce à leurs couleurs. Les mauvaises herbes avaient partout triomphé » (p. 307).

► **Thèmes :** victoire de la nature sur l'Homme ; force et puissance de la nature.

20. « Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau. Et peut-être, qui sait, y aura-t-il de nouveaux petits chats. Taureau, Perle, Tigre et Lynx ne reviendront jamais, mais quelque chose de nouveau

viendra et je ne peux pas m'y dérober. Quand je n'aurai plus ni feu ni munitions, je devrai m'en accommoder et je trouverai une solution. Mais pour l'heure j'ai autre chose à faire » (p. 321).
► **Thèmes :** nouveau cycle de la vie ; l'expérience infinie de nature ; acceptation et résilience de la narratrice.

20 citations – *La Connaissance de la vie* – Georges Canguilhem

Introduction – La pensée et le vivant

1. « On jouit non des lois de la nature, mais de la nature, non des nombres, mais des qualités, non des relations mais des êtres » (p. 9).
► **Thèmes :** la connaissance et la vie ; valeur de la nature ; sens de la vie.

2. « Il n'est pas vrai que la connaissance détruise la vie, mais elle défait l'expérience de la vie, afin d'en abstraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence (sapience, science, etc.) et des lois de succès éventuels, en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui » (p. 10).
► **Thèmes :** la connaissance et la vie ; finalité de la connaissance.

3. « Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. » (p. 10).
► **Thèmes :** expérimentation scientifique ; être humain et animal ; multiplicité des expériences de la nature.

4. « À travers la relation de la connaissance à la vie humaine, se dévoile la relation universelle de la connaissance humaine à l'organisation vivante » (p. 11).
► **Thèmes :** la connaissance et la vie.

5. « Nous soupçonnons que, pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes » (p. 13).
► **Thèmes :** la connaissance et la vie.

I – Méthode

6. « Ce n'est pas en se demandant : à quoi sert le foie ? Qu'on a découvert la fonction glycogénique, c'est en dosant le glucose du sang, prélevé en divers points du flux circulatoire sur un animal à jeun depuis plusieurs jours » (p. 21).
► **Thème :** l'expérimentation scientifique sur le vivant.

7. « Le problème de l'expérimentation sur l'homme n'est plus un simple problème de technique, c'est un problème de valeur » (p. 38)
► **Thème :** enjeux éthiques de l'expérimentation sur l'homme.

8. « Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles » (p. 39).
► **Thèmes :** multiplicité des expériences de la nature.

III – Philosophie

2. Machine et organisme

9. « L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que s'il nie toute finalité naturelle et s'il peut tenir toute la nature y compris la nature apparemment animée, hors de lui-même pour un moyen » (p. 111).
► **Thème :** maîtrise de la nature.

10. « La vie est expérience, c'est-à-dire improvisation, utilisation des occurrences ; elle est tentative dans tous les sens » (p. 118).
► **Thèmes :** définition de la vie ; statut de l'expérience.

11. « C'est la rationalisation des techniques qui fait oublier l'origine irrationnelle des machines et il semble qu'en ce domaine, comme en tout autre, il faille savoir faire place à l'irrationnel, même et surtout quand on veut défendre le rationalisme » (p. 125).
► **Thèmes :** la technique humaine n'est pas étrangère à la nature, elle est comprise dans la nature.

3. Le vivant et son milieu

12. « Vivre c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence qui ne peut lui-même être référé sans perdre sa signification originale » (p. 147).
► **Thème :** ontologie du vivant.

13. « La reconnaissance de l'action déterminante du milieu a une portée politique et sociale, elle autorise l'action illimitée de l'homme sur

lui-même par l'intermédiaire du milieu. Elle justifie l'espoir d'un renouvellement expérimental de la nature humaine » (p. 149).

► **Thème :** enjeux politiques de la connaissance biologique.

14. « L'homme vivant tire de son rapport à l'homme savant, par les recherches duquel l'expérience perceptive usuelle se trouve pourtant contredite et corrigée, une sorte d'inconsciente fatuité qui lui fait préférer son milieu propre à ceux des autres vivants, comme ayant plus de réalité et non pas seulement une autre valeur » (p. 153).

► **Thèmes :** la connaissance et la vie.

4. Le normal et le pathologique

15. « Il ne peut rien manquer à un vivant, si l'on veut bien admettre qu'il y a mille et une façons de vivre » (p. 160).

► **Thèmes :** normalité/anormalité.

16. « Quand un individu commence à se sentir malade, à se dire malade, à se comporter en malade, il est passé dans un autre univers, il est devenu un autre homme » (p. 165).

► **Thèmes :** expérience de la maladie.

5. La monstruosité et le monstrueux

17. « Le Moyen Âge, qui n'est pas nommé ainsi pour avoir laissé coexister les extrêmes, est l'âge où l'on voit les fous vivre en société avec les saints et les monstres avec les normaux. Au XIX^{e} siècle, le fou est dans l'asile où il sert à enseigner la raison, et le monstre est dans le bocal de l'embryologiste où il sert à enseigner la norme » (p. 178).

► **Thème :** multiplicité des formes de vie.

18. « Les monstres sont appelés à légitimer une vision intuitive de la vie où l'ordre s'efface derrière la fécondité » (p. 178).

► **Thèmes :** expérience intuitive de la vie ; multiplicité des formes de vie.

19. « Si l'essai de *tous* les possibles, en vue de révéler le réel, est inscrit dans le code de l'expérimentation, il y a risque que la frontière entre l'expérimental et le monstrueux ne soit pas aperçue du premier coup » (p. 182).

► **Thème :** l'expérimentation créatrice sur le vivant.

20. « L'expérimentateur ne peut pas tirer plus de ficelles que la nature » (p. 183).

► **Thème :** l'expérimentation créatrice sur le vivant.

Expériences de la nature
par Claire Augé, Glen Grainger, Aurélie Palud, Anne-Bérengère Poirey, Pierre Prodromidès, Laurent Russo et Claire Sani.

© Vuibert – mai 2025
5, allée de la 2e DB – 75015 Paris
Site Internet : www.vuibert.fr

978-2-311-22257-9

Création de la couverture : Hung Ho Thanh
Adaptation de la couverture : Les PAOistes
Composition : Hervé Soulard

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales...

PRÉPAS SCIENTIFIQUES

CONCOURS 2025 2026

Expériences de la nature

Verne • Haushofer • Canguilhem

L'ouvrage indispensable pour maîtriser le thème et faire la différence

➜ **REPÈRES ESSENTIELS SUR LE THÈME**
Pour comprendre le thème « Expériences de la nature » à travers les **notions indispensables**, les **repères historiques**, les **textes-clés** et une analyse des **problématiques** du thème.

➜ **RÉSUMÉ ET ANALYSE DES ŒUVRES**
Pour **connaître les œuvres** au programme et **savoir s'y référer** dans les dissertations.

➜ **ÉTUDE TRANSVERSALE DU THÈME DANS LES ŒUVRES**
Pour acquérir les connaissances indispensables sur le thème grâce à une **analyse comparative** des œuvres au programme.

➜ **MÉTHODE ET CONSEILS**
Pour **maîtriser les techniques** de la dissertation, du résumé, de la synthèse et des oraux grâce à des **conseils concrets** et aux **rapports des jurys**.

➜ **12 SUJETS CORRIGÉS**
Pour s'entraîner à la dissertation et au résumé dans les **conditions du jour J** à l'aide de **corrigés entièrement rédigés** et de **plans détaillés**.

➜ **60 CITATIONS INCONTOURNABLES**
Les **citations essentielles**, faciles à mémoriser, issues des œuvres au programme.

Claire Augé, agrégée de lettres modernes et docteure en didactique de la littérature, enseigne en CPGE au lycée Champollion à Grenoble.

Glen Grainger, agrégé de lettres modernes, enseigne en CPGE au lycée Thuillier à Amiens.

Aurélie Palud, agrégée de lettres modernes et docteure en littérature comparée, enseigne en CPGE scientifiques, économiques et littéraires à Toulouse.

Anne-Bérengère Poirey, agrégée de philosophie, enseigne en CPGE au lycée Montesquieu au Mans.

Pierre Prodromidès, agrégé de philosophie, enseigne à Sorbonne Université à Paris.

Laurent Russo, agrégé de lettres modernes, enseigne en CPGE au lycée Mistral à Avignon.

Claire Sani, agrégée de lettres modernes, enseigne au lycée Yourcenar et intervient en CPGE au lycée Montesquieu au Mans.

Et aussi :

livre écoresponsable

www.Vuibert.fr